


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
253
10 C
6


Digitized by Google

EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Au dépôt des publications de la librairie P. Bertrand,

CHEZ MM. TREUTTEL ET WÜRTZ, A STRASBOURG.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD,

DE RIO DE JANEIRO A LIMA, ET DE LIMA AU PARA;

EXÉCUTÉE

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

PENDANT LES ANNÉES 1843 A 1847,

SOUS LA DIRECTION DE

FRANCIS DE CASTELNAU.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ P. BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 53 (ANCIEN 65).

1851.

VOYAGE

DANS LE

SUD DE LA BOLIVIE,

PAR M. WEDDELL.

CHAPITRE I.

DE SANTA-CRUZ DE LA SIERRA A GUTIERREZ.

Un mois s'était écoulé depuis mon arrivée à Santa-Cruz de la Sierra. J'étais à peine relevé de la maladie qui m'avait atteint dans les missions de Chiquitos, lorsque l'approche de la saison pluvieuse vint m'avertir qu'il fallait songer au départ. L'idée d'hiverner dans une ville qui a mérité, je crois, le nom de Capoue de la Bolivie, n'était pas, à vrai dire, sans charme ; mais la perspective d'un voyage dans des régions où aucun naturaliste n'avait encore pénétré en avait bien plus encore. Et après le repos absolu auquel j'avais été obligé de me condamner, le mouvement était devenu pour moi un besoin si puissant, qu'il me semblait être une des conditions de mon existence.

Je pensais sur ce sujet tout autrement que les Esculapes qui avaient voulu se charger de ma guérison, puisque c'était presque la mort qu'ils me promettaient si je persistais à exécuter le voyage que j'avais médité dans le sud de la république; mais, là-dessus, j'avais un parti pris.

L'expédition dont mes amis s'efforçaient de me détourner comportait un trajet d'environ deux cents lieues; et la direction que je me proposais de lui donner à travers la province de la Cordillera avait pour but de me permettre l'exploration des forêts d'où l'on avait retiré, quelques années auparavant, une quantité considérable d'écorces de quinquina; j'espérais, en poussant plus loin vers le sud, arriver à déterminer avec quelque certitude la limite australe de la végétation de ces arbres. Des renseignements précis me portaient ensuite à croire que la vallée de Tarija recélait dans ses alluvions des restes fossiles plus curieux et plus complets que les fragments que l'on en avait retirés jusque-là. Enfin, sans compter les menus profits d'un aussi long trajet, j'espérais trouver plus d'un sujet d'étude dans les nations sauvages qui habitent les bords du Pilcomayo, et qui errent dans les parties voisines du Chaco.

En fallait-il davantage pour me décider à hâter mes préparatifs de voyage. Grâce aux secours obligeants que je reçus de plusieurs de mes nouveaux amis, grâce en particulier aux soins empressés de mon hôte, le colonel Thompson, mes

affaires furent bientôt terminées, et, le 22 septembre, j'eus la satisfaction de voir ma petite troupe réunie dans la cour de mon habitation. Les malles de cuir (*petacas*) (1) que je venais de substituer aux lourdes caisses de bois de cèdre (*Cedrela brasiliensis*), avec lesquelles je voyageais au Brésil, étaient chargées; je fis quelques derniers adieux; je recueillis en passant quelques nouvelles lettres de recommandation pour les provinces vers lesquelles je me dirigeais, et après avoir soulevé une dernière fois le sable de Santa-Cruz, je me lançai dans la plaine (*pampa*) presque unie qui s'étend au sud de la ville. Le colonel Thompson, don Urbano mon premier hôte, et deux médecins de la ville dont j'avais été le patient, m'accompagnèrent pendant l'espace d'une lieue, et me firent aussi leurs adieux en me lançant quelques quolibets assez piquants sur l'air un peu chétif de mes animaux, et peut-être de leur maître. Il y avait dans ma troupe, composée en tout de cinq bêtes, un vieux cheval qui par sa maigreur attirait particulièrement les épigrammes de ces messieurs. Le maquignon auquel je l'avais acheté au Brésil l'appelait Guaycuru, parce qu'il l'avait eu d'un Indien de cette nation. Il était assez replet lorsqu'il entra à mon service, et sa dou-

(1) Ces malles, faites de cuir non tanné, sont un des principaux objets de commerce des Cruzenos ; ils les envoient à de grandes distances, remplies de sucre.

ceur était telle que je le pris bientôt en affection; j'essayai de le monter, mais il avait un trot si saccadé, que je fus obligé de lui mettre le bât, et je le destinai à porter les collections botaniques, dont, malgré sa bonne volonté, il compromit plusieurs fois l'existence. Les fatigues d'un long chemin avaient réduit le pauvre animal au triste état où il se trouvait, et il avait maintes fois été l'objet de comparaisons peu flatteuses pour ma dignité de la part des jeunes Cruzeñas, lorsqu'en passant devant ma cour elles me voyaient caresser sa tête anguleuse. Quant à mes médecins, ils se disaient, je crois, entre eux, que nous n'irions pas plus loin l'un que l'autre.

Les fonds que j'avais à ma disposition n'étant pas très considérables, il m'avait été impossible de faire de nouveaux frais pour augmenter mon personnel; je n'avais pu en conséquence engager qu'un seul domestique, qui devait m'accompagner jusqu'à Gutierrez, capitale de la province de la Cordillera; il me servait en même temps de guide, de muletier et de cuisinier.

Le ciel était nuageux, et il faisait un vent frais très propice au voyage; aussi, malgré l'heure avancée à laquelle je m'étais mis en route, parvins-je à faire six lieues avant la nuit. Au reste, il ne se présenta rien de remarquable durant la route. La surface aride de la pampa n'était interrompue que par quelques larges cours d'eau pluviale qui se dirigeaient rapidement vers l'est, pour gagner de grands marais

(*pantanales*) appelés *las Madres*, après s'être frayé eux-mêmes un lit qu'ils devaient bientôt abandonner. Je m'étais arrêté dans une petite ferme (*estancia*) abandonnée, pour y passer la nuit, et j'y fis étendre mon lit, qui s'était compliqué d'un matelas depuis ma dernière maladie. Mais un vent violent de nord-ouest, qui s'éleva tout à coup, secoua si rudement les murs de mon établissement, que je goûtai à peine quelques heures de sommeil. Lorsque je sortis de la cabane, il tombait une pluie fine. Je me mis néanmoins en route, et après avoir fait deux lieues, je quittai la pampa pour aborder une grande forêt, au milieu de laquelle, dans une petite mare appelée *Poço del medio monte*, passe la limite de la province de la Cordillera. Cette forêt est presque entièrement composée d'une espèce de Myrte, dont le tronc grisâtre et rabougri, d'un diamètre de 2 à 4 décimètres, était tout couvert de fruits noirs et globuleux comme de petites prunes, que je cueillais sans descendre de ma monture, et qui me firent bien vite oublier la mauvaise nuit que je venais de passer. Les habitants de Santa-Cruz font une grande consommation de ce fruit, qu'ils appellent *guaipuru*, et ils le regardent comme très salutaire. Il se trouve abondamment dans presque toutes les forêts de la province, et, pendant mon séjour dans la capitale, on en apportait tous les matins des charretées cueillies dans les bois des environs, et qui disparaissaient presque aussitôt. L'arbre qui le produit est également très commun

dans quelques parties du Brésil, où il porte le nom de *Jabuticabeiro* (*Eugenia cauliflora*).

La journée s'était passée pendant que je cheminais au milieu des Guaipurus, dont je finis cependant par être rassasié, et je me mis en devoir de chercher quelque petit ruisseau auprès duquel je pusse camper, et un petit pâturage (*potrero*) pour y parquer les bêtes; mais l'obscurité survint avant que j'eusse atteint ce but, et pour ne pas m'égarer, je ne trouvai rien de mieux à faire que d'attacher mes animaux, à jeun, aux arbres du chemin. Je me suspendis, pour mon compte, dans mon hamac, et j'aurais complétement oublié jusqu'au matin l'incommodité du lieu, si de grosses gouttes d'eau qui me tombaient sur le visage ne m'eussent averti que ma sécurité était menacée. Je fis alors étendre au-dessus de mon dortoir un petit toit de serge que je portais toujours avec moi. Mon muletier s'y réfugia ainsi que moi, et nous réussîmes à passer assez tranquillement le reste de la nuit.

A mon réveil, il pleuvait encore; mais mon factotum, aidé par un jeune Indien, à qui il avait persuadé de faire route avec nous, n'en avait pas moins chargé les animaux, pressé qu'il était lui-même de sortir de ce bois désagréable. A midi, nous fîmes en effet nos adieux aux Guaipurus, et après avoir laissé paître un peu les mules près d'une petite ferme, appelée la Palisa, je quittai la route principale pour prendre, vers l'est, un sentier qui se dirigeait sur une chaîne

de montagnes élevées qui bornaient complétement l'horizon de ce côté, et après une lieue de marche à travers une nouvelle forêt marécageuse, presque entièrement formée de palmiers Motacus aux troncs courts et ramassés, je débouchai au bord d'un joli lac, sur une pampa ondulée de l'aspect le plus pittoresque, bordée d'un côté par le bosquet de palmiers que je venais de quitter, et de l'autre par un grand rideau de montagnes sillonnées de ravins et couronnées de vapeurs (serra de Parabanô).

Je mis pied à terre dans la ferme (*hacienda*) de don Hernando Araus, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. J'espérais tirer de lui quelques renseignements utiles au sujet du quinquina qui s'était exploité autrefois dans les montagnes voisines ; mais le pauvre homme était fort peu en état de me répondre, étant depuis le matin même sous la charge d'un crime capital. On ne l'accusait de rien moins que d'avoir assassiné un Indien du village voisin de Piray, dont il était un des magistrats, parce que cet Indien, complice d'un sacrilége commis dans l'église, était mort trois jours après avoir reçu quarante coups de fouet administrés par son ordre, mais sans qu'il fût prouvé que ce fût par l'effet du supplice.

Comme s'ils devinaient que je devais être jusqu'à un certain point l'instrument de leur salut, ces braves gens me comblèrent de soins pendant la nuit que je passai dans leur maison, et ils ne voulurent me laisser partir, le lendemain, que lorsque j'eus accepté une petite pro-

vision de sucre et d'autres comestibles dont ils jugeaient que je pouvais avoir besoin durant mon voyage.

Don Hernando étant sorti après souper pour respirer l'air frais de la nuit et pour fumer son *cigarrito* sur la pelouse, deux de ses plus jeunes enfants se mirent à danser devant nous, au son de la guitare. Ils se servaient, pour varier les figures, de longues guirlandes lumineuses faites avec un Coléoptère (1) appelé Curucuçi. Le corselet de cet insecte est orné de deux disques jaunâtres, semblables à des yeux qui jettent dans l'obscurité ou à la lumière artificielle un feu d'un vert brillant : vrais joyaux vivants, que la coquetterie des jeunes filles de Santa-Cruz de la Sierra a mis à profit pour se créer des parures charmantes. Emprisonnés dans une gaze, à laquelle ils sont fixés par une soie, et portés en couronne sur la tête, une couronne des plus riches émeraudes ne produirait pas un effet plus délicieux. Je les ai vus convertis en colliers ou ornant une ceinture, et toujours il m'a paru que l'or pâlissait auprès de cette œuvre de la nature. Je dois dire, au reste, que l'orfévrerie est peu avancée en Bolivie, ce qui rend plus facile la victoire des Curucuçis. Il y a de ces insectes qui, placés sur la page d'un livre, dans une obscurité profonde, l'éclairent assez pour qu'on puisse la lire sans difficulté.

---

(1) Il appartient au genre *Pyrophorus*; sa larve vit sur le Motacu (*Maximiliana princeps* Mart.).

Piray est le premier village que l'on rencontre dans le nord de la province de la Cordillera; il fait partie d'un réseau de missions fondées par les infatigables jésuites pour arriver à la civilisation des Indiens Chiriguanos, mais dont il ne reste guère aujourd'hui que des traces. Ces Indiens parlent le guarani ou *lingoa-geral*, que parlent également les Indiens de l'Amazone et les habitants du Paraguay.

Le corrégidor de Piray, auquel j'étais recommandé par don Hernando, me traita avec toute l'urbanité dont il était susceptible, et me logea dans sa maison, située sur un des côtés d'un grand carré couvert de gazon, et qui constitue la place principale du village. Mais ce qui me causa encore plus de plaisir que son hospitalité, ce fut la promesse qu'il me fit de me donner le lendemain un guide qui devait me montrer l'arbre qui produit le quinquina. Le désir de contempler vivant le végétal qui fournit le plus précieux médicament que l'homme ait à sa disposition était peut-être le plus vif que j'eusse éprouvé dans le cours de mes voyages: on peut donc se figurer l'activité que je mis à le satisfaire.

Montés sur de bons chevaux, nous eûmes bientôt gagné le pied de la chaîne que j'avais côtoyée à distance en quittant la maison de don Hernando, et nous commençâmes aussitôt à la gravir, ce que nous fîmes en remontant le lit abandonné d'un torrent. Mais ce chemin était si rude, tellement à pic dans quelques points, et si encombré de pierres roulantes dans d'autres, que nos montures n'auraient

pu y passer. Nous les laissâmes en chemin et nous continuâmes la route à pied.

Au bout de quelque temps, le soleil brûlant, réverbéré par les parois blanches du ravin, finit par me mettre dans un tel état d'exaspération, que je crus que je tomberais d'épuisement ; au moins pensais-je que j'allais avoir un nouveau retour de la fièvre cérébrale dont j'avais été attaqué à Santa-Cruz. Il me semblait, je me le rappelle, que les battements de mes artères devaient s'entendre à plusieurs pas. Je gagnai cependant le sommet du versant, et je me réjouissais d'être sur le point de satisfaire ma curiosité. En effet, mon guide m'appelle ; j'accours. Qu'on juge de ma déception : l'arbre qu'il me montrait comme le Quinquina n'en était pas un ! Je parcourus tous les alentours, mais ce fut sans succès, et je dus reprendre enfin le chemin de Piray, en maudissant les gens qui m'avaient mis à la torture si inutilement. Ma santé ne souffrit heureusement aucune atteinte nouvelle par suite de cette excursion.

A mon retour au village, je me trouvai au milieu d'une scène si singulière et qui se liait si intimement à l'histoire de don Hernando, que ce ne fut pas sans intérêt que j'en suivis les diverses phases.

L'autorité judiciaire de Santa-Cruz de la Sierra ayant décidé qu'une enquête sévère serait faite sur la mort de l'Indien, qui était, à ce qu'il paraît, le capitan (chef) des Chiriguanos de Piray, avait ordonné que l'on procédât à l'exhumation de son corps; on ve-

nait de choisir, pour en faire l'autopsie, deux individus qu'on avait décorés du titre d'experts, quoiqu'ils n'eussent jamais vu de leur vie une opération de ce genre. Leurs figures, au reste, le démontraient assez; car l'idée seule de s'approcher d'un cadavre enterré depuis vingt jours leur avait imprimé un cachet de tristesse indicible. Le plus vieux en avait les larmes aux yeux; mais cette circonstance pouvait tenir, je crois, à la présence de deux quartiers de citron dont il avait eu soin de se remplir les narines afin d'empêcher l'infection.

Le corrégidor m'ayant invité à l'accompagner en dehors du village, jusqu'au cimetière, où une grande partie des habitants se portait aussi, je me rendis avec lui sur les lieux et je fus témoin de la manière dont les experts s'acquittaient de leur mission. Le malheureux Indien avait été retiré avec beaucoup de travail de sa tombe, et il était couché sur le dos, dans le sable, au bord de la fosse ; les individus qui avaient accompli cette rude tâche s'étaient aussitôt retirés pour laisser le champ libre à ceux qui devaient s'occuper d'en faire l'examen. Les experts se détachèrent alors de la foule qui occupait un des côtés du cimetière et s'approchèrent lentement du cadavre; mais arrivés à une distance de 2 à 3 mètres, ils s'arrêtèrent, et, tournant autour de lui à plusieurs reprises, en tenant devant leur figure un mouchoir imbibé d'une eau spiritueuse, ils déclarèrent qu'ils étaient satisfaits. Cela me parut si surprenant, que je

me hasardai à leur insinuer timidement que le jury de Santa-Cruz pourrait peut-être ne pas regarder comme suffisant un examen dans lequel ils avaient négligé de jeter les yeux sur la partie qui avait reçu les coups que l'accusation supposait avoir été la cause de la mort. Le corrégidor, ayant entendu cette observation, leur ordonna assez péremptoirement de faire leur devoir avec un peu plus de conscience. Alors, le corps ayant été retourné, les pauvres gens durent se résigner à prolonger encore quelques minutes leurs investigations.

Ce n'est qu'en arrivant à Tarija que j'appris que le malheureux Hernando avait été jeté en prison sur la foi du rapport des experts de Piray, et condamné à perdre une grande partie de ses biens au profit de la famille de sa prétendue victime. Il avait appelé de cette condamnation, et ayant appris que j'avais assisté à l'autopsie qui avait donné lieu à la pièce fatale dont était résultée sa perte, il obtint qu'on me la soumît; ce qui fut fait. Je vis alors que les délégués de la justice ne s'étaient pas contentés de mettre sur le compte des coups de fouet plusieurs effets de la simple putréfaction, mais qu'ils avaient encore attribué à la même cause une affreuse déchirure faite au corps par les pieux dont on s'était servi pour le retourner.

Je m'étais informé à Piray des circonstances qui avaient suivi l'exécution de l'Indien, et j'y avais acquis la conviction que le châtiment subi par lui n'avait été que la cause indirecte de sa mort. L'accès de fureur

concentré dont il avait été saisi par suite de son humiliation comme chef, et une averse qu'il avait reçue sur les mêmes entrefaites, à travers un trou de son toit, y avaient au moins contribué pour une part égale. Toujours est-il que je n'eus pas de peine à réfuter les raisons apportées à l'appui de l'accusation par mes savants confrères de Piray, et j'eus le plaisir d'apprendre quelque temps après que don Hernando avait été entièrement acquitté de la charge portée contre lui.

Le 27 novembre, je quittai Piray, et je traversai, à un quart de lieue au sud, la rivière du même nom. Comme tous les cours d'eau qui prennent naissance dans les Cordillères, le rio Piray a, pendant la saison sèche, des proportions bien différentes de celles qu'il a pendant le temps des pluies. Son lit, qui a 20 mètres de largeur au point où je le traversai, était presque entièrement à sec: le courant lui-même étant réduit à un mince ruisseau. Il se réunit, à peu de distance, à une autre rivière de même nature, que je traversai avant d'entrer à Piray; et à dix lieues plus loin, il va, sous le nom de rio Florida, augmenter le volume des eaux du rio Grande. Le village de Florida est éloigné de deux lieues de celui de Piray, avec lequel il a la plus grande analogie.

Le soleil était si ardent, que je ne fus pas fâché de quitter la plaine assez unie dans laquelle sont situés ces villages pour entrer dans un pays boisé.

Une forêt de six lieues d'étendue me séparait, en effet, du *pueblo* (1) de Cabezas, habité, comme les précédents, par un mélange de Chiriguanos et de métis espagnols, mais d'un aspect bien plus animé ; sa population n'est, du reste, que de 150 âmes; la commune en renferme, d'après le témoignage du curé, environ 600. J'avais demandé l'hospitalité à ce bon ecclésiastique, et je n'eus qu'à me louer des bontés qu'il me témoigna ; il m'obligea même d'accepter un mouton pour remonter mon magasin de vivres. On a souvent reproché aux ministres de la religion en Amérique de n'être pas, en général, assez sévères envers eux-mêmes, sous certains rapports, et sans trop considérer les circonstances exceptionnelles dans lesquelles ils se trouvent placés ; mais s'il y a quelque chose de vrai dans cette assertion, on ne peut nier du moins qu'ils ne possèdent au plus haut degré celle de toutes les vertus chrétiennes qui est la plus belle : la charité, dont l'hospitalité n'est qu'une forme. Que de fois, durant mes pérégrinations, il m'est arrivé de frapper à la porte de ces dignes ecclésiastiques, lorsque, nouveau venu dans des villages où les auberges sont chose inconnue, et souvent surpris par la nuit, je ne savais où diriger mes pas; et presque invariablement j'ai été reçu avec la même bonté.

(1) Littéralement, *peuplade, bourg, village.*

Le rio Grande, en décrivant le vaste coude qui le conduit au nord vers la province de Chiquitos et le rio Beni, passe à une faible distance de Cabezas; le village d'Abapo, vers lequel je me dirigeais, en est séparé par une plaine sablonneuse d'environ quatre lieues d'étendue. Je marchais presque parallèlement au fleuve; mais la route en reste assez éloignée pour qu'on ne se doute nullement de son voisinage.

Le curé d'Abapo me reçut comme celui de Cabezas; et, une de mes mules de charge s'étant blessée assez grièvement par suite d'un défaut de son *aparejo* (bât), je me décidai sans peine à séjourner un jour entier dans cette maison hospitalière. J'espérais pendant ce temps trouver à acheter une bête de charge supplémentaire pour remplacer celle qui venait d'être mise hors de service. Je m'occupai le lendemain de cette recherche, et je réussis à m'en procurer une sans trop de difficultés; on me dit même tant de bien de mon acquisition que je consentis à conclure le marché sans la voir. On m'en demandait au reste une somme assez insignifiante. Jusque-là, le plus bas prix que j'eusse vu donner pour un mulet était de 30 à 40 piastres (150 à 200 francs), tandis que pour celui-ci on n'en voulait que 15.

Le 29, pendant qu'on était à la poursuite du mulet dans les bois, où il menait, disait-on, depuis quelque temps une vie vagabonde, je sortis pour chasser et herboriser dans les environs. La chaleur était tellement forte, que j'avais de la peine à l'endurer: à

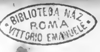
trois heures de l'après-midi, le thermomètre centigrade marquait 48 degrés. Je me rappelai alors que le rio Grande coulait à peu de distance, et, un peu avant le coucher du soleil, j'allai pour m'y baigner, accompagné d'un cortége de vieilles Chiriguanas vêtues de *tipoias* (1) noires, comme le sont celles de presque toutes les Indiennes de cette région. Ces femmes portaient chacune une grande jarre suspendue entre les épaules par une bande qui passait sur le front, et elles allaient, selon leur habitude, puiser au fleuve l'eau dont on se servait au village. C'était une opération bien plus difficile que je ne me l'étais figuré, et j'avoue que l'idée du bain me sortit bien vite de l'imagination lorsque je vis que, pour remplir leurs pots, les nymphes qui m'avaient piloté eurent à relever leur tipoia presque jusqu'à mi-corps, afin de ne pas la souiller en traversant une couche de vase demi-liquide qui séparait le courant de la terre ferme, et qui pouvait bien avoir une vingtaine de mètres de largeur. Lorsque mes Indiennes sortirent de cette fange noire, dont la profondeur était dans quelques points de près d'un mètre, leur tipoia roulée en bourrelet autour des reins, elles avaient un aspect assez difficile à décrire. Je m'enfuis pour ne pas en voir davantage. En rentrant au village, où mon hôte

(1) La tipoia ou *tipoi* est une robe flottante et sans manches, qui descend du cou jusqu'à mi-jambe, et sous laquelle il n'y a souvent aucun autre vêtement.

m'attendait depuis quelque temps, j'eus le chagrin d'apprendre que le mulet n'était pas encore retrouvé; je me décidai à en louer un, ce qui me permit de partir le lendemain.

Ayant appris qu'en remontant un peu le fleuve, je pourrais le guéer sans trop de difficulté, je dirigeai ma marche en conséquence; et je trouvai un point où, le fond étant de sable, on pouvait s'y appuyer sans enfoncer. La partie du lit recouverte d'eau était bien plus considérable dans le point de la rivière que j'avais visitée auparavant; mais, par compensation, la profondeur du courant était bien moindre. Cependant elle l'était encore trop pour que les animaux pussent y passer avec leurs charges. Je fis passer celles-ci dans un cuir de bœuf replié sur ses bords, et formant une espèce d'assiette assez semblable, à la grandeur près, à celles que font les enfants avec des cartes à jouer. On emploie fréquemment dans quelques parties de l'Amérique ces bateaux improvisés, et on leur donne généralement le nom de *pelotas;* ils portent un poids assez considérable tant qu'ils ne sont pas trop imbibés d'eau; car, dans ce cas, le cuir perd toute sa roideur : on est alors obligé de les sécher pour s'en servir de nouveau.

Trois voyages suffirent pour transporter à l'autre bord du fleuve tout mon avoir : les Indiens poussant à pied ou à la nage la pelota devant eux. Les mules, qu'on avait eu soin de passer d'abord, furent aussitôt rechargées, et nous nous remîmes en route sans avoir



éprouvé un grand retard. Au delà du rio Grande, le sol est couvert d'une forêt assez épaisse et coupé par un nombre considérable de ravins. La route que j'y suivis occupait le fond d'une large vallée dirigée du nord au sud, et limitée dans cette dernière direction par une montagne de peu d'élévation formant comme un pont qui relie entre elles les deux chaînes dont la vallée est encaissée à l'est et à l'ouest. Cette montagne, ou plutôt cette côte, porte le nom de Cuesta de Limonzito ; le chemin qui la traverse suit, au fond d'une ravine, le lit d'un torrent. Le voyageur chemine entre deux murs de grès quartzeux et ferrugineux qui s'élèvent au-dessus de sa tête à une hauteur considérable. Les animaux ont de la peine à maintenir leur équilibre sur la surface anfractueuse qui constitue le pavage de cette route naturelle. Près du sommet les grès sont remplacés par des argiles schistoïdes de couleur rougeâtre ou ardoisée. J'étais à l'entrée de cette espèce de défilé, quand je crus entendre derrière moi les pas pressés d'un cavalier et même quelques cris qui semblaient m'être adressés. Je suspendis aussitôt ma marche, et je ne fus pas peu surpris de voir arriver, quelques instants après, mon marchand de mules d'Abapo, monté sur un beau mulet noir qu'il me dit être celui qu'il avait vainement cherché le jour précédent. Je lui en donnai le prix convenu, en lui rendant la mule qu'il m'avait louée, et je passai ma selle sur ma nouvelle monture, qui s'élança aussitôt au galop dans le défilé pour rejoindre le gros de

la troupe; son ardeur était telle que j'avais de la peine à la modérer, et il trébucha plusieurs fois si violemment que je craignis un accident. Heureusement que la pente devint de plus en plus rapide, et son feu finit, sinon par s'éteindre, au moins par s'apaiser beaucoup : il était rendu de lassitude lorsque nous parvînmes au sommet de la côte. Je m'arrêtai quelques minutes en ce point pour admirer le paysage qui se développait devant moi ; j'y trouvai un ample dédommagement de la peine que j'avais eue pour y arriver. C'était la vallée qui porte le nom de Valle de Limonzito. Bornée sur les côtés par les grands bras de la Cordillère, dont les arêtes crénelées se détachaient sur un ciel sans nuages, limitée au nord par la colline qui me servait d'observatoire, sa surface verdoyante se terminait au sud sur les rives blanches et mates du mystérieux lac d'Opabùzu, dont la nappe reflétait les derniers rayons du soleil avant que celui-ci se cachât derrière les sommets noirs des montagnes ; au delà s'étendait une grande forêt de palmiers, dont les cimes bleuâtres formaient comme une autre mer à la suite de celle dont je viens de parler. Quelques habitations entourées de plantations de bananiers se groupaient aussi vers l'un des côtés de ce joli lieu. Je ne doutai pas, vu l'heure avancée, que ma troupe ne se fût arrêtée à l'une d'elles. Je m'y dirigeai aussi vite que je le pus ; et je ne tardai pas à m'assurer de l'exactitude de mes conjectures.

Le propriétaire de la hutte où mon muletier avait

demandé l'hospitalité était un ancien habitant de Santa-Cruz de la Sierra, et j'appris avec satisfaction qu'il était venu habiter ces lieux pour s'y livrer à l'extraction du quinquina. J'obtins sans difficulté qu'il me menât le lendemain au point le plus voisin où se rencontrait cet arbre précieux. Il me dit que la valeur des écorces que l'on tirait de la province était assez grande lorsqu'on en commença l'exploitation, mais qu'elle était tombée presque subitement, sans qu'il pût en dire la raison. Je lui demandai ensuite quelques renseignements sur le singulier lac qui occupait une des extrémités de la vallée, et dont j'avais maintes fois, pendant mon séjour à Santa-Cruz, entendu narrer les prodiges. Ces histoires roulaient sur des apparitions que l'on prétendait avoir aperçues dans les îles qui occupent le milieu de cette petite mer. Mon hôte m'assura qu'on les avait vues quelquefois devenir resplendissantes de lumière pendant les nuits obscures, et qu'alors on en entendait sortir des sons musicaux. Quelques personnes y avaient vu apparaître subitement des bestiaux, qui auraient disparu presque aussitôt au milieu des fourrés qui les recouvrent; d'autres enfin y avaient aperçu distinctement des chevaux sellés; mais personne n'avait jamais osé pénétrer jusqu'à elles, quoiqu'on fût assuré qu'il s'y trouvait des trésors considérables. Un prêtre, me dit-il, fit une fois construire un canot pour pénétrer jusqu'aux îles, persuadé qu'avec des prières, il conjurerait les mauvais esprits

qui les gardaient; mais il ne put arriver à son but, et s'én revint sans avoir mis pied à terre.

Notre conversation s'était prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit, et le lendemain je me réveillai assez tard. J'entendis en me levant un grand bruit de piétinement près de l'habitation; il était accompagné de clameurs qui m'indiquaient, à ne pas m'y tromper, une lutte acharnée; j'appris trop tôt que tout ce désordre était occasionné par le mulet noir auquel j'avais recommandé qu'on fît porter la charge, n'ayant pas été très content de son maintien lorsque je lui confiai ma personne. Une nuit de repos avait suffi pour mettre au jour son vrai caractère, qui était cause que, malgré sa belle apparence, on me l'avait donné à si vil prix, et je restai convaincu que son maître avait usé de stratagème pour que je ne m'aperçusse que trop tard qu'il m'avait dupé. A peine lui avait-on mis le licou, ce qui ne se fit pas du premier coup, qu'il commença à lancer de tous côtés des ruades, dont l'une avait atteint la figure de mon pauvre cheval Guaycuru et lui avait fendu la lèvre. On réussit cependant à lui bander les yeux en lui jetant, comme c'est l'habitude, un *poncho* (1) sur la tête; et, profitant d'un moment

(1) On sait que ce nom est donné à une espèce de manteau que l'on porte habituellement dans l'Amérique du Sud. C'est une pièce d'étoffe carrée, percée au centre d'une ouverture en forme de boutonnière, pour donner passage à la tête.

de répit, on lui avait placé le bât (1) sur le dos sans qu'il fît une trop forte résistance. Mais à peine eut-on serré la courroie qui entoure celui-ci en passant sous le ventre de l'animal, que les ruades devinrent réellement effrayantes, et peu s'en fallut qu'il n'arrivât quelque événement sinistre au muletier ou à son aide. Le mulet était devenu furieux, et dans ses efforts pour se débarrasser de l'appareil qui lui ceignait le dos, mais qui tint bon, il fit une culbute complète; nous crûmes qu'en retombant sur la tête, il allait se la briser. Epuisé par tant d'efforts, il devint plus tranquille. L'ayant alors conduit jusqu'à une barrière qui entourait la plantation, nous essayâmes avec les plus grandes précautions de lui poser sur le dos les malles qui renfermaient les provisions, et qui, étant de cuir, ne pouvaient se briser. Mais aussitôt, comme percé d'un coup d'éperon, il s'arracha de la barrière en rompant son licou, et se relevant tout debout, il retomba violemment en arrière. N'ayant pas réussi à se debarrasser immédiatement de sa charge, il lui lança une terrible ruade qui porta droit sur la fermeture de l'une des

(1) Le bât usité en Bolivie et au Pérou, où il est connu sous le nom de *aparejo*, est bien différent de la *cangalha* des Brésiliens, et il est bien mieux adapté qu'elle aux voyages dans les pays montagneux. Il est composé de cuir de bœuf tanné (*suela*), cousu sur une carcasse de jonc (*totora*) et de laine. Sa forme est celle d'un livre carré à demi ouvert ; ses dimensions sont un peu supérieures à celles du bât brésilien.

caisses, dont le contenu fut dispersé sur le sol. Bref, il était impossible de penser à nous servir plus longtemps de cette bête ; et je me résignai à la laisser suivre en liberté, espérant qu'après quelques jours de fatigue et d'abstinence, elle deviendrait plus raisonnable. C'est ce qui arriva ; mais non sans qu'elle eût répété encore plusieurs fois les mêmes évolutions, l'une desquelles lui causa une affreuse contusion au garrot, et m'obligea de m'en défaire. Elle était devenue alors presque douce, et malgré sa plaie qui la mettait hors de service pour plusieurs mois, je la vendis presque au prix qu'elle m'avait coûté.

Une fois mon équipage convenablement en marche, je regagnai avec mon hôte le fond de la vallée, en prenant un chemin peu différent de celui que j'avais déjà suivi, et nous atteignîmes bientôt la côte de Limonzito, sur laquelle, au bord des bois qui en remplissent les nombreux ravins, nous ne tardâmes pas à rencontrer l'objet principal de mes recherches dans ce pays : l'arbre, ou au moins un des arbres qui produisent la précieuse écorce de quinquina. Je ne dirai pas le plaisir que j'éprouvai en contemplant pour la première fois de ma vie un objet tant désiré ; cela est trop facile à concevoir. Mais à ce plaisir se joignit le regret de ne pas trouver la plante en fleur ; j'eus même beaucoup de peine à en trouver quelques fruits. Puis les arbres que j'avais sous les yeux n'étaient que des rejets partis de la souche d'autres arbres plus grands que l'on avait abattus pour les

dépouiller de leur écorce. Cette circonstance démontrait, au reste, un fait fort intéressant : c'est que si les arbres à quinquina étaient abattus avec discernement, ils ne disparaîtraient pas pour cela entièrement, puisqu'il en naît d'autres de leur base; mais encore faudrait-il que l'on ménageât celle-ci, ce que l'on fait rarement. Mon hôte m'assura qu'à quelques lieues de là il y avait des forêts considérables où ce même Quinquina atteignait des dimensions beaucoup plus grandes, et il me dit qu'il comptait s'y rendre au retour de la belle saison pour les exploiter; il ne voulut pas cependant m'y conduire, pensant sans doute que je pourrais le frustrer de sa découverte. Il me confirma enfin dans l'opinion que le Quinquina de Limonzito et celui que j'avais cherché en vain sur les montagnes de Piray appartenaient à la même espèce.

Après cette excursion satisfaisante qui avait occupé une partie de la journée, je me mis en devoir de rejoindre ma caravane, et après avoir traversé encore une fois les petits taillis de Solanées en fleur qui émaillaient le bassin de la vallée, je gagnai le lac d'Opabùzu, dont je longeai la rive orientale. Quelque temps avant d'y arriver, je perçus l'odeur qu'il répand, et que l'on peut assez bien comparer à celle qui émane d'une grande masse de plantes marines.

Pendant la saison des pluies, alors que le bassin du lac est plein, il a une forme plus ou moins oblongue, et sa longueur est d'environ une demi-lieue; mais quand ses eaux se sont concentrées sous l'in-

fluence du soleil (il n'a pas de déversoir naturel), il se rétrécit en plusieurs endroits et prend une figure irrégulière. Il s'entoure alors d'une plage plus ou moins large de sable limoneux, sur lequel on ne peut marcher qu'avec danger à cause des perfides fondrières qui s'y rencontrent; on m'a affirmé que plus d'une fois des hommes s'y étaient engloutis. L'eau est parfaitement stagnante; elle a une teinte verte très marquée, qu'elle doit à la réflexion des montagnes, mais surtout à la présence d'une petite algue qui forme à sa surface une écume très légère; dans quelques parties cependant, elle est d'un brun plus ou moins rougeâtre : couleur qui passe presque à celle du sang dans d'autres points. Sa saveur est celle de la plus forte lessive, et la bouche a de la peine à l'endurer; au toucher, elle donne l'impression d'une dissolution concentrée de savon. On m'avait assuré qu'aucun être vivant ne s'approchait jamais des bords de cette eau singulière; mais il y avait là de l'exagération, car au moment de mon passage, j'y vis plusieurs oiseaux qui ne paraissaient pas craindre de s'en approcher, et l'un d'eux s'y était même aventuré à la nage, probablement pour recueillir les insectes qui flottaient à sa surface, et qui y étaient sans doute tombés accidentellement, car il m'a été impossible de découvrir dans son sein le moindre être remuant. Quant aux animaux supérieurs, il paraît certain que jamais ils ne s'y mouillent les pieds; ayant voulu y faire entrer de force ma mule, je faillis

y être lancé moi-même par l'animal récalcitrant.

En abandonnant le lac auquel je m'étais promis de faire une seconde visite, je traversai une forêt de ces palmiers qui portent, en Bolivie, le nom de *Carandaïs* (*Copernicia cerifera*). Leur tronc nu et cylindrique est employé, dans la région que je parcourais, à la confection des toits des maisons, ainsi qu'à bien d'autres usages économiques. Parmi ces palmiers, j'en remarquai deux qui étaient dignes de fixer l'attention, en ce que, au lieu d'avoir un tronc simple d'une extrémité à l'autre, comme cela a ordinairement lieu chez ces arbres, ils se divisaient près de leur sommet, l'un en deux, et l'autre en trois branches qui se terminaient chacune par un bouquet de feuilles. Un peu au delà se trouve une ferme appelée Tatarenda, agréablement située sur les bords d'un gros ruisseau ; mais le jour était déjà si avancé que je ne pus m'y arrêter, bien que j'y fusse invité par le propriétaire, lorsqu'en passant devant sa porte, je lui demandai des nouvelles de mon muletier. Il me fit espérer que je le rencontrerais à un village indien du nom de Caraguatarenda, situé deux lieues plus loin, et à quelque distance du chemin; mais la nuit me surprit avant que j'y arrivasse, et je désespérais déjà de coucher sous un toit humain, lorsque le son d'un tambourin, qui partait d'un monticule que j'avais laissé en arrière depuis plusieurs minutes, arriva distinctement à mon oreille. Je rendis grâces au ciel d'avoir donné aux Chiriguanos

l'idée de fêter ce jour, et je poussai vers l'endroit d'où était parti le salutaire avertissement. Les sons devinrent de plus en plus nets, et en tournant le monticule, je me trouvai devant une douzaine de mauvaises masures qui occupaient l'embouchure d'une petite ravine. Un grand feu allumé devant un de ces réduits éclairait la scène dont les accents m'avaient été d'un secours si opportun. J'y cherchai de l'œil mon fidèle muletier ; mais il n'y était point.

Une sale vieille, à moitié nue, était accroupie au milieu de la réunion, derrière une énorme jarre à laquelle elle puisait une liqueur jaune, qu'elle distribuait aux assistants, dans une calebasse. C'était, à vrai dire, plutôt une orgie qu'une simple danse, et il était clair qu'il y avait déjà quelque temps que cela durait, à en juger par l'abaissement considérable du niveau de la liqueur dans la grande jarre: aussi les plus jeunes de la réunion commençaient-ils à se ressentir des effets de leurs libations, et trébuchaient-ils un peu en se balançant et en tournant joyeusement sur eux-mêmes, au son du tambourin; tandis que les plus âgés, assis sur des escabeaux ou sur des lambeaux de nattes, conservaient un sérieux imperturbable, et ne se mouvaient que pour prendre des mains de la vieille la calebasse qu'ils vidaient tour à tour.

Ne sachant pas très bien de quel côté me tourner, car je ne voyais aucun indice de la présence de ma troupe, je me déterminai à aller en demander des

nouvelles à la vieille, qui me parut être la reine de ces lieux. Elle était bien évidemment celle de la fête. Je poussai donc tout doucement la tête de ma mule au milieu du cercle en écartant les Indiens amoncelés ; et la vieille s'étant retournée, se trouva si inopinément avertie de ma présence (car l'obscurité l'avait empêchée de me distinguer jusque-là), qu'elle poussa un petit cri de frayeur ; mais se ravisant aussitôt, elle remplit jusqu'aux bords la calebasse qu'on venait de lui remettre entre les mains, et me la présenta. Pour me rendre propice cette vieille harpie, j'avalai jusqu'à la lie le vilain breuvage, en réprimant avec peine les nausées qu'il me donnait, et dissimulant dans une agréable grimace de remercîment ma peine intérieure, je lui demandai si elle avait vu dans le voisinage un cheval rouge et quelques mules chargées; mais la vieille, ne sachant pas l'espagnol, ne me répondit pas, et comme elle paraissait disposée à m'offrir une nouvelle dose de sa liqueur jaune, je profitai du moment où elle se retournait pour rentrer dans l'obscurité, et j'y fus presque aussitôt accosté par mon domestique, qui avait eu vent de ce qui se passait. Il me mena à une petite cabane située sur les derrières du village, et où il avait cru devoir établir le quartier général, pour être moins dérangé par l'hilarité des Caraguatarendois.

Le lendemain, 2 décembre, j'arrivai de bonne heure à Gutierrez. Quatre lieues le séparent de Caraguatarenda ; l'aspect du pays que l'on traverse pour y

arriver est analogue à celui de tout le district que je voyais depuis Tatarenda ; le chemin court en effet presque directement du nord au sud dans des vallées ouvertes qui figurent de longues plaines étroites et presque unies, encaissées par de petites chaînes de montagnes boisées (1). Le sol y est couvert presque partout de maigres pâturages, et semé çà et là de jolis bosquets de Mimosées ou de Solanées arborescentes. Lorsque j'y passai, quelques espèces de Casses herbacées et un *Zygophyllum* rampaient çà et là sur le sol glaiseux et avaient ouvert au soleil leurs corolles orangées.

A mi-chemin, entre Caraguatarenda et Gutierrez, se rencontre un petit village insignifiant appelé Ipita.

(1) La double chaîne qui encadre le chemin de Gutierrez n'est connue que sous la dénomination vague de *serrania*. Son élévation est peu considérable et en général ses sommets sont arrondis. Dans les points où, par une cause ou une autre, la montagne se trouve taillée à pic, et permet d'examiner ses éléments géologiques, c'est toujours du grès de couleur variable que l'on y découvre ; il est le plus ordinairement rouge, mais, dans quelques points, il est jaune ou blanc. Il présente rarement des strates nettement dessinées, et celles-ci sont toujours horizontales.

CHAPITRE II.

SÉJOUR A GUTIERREZ.

Arrivé à la capitale de la province de la Cordillera, je dus demander plusieurs fois si j'y étais, pour en être bien convaincu. Rien ne ressemble, en effet, moins à une capitale que Gutierrez, dont une grande prairie marécageuse fait presque tous les frais. C'est pour ainsi dire la seule chose que j'y vis, lorsqu'en quittant le vallon dans lequel j'avais cheminé depuis le matin, j'appris que j'étais arrivé. Cependant, en cherchant bien, je finis par distinguer à une des extrémités du pré une cabane surmontée d'une croix, que je reconnus sur-le-champ pour l'église.

Je savais que la maison du gouverneur se trouvait dans ce voisinage, et je vis bien, en m'y rendant, que je m'étais trompé en prenant une prairie pour la capitale d'une province; en effet, je rencontrai en chemin une douzaine de masures de boue et de paille qui constituaient la vraie capitale. Quelques arbres d'une espèce nouvelle pour moi donnaient à cet endroit une physionomie spéciale; il y en avait auprès de toutes les maisons; et il était facile de voir qu'ils avaient été plantés pour l'ombre épaisse qu'ils répandaient. Leur cime était presque orbiculaire, et le tronc qui la soutenait s'élevait tout au plus à une

hauteur de 3 mètres avant de se diviser. J'aurai occasion d'en reparler sous le nom d'Algarrobo.

Un autre végétal attira aussi mon attention: c'était le Cactus, connu sous le nom de Raquette. On le cultive pour ses fruits qu'on appelle *tunas;* ils ont un peu le goût d'une poire anglaise; j'aperçus autour de plusieurs des habitations de Gutierrez des enclos remplis de ces plantes qui y formaient des arbres de 3 mètres de hauteur.

Je n'eus pas de peine à trouver l'habitation du gouverneur, le colonel Montero, pour lequel j'avais plusieurs lettres de recommandation. Elle était située, comme on me l'avait dit, sur un des côtés de l'église, et elle me parut bien plus soignée que celles des autres habitants; je ne fus pas fâché qu'il m'invitât à m'y loger. Le colonel avait d'ailleurs voyagé dans le pays, et il pouvait me donner des renseignements utiles. J'appris de lui que Gutierrez avait été érigé en capitale assez récemment (il portait auparavant le nom de Estançias). La position à peu près centrale de ce village lui a seule mérité un tel honneur; car l'humidité du sol environnant en rend le climat si malsain que peu d'habitants peuvent s'y faire. Presque tous les individus que j'avais rencontrés portaient sur leurs figures des traces évidentes des ravages de la fièvre intermittente. Il serait bien facile, il est vrai, de dessécher les marais de peu d'étendue qui semblent être la cause du mal; mais on trouve plus simple de transporter ailleurs son do-

micile; c'est ce qui fait que Gutierrez est et sera peut-être toujours une capitale dépeuplée.

Ayant appris par mes lettres que mon projet était de continuer ma route directement vers le sud, en passant par la partie du pays des Chiriguanos qui a reçu le nom de *Barbarismo*, mon hôte m'en dissuada fortement; il m'assura que ces Indiens étaient, au delà du rio Parabiti, en rébellion ouverte contre les chrétiens, et qu'ils ne se feraient pas scrupule, si je m'y aventurais, de confisquer mes valises à leur profit. Il ajouta que la récolte du maïs venait de se faire, et qu'il était toujours dangereux, à cette époque, de passer dans leurs villages, la liqueur fermentée, ou *chicha*, qu'ils composent avec ce grain, les maintenant dans un état d'enivrement presque continuel. Dès que leurs greniers sont vides, ils deviennent, à ce qu'il paraît, assez doux pour qu'il n'y ait aucun danger à se rendre au milieu d'eux.

Malgré la bonté apparente de ces arguments, je ne pus me décider à abandonner un voyage dont je m'étais promis des résultats aussi curieux. Voyant que je persistais, le gouverneur me promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour m'aplanir les difficultés qu'il prévoyait. Il fut ensuite convenu qu'il m'accompagnerait dans la nouvelle visite que je comptais faire au lac de Opabùsu : visite durant laquelle je me proposais d'essayer de pénétrer dans les îles enchantées qui en occupent le

centre. Cette excursion fut renvoyée au surlendemain.

Le 3 décembre, je dépêchai à Santa-Cruz mon muletier, dont la science itinéraire était à bout, et je le chargeai de rassurer mes amis sur le compte de ma santé. Ayant ensuite fait parquer mes animaux dans un des meilleurs pâturages des environs, en recommandant qu'on leur distribuât tous les jours une bonne mesure de maïs et un peu de sèl, je me mis à parcourir le voisinage. Les forêts de cette partie de la Bolivie sont loin d'avoir une physionomie aussi tropicale que celles que j'ai vues en traversant le Brésil; non que les arbres y soient beaucoup moins développés, mais on n'y remarque pas un aussi magique pêle-mêle. Le gouverneur m'avait assuré que le Quinquina se trouvait aux environs de sa capitale, et le curé offrit de me l'indiquer; mais arrivé à l'endroit de la forêt où il croyait l'avoir aperçu quelque temps auparavant, il ne sut plus le distinguer. M'aidant alors de mes connaissances botaniques, je lui montrai un arbre (1) de la même famille naturelle que le Quinquina, en lui disant que c'était probablement l'objet qu'il cherchait; conjecture qu'il confirma aussitôt en me témoignant un grand étonnement de mon art divinatoire, dont je ne crus pas nécessaire, au reste, de lui donner la clef.

---

(1) C'est mon *Chrysoxylon febrifugum*.

Mon guide fut plus heureux lorsqu'il s'agit de me montrer l'arbre dont il retirait l'encens qu'il brûlait sur l'autel de l'église de Gutierrez. C'est un des végétaux les plus répandus, et en même temps les plus intéressants des forêts de la Cordillère des Andes, où il est généralement connu sous le nom de Quinaquina (1) (*Myroxylon peruiferum.*) La résine qui distille des plaies faites à son écorce est ce que, dans le commerce, on appelle Baume de Tolu; elle s'accumule souvent au pied de l'arbre en quantités considérables, et répand une odeur de benjoin des plus agréables. Son bois est d'un rouge foncé et d'une durabilité telle qu'on le regarde comme imputrescible. L'Algarrobo (*Prosopis dulcis* des botanistes), dont j'ai déjà dit quelques mots à propos de mon entrée à Gutierrez, mérite une mention spéciale parmi les végétaux de première utilité qui attirent, dans cette région, l'attention du voyageur. Son bois n'a pas une valeur à beaucoup près aussi grande que celui du Quinaquina, ni du Cedro (*Cedrela brasiliensis*), ni même de plusieurs autres arbres forestiers de ces pays; il sert néanmoins, lorsqu'on est obligé d'abattre cet arbre utile, à bien des usages auxquels ne seraient pas propres les bois que j'ai cités. Ses fruits, qui sont des gousses de deux à

---

(1) On croyait autre fois que le quinquina était un des produits de cet arbre; de là le nom qu'il porte, et qui n'est autre qu'une contraction de quina-quina.

trois décimètres de longueur, sont employés partout à engraisser les bestiaux ; on les cueille à cet effet, quelque temps avant leur maturité; les graines, réduites en farine, contribuent à la nourriture des habitants eux-mêmes; et la matière résinoïde qui coule des blessures faites à son écorce, combinée avec une matière ferrugineuse, fournit une teinture noire. L'écorce elle-même sert à tanner; mais au lieu de donner au cuir une couleur ferrugineuse comme l'écorce de l'*Acacia Angico* (Curupaü, Bilca ou Sevil des Boliviens), il leur communique une nuance jaunâtre.

Le 4, nous montâmes à cheval de grand matin pour faire à Limonzito la visite que nous avions projetée; mais la pluie gâta un peu le plaisir de la route. L'odeur de varech, que répandait le lac, commença à se faire sentir à près d'une demi-lieue de ses rives; nous y arrivâmes assez tôt pour pouvoir choisir à notre aise le point de départ le plus convenable pour mon voyage aux îles. Le temps empêcha qu'il ne s'effectuât ce jour même.

A mon arrivée dans le pays, j'avais suivi le bord oriental du lac; je voulus, pour compléter mon exploration, côtoyer avec le gouverneur la rive opposée; cela me permit d'en dessiner tout le contour. Pendant que je m'occupais de ce travail, quelques objets singuliers attirèrent mon attention : c'étaient des masses noires et irrégulières qui s'élevaient de la surface de l'eau. On pouvait les prendre pour des souches de palmiers

ou pour des madrépores. Quelques unes de ces masses s'étant trouvées à la portée de ma main, je pus me convaincre que c'étaient des concrétions calcaires formées par les dépôts successifs du lac; elles sont comparables, sous beaucoup de rapports, à des stalactites ; j'en choisis quelques unes des plus petites pour les ajouter à mes collections géologiques.

L'heure étant avancée, nous allâmes demander l'hospitalité à un des habitants de la vallée, chez lequel nous rencontrâmes nombreuse réunion. Le gouverneur lui dit que je voulais tenter, le lendemain, l'entrée des îles ou des *cerritos*, comme on les appelle dans le pays. Ce digne homme déclara sur-le-champ qu'il ne me laisserait point aller seul, et il jura qu'il m'accompagnerait partout. Un de ses voisins se joignit aussitôt à lui, puis un autre, et bientôt l'expédition devint tellement nombreuse, qu'il n'y avait plus moyen de craindre les plus noirs démons.

Parmi les personnes présentes ce soir chez notre hôte de Limonzito, il y avait un vieillard qui parlait le guarani; il me dit que le mot *opabùsu*, signifiait dans cette langue, *tout disparut*. Il existe d'après lui chez les Chiriguanos de la Cordillère une tradition singulière. Elle rapporte que sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le lac de Opabùsu il existait un village considérable qui, un jour, s'enfonça subitement, en laissant à sa place cette nouvelle Mer Morte. Il n'y a rien là d'impossible; je puis même

ajouter, à l'appui de la tradition des Chiriguanos, le fait de l'apparition subite et très récente d'un lac d'eau sulfureuse dans les montagnes de Buena-Vista, à peu de distance de Santa-Cruz de la Sierra. L'événement dont je parle eut lieu vers la fin de l'année 1849, à la suite d'un tremblement de terre qui fit éprouver aux habitants des craintes sérieuses. Une partie de la montagne d'Anamborò s'écroula, et une rivière prit naissance dans ses décombres.

Le 5, l'expédition destinée à rompre le charme du lac se mit de bonne heure en marche. Avant d'arriver au lieu déjà désigné comme le point de départ de la partie aquatique de l'excursion, elle se grossit d'un corps de femmes de tout âge, désireuses, disaient-elles, d'assister au moins de leurs prières au succès de l'événement ; mais leur plus grand désir, je pense, était de dissuader leurs maris, frères ou fils de toute participation à une entreprise qui pouvait bien passer pour quelque peu folle. Aussi, qu'arriva-t-il ? A peine fut-il question de retirer les ponchos, les bottes et autres vêtements, que les bons habitants de Limonzito se retirèrent un à un jusqu'au dernier de la partie, me laissant seul pour affronter les esprits des *cerritos*.

La plus grande des îles, vers laquelle je voulais me diriger d'abord, n'est pas très éloignée de la rive ; j'avais pensé qu'en nageant je pourrais facilement y arriver en dix minutes ; j'y mis plus du double, car il se présenta une difficulté sur laquelle je n'avais pas

compté : ce ne fut pas, en effet, dans de l'eau que j'eus à me débattre les trois quarts du temps, mais dans de la vase. Près de la rive celle-ci n'a qu'un ou deux pieds de profondeur, et elle est recouverte d'un pied d'eau; plus loin il y a un pied et demi d'eau, et trois pieds de boue. Dès lors on n'en atteint plus le fond, et il ne reste au voyageur d'autre moyen de progression que celui qui est propre aux poissons; je me hâtai d'autant plus de l'employer, que je trouvai assez peu commode de marcher en ayant de la boue jusqu'à mi-corps. La couleur de ce limon, qui est particulièrement douce au toucher, était noire comme de l'encre; à chaque pas que je faisais, sa teinte se communiquait à l'eau, de sorte que ma route resta dessinée à la surface du lac par un grand ruban sombre. Une chose qui me frappa fut la facilité avec laquelle je me soutenais sur cette eau; j'en trouvai plus tard la raison dans l'immense quantité de sel qu'elle tient en dissolution. Toujours est-il que je fus particulièrement satisfait de sentir, à environ deux brasses de l'île, que le fond de vase prenait de la consistance sous mes pas. Lorsque je mis pied à terre, ma couleur était telle qu'on aurait pu sans peine me prendre pour un des diables de ces lieux. Je déclare que je n'en trouvai pas d'autres, pas plus que je ne trouvai de trésors; mais je m'aperçus qu'au lieu de trois îles dont on supposait ce petit archipel composé, il y en avait quatre; d'où il résulte que j'ai découvert une île, ce qui est quelque chose.

Les gens du pays m'avaient dit qu'au milieu des îles, il y avait un déversoir, une sorte de gouffre par lequel se vidait le trop plein du lac; il n'y a rien de tel. Chacun des cerritos est élevé de 4 mètres environ au-dessus du niveau de l'eau. La grande île est couverte de végétation; mais je n'y vis aucun arbre en fleurs. Sur le bord même de l'eau je remarquai que les pierres étaient couvertes d'une matière violacée qui me parut être de nature végétale; j'en emportai plusieurs pour ma collection. Convaincu enfin que je n'avais plus grand'chose à voir, je retournai à la terre ferme comme j'étais venu. Je retrouvai mes compagnons presque fâchés que la chose se fût passée si simplement. Quant aux femmes, elles avaient tenu parole, car elles étaient restées à genoux pendant tout le temps qu'avait duré l'expérience.

Il me reste à ajouter, pour terminer le récit des événements du jour, qu'ayant mis mon cheval au galop pour chercher un abri contre un orage qui commençait à s'épancher, il sombra tout à coup dans une fondrière en me prenant la jambe sous lui. La mollesse du terrain me préserva heureusement de tout accident; mais l'animal ne s'en retira qu'avec la plus grande difficulté, et dans le plus triste accoutrement.

Le jour qui suivit mon retour à Gutierrez je m'occupai à faire *grosso modo* l'analyse de l'eau du lac, dont j'avais eu soin de faire rapporter une grande jarre. Je cherchai surtout à m'assurer quelle était la

proportion de matières salines renfermées dans le liquide; je trouvai qu'il y en avait environ 7 pour cent. Je ne crois pas que l'on connaisse encore de source aussi chargée. Les matières en dissolution sont formées en majeure partie de carbonate de potasse et de chlorure de sodium et de magnésium.

Je m'informai si l'on s'était servi quelquefois de l'eau d'Opabùsu comme d'un moyen curatif, et l'on m'assura que non. J'engageai alors le gouverneur à exciter les gens du pays à faire quelques essais; je leur citai un certain nombre de maladies qui pourraient être traitées favorablement par un agent de cette sorte. Je sus, plus tard, que, sur la foi de mes conseils un homme atteint de rhumatismes s'était fait transporter sur les bords du lac dans lequel on l'avait baigné plusieurs fois par jour, et qu'il avait été presque complétement guéri au bout d'un temps assez court. Je témoignai le désir qu'on essayât sur les lépreux l'effet de cette eau, mais j'ignore si l'on a encore expérimenté son action sur cette affreuse maladie.

Malgré la bonne volonté qu'y mit le gouverneur, il me fut impossible de trouver un guide qui voulût me conduire à travers le pays des Chiriguanos. J'appris même que plusieurs des gens du pays sur lesquels le gouverneur avait une influence directe s'étaient cachés pour qu'il ne les contraignît pas à m'accompagner. Je fus donc obligé, à mon grand regret, d'aban-

donner pour le moment la partie de mon projet dont la réalisation devait me mettre en communication avec quelques unes des nations sauvages les plus curieuses de l'Amérique. Un autre contre-temps vint s'ajouter encore à celui dont il vient d'être question.

Le chemin par lequel je voulais primitivement gagner Tarija suit, parallèlement à la Cordillère, une série de vallons encaissés analogues à ceux dont il a été question dans la dernière partie de mon voyage à Gutierrez. Les mules et les chevaux pourraient, sans user leurs sabots, marcher éternellement dans les chemins qui parcourent ces districts; il n'en était pas de même de la seule route qui me restât ouverte, celle des montagnes. Dans ces chemins pierreux mes animaux non ferrés devaient nécessairement s'estropier au bout de quelques jours de marche, et je prévoyais déjà que je serais forcé d'en laisser quelqu'un en route. Quant à les ferrer à Gutierrez, il ne fallait pas y songer: au prix de l'or je n'y aurais même pas rencontré un clou. Il faut ajouter que les pluies commençaient déjà à se faire sentir; mais de ce côté-là au moins je ne rencontrais que des obstacles prévus, et qui ne pouvaient m'arrêter qu'autant que je perdrais trop de temps en route. Il me tardait par-dessus tout de traverser le formidable rio Pilcomayo qui sépare la province de Tomina de celle de Cinti. Un jour de retard pouvait en rendre le passage impossible, malgré tous les moyens auxquels on aurait recours; j'en étais, au reste, encore loin.

En attendant mon départ, que j'avais fixé au 10 décembre, mais qui n'eut lieu que le 12, le colonel mon hôte continuait à me soigner comme si j'eusse été de sa propre famille; il ne se passait guère de jour qu'il ne m'accompagnât dans les courses trop rares que la pluie me permit de faire dans les environs du village, qui offrent, dans quelques parties, des points de vue remarquablement pittoresques. Sous ce dernier rapport la vallée dans laquelle se rencontre la lagune d'Ibiuaua mérite une mention spéciale.

Les plantes cultivées à Gutierrez ne sont pas très nombreuses. Le maïs, le manioc et le riz constituent le fond de la nourriture végétale des habitants. On y cultive également la patate, le mani, le bananier et la canne à sucre. Les Boliviens font du maïs une consommation plus grande encore peut-être que les Brésiliens. Ils l'accommodent de manières très variées. Cependant c'est sous forme de farine qu'on l'emploie le plus ordinairement; il sert ainsi à épaissir les soupes. Les grains entiers cuits à l'eau constituent ce qu'on appelle le *môté;* rôtis, ils portent le nom de *tostado*, et remplacent presque universellement le pain chez les gens pauvres des régions chaudes du pays; je n'ai jamais vu torréfier la farine de maïs en Bolivie ni au Pérou, comme on le fait au Brésil. Avant sa maturité, l'épi de maïs porte ordinairement le nom de *choclo;* le grain encore tendre se sépare alors très difficilement de l'axe central, et on cuit l'épi d'une seule

pièce. Avec de très jeunes *choclos* on fait un mets très délicat nommé *uminta*. Enfin, c'est aussi avec le maïs que se fait la *chicha*. Cette liqueur pourrait être appelée à juste titre la boisson nationale de l'Amérique Espagnole ; puisque, à peu d'exceptions près, toutes les classes de la société la prennent avec plaisir. Je dois dire, pour mon compte, que lorsque j'eus appris dans tous ses détails le mode ordinaire de préparation de ce breuvage, qui par le fait n'est autre chose qu'une sorte de bière, j'eus quelque répugnance à en prendre (1) ; mais je vainquis bientôt

---

(1) Je transcrirai ici pour l'édification de mes lecteurs une recette de *chicha*, écrite sous la dictée d'une Indienne du village de Santa-Ana de Chiquitos.

Prenez du maïs ; torréfiez-le légèrement ; réduisez-le en farine grossière, et faites cuire celle-ci dans une forte proportion d'eau, en ayant soin d'en réserver une petite partie que vous portez chez vos amis ; priez-les de la mâcher et de vous la rendre. Retirez la décoction du feu, laissez refroidir, et ajoutez ce que vous rapportent vos amis ; mêlez et remettez au feu ; faites bouillir huit heures ; passez au tamis ou au travers d'une toile ; versez dans des vases appropriés, couvrez bien, et laissez reposer trois jours, en maintenant à une température douce. Votre chicha est alors prête à boire.

L'ingrédient fabriqué par vos amis porte le nom de *mastiga*, et a pour but, dit-on, d'édulcorer le breuvage ; il paraît plus probable qu'il sert de levain. Dans tous les cas, partout où j'ai vu faire la chicha avec la *mastiga* on m'a assuré qu'il était impossible de la faire autrement. Ce qui n'empêche pas que dans plusieurs parties du Pérou la chicha ne se fasse sans mastiga. A Arequipa on fait germer le maïs avant de s'en servir, comme on fait germer l'orge dans la fabrication de la bière ordinaire ; et on y ajoute, pour aider la fermentation, une petite partie du dépôt (*concho*) qui se forme dans la chicha déjà faite.

ce sentiment, et je finis par devenir un *chichero* assez passable.

Parmi les autres plantes économiques de cette localité je puis encore citer le Mocomoco, espèce de *Gomphrena*. C'est une des herbes les plus communes du pays; elle garnit les champs incultes, les bords des chemins et le voisinage des habitations comme quelques Chenopodes de nos pays ; les bestiaux mangent avec avidité ses feuilles tendres, et on se sert de ses cendres pour faire du savon.

Les animaux domestiques de Gutierrez sont les mêmes que ceux de Santa-Cruz ; les moutons y sont extrêmement rares, si ce n'est dans quelques points; la chaleur est en général trop grande pour qu'ils puissent prospérer. La viande du bœuf est celle qu'on consomme presque exclusivement; je n'y ai vu aucune chèvre, et presque pas de cochons.

La province de la Cordillera est divisée en deux cantons : celui de Piray au nord, et celui de Gutierrez au sud. Du temps des jésuites le premier de ces cantons contenait quatre missions : Piray, Florida, Cabezas, et Abapo ancienne capitale de la province. Le canton de Gutierrez en renfermait dix qui étaient, du nord au sud : Masavi, Aimiry, Tacuru, Saypuru, Taputà, Taquarembo, Borapucuti, Piriti, Oüay et Parabiti. Mais depuis le départ des RR. PP. il s'est établi un assez grand nombre d'autres hameaux, surtout dans le canton de Gutierrez ; les principaux sont Gutierrez lui-même, Ipita, Itay, Limonzito, Taperazi

et Aquio. Leur population réunie peut se monter à neuf cents habitants, celle de la capitale et de sa commune y entrant pour le quart; tandis que la population de chacune des missions dont j'ai donné les noms était autrefois de cinq cents à mille âmes.

CHAPITRE III.

DE GUTIERREZ A SAUCES.

Le 12 décembre, je pris congé de Gutierrez et de ses pâles habitants, pour me diriger vers la province de Azero. Les animaux s'étaient bien trouvés du repos qu'ils venaient de prendre, et je vis avec satisfaction que s'ils n'étaient pas précisément gras, ils n'étaient pas non plus très maigres. A l'exception de Guaycuru dont on pouvait déjà compter les côtes, il me semblait que j'avais une troupe capable de supporter les fatigues de la route. Quant à un muletier, on ne put en trouver un qui connût le chemin que j'allais suivre; le gouverneur me prêta un de ses vachers pour m'en tenir lieu. En arrivant à un endroit nommé Taperazi, je devais l'échanger contre quelqu'un de plus expert.

J'eus bientôt laissé en arrière le vert vallon qui fait suite à celui de Gutierrez, et je me dirigeai sur une gigantesque pierre blanche qui en occupe le fond. A partir de là le chemin quitte sa direction sud, pour gravir à l'ouest une côte escarpée; il descend ensuite dans une autre vallée, qu'il ne fait que traverser pour s'attacher à l'escarpement d'une seconde montagne plus élevée que la première; d'où, descendant de nouveau, il remonte encore, tout en conservant, au

milieu de ces évolutions, une direction générale uniforme. Je débouchai enfin dans une dernière vallée, si encaissée par des montagnes de grès rouge complétement taillées à pic, qu'il semblait impossible à tout jamais que l'on pratiquât un passage au delà. A partir de ce point, la route se dirigea, en effet, au sud et nous mena à un petit village appelé Peña. Les maisons qui le composent sont perchées sur de petits mamelons, au pied des gigantesques murailles qui surplombent la vallée. Ces demeures de l'homme avaient un air bien mesquin auprès des grandes constructions naturelles auxquelles elles étaient adossées.

Enfin, à deux lieues de Peña, je rencontrai un autre village appelé Aguas Terazas. Le colonel Montéro y possédait une sucrerie où je m'arrêtai pour la nuit. Sur l'ordre qu'il en avait reçu de son maître, le majordome de cette petite usine fit couper pour mes mules une grande botte d'un fourrage que je revoyais pour la première fois depuis ma sortie de l'Europe : c'était notre luzerne commune, (*Medicago sativa*). La facilité de sa culture, les récoltes abondantes qu'elle fournit sans presque fatiguer la terre dans laquelle elle est semée, le plaisir avec lequel les animaux la mangent, et le bien qu'ils en retirent: tous ces avantages expliquent pourquoi cette plante est si généralement cultivée dans toute l'Amérique espagnole tempérée, où, si l'on excepte l'orge et le maïs vert, il n'existe, pour ainsi dire, aucun autre

fourrage. Le nom d'*alfalfa* ou *alfa*, sous lequel elle est connue en espagnol, est évidemment d'origine arabe. Les champs dans lesquels elle se cultive s'appellent *alfares*.

13 décembre. — Continuant ma marche, je traversai, à une lieue d'Aguas Terazas, un autre petit village du nom de Tunal ; et à une lieue de Tunal je vis celui de Lagunillas. A vrai dire, les agglomérations de huttes qui portent les noms que j'ai signalés ne méritent pas encore le titre de villages. Un seul syndic distribue la justice depuis Peña jusqu'à Lagunillas : district qui forme la commune appelée Taperazi. J'avais reçu du gouverneur, pour ce magistrat, une lettre dans laquelle il lui était enjoint de me procurer au plus tôt un muletier pour me conduire à la ville de Sauces, capitale de la province de Azero. Celui que j'avais amené de Gutierrez ne connaissait plus rien au delà du point où j'étais parvenu.

Aussitôt arrivé à Lagunillas, je m'informai de la résidence de ce personnage important ; j'appris que j'en étais encore éloigné d'une demi-lieue. Le paysage qui s'offrit à ma vue pendant ce trajet était d'une beauté sans pareille, et les habitants avaient ajouté encore à la variété des points de vue par le choix des lieux où ils avaient établi leur domicile. Leurs huttes, au lieu de se réunir autour d'un centre commun, comme cela se pratique ordinairement, étaient disséminées dans la campagne ; elles occupaient le sommet de petites collines boisées, au pied desquelles

se voyaient çà et là de charmantes lagunes entourées de vertes prairies. Mon syndic habitait sur l'une de ces buttes. Lorsque je me présentai à sa porte, j'eus le déplaisir, non seulement de ne pas le rencontrer, mais encore d'apprendre qu'il ne rentrerait à son logis que très tard. Son épouse, qui était une Indienne assez sale, me reçut d'une manière très gracieuse. Elle m'offrit de la chicha et du fromage de brebis, dont j'essayai de faire un dîner, en y ajoutant quelques biscuits restés des provisions emportées de Santa-Cruz. Il était déjà près de minuit lorsque le syndic arriva; je me disposais à me lever de mon matelas, pour le recevoir, quand je m'aperçus qu'il était complétement ivre. Il avait passé sa journée à se gorger de chicha. Toutefois le lendemain il avait repris son sang-froid, et ce fut avec un véritable plaisir que j'appris de sa bouche qu'il avait déjà choisi pour m'accompagner deux de ses sujets; mais comme il fallut encore les envoyer chercher, et que chacun d'eux demeurait d'un côté différent, je n'en fus pas moins obligé d'attendre jusqu'à un autre jour pour continuer mon voyage. Je m'occupai pendant ce temps à recueillir des plantes, et à errer au milieu d'une grande plantation de Tunas; elle occupait un des versants de la colline sur laquelle était bâtie la hutte de boue de mon hôte.

Le 15, les deux Indiens promis par le syndic se trouvèrent de bonne heure à leur poste; les animaux reçurent leur charge accoutumée, et je pris

congé du syndic et de sa famille pour reprendre le chemin de Lagunillas, d'où, continuant à me diriger vers le sud, je gagnai Aquio. Ce village est habité uniquement par des Indiens Chiriguanos; il est pittoresquement situé au pied du versant septentrional d'une côte très élevée, connue sous le nom de Cuesta de Aquio, et qui constitue la limite méridionale de la province de la Cordillera.

Du sommet de cette élévation on voit se dérouler comme une mer houleuse une immense perspective de montagnes entrelacées. Elles couvrent de leur âpre relief la plus grande partie de la province de la Cordillera, et s'opposeront pendant bien longtemps à l'établissement de communications faciles entre ses diverses parties. La Cuesta d'Aquio forme partie d'une chaîne qui, dans son extension vers le nord, sépare les départements de Santa-Cruz et de Chuquisaca. Le nom de Ingauasi appliqué à cette Cordillère signifie en langue guarani, *maison de l'Inca*. Il existe, en effet, à trois lieues de Néaïrenda, des constructions que l'on rapporte à une haute antiquité.

A deux heures de l'après-midi, j'entrai à Caraparirenda (1), autre village chiriguano, où je me décidai à demeurer le reste du jour, afin de laisser reposer mes animaux que le passage de la Cuesta d'Aquio

(1) La terminaison *renda* que l'on retrouve si fréquemment dans les noms propres de pays parmi les Chiriguanos signifie *village*.

avait considérablement abattus. Ce *pueblo*, ainsi que celui d'Aquio, qui était resté de l'autre côté de la montagne, est bien moins civilisé encore que ceux que j'avais étudiés avant d'arriver à Gutierrez. Là il y avait un mélange presque égal de métis et d'Espagnols, il y avait des églises et une religion; tandis que parmi les douze ou quatorze huttes qui composent chacun des villages d'Aquio et de Caraparirenda, il n'y en a peut-être pas une où il se soit jamais dit une prière. Il est vrai qu'il fut un temps où les Chiriguanos qui habitent au nord du Parabiti étaient chrétiens; mais cette époque est déjà bien loin; et, si l'on jugeait la nation par les Indiens de Caraparirenda, il serait difficile de trouver des sauvages qui mènent une vie plus absolument matérielle. Leur seule foi est dans une espèce de gros bouton (*tembeta*) dont ils se servent pour boucher un trou percé dans la lèvre inférieure, ou mieux entre la lèvre et le menton, et qui est regardé par eux comme un préservatif puissant contre toutes les maladies. Il est en même temps le signe distinctif de leur nation. Ce bouton, qui atteint des dimensions assez fortes pour qu'il relève la lèvre vers son milieu, modifie quelquefois singulièrement l'expression de la physionomie. Il est presque toujours d'étain, et l'on y enchâsse ordinairement un fragment de faïence verte, ou une pierre de même couleur qui m'a paru être de la malachite. On a vu des Chiriguanos donner un cheval pour un joli morceau de cette substance.

Les Chiriguanos n'ayant aucune espèce de religion (1), on comprend qu'ils aient peu de cérémonies. Leurs mariages sont de la plus extrême simplicité : je ne puis mieux les comparer qu'à ceux qui ont lieu entre deux oiseaux de sexe différent. A Caraparirenda, au moins, cet acte n'est accompagné d'aucune cérémonie particulière. La polygamie est en usage chez eux, mais seulement parmi les chefs.

Les habitations de ces Indiens sont assez bien faites. Toutes sont sur le même plan : elles consistent en une grande chambre carrée dont les murs, assez bas, sont construits en bambous ou en boue ; le toit est de chaume. Leurs meubles consistent en quelques hamacs de coton tissés à la main, en un mortier pour broyer le maïs, en quelques petits escabeaux, et enfin en jarres pour la cuisson des aliments et la fabrication et la conservation de leur chère chicha. Dans presque toutes les maisons que j'ai visitées, l'un des côtés de l'unique salle qu'on y trouve était occupé par une rangée de ces jarres, à moitié enterrées dans le sol ; leurs dimensions sont presque fabuleuses : j'eus la curiosité de mesurer l'une des plus grandes et je lui trouvai 1 mètre de largeur sur 12 décimètres de hauteur. Ceci pourrait me conduire à parler des

(1) En a-t-il toujours été ainsi ? C'est ce dont il est permis de douter. Il est possible que ces Indiens aient eu une croyance propre, antérieurement à leur civilisation par les Jésuites. Ce n'est qu'en retombant dans la barbarie qu'ils seraient restés sans religion aucune.

festins qui occupent une grande partie de la vie des Chiriguanos; mais une meilleure occasion s'en présentera plus tard.

Les femmes de Caraparirenda ne portent pas la tipoia, comme celles des missions; elles se contentent de s'entourer les reins d'une pièce de toile grisâtre qui leur descend jusqu'à mi-jambe; un autre morceau plus grand est quelquefois porté, comme une toge, sur une des épaules et sur le bras du même côté qu'il cache; il passe de là sous le bras du côté opposé qui reste découvert. Leurs cheveux sont d'un noir roussâtre; ils ne sont jamais taillés et flottent librement sur les épaules, mais la longueur n'en est jamais considérable.

Le costume des hommes est semblable à celui des femmes; cependant au lieu de toge, ils portent assez souvent un poncho très court de même couleur, ou rayé de brun. Leurs cheveux sont coupés carrément sur le front, mais ils restent longs par derrière et sur les côtés. Leur tête est ordinairement entourée d'une petite bande d'étoffe rouge. Les enfants vont entièrement nus.

Les traits du visage des Chiriguanos sont loin d'être jolis. Les yeux sont petits et obliques et les paupières sont presque dépourvues de cils; leur expression, s'ils en ont, est celle de l'astuce. Chez les femmes la grandeur démesurée de la bouche et l'épatement trop considérable du nez les empêchent même d'être ce qu'on pourrait appeler belles pour des Indiennes.

Quant à la couleur de la peau chez cette nation, elle est cuivrée, si l'on veut, mais d'un cuivré sale, que je comparerai à la nuance d'un vieux sou. C'est la teinte que l'on remarque plus ou moins chez la plupart des peuples indiens que j'ai vus dans le cours de mes voyages à travers l'Amérique occidentale. Lorsque la peau prend la couleur brillante du cuivre d'une casserole propre, c'est que la teinture de roucou s'en est mêlée.

Tout en m'enquérant des mœurs et des habitudes de mes hôtes de Caraparirenda, je n'oubliai pas qu'il fallait ne pas déroger aux miennes, et l'heure de mon dîner n'étant pas éloignée, j'envoyai mon muletier à la recherche de provisions fraîches ; il n'eut pas de peine à en rencontrer, car il y avait beaucoup de poules dans le village, mais je n'eus pas à me louer de leur embonpoint. Ce que j'appréciai davantage ce fut une douzaine d'œufs frais que mon majordome destinait à mon déjeuner du lendemain. On trouvera peut-être que pour un seul repas ce nombre d'œufs était considérable, mais on s'en étonnera moins quand on saura que chacun de ces produits avait à peine le volume de la moitié d'un des œufs des marchés de Paris.

L'arme habituelle des Chiriguanos est l'arc, avec lequel ils chassent et pêchent ; ils ont aussi des lances et des casse-tête, mais ils s'en servent rarement.

Ils ne portent comme ornement que le bouton dont il a déjà été question, et assez souvent une sorte de

sifflet de bois long et plat, ou en forme de disque, qu'ils se suspendent au cou, et dont ils savent tirer quelques notes pour animer leurs danses.

Le 16, je fis charger ma troupe de grand matin. En m'éloignant, je considérai encore l'admirable position du village sur son petit tertre entouré d'Algarrobos et au pied d'une montagne formée d'un roc tout sillonné de verdure. J'accusais tout à l'heure les Chiriguanos de manquer de poésie; ils ne méritent pas ce reproche en ce qui regarde le choix du site où ils érigent leurs cases; car sous ce rapport ils font preuve d'une véritable coquetterie.

Aucune description ne peut donner une idée juste de la route qui unit Caraparirenda à Sauces, vers lequel je me dirigeais. On pourrait difficilement imaginer une ligne plus rompue. Circulant au fond de ravins profonds, dans le lit même d'un torrent; grimpant au sommet d'une cordillère; descendant au milieu des rochers pour suivre les sinuosités d'une humide vallée; traversant le courant rapide d'une rivière; pénétrant dans de nouveaux ravins, ou rampant sur le bord de grands précipices; courant enfin successivement vers tous les points du compas, elle semble être plutôt le résultat du caprice de quelque esprit malin qu'un moyen destiné à mettre l'homme en communication avec ses semblables.

Le rio de Caraparirenda, dont le voyageur suit d'abord le lit, qui heureusement pour moi, n'était recouvert que de quelques décimètres d'eau, est un

affluent du rio Grande. Il se jette dans ce fleuve, à trente lieues de Sauces.

Après une marche d'une lieue et demie dans cette voie humide, je me trouvai au pied de la Cuesta de Altaroca, que je traversai; et, à une lieue au delà, j'arrivai en inclinant vers le sud à l'Estancia de Néaïrenda, près de laquelle je pénétrai dans une petite rivière appelée Inguaqui. Celle-ci s'unit, après un cours d'une demi-lieue, au rio Coripoti dans lequel entre aussi le voyageur. Il est obligé alors de faire une bonne lieue vers le nord-ouest avant de gagner le vallon et la Cuesta de Taperilla, qui est à un peu plus d'une lieue à l'est du point où il a abandonné le lit du Coripoti. Un peu au delà de la montagne de Taperilla je pénétrai, par le lit d'un torrent appelé Uanauñaca, dans un défilé étroit ou *angostura* qui porte le même nom; sa direction générale est ouest. Le chemin tourne ensuite directement au sud en traversant une forêt assez épaisse qui couvre jusqu'à son sommet la Cuesta de Illinchupa, et celle de Las Naranjas, qui en est à une lieue et demie, ainsi que toute l'étendue du pays qui sépare cette dernière des environs immédiats de la ville de Sauces, à deux lieues de laquelle la route change encore de direction pour se diriger à l'ouest, puis un peu au nord, et enfin au sud-ouest.

Pendant le trajet de Caraparirenda à Sauces, trajet dont on peut estimer l'étendue à une douzaine de lieues, le paysage était d'une grandeur quelque-

fois sublime. Le point le plus frappant de la route est sans contredit celui dont j'ai parlé sous le nom de Angostura de Uanauñaca (littéralement : Tête de nègre). Le voyageur, qui chemine dans l'eau même du torrent, voit s'élever de chaque côté de lui, à une hauteur de plus de 100 mètres, deux murs verticaux de roc, sur les parois desquels une humidité constante, qu'aucun vent ne balaie, a développé une brillante mosaïque de fleurs et de verdure, au-dessus de laquelle apparaît le bleu du ciel. Le murmure des eaux du torrent donne à ce site sauvage un charme inexprimable. Mais le calme ne règne pas toujours dans ces lieux. Les arbres déracinés qui barrent çà et là le courant, les rochers que l'on y voit amoncelés, et que l'action de l'eau a polis, les profondes déchirures qui se remarquent dans quelques parties de son lit, montrent bien que ce ruisseau murmurant n'est qu'un monstre endormi. Malheur au voyageur qui serait obligé de se confier au torrent de Uanauñaca pendant ses moments de réveil. — Que d'années s'écouleront encore avant que des chemins praticables en tout temps soient établis dans ces malheureuses régions !

Les montagnes que je traversai en me rendant de Caraparirenda à Sauces sont toutes formées de grès à divers degrés de consistance. Les cailloux que je ramassais dans les rivières étaient de la même substance ; quelques uns étaient d'une couleur verte très prononcée, comme s'ils eussent contenu du cuivre.

La Cordillère de Illinchupa, située à trois lieues au nord-est de Sauces, présente un intérêt particulier, en ce qu'elle forme la ligne de partage des eaux du rio Grande et de celles du Parabiti.

Quelqu'un m'a dit que l'on avait rencontré le quinquina dans les bois qui s'étendent entre l'Angostura de Uanauñaca et la Cuesta de Illinchupa; je n'ai pu l'y découvrir, et l'assertion n'a pas été confirmée par d'autres personnes; je pense donc qu'il a pu y avoir quelque erreur commise à ce sujet : ce serait néanmoins un point qui mériterait d'être examiné de nouveau, car si le fait était vrai, la limite de la région cinchonifère devrait être reculée un peu plus vers le sud que je ne l'ai fait sur la carte que j'ai donnée de ces points dans mon *Histoire naturelle des Quinquinas*.

J'ai parlé d'une montagne nommée Cuesta de las Naranjas, que l'on traverse à une lieue au sud de la Cuesta d'Illinchupa; elle doit cette désignation au nombre considérable d'Orangers que l'on rencontre dans les forêts d'alentour : ces arbres s'y sont complétement naturalisés.

CHAPITRE IV.

SÉJOUR A SAUCES.

L'aspect de Sauces me surprit agréablement. Non seulement ses maisons me parurent mieux construites que celles de tous les autres villages que j'avais eu occasion de visiter depuis mon départ de Santa-Cruz, la plupart d'entre elles étant recouvertes en tuiles, mais elles semblaient indiquer un certain degré d'aisance qui manquait tout à fait dans les autres. L'espace que Sauces occupe est assez considérable, quoique le nombre de ses habitants ne s'élève pas au delà de quatre cents. Il s'étend sur la rive gauche d'une petite rivière qui le sépare d'une chaîne de collines recouvertes de gais pâturages. Les jardins qui entourent ses habitations, les Algarrobos dispersés çà et là, enfin quelques grands saules (1) qui s'élèvent des prairies voisines, contribuent encore à lui donner l'aspect animé qui le caractérise. J'entrai, à mon arrivée, dans la grande place du village : une petite tour carrée qui appartient à l'église s'élève à une de ses extrémités. Je demandai la maison du gou-

(1) C'est au grand nombre de saules qui se rencontrent aux environs de Sauces que cette ville doit son nom : le mot *sauces* signifiant *Saules* en espagnol.

verneur, auquel j'étais recommandé; mais j'eus le regret d'apprendre qu'il était en voyage à Chuquisaca, la capitale de la république. Je m'adressai alors au curé pour lequel j'étais également muni d'une lettre : celui-ci me fit aussitôt donner pour demeure le presbytère (*casa parrochiale*), qu'il n'habitait pas lui-même, et me fit servir chez lui un excellent souper. Il prit en même temps ma petite troupe de mules sous sa protection, et me promit de la faire conduire au meilleur de ses pâturages et de l'y faire soigner comme la sienne. Cependant, malgré ces attentions, je pus difficilement me consoler de l'absence du gouverneur, qui pouvait seul me fournir les moyens de continuer mon voyage dans la direction que je désirais suivre, et dont j'avais déjà été détourné une fois, c'est-à-dire, à travers le pays des Chiriguanos; je tenais d'autant plus à faire un nouvel effort pour la réalisation de cette partie de mon plan, que l'on m'avait affirmé que le rio Pilcomayo coulait depuis plusieurs jours à pleins bords. Je craignais qu'il ne me fût impossible de le traverser autre part que devant San-Luis de Tarija où, à cause de sa largeur, il avait beaucoup moins de profondeur que dans les autres parties de son cours. Or, pour arriver là et pour faire face aux dangers plus ou moins réels de ce chemin, que les habitants appellent *camino del Barbarismo*, il me fallait une escorte, et c'est afin de l'obtenir que je désirais tant voir le gouverneur. Je me décidai, en son absence, à m'adresser

au corrégidor, qui se trouvait chargé, par intérim, du pouvoir suprême. Celui-ci me promit sans hésiter tout ce que je lui demandai, mais sans fixer de temps pour l'exécution de ses promesses.

Le lendemain, 17, je retournai à la charge, et le magistrat m'assura que j'aurais, sous trois jours, les soldats que je désirais. Ce délai, me dit-il, lui était indispensable pour les rassembler. La garnison de Sauces résidait, en effet, tout autre part qu'à Sauces, et le seul moyen de la réunir était d'envoyer le tambour par la campagne pour avertir tour à tour les soldats que l'on avait besoin d'eux. Le corrégidor, qui était en même temps commandant militaire, me dit qu'il se proposait de partir, le 26 du mois, avec cent hommes, pour faire une razzia chez les sauvages. Ces expéditions, qui ne sont pas toujours faites à titre de revanche (1), ont lieu une ou deux fois par an; elles sont censées avoir pour but de châtier les barbares des vols de bestiaux qu'ils commettent sur les terres des chrétiens. Dans ce but, on attaque subitement les villages, dont on a préalablement bien reconnu la position, et on les met au pillage.

Les Indiens surpris lancent contre leur ennemi une première volée de flèches, puis ils prennent

(1) Des personnes dignes de foi m'ont assuré que l'autorité, n'ayant pas les moyens de donner à ses soldats une paie régulière, leur accorde, à titre d'indemnité, le droit de prélever chez les sauvages le montant de leur solde : ce qu'ils font avec usure.

invariablement la fuite, laissant tout ce qu'ils ont à la merci des vainqueurs. Quelques femmes sont tuées; on en laisse échapper d'autres; mais on fait main basse sur tous les enfants, qui constituent le bénéfice le plus clair de l'excursion. Ils sont, en effet, considérés, dès ce moment, comme la propriété de leurs capteurs, et sont gardés ou vendus par eux, ni plus ni moins que s'ils étaient des nègres. Il n'est pas d'habitant de Sauces qui n'ait trois ou quatre de ces esclaves Indiens, dont il peut disposer selon son bon plaisir; je dirai plus : il s'en fait un commerce presque régulier entre cette localité et les grandes villes du centre. Cependant je dois à la vérité d'ajouter que beaucoup de petites Chiriguanas y sont transportées à titre de cadeaux; mais il n'y a pas moins là une sorte de traite *in petto*. Lorsque le marché est bien fourni, le prix d'une petite Indienne (*cuñita*) n'est que de 2 à 4 piastres. Plus on s'éloigne du centre, plus leur valeur augmente. On a essayé de soumettre à cet esclavage les Indiens qui avaient déjà atteint un certain âge; mais jamais on n'a pu y réussir; à la première occasion favorable on les voyait disparaître. Au contraire, lorsqu'ils sont élevés dès leur bas âge dans une famille, ils finissent par en faire partie intégrante, et jamais ils ne songent à s'en éloigner.

Le 18, je fis avec le curé, mon hôte, une série de visites chez divers habitants de la ville, qui sont pour la plupart des métis de la race espagnole et des In-

diens Quichuas. Je voyais ceux-ci pour la première fois. On sait que cette nation et celle des Aymaras se partagent les hautes terres de la Bolivie. Les Quichuas habitent en particulier les départements du sud. Les Aymaras, au contraire, se rencontrent plus spécialement dans le nord, et en particulier dans le département de la Paz. La langue quichua parut remarquablement douce à mes oreilles, accoutumées depuis quelque temps aux sons plus rauques du Guarani.

Le costume des Sauceños diffère beaucoup de celui des habitants de la province que je venais de quitter; je parle ici du costume des indigènes, car celui des Boliviens est le même partout et ne diffère guère du nôtre que lorsqu'on l'étudie dans les classes inférieures (1) où il se rapproche beaucoup de celui des Indiens mêmes. La pièce la plus remarquable du costume des femmes de Sauces est une espèce de pèlerine de serge de quelque couleur brillante, qu'elles fixent sur la poitrine au moyen d'une grande épingle; leurs chapeaux sont de même forme que les chapeaux ordinaires, mais à rebords plus larges. D'autres fois ceux-ci sont remplacés par un couvre-chef de drap bleu garni de ganses ou d'étoiles rouges. Cette coiffure a un peu la forme d'un plat à barbe

---

(1) Le costume *déshabillé* des Boliviens des parties chaudes consiste en une jaquette et un pantalon blancs. En voyage, ils portent le *poncho*. Le manteau espagnol (*càpa*) est aussi partout en usage.

sans échancrure ; elle est fournie, en arrière, d'une languette qui pend jusque sur le dos de celui ou de celle qui la porte.

Les boutiques et les magasins de Sauces ne sont pas attrayants à la vue, mais ils ont cela d'avantageux, qu'en général on trouve réuni dans le même établissement à peu près tout ce qui se vend dans le pays. Je fus surpris, en y jetant les yeux, du grand nombre de substances tinctoriales qui y étaient exposées; et je ne fus pas longtemps à apprendre que les habitants de cette ville avaient acquis une véritable réputation dans l'application de ces produits. Les *ponchos* rayés de Sauces sont remarquables par le brillant de leurs nuances.

L'un des articles auxquels j'ai fait allusion est connu sous le nom de *chapi*. Il constitue un objet de commerce important dans cette province. La couleur que l'on en retire ne le cède en rien à celle qui est fournie par la Garance; aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que le Chapi et la Garance appartiennent à la même famille naturelle.

Il y a deux sortes de chapi, qui toutes deux sont produites par des plantes du genre *Galium*. L'une (*Chapi del monte*) habite les forêts, où elle grimpe à une hauteur considérable en se soutenant dans les branches des arbres voisins. L'autre (*Pampa-Chapi*) est une humble herbe de la pampa. Dans la première, c'est la tige surtout que l'on exploite ; dans la seconde, qui est peu recherchée, c'est la racine. L'une

et l'autre m'ont paru être des plantes annuelles.

On se sert aussi beaucoup à Sauces, pour obtenir une couleur rose, d'une espèce de cochenille (*majna*) que l'on recueille dans quelques points de la province, mais que l'on importe surtout abondamment de diverses parties de la république Argentine, où elle se produit sur un Nopal indigène nommé Airampo.

C'est une chose assez digne de remarque que le fruit lui-même de l'Airampo donne une couleur analogue à celle de la cochenille; on s'en sert fréquemment pour colorer les boissons, sorbets, etc. (1).

Mais, outre le chapi, on rencontre encore plusieurs matières tinctoriales végétales qui méritent d'être mentionnées. Ainsi, on se procure par la simple coction d'un *Baccharis* sous-frutescent, appelé Tolilla, une belle couleur jaune; et l'on tire une teinture verte assez brillante d'une galle développée sur une autre espèce du même genre qu'on appelle Cuatro-esquinas (quatre-angles) : probablement le *B. genistelloïdes*. L'Indigotier est commun partout, dans cette région, et produit à bon compté la teinture bleue (2). La combi-

(1) Les fruits d'un arbuste appelé *Phytolacca decandra* servent, dans quelques parties de l'Amérique du Sud, au même usage.

(2) Les Sauceños ont essayé à diverses reprises de préparer l'indigo pour le commerce, mais jamais ils n'ont pu réussir à donner à la pâte le reflet métallique qui caractérise l'indigo de l'Amérique centrale; il n'a pas trouvé de débit par cette raison.

naison de ces couleurs fournit toutes les autres nuances, excepté le noir, qui se fait avec quelqu'une des nombreuses matières astringentes du pays et une substance ferrugineuse. Enfin on recueille abondamment sur les collines nues des environs la racine d'une plante appelée Palillo (*Escobedia scabrifolia*). On s'en sert pour donner aux mets la couleur orangée que les Espagnols obtiennent du safran, et les Brésiliens quelquefois du roucou. Le palillo a un goût particulier, peu marqué à la vérité, et bien différent de celui du safran, mais très apprécié de ceux qui en font usage.

Le mordant employé par les Sauceños pour fixer la couleur sur leurs laines est l'alun, substance qui se trouve abondamment sous forme d'efflorescences à la surface de certaines roches, dans plusieurs parties de la province, où il est connu sous le nom de *millo*.

Dans les excursions que je fis pour me procurer des renseignements exacts au sujet des plantes que je viens de mentionner, je trouvai plusieurs autres végétaux bien intéressants pour moi : entre autres, une Renoncule à fleurs jaunes, identique sous bien des rapports avec une de celles qui émaillent les prés de la France pendant une partie de l'année. En même temps que cette plante me rappelait bien des souvenirs qui m'étaient chers, elle me présageait qu'un grand et prochain changement allait se manifester pour moi dans la constitution botanique des régions

que je parcourais ; elle me disait que j'avais déjà monté un échelon du grand escalier qui, des plaines torrides du Brésil, conduit sur les plateaux glacés des Andes.

Je remarquai enfin que notre sureau commun (*Sambucus nigra*) était partout sauvage. On pouvait presque croire qu'il était indigène de ces lieux.

Tout en m'occupant avec prédilection des végétaux, je ne négligeais pas pour cela les autres productions naturelles ; j'avais, entre autres objets, recueilli depuis mon départ de Santa-Cruz une boîte d'insectes assez curieux et quelques beaux reptiles ; mais dès les premiers jours de mon séjour à Sauces, j'en perdis plus de la moitié. J'étais en effet poursuivi, dans mon habitation, par des myriades de fourmis qui, non contentes de me donner la chasse jusque dans mon lit, où elles me harcelaient sans cesse, s'étaient jetées sur tout ce qu'il y avait d'un peu comestible dans mon bagage. Ce qui me restait de sucre fut enlevé presque dans une nuit; puis vint le tour des collections. J'étais décidé à ne pas leur abandonner celles-ci aussi philosophiquement ; mais je sortis battu de la lutte.

La persévérance avec laquelle ces voraces insectes poursuivirent mes Coléoptères est digne de remarque. Ne trouvant aucun endroit ordinaire qui fût à l'abri de leur invasion, j'imaginai de suspendre la boîte, par une longue ficelle, au toit même de la maison, après l'avoir complétement purgée des ennemis. Mais je ne

fus pas peu étonné, en l'ouvrant triomphalement le lendemain, de la trouver encore complétement en leur pouvoir. Le singulier instinct de ces bêtes leur avait, à ce qu'il paraît, fait deviner que leur pâture était pendue au bout de ce fil, et elles s'en étaient aidées pour descendre dans ma boîte et y faire de nouveaux ravages.

Je crois avoir dit que le corrégidor de Sauces m'avait promis une escorte pour me garder pendant le voyage que je comptais faire à travers le pays des Chiriguanos. Il désigna, en effet, quatre soldats pour m'accompagner, mais ceux-ci refusèrent positivement de marcher, si l'on ne portait leur nombre à vingt ou trente. Le commandant fut alors obligé de m'avouer qu'il n'avait aucun moyen de les contraindre; et je me vis obligé d'abandonner toute idée de gagner le Pilcomayo par le côté que j'avais précédemment choisi. Je me décidai à l'aborder un peu au sud de Pomabamba, dans la province de Tomina. Pour effectuer ce voyage, je n'avais besoin que d'un guide et d'un bon muletier, que j'obtins après quelques difficultés, presque tout le monde étant occupé aux champs, à faire les semailles. La seule condition que mirent à leur départ mes nouveaux serviteurs fut que je leur accorderais une journée pour se procurer des montures. J'étais d'autant plus disposé à leur faire cette concession que je venais de ressentir quelque trouble dans l'équilibre de ma santé.

En effet, le lendemain, 22, je me vis aux prises

avec un accès de fièvre tierce, et je fus obligé de garder le lit. Je pris l'antidote, et je ne tardai pas à retrouver mon ressort normal.

Pendant la nuit du 23, il plut si abondamment, qu'on me conseilla de retarder encore mon départ pour donner aux torrents le temps de baisser. Je ne quittai donc Sauces que le 24, et je passai le temps que dura ce nouveau retard à boire du thé de *coca* (1) afin de me préserver de l'humidité froide qui remplissait l'atmosphère. On regarde cette boisson comme stomachique et diurétique.

---

(1) La *coca*, que je voyais pour la première fois à Sauces, est la feuille desséchée d'un arbrisseau que l'on cultive sur une grande échelle dans les vallées chaudes de la Bolivie, du Pérou et de l'Équateur. Les Indiens Quichuas et Aymaras en font une consommation énorme; mais ce n'est pas sous forme de thé. Ils la mâchent, ou, encore mieux, la chiquent, en y ajoutant une petite quantité d'une pâte très alcaline faite avec les cendres de plusieurs végétaux. Cette pâte sert, selon toute apparence, à aider l'action de la feuille. Les vertus de la coca sont, pour ces Indiens, tellement puissantes qu'ils ne peuvent se livrer à aucun genre de travail lorsqu'ils en sont privés. La coca peut presque leur tenir lieu d'aliments, ou tout au moins trompe-t-elle l'appétit pendant assez longtemps. De la manière dont je la prenais, cette feuille faisait sur moi, quoiqu'à un moindre degré, l'effet du thé ou du café.

CHAPITRE V.

DE SAUCES A POMABAMBA.

En sortant de Sauces je traversai la petite rivière qui coule au sud de la ville, et je me dirigeai ensuite presque directement à l'ouest, en pénétrant dans un humide ravin au fond duquel roulaient avec furie les eaux torrentielles du rio de las Pampas, tributaire du Parabiti. Le lit de cette rivière est hérissé de rochers, et il est dangereux de la traverser après une pluie un peu forte; il faut donc que le pays ait été bien à court de moyens de communication pour que l'on se soit décidé à en faire une partie de la grande route de Pomabamba. Je sortis enfin de cette voie fatigante sans autre accident que d'avoir les bottes et les jambes mouillées, et je me trouvai bientôt après au sommet d'une montagne appelée Hérédia, qui sépare la province de Azero de celle de Tomina. Plus loin, le sentier serpente au milieu d'un groupe de roches gigantesques sur les flancs perpendiculaires desquelles, et sous une couronne de verdure, coulaient en nappes argentées les sources des torrents voisins. Quelques Indiens avaient fixé leur demeure dans ce lieu enchanteur, et y avaient fait quelques petits défrichements. Je ne pus résister à la tentation d'y passer au moins une nuit, et je n'eus qu'à

me féliciter d'avoir pris cette décision, car la pluie se mit à tomber peu après ; elle dura toute la nuit et une partie de la matinée suivante : ce qui retarda un peu mon départ.

A une lieue et demie du point où j'avais fait halte, lieu qui porte aussi le nom de Hérédia, je traversai une nouvelle montagne appelée Cuesta del Cassadero; puis, à une lieue au delà, toujours vers l'ouest, nous rencontrâmes une barrière des plus formidables : le Rio-Grande de Chapimayo, dont les eaux rougies par le limon, et gonflées par la pluie du jour précédent, roulaient avec le fracas d'une cataracte. Les deux premiers animaux de ma troupe y étaient entrés en suivant le chemin qui y aboutissait, et je n'y arrivai que juste à temps pour empêcher qu'ils ne fussent entraînés. Mon muletier, après avoir examiné l'état des choses, déclara que le passage était tout à fait impossible, et il ne nous resta, pour le moment, d'autre alternative que de camper sur les lieux, et d'attendre la baisse des eaux : ce qui pouvait avoir lieu en quelques heures; ou de prendre un autre chemin : ce qui, tout en étant possible, ne pouvait se faire qu'au risque d'être déchiré par les épines, dans une forêt où il n'y avait pas de chemin frayé. Nous nous décidâmes, provisoirement, à camper; et le lendemain, 26, j'eus la satisfaction de m'apercevoir que le niveau de la rivière avait baissé; mais mon guide, après un examen attentif, secoua la tête, et me dit qu'il fallait renoncer à notre projet. Pour en avoir

le cœur net, je me déshabillai, et j'entrai dans lo courant; mais à peine eus-je fait quelques pas que je perdis pied, et le courant me saisissant aussitôt, jo fus emporté à une distance considérable avant que jo pusse, en m'accrochant aux rochers de la rive opposée, y reprendre haleine. Pour retrouver mes habits, j'eus à recommencer la mêmo cérémonie. Je le fis en ayant soin de me mettre à flot à quelque distance au-dessus de mon camp, où j'abordai directement. La troupe fut bientôt prête à se mettre en marche, et nous fîmes nos dispositions pour nous frayer un chemin à travers la forêt qui bordait le rio, afin de gagner lo village de Chapimayo, distant de deux lieues environ. Nous cessâmes dès lors de nous diriger vers l'ouest, pour prendro directement au sud, en nous tenant presque continuellement à une portée de fusil de la rivière. Ce trajet, quoique assez court, occupa toute la journée. Presque à tout moment nous étions obligés de décharger les animaux, afin de traîner le bagage par-dessus quelque nouvel obstacle, infranchissable sans cette précaution; quelquefois nous étions arrêtés par des pentes tellement rapides, qu'il fallait porter, pour ainsi dire, les mules elles-mêmes jusqu'en haut, après nous être taillés un chemin de toute pièce. Que de fois aussi, après être arrivées presque au bout de ces petites ascensions, roulaient-elles derechef jusqu'en bas! Tout mauvais qu'il était, ce chemin avait cependant son bon côté, et jo lo recommande aux voyageurs à qui il pourrait venir l'en-

vie de visiter Chapimayo. La forêt, dont la traversée nous coûtait tant de peine, est formée en grande partie d'une Myrtacée géante, appelée Sauni, dont le fruit, parfaitement mûr au mois de décembre, a un goût des plus agréables. A chaque station que nous faisions pour donner du repos aux bêtes, je faisais abattre par mon muletier quelques branches de cet arbre, ou même l'arbre entier, s'il n'était pas trop gros; et bien que cette opération se renouvelât assez souvent, je ne me rassasiai pas de manger de ces fruits. Le village de Chapimayo, auquel je n'arrivai qu'après le coucher du soleil, est formé d'un assez grand nombre de huttes clair-semées, contenant en tout environ cent habitants, tant métis qu'Indiens; je logeai chez le syndic.

Le cours du Rio-Grande de Chapimayo est des plus curieux. Il naît à quelques lieues au sud de Chuquisaca, de la Cordillera del Sombrero; se dirige en droite ligne vers le sud; reçoit, chemin faisant, de nombreux affluents de la même origine; puis se recourbe vers le nord, après avoir reçu le rio de Tarbita; et va enfin se jeter dans le Rio-Grande.

Le 27, je me remis en route, accompagné d'un nouveau guide, avec lequel je pénétrai dans une ravine profonde où coulait un affluent du rio Chapimayo, le rio Canical, que je fus obligé de passer à gué près de vingt fois, en trébuchant à tout moment sur les pierres roulées qui garnissaient son lit. Les sites devant lesquels je passai durant ce trajet me

rappelèrent un peu le défilé de Uanauñaca, mais ils avaient quelque chose de plus surprenant encore. Par un bizarre effet de réfraction, les grandes murailles qui encaissaient le ravin semblaient trembler au-dessus de ma tête, et les cascades qui s'en précipitaient remplissaient l'air d'une pluie fine sur laquelle le soleil venait quelquefois frapper, en y suspendant chacune des couleurs du prisme. Presque tous les arbres qui croissaient dans cette atmosphère avaient leurs rameaux chargés de la curieuse plante épiphyte connue des botanistes sous le nom de *Tillandsia usneoides*. Elle pendait en longs festons grisâtres, comme une écume ou une mousse légère, et donnait à la forêt un aspect nuageux qui avait quelque chose de surnaturel. Les rochers qui s'élevaient de l'eau étaient couverts également d'un tapis de fleurs qui se détachaient brillantes d'un fond de verdure. Mais au milieu de toutes ces productions végétales le règne animal paraissait mort, et c'est à peine si je rencontrai deux ou trois insectes pour remplacer tous ceux que m'avaient dévorés les fourmis de Sauces. Les oiseaux étaient si rares, que je me félicitai d'avoir laissé mon fusil dans son étui.

Au sortir du ravin de Canical que la route parcourt pendant environ deux lieues, je passai, à l'ouest, la Cuesta de la Seja dont le versant occidental me conduisit dans le ravin ou *quebrada* du rio de San-Lorenzo, avec lequel le chemin s'enlace comme je l'ai dit en parlant des rivières précédentes; mais après

un trajet d'une lieue, il s'en dégage sans cesser de suivre sa direction, et vient aboutir au *rancho* (1) de San-Lorenzo. J'y campai et y fis sécher une de mes charges qui s'était mouillée au passage des gués de la rivière.

Le 28, je me vis obligé de retarder mon départ jusqu'à midi pour attendre le syndic ; mais ne le voyant point paraître, je me décidai à partir sans guide, me fiant aux observations que je recueillis de la bouche d'un vacher qui avait dormi sous le même toit que moi. Sur les indices qu'il me donna, je rentrai dans le lit du rio San-Lorenzo qui s'était coudé brusquement à l'ouest.

Après une lieue de marche dans cette direction, le ravin se bifurqua de manière à former une croix assez régulière, dont chaque branche correspondait à une des trois origines (*cabeceras*) du San-Lorenzo. En prenant la branche du sud, je m'engageai dans le cours du rio Monomai que je remontai péniblement pendant un peu plus de deux lieues. Là, les obstacles physiques se multiplièrent sous mes pas : c'étaient des arbres sapés par le torrent qui étaient tombés en travers de ma route et autour desquels il fallut ménager un passage ; d'autres fois c'était une partie de la berge, sur laquelle on avait été obligé de conduire le chemin, qui s'était éboulée, etc., etc.

---

(1) Espèce de hangar à l'usage des voyageurs.

Nous sortîmes enfin de cette mauvaise passe, pour grimper jusqu'au sommet d'une côte glaiseuse et nue dont il fallut descendre bientôt encore, et aborder un nouveau ravin où nous nous trouvâmes en rapport avec un gros ruisseau appelé Urito. Nous quittâmes celui-ci à son tour pour monter sur la côte qui porte le nom de Trastornada de Caravallo, et nous descendîmes enfin dans le lit du rio Caravallo lui-même. Cette rivière est plus considérable que les précédentes et appartient au système du rio Parabiti, tandis que tous les cours que j'avais eu occasion de voir depuis le rio de las Pampas se jettent plus ou moins directement dans le Rio-Grande.

Le soleil se couchait lorsque je m'arrêtai. J'avais traversé le rio Caravallo douze fois, et dans la journée entière j'avais passé un peu plus de cinquante gués. C'était une des plus singulières marches que j'eusse faites de ma vie. Je passai la nuit dans une maisonnette habitée par une pauvre femme goîtreuse. J'étais à cinq lieues d'une montagne très connue dans le pays sous le nom de Uli-Uli ou de Curi, au pied de laquelle je devais faire ma dernière halte avant d'entrer à Pomabamba.

Le 29, le jour se leva menaçant, et je me hâtai de reprendre le fil des gués du rio Caravallo, tremblant à chaque instant de voir survenir l'orage avant que cette délicate opération ne fût terminée.

Pour aider à comprendre ma position par rapport au rio Caravallo, et par rapport aux rivières de ce pays en

général, que le lecteur est sans doute surpris de me voir traverser si souvent, lorsqu'il semble bien plus simple d'en suivre les rives; pour aider en un mot à se faire une idée de ce que sont les voyages de *quebrada* durant plusieurs mois de l'année, je rappellerai que le lit des torrents est, ordinairement, beaucoup plus large que le courant lui-même. Or ce lit étant le plus souvent très encaissé entre ses berges, pour peu que le courant se rapproche dans ses évolutions de l'une d'elles, le chemin devra, s'il suivait le même côté, le traverser pour gagner la plage libre, et il le fera d'autant plus souvent que le courant sera plus tortueux. Maintenant si l'on voyage avec des animaux chargés, il faut que la profondeur de l'eau soit telle qu'en la traversant, les charges effleurent à peine sa surface ; si elle est plus considérable, non seulement les malles du voyageur courent le risque de se mouiller, mais le courant peut les entraîner avec l'animal qui les porte. C'est précisément là ce que j'avais à craindre du côté du rio Caravallo. Dans l'état où étaient ses eaux je n'échappais que tout juste à ces inconvénients; tandis qu'une pluie de quelques minutes pouvait m'arrêter plusieurs jours. Aussi en voyant s'amonceler de noires vapeurs au-dessus de ma tête, pressai-je de mon mieux le passage des derniers gués. A peine la tâche fut-elle accomplie, que les nuages fondirent sur nous comme d'un accord simultané ; et j'essuyai, au milieu de la petite Pampa que nous venions d'atteindre, un des plus puissants bains

célestes qu'il soit possible à un simple mortel de recevoir. Le vent qui accompagna l'ondée était tellement violent, que mes mules en furent emportées ; et, sortant du chemin, elles se dirigèrent au galop vers la rivière, malgré tous mes efforts pour les arrêter. Elles étaient entraînées comme par une force invincible. Je crus un instant que tout allait être englouti, quand par bonheur un bouquet d'arbres arrêta les fuyardes. Dès ce moment elles restèrent immobiles, et se contentèrent de présenter stoïquement, comme le faisait leur maître, le dos aux éléments déchaînés, c'est-à-dire, au vent, à la pluie et à la grêle.

En un clin d'œil le rio Caravallo était devenu un torrent furieux qu'on n'eût pas bravé avec impunité; et quand, après une heure ou plus d'attente, je repris mon mouvement progressif, je me trouvai arrêté à chaque instant par les courants qui affluaient des montagnes voisines, et qui se précipitaient en avant avec une vélocité qui semblait presque participer du vol.

La pluie avait tellement détrempé le sol, naturellement argileux, et l'avait rendu si glissant, que ce ne fut, pour ainsi dire, qu'à force de bras qu'il nous fut possible de faire grimper les animaux sur les escarpements qui se présentèrent sur le reste de la route.

Dans un de ces points difficiles, le malheureux mulet qui portait les provisions de bouche, et qui

était depuis longtemps infirme des hanches, fit un faux pas, et roula avec sa charge au fond d'une crevasse où il se trouva pris comme un coin. Nous réussîmes à le tirer de cette position critique en abattant un des pans de sa prison; mais la tête du pauvre animal avait porté dans la chute, et il mourut quelques jours après. Cette fidèle créature avait accompagné l'expédition depuis Rio-de-Janeiro; mais il était écrit qu'elle ne verrait pas les plages de l'océan Pacifique.

Je mis enfin les pieds dans le petit village de Uli-Uli, assez satisfait après tout de la manière dont les événements s'étaient terminés. Mais l'accident arrivé à une de mes bêtes et les fatigues qu'avaient éprouvées les autres me faisaient regarder avec effroi la vaste échelle de montagnes qui s'élevait devant moi comme un immense rideau, ou comme une cloison qui me séparait d'un autre monde. Les sommets de la chaîne étaient cachés dans les nuages, et la route que je devais parcourir se perdait sur son flanc sous forme d'un fil vertical.

Faute de mieux, car Uli-Uli est bien misérable, je me logeai avec ma cargaison sous un hangar dégradé dont le toit n'était couvert que par places d'une paille usée : une famille considérable d'enfants des deux sexes s'y était déjà établie ; ils étaient tous accroupis autour d'un feu de cuisine, et cherchaient à se garantir mutuellement de l'air frais qui venait des quatre points cardinaux affliger leurs corps demi-nus. L'au-

torité locale de Uli-Uli, qui était en même temps le chef de cette famille intéressante, arriva bientôt sur les lieux, et il me promit, sur le vu de mon passeport, de me faire évacuer la place, ce qu'il fit en effet; je parvins à y suspendre mon hamac; mais malgré toutes mes précautions il me fut impossible de me garantir du froid. Peu s'en fallut que je ne fusse gelé, quoique je me fusse placé immédiatement au-dessus du foyer.

La pluie dura une grande partie de la nuit, et il en résulta que la rivière de Uli-Uli, que je devais passer trois fois avant d'arriver au pied de la montagne, se gonfla tellement qu'il me fut impossible, tout le lendemain, de m'y aventurer. Je demeurai donc sous mon hangar, occupé durant une grande partie de la journée à sécher les paquets de papier qui renfermaient mes plantes, et qui s'étaient mouillés un des jours précédents, sans que j'en eusse connaissance. M'étant aperçu que les moutons devenaient beaucoup plus communs de ces côtés, j'en achetai un dans l'après-midi, et je le fis préparer pour la route.

Sur les mêmes entrefaites, une bonne femme m'apporta une jolie paire de poulets vivants et me les présenta, en me témoignant tout le bonheur qu'elle éprouvait à contempler « le fils de son souverain ». J'acceptai avec empressement l'offre de la digne habitante de Uli-Uli, et je la confiai à mon muletier, qui n'était pas tout à fait étranger, je crois, à la supercherie dont cette généreuse personne avait été la

victime. Je me hâtai, au reste, de la détromper, en lui disant que, puisqu'il n'y avait pas de roi en Bolivie, il ne pouvait pas y avoir de fils du roi. « Comment, me dit-elle, vous n'êtes pas le fils du roi? » Et en parlant ainsi elle jeta un regard de tardif regret sur les deux poulets, auxquels mon muletier communiquait un mouvement de fronde dont la bonne dame ne savait que trop le résultat fatal. Elle prit son parti et s'en alla.

La journée du 31 décembre fut inaugurée d'une manière peu satisfaisante, par l'incurie du nouveau guide que j'emmenais de Uli-Uli. Cet homme était arrivé, en tête de la troupe, au premier gué de la rivière qui coule entre le village et la montagne de Curi, quand, au lieu de continuer à leur montrer le chemin, il poussa brusquement les animaux au milieu du courant en les excitant par derrière. Cette manœuvre stupide eut pour conséquence immédiate la submersion d'une de mes charges. La mule qui la portait tomba dans un creux et fut livrée aussitôt au courant qui l'emporta avec rapidité; situation critique dont elle n'échappa que par miracle. Elle allait être perdue pour toujours, lorsqu'un rocher l'arrêta et lui permit de reprendre terre.

Après cette mésaventure nous commençâmes à gravir la montagne. Ce fut une des marches les plus fatigantes dont j'aie gardé le souvenir. Sans la merveilleuse bonne volonté de mon arriero, je crois que mes pauvres mules ne s'en seraient jamais tirées.

Privées, depuis longtemps déjà, de maïs, leur aliment par excellence, elles résistaient bien difficilement aux efforts réitérés qu'exigeait cette pénible ascension.

Il me suffira de dire, qu'avant d'arriver au sommet, nous eûmes à grimper, pendant l'espace de trois lieues, une pente tellement rapide que dans la plus grande partie du trajet on conçoit à peine qu'il soit possible que des animaux y circulassent. Dans plusieurs points le sentier n'était absolument formé que par un simple sillon creusé sur la face nue d'un rocher presque à pic ; dans d'autres, il n'était représenté que par une série de trous percés dans la pierre, et où devaient s'engager les pieds ; dans ces endroits un faux pas peut coûter la vie.

Le temps étant couvert, nous ne tardâmes pas à nous trouver enveloppés par les nuages. Cette position, dans laquelle quelques uns de mes lecteurs se sont peut-être rencontrés, sinon sur le Curi, du moins sur d'autres montagnes, donne lieu à de singulières illusions. Je me rappelle que me trouvant sur un mamelon isolé, dont le sommet était coupé presque sous mes pieds par un nuage épais, il me semblait que j'étais transporté dans les airs avec mon piédestal. Les sommets d'autres mamelons voisins semblaient flotter à l'aventure autour de moi.

Pendant cette marche, qui ne se termina qu'à la nuit, je fis une herborisation des plus intéressantes, et j'ajoutai à mon herbier une foule d'espèces qui m'étaient totalement inconnues auparavant : c'étaient des

Berberis aux grappes dorées, des *Vaccinium*, des *Andromeda* et des *Gaultheria* aux corolles blanches et roses, des *Onoseris*, des *Oxalis* à corolles purpurines, etc., etc. Sur le point culminant que j'atteignis au coucher du soleil, je cueillis une Alchemille rampante qui y formait un gazon velouté parsemé de petites touffes de Jones poilus (*Luzula*). Je calculai que j'étais alors à une élévation de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Pendant que je m'occupais de mes fleurs, la troupe avait pris les devants, et, lorsque je la rejoignis, la nuit était entièrement close. L'instinct de ma monture me conduisit au camp, car au milieu du brouillard qui enveloppait toutes ces hauteurs, je ne pouvais, même pendant le jour, distinguer les objets à quelques mètres en avant ; cela était encore bien moins possible pendant la nuit. La troupe était rassemblée autour d'une petite cabane d'Indiens qui s'était trouvée bien à propos sur notre chemin, et nous y rencontrâmes par bonheur quelques poignées de maïs. Les malheureuses mules étaient si épuisées, qu'elles étaient restées à la place même où on les avait débarrassées de leurs charges, et ce n'est qu'en entendant le frémissement si connu des grains dont on amorçait leurs sacs, qu'elles parurent donner signe de vie, en faisant entendre des petits grognements de satisfaction.

Sous le point de vue géologique, la montagne de Curi présente beaucoup d'intérêt, à cause des nombreux points où ses éléments sont à découvert. Cette

circonstance dépend surtout de la grande inclinaison de ses couches. Dans une partie de la montagne où celles-ci sont presque verticales, l'action des eaux et du temps a produit un effet bien curieux ; elle a dissous et entraîné dans une étendue considérable les strates les plus molles, et laissé debout, et isolées comme des murailles de Titans, les couches les plus dures. Des schistes compactes (phtanites), des psammites et des grès de consistance et de couleurs diverses, alternant avec de minces couches de carbonate de chaux, en constituent la masse principale.

A la hauteur où je me trouvais, la température était, comme on le pense, un peu différente de ce qu'elle avait été dans la région que j'avais quittée le matin ; aussi sentis-je promptement le besoin de me couvrir davantage. Cette fraîcheur eut, au reste, un effet salutaire sur les animaux, qui se trouvèrent le lendemain beaucoup plus dispos que je n'eusse osé l'espérer. Je profitai de cet état pour gagner Pomabamba, qui n'était éloigné que de quatre à cinq lieues de l'endroit où nous avions passé la nuit. Pendant les trois premières nous parcourûmes un pays magnifique. Les forêts avaient reparu, coupées çà et là par des ravines profondes remplies d'arbres et d'arbustes à fleurs éclatantes. Elles nous accompagnèrent dans la descente graduelle que nous fîmes à la *quebrada* de Pomabamba. Cette vallée est arrosée par une petite rivière connue sous le nom de rio de Pomabamba ; le sol en est presque uni, et le chemin

n'y est accidenté que par les gués de la rivière, au nombre de vingt environ. De chaque côté se trouvaient des prairies émaillées de jolies fleurs, dans lesquelles paissaient des vaches et de petits troupeaux de moutons. Les plages de la rivière étaient plus larges que le courant lui-même, et étaient couvertes de gros galets. Après une forte pluie, l'eau y augmente tellement, que toute l'étendue de ces plages en est couverte.

Le cours du rio Pomabamba est assez compliqué, mais il n'y a aucun doute qu'il ne soit la véritable source du rio Parabiti. Après avoir reçu le rio Caravallo, à une lieue au sud-est de Uli-Uli, il prend le nom de rio Saucesitos, et ne porte celui de Parabiti qu'au delà du village de Uacareta, vers le point où il s'unit avec le rio de las Pampas.

La ville de Pomabamba, dans laquelle je fis bientôt mon entrée, est située sur une éminence entourée de collines assez élevées; elle occupe le côté sud de la vallée, à environ une lieue et demie du point où je l'avais abordée.

CHAPITRE VI.

SÉJOUR A POMABAMBA.

Les maisons de la capitale de Tomina sont assez bien alignées, et leurs toits sont en tuiles comme ceux de Sauces; elle a sur cette ville l'avantage d'avoir plusieurs de ses rues pavées.

Je m'étais aperçu, en entrant, qu'il y avait un mouvement considérable dans les rues et dans les habitations; mais ayant hâte d'arriver, afin de préparer un logement pour ma troupe, je n'y avais pas porté mon attention d'une manière spéciale. En atteignant la maison du corrégidor, j'appris enfin la raison des cris de joie que j'avais entendus éclater autour de moi. On fêtait la nouvelle année; nous étions au 1er janvier 1846. Ayant appris que le corrégidor prenait de la chicha chez le juge de paix, je lui envoyai la lettre dont je m'étais muni pour lui, et il me fit conduire dans une espèce de grange que je fus obligé de balayer moi-même, avant d'oser y faire placer mes effets (1).

Je profitai ensuite de quelques rayons de soleil pour

(1) Le premier magistrat de Pomabamba était sans doute un peu pris de chicha, lorsqu'il lut la lettre que m'avait donnée pour

étendre et faire sécher une partie de ma cargaison, qui s'était mouillée au pied du Curi. Les habitants, croyant que c'étaient des objets que je mettais en vente, s'assemblèrent aussitôt, et quoique je n'eusse pas de peine à les convaincre de ce qu'il en était, le cercle de curieux qui s'était formé autour de mon domicile persista jusqu'à la nuit. J'eus le sommeil troublé par des myriades de puces qui avaient pris naissance dans les immondices qui couvraient le sol de ma chambre.

Les réjouissances continuèrent pendant toute la

---

lui son confrère de Sauces. S'il eût eu toute sa raison, je pense qu'il se fût empressé de faire loger dans la plus belle maison de la ville un personnage recommandé comme je l'étais ce jour-là. Qu'on en juge plutôt. Voici la copie de la pièce dont j'avais été porteur, et que mon envoyé, je ne sais pour quelle raison, me rapporta :

Sr Correg^r D^n Genaro Alba.

Sauces Dic^e 29 de 1845.

« *Mi digno compañero*,

» *Con motivo de la marcha por esa carrera del Sor D. D. Hugo* » *Weddell me ha pedido recomendacion à V. afin de que se le facilite* » *su paso de ese su canton adelante por su ruta, segun se lo pedira,* » *y usando de la filantropia con que devemos manejarnos, lo hago* » *en obsequio de nuestro dever encareciendome de mi parte p^a q^e se* » *le proporcione mosos y animales, y cuanto necesite de ese Corre-* » *gim^to que asi lo eccije la comicion alta que obtiene este gran* » *hombre, que otro tanto le hemos despedido con tal que no se* » *demore.*

» *Con esta ocacion me suscrivo de V. su comp^e y servidor.*

» *F... B...* »

journée du 2. — Je reçus la visite des principaux personnages de l'endroit. — Le corrégidor lui-même s'arracha pour quelques moments de la fête, et vint me tenir compagnie. En s'en allant, il voulut absolument que je l'accompagnasse chez son ami le juge de paix, où, bon gré, mal gré, il me fallut avaler un grand verre de chicha. La compagnie était dans un état d'animation qui frisait singulièrement l'ivresse. Cependant elle n'en continuait pas moins à vider à tout moment de nouvelles cruches du liquide chéri.

Dans le fond de la salle il y avait une sorte d'autel orné de branches fanées, sur lequel était un petit lit de 4 à 5 décimètres de longueur, garni d'oreillers et de morceaux de mousseline ; une grosse poupée, dont on ne voyait que la figure rose qui souriait au public, y était ensevelie : c'était l'enfant Jésus. Tout autour du petit lit il y avait d'autres poupées qui représentaient la sainte Vierge, saint Joseph, les Mages, des bergers, etc.; puis on y voyait des figures d'oiseaux et de divers animaux et surtout de llamas; des fruits, des bonbons, au milieu desquels plusieurs assiettées de froment germé faisaient un assez drôle d'effet. Tout cela formait ce que l'on appelle un *nascimiento*.

On retrouve partout, dans l'Amérique espagnole, l'usage de célébrer la Noël par des compositions de ce genre ; quelques personnes y déploient un luxe vraiment remarquable. On ne saurait se figurer le nombre de bijoux, de cristaux, de statuettes,

de porcelaines et autres choses que l'on y entasse. L'exposition qui en est faite dure une dizaine de jours, pendant lesquels tous les amis de la maison, et même des personnes étrangères, viennent la visiter. Quand arrive le jour des Rois, la chambre du *nascimiento* est fermée, et les objets précieux sont renfermés, pour reparaître de la même façon une autre année.

Mais rentrons dans la salle de bal du juge de paix de Pomabamba, où l'on m'avait fait prendre un siége. Les danses, interrompues au moment de mon arrivée, avaient repris de plus belle, et j'eus la plus grande peine du monde à conserver mon sérieux, lorsque je vis chaque membre de la société fournir tour à tour un pas de danse devant le petit lit dont il a été question plus haut. Ce fut bien pis lorsque, pour fêter l'hôte du corrégidor, ils eurent la fantaisie de reproduire leurs grotesques attitudes devant moi. Pour le coup je n'y tins plus ; il vint un moment que je partis d'un si grand éclat de rire, que la Pomabambina dont c'était le tour de poser en mon honneur s'arrêta tout court ; mais prenant l'amusement qu'elle me causait pour une naïve admiration, elle cessa d'être déconcertée, et mena la figure jusqu'au bout. Je dois dire que le costume était aussi pour quelque chose dans l'hilarité que produisaient chez moi les danseuses de Pomabamba. Il y avait quelques unes de ces dernières dont le diamètre normal était presque triplé par le grand nombre de ju-

pons qu'elles s'étaient suspendus aux hanches. Ces vêtements étant d'une étoffe de laine très épaisse, on peut aisément imaginer l'effet qu'ils produisaient. On m'a assuré, mais je ne certifierai pas l'exactitude du fait, que le rang occupé par une femme, à Pomabamba, est en raison du nombre de ses jupons. En tout cas, il est bien certain que les Pomabambinas croiraient déroger, si elles se mettaient le même nombre de jupons que les femmes des autres parties du monde (1).

Le couvre-chef des Pomabambinos est semblable à celui que j'ai décrit en parlant des Sauseños ; on le fait souvent de cuir noirâtre ; ses rebords sont de bois, ce qui lui donne un poids considérable ; il porte le nom de *montera*. Son usage est bien plus généralement répandu dans ce canton que dans la province voisine d'Azero.

Si je n'ai pas encore parlé de la chaussure des classes inférieures des habitants de cette région, c'est qu'elles n'en ont aucune. Les autres classes portent des souliers ; mais il n'y a guère que le gouverneur,

(1) Je connais une ville, au Pérou, où les Indiennes s'habillent un peu comme les Indo-Espagnoles de la capitale de Tomina. On les appelle *siete-polleras* (les sept-jupons). Les autres habitants de cette ville prétendent que les Indiennes ajoutent, tous les ans, un jupon neuf par-dessus ceux qu'elles portent déjà, et n'ôtent les autres que lorsqu'ils tombent de vétusté. De sorte qu'il y aurait des femmes soigneuses dont l'âge pourrait s'estimer approximativement par le nombre de jupes qu'elles portent à la fois sur le corps.

le curé et quelques autres notabilités qui aient des bas. Lorsque les Indiens sont en voyage, ils portent souvent une espèce de sandale de cuir de bœuf non tanné, maintenue aux pieds par un système de liens faits avec la même matière : ce sont des *ojotas*.

Je ne sais combien de temps je serais resté à admirer la grâce des danseurs du juge de paix, si rien n'eût troublé mon état de contemplation. Mais comme il me sembla que le verre de chicha que j'avais pris commençait à réagir sur moi d'une manière fâcheuse, je prétextai un malaise et je regagnai mon logis.

Le temps s'étant maintenu beau pendant les jours suivants, je commençais à espérer que je pourrais passer le Pilcomayo sans danger ; mais les difficultés que j'avais rencontrées partout ailleurs, pour trouver un muletier et un guide, se reproduisirent ; et le corrégidor ne m'aidait, comme d'habitude, que de promesses. Au reste, c'était encore le Pilcomayo qui était la cause principale de la peine que j'éprouvais. Dans la saison des pluies, cette rivière inspire aux gens du pays une peur extrême ; et, s'ils refusaient de m'accompagner à Cinti, qui n'est guère qu'à quarante lieues de Pomabamba, c'est parce qu'ils craignaient qu'à leur retour le passage du fleuve ne fût plus libre. Si cela arrivait, ils seraient obligés de faire un détour de soixante à quatre-vingts lieues pour ne pas rester séparés de leur famille pendant plusieurs mois. Quant à mes animaux, ils étaient dans l'état le plus pitoyable; et, pour comble de mal-

heur, je n'en trouvai aucun à louer dans toute la ville. Il fallut me résigner à leur donner encore quelques jours de repos et à tenter la fortune avec les moyens que j'aurais à ma disposition.

J'ai déjà dit que Pomabamba était plus grand que Sauces; sa population est estimée à sept cents âmes, y compris les habitations voisines.

La hauteur de cette ville au-dessus du niveau de la mer est d'environ 2,600 mètres, et la température moyenne de l'année y est, à peu de chose près, de 14 degrés centigrades. C'est la région du froment que je voyais vivant pour la première fois depuis mon départ de France. J'avais, il est vrai, mangé du pain dans plusieurs parties du Brésil, et notamment à Rio; mais la farine dont il était fait venait des États-Unis. Elle y revient à meilleur compte que si on la tirait des parties de l'empire où le blé est cultivé, telles que quelques points de la province des Mines, les provinces de San-Paulo, de Rio-Grande, etc. La farine que l'on consomme à Santa-Cruz vient des districts tempérés de la Cordillère. Le pain de Pomabamba me parut être tout aussi bon que celui de Paris; mais il coûte plus du double. Les pommes de terre y prospèrent également, mais toutes celles que j'y ai vues sont très petites. La pauvreté du sol et le peu de soin que l'on donne au labeur suffisent pour expliquer ces résultats. Je ferai remarquer ici que la charrue dont on se sert presque universellement dans les ci-devant colonies espagnoles de l'Amérique

ne diffère nullement de celle dont se servaient nos premiers pères. Elle consiste en un grand crochet de bois garni d'une pointe de fer, et rien de plus. Ce sont des bœufs que l'on y attèle.

Les produits dont il vient d'être question suffisent tout au plus à la consommation intérieure. Il en est un autre dont les habitants font un commerce considérable ; je veux parler des fromages. Ils ont une renommée assez grande , même en dehors de la Bolivie, où on les exporte quelquefois. Leur volume est plus considérable que celui d'aucun de ceux qui se fabriquent en France; mais, par leur goût, ils se rapprochent de quelques fromages crémeux de ce pays.

Enfin, dans les montagnes des environs, on rencontre plusieurs riches mines de cuivre et de plomb; mais elles n'ont encore été l'objet d'aucune exploitation sérieuse.

La langue parlée à Pomabamba est le *quichua*, bien plutôt que l'Espagnol; cependant presque tous les habitants, qui sont la plupart des métis (*cholos*), parlent aussi cette dernière langue. Les Chiriguanos n'y sont pas habituellement en grand nombre; mais ils y viennent fréquemment en visite, et beaucoup d'entre eux parlent aussi quichua.

Une famille considérable de cette nation s'établit, le lendemain de mon arrivée, sous un hangar à côté de mon habitation.

Lorsque le soleil venait frapper de mon côté, je

sortais mes paquets de plantes, et je les appuyais contre le mur, afin qu'ils séchassent plus promptement; pour les surveiller je me mettais à côté d'eux, et mon attention se fixait naturellement sur les Chiriguanos mes voisins, que j'eus ainsi plusieurs jours sous les yeux. Ils étaient constamment assis par terre, et tous avaient la même occupation. Ils prenaient de la farine de maïs dans une calebasse qui était à leur droite, la portaient à leur bouche, l'y laissaient séjourner quelque temps en la triturant entre les mâchoires, puis la rendaient, en état de liquéfaction, dans une autre calebasse qui se trouvait à leur gauche.

Plusieurs femmes, parmi les moins âgées de cette société, s'étaient avisées, pour ne pas perdre leur temps, d'un singulier cumul (j'ose à peine rappeler ces souvenirs) : elles étaient accroupies, l'une devant l'autre, de manière à former une sorte de chapelet, et chacune cherchait des yeux et des doigts, dans la chevelure flottante de sa voisine, certains petits insectes dont il est bien inutile de dire le nom. Mais ce qui est à peine croyable, c'est qu'elles employassent, en ce moment, pour les détruire, le même moyen que les singes.

Mon hôtesse me dit qu'elle avait fait venir cette famille chez elle pour l'aider à confectionner une forte partie de chicha qu'elle avait été chargée de préparer pour quelqu'un de la ville. J'appris d'elle, mais je n'eus pas lieu de vérifier le fait, que les Chiriguanos de cette province étaient soumis à un tri-

but annuel, comme les habitants de Chiquitos, les Quichuas, et les Aymaras.

Le 7 décembre, je réussis enfin à trouver un muletier pour m'accompagner jusqu'à Cinti, capitale de la province voisine, et je lui adjoignis un Indien comme aide. Je partis de Pomabamba le lendemain dans l'après-midi.

CHAPITRE VII.

DE POMABAMBA A CINTI.

L'individu que j'avais engagé comme arriero était venu se proposer à moi en secret, sous prétexte que, s'il se montrait, il serait arrêté pour quelques dettes qu'il avait contractées dans la ville, et qu'il n'avait pas pu acquitter. Il désirait à cause de cela me rejoindre à une lieue de la ville, à quoi je consentis. Je le retrouvai, en effet, au lieu indiqué, et nous continuâmes notre marche vers le sud-ouest, jusqu'à une petite cabane abandonnée qui occupait le sommet d'une colline escarpée, au milieu d'arides rochers. Un chef-d'œuvre de la création végétale croissait autour de ce lieu : c'était une sorte de Lis, en arbre, dont le tronc rabougri se terminait par une ou plusieurs immenses rosettes de feuilles roides et acérées comme celles d'un *Yucca*. Du centre des rosettes naissaient des grappes de fleurs de plus d'un demi-mètre de longueur et du plus beau bleu d'azur; les hampes qui portaient ces grappes pouvaient avoir un mètre à un mètre et demi de hauteur.

Dès que les mules furent déchargées et qu'on leur eut posé des garrots afin qu'il ne leur prît pas envie de retourner en arrière, nous nous occupâmes du dîner. Ce fut seulement alors que nous nous aperçû-

mes que nous n'avions pas de briquet pour allumer le feu. Mais l'Indien ne fut pas embarrassé pour s'en procurer. Le moyen qu'il employa était exactement le même que celui que nous avions vu adopté par les Indiens du Brésil. Il ramassa un morceau de bambou de 5 à 6 décimètres de longueur, qu'il coupa en deux. Il équarrit grossièrement l'un des morceaux, et creusa sur l'une de ses faces un trou superficiel destiné à recevoir la pointe mousse de l'autre bâton. Enfin, au niveau même du trou, qu'elle échancrait, il fit une petite rainure transversale. Pour obtenir du feu avec ces instruments, il me suffit de tenir le bâton équarri, avec sa cavité tournée en haut, sur une lame de couteau posée à plat par terre. Mon Indien y appliqua fortement, par la pointe, le second bâton, et le tourna avec rapidité sur son axe en le roulant entre les deux mains ouvertes. Au bout d'une minute la poussière qui était résultée du frottement, qu'on rend encore plus vif par quelques grains de sable, tomba le long de la petite rainure latérale, sur la lame de couteau, y forma un petit tas, fuma, et prit feu. J'ai remarqué que c'était toujours le bois d'arbres monocotylédonés que les Indiens emploient pour cet usage (1).

(1) Ainsi je trouve noté dans mon journal, que c'était avec le pédoncule du régime du palmier Acuri ou avec la tige desséchée d'un *Desmoncus* que j'avais vu les Indiens du Brésil faire leurs bâtonnets.

Le 9, je continuai ma course ascendante : le chemin devenait plus difficile à chaque pas.

La composition du sol était très simple : elle était cependant bien curieuse en certains points. Les schistes qui le constituaient semblaient avoir été soumis à une ébullition pénible pendant laquelle leur pâte s'était subitement solidifiée. Ils étaient tout boursouflés, et souvent mêlés à des matières ferrugineuses qui leur donnaient une physionomie scoriacée. Leur surface raboteuse acheva de mettre hors de service mon cheval Guaycuru. Déjà, en arrivant à Sauces, le pauvre animal était si rendu que j'avais abandonné toute idée de m'en servir; il suivait la troupe en volontaire, et ne portait que son bât; plus tard, je lui ôtai même celui-ci. J'espérais ainsi pouvoir le conduire jusqu'à Tarija, où il se serait remis peut-être; mais pour cela il aurait fallu pouvoir le ferrer. Ses sabots s'étaient tellement amincis, qu'il ne posait plus le pied en avant qu'avec douleur; souvent il ne le posait pas, il le tenait suspendu, et regardait autour de lui, comme pour chercher s'il n'y avait point quelque endroit moins dur que ces vilains schistes qui nous entouraient de toutes parts. Alors il faisait un nouveau mouvement en avant, puis s'arrêtait encore. Il vint enfin un moment où, accablé par la douleur, il n'avança plus. Cependant il ne se coucha pas; la tête tristement baissée, il semblait attendre avec résignation son sort. Ses yeux dirigés vers nous paraissaient supplier qu'on le laissât mourir là où il était.

J'étais bien décidé à céder à la nécessité qui m'obligeait à abandonner le pauvre Guaycuru ; mais il m'avait servi trop fidèlement pour que je ne lui donnasse pas au moins quelques chances de prolonger sa vie. Je me mis à explorer les environs, et je trouvai à peu de distance une petite ravine au fond de laquelle bouillonnait un gros ruisseau. Sur ses bords il y avait eu autrefois une hutte d'Indien, dont les débris subsistaient encore ; et près de cette hutte je trouvai un petit champ entouré d'arbustes et couvert de gazon. C'est dans ce lieu que je me déterminai à établir mon vieux cheval. Pour y arriver il n'y avait guère qu'à descendre. J'examinai d'abord bien ses sabots, et je m'assurai que c'était surtout l'un de ses pieds de devant qui le faisait souffrir. Je l'enveloppai d'un morceau de cuir détrempé dans l'eau ; et, grâce à cette précaution, il atteignit, enfin, sans nouvel incident la propriété qui lui était destinée. En sentant l'herbe sous ses pieds, il hennit de joie, et, paraissant oublier ses maux, il se mit à brouter. Qu'il était donc maigre, mon pauvre cheval !

Au moment de doubler le sommet de la colline au pied de laquelle nous l'avions laissé, je me retournai une dernière fois pour le regarder ; il s'était approché du ruisseau, et comme il tendait sa longue tête de notre côté, je pensai qu'il allait traverser pour s'approcher de nous ; mais il buvait. Encore quelque pas, et je le perdis pour toujours de vue.

La nature a réuni dans cette région des conditions

bien précieuses pour l'étude de la géologie ; elle l'a sillonnée, de toutes parts, de sections profondes, dans lesquelles la croûte de la terre est aussi nettement à découvert que si un monde de géologues y eût travaillé dans ce but; mais encore, quelle différence dans les proportions de l'œuvre! Sous ces rapports, le ravin dans lequel nous pénétrâmes, après avoir fait nos adieux à Guaycuru, est bien digne d'être cité. Se dirigeant directement de l'est à l'ouest, il coupe à angles droits les strates de l'écorce terrestre; et celles-ci sont relevées sur un angle de près de 80 degrés. En émergeant de ce passage, où nous marchions en compagnie d'une petite rivière qui allait comme nous à la rencontre du Pilcomayo, nous débouchâmes dans une vallée très pittoresque où se trouve situé le petit village de Uancarané ; l'heure étant avancée, nous ne nous y arrêtâmes pas, mais traversant la rivière qui coule à ses pieds, nous gravîmes les collines du côté opposé, et nous atteignîmes aux approches de la nuit l'hacienda de Tabacal, pour le maître de laquelle j'apportais quelques mots de recommandation. Je fut reçu au gré de mes souhaits, et Don Pedro (c'est ainsi que se nommait mon hôte) offrit de m'accompagner lui-même jusqu'au gué de Pilcomayo, dont j'avais déjà entrevu la nappe boueuse avant de descendre vers la ferme.

Le 10, de grand matin, je me mis en marche pour me rendre au bord du fameux rio. La ferme en est distante d'une lieue et demie, et tous les terrains

intermédiaires en dépendent. Cette propriété appartenait autrefois à la Compagnie.

La descente, qui avait été d'abord été assez rapide, devint graduellement plus douce, et le chemin passa enfin dans le lit d'un torrent, qu'il ne quitta que pour déboucher sur les bords mêmes du fleuve.

Arrivé là, je pus juger de ce qu'il y avait de formidable dans le courant tant appréhendé des voyageurs.

La largeur totale du lit du fleuve, que de hautes montagnes encaissent de toutes parts, peut être évaluée à 150 mètres au moins; mais grâce à l'absence des pluies pendant les jours précédents, la plus grande partie de ce lit se trouvait à sec, de sorte que l'espace occupé par le courant n'avait guère que 30 mètres de largeur. La violence avec laquelle roulait ce peu d'eau, compensait bien ce qui pouvait lui manquer d'autre part. Elle était, en outre, tellement chargée de vase, que la main que l'on y plongeait en sortait salie.

Don Pedro était entré, en passant, dans plusieurs huttes d'Indiens, et en avait fait sortir deux individus dont la profession était l'étude des gués de la rivière; on appelle les gens qui s'y livrent, des *busos*. Ils s'engagent, à leurs risques et périls, moyennant une somme qui varie selon la difficulté du trajet, à faire passer d'une rive à l'autre les voyageurs qui fréquentent la route, avec leurs animaux et leurs bagages. Don Pedro me raconta que, peu de jours auparavant, l'un d'eux avait péri dans une de ces

périlleuses opérations. Toujours est-il que les *busos* avaient sondé avec soin le lit de la rivière le jour précédent, et ils nous assurèrent que nous pourrions passer en toute sécurité. Ils nous menèrent en effet, le long de la rive, jusqu'au point qu'ils avaient reconnu, et s'étant mis à l'eau, chacun armé d'un long bâton, et en se tenant par la main, ils nous montrèrent qu'en aucun point la profondeur du courant n'excédait la hauteur des épaules. Ils firent ensuite élever davantage les charges sur les bâts, et la traversée s'effectua. Ils se mettaient tous les deux à la tête de l'animal, en le tenant de chaque côté; une fois qu'il était entré dans l'eau, son instinct le poussait à rester en route le moins de temps possible. Je n'éprouvai d'autre dommage que l'immersion de deux caisses, dont le contenu porta pendant bien longtemps, et dont quelques objets portent même encore les traces de ce limon fluide.

Au moment où je venais d'opérer mon passage, il arrivait du même côté une troupe d'ânes sous la conduite d'autres *busos*. Elle portait à Potosi une cargaison de fromages, et une autre cargaison de petites Indiennes tout récemment capturées, et destinées à être vendues dans les hautes régions de la république. Mais les *busos* déclarèrent, à l'unanimité, qu'il était complétement impossible que des ânes chargés passassent le fleuve sans des risques imminents. Celui à qui appartenait la troupe, s'adressant alors à moi, me demanda si je voulais lui prêter mes animaux pour

faire le transport de ses cargaisons à l'autre rive ; j'y consentis, et tout se passa pour le mieux.

Un semblable service ne pouvait pas rester sans récompense ; mon obligé retira en effet de ses paniers un de ses plus beaux fromages, et le mettant dans les bras de la plus gentille de ses petites Chiriguanas, il s'avança de mon côté ; je pus croire un instant qu'il allait me faire un double présent : mais je n'eus que le fromage.

Pendant que l'on rechargeait les mules, j'allumai du feu sur la plage, afin d'obtenir, par la détermination du point d'ébullition de l'eau, la hauteur de ce point intéressant. A ce niveau la végétation était presque entièrement composée de forêts d'arbres de la famille des Légumineuses, parmi lesquels le Sevil ou *Acacia Angico* se faisait surtout remarquer. A une centaine de mètres au-dessus, je vis commencer une région de Cactus présentant les espèces les plus variées, et très différentes de toutes celles que j'avais rencontrées jusqu'alors. Beaucoup d'entre elles étaient malheureusement sans fleurs. Ces plantes disparurent enfin à leur tour, et nous arrivâmes à un point de la montagne où le sol était complétement nu ; il s'y trouvait un petit plateau étroit et gazonné, sur les bords duquel suintait une source. J'y établis mon camp, dans la crainte de ne pas trouver un autre endroit aussi convenable. Ce plateau formait le premier échelon de l'immense échelle que je devais gravir pour arriver aux hautes terres de la province

de Cinti, dans laquelle nous nous trouvions depuis le passage du Pilcomayo. Du point où j'étais, je jouissais d'une perspective magnifique de l'immense ravin au fond duquel coulait cette rivière, et des sinuosités qu'elle décrit dans le sombre cadre que lui forment les montagnes.

Le 11, nos travaux recommencèrent. Il nous restait encore deux lieues de la montagne à escalader pour arriver au plateau terminal. Nous avions dépassé la zone des forêts. Dans beaucoup de points, le roc était complètement à vue. Les plantes des pays froids se multipliaient autour de moi. Je sentais ma respiration singulièrement accélérée. En ce moment, il me survint un violent mal de tête, et je fus obligé de me coucher pendant plus d'une heure au bord du chemin. Était-ce à l'élévation où je me trouvais, ou à une autre cause, que je devais attribuer ce malaise? je l'ignore. Mais ce que je puis dire, c'est qu'en me relevant j'oubliai bien vite et la cause et l'effet.

J'étais presque au sommet de cette grande échelle qui porte le nom de Cuesta de Periguani; les flancs des rochers baignés d'humidité étaient semés de touffes de Calcéolaires, de Renoncules et de Gentianes; le froid devenait de plus en plus vif. Enfin un dernier pas me conduisit à l'apogée.

On ne peut rien imaginer de plus frappant que le spectacle qui s'offrit alors à mes regards. J'étais à l'entrée d'une longue plaine flanquée de part et d'autre de montagnes de grès rouge (psammite) dont

les flancs, parfaitement verticaux et nus, s'élevaient à une hauteur de plusieurs centaines de mètres. Supérieurement, chaque masse se terminait en table.

L'arrondissement de toutes les arêtes de ces masses énormes, l'isolement de beaucoup d'entre elles, les sillons profonds et également verticaux qui les divisent, leur donnent l'apparence de gigantesques fortifications. Mais à quelle cause attribuer tous ces effets divers? — Ils marquent indubitablement le passage et l'action, longtemps prolongés, de prodigieuses masses d'eau. Si l'on considère maintenant l'horizontalité parfaite des strates dont ces montagnes de grès sont formées, et leur superposition constante aux autres roches qui constituent la chaîne, roches dont l'inclinaison est souvent telle, qu'elles semblent être presque verticales, on est amené à penser que, formées postérieurement au grand soulèvement des Andes, les grès ont éprouvé les déchirements dont ils sont partout signalés, par la rupture des digues d'une mer qui se développait jadis sur toute l'étendue de la région des Andes Boliviennes et dont la grande Laguna de Titicaca serait le reste. On trouve de tous côtés, dans le sud de la Bolivie, les traces de l'écoulement de ces eaux. Pendant des lieues entières on rencontre des pentes de rochers dont les strates ont été taillées en biseau par l'action prolongée de courants toujours dirigés vers le même point. Sur ces surfaces déclives s'élèvent çà et là, à des hauteurs considérables, des roches usées par le frottement, ayant la forme de champi-

gnons ou de pyramides, et continues par leur base avec la roche qui constitue le plan incliné. Je ne puis mieux les comparer qu'à ces buttes en forme de colonnes, ces *témoins*, que ménagent les terrassiers pour attester quel est le cube de terre qu'ils ont eu à déplacer.

La vallée de Tarija, est un des points principaux de passage de ces courants qui ont dû, de là, aller balayer les Pampas de la république Argentine; aussi son bassin n'est-il autre chose qu'un immense dépôt d'alluvions... Mais je m'aperçois que je m'éloigne trop de la côte de Périguani, à laquelle je reviens. Lorsque mes regards se détachèrent de ce sublime panorama des ruines d'un monde, je les portai à mes pieds, où ils se reposèrent sur une délicieuse pelouse de plantes alpines qui formaient un tapis fin comme du velours. Il y avait là des Violettes à feuilles hucaires, dont les corolles blanches étaient striées de pourpre, des Papilionacées à fleurs bleues ou lilas, des Composées sans tiges, dont les fleurs, assez comparables à des Paquerèttes géantes, étaient assises au milieu d'une rosette de feuilles radicales; j'aurais volontiers passé tout le reste de la journée étendu sur ce joli gazon. Mais craignant que mes bêtes ne s'accommodassent pas aussi facilement que moi d'un semblable pâturage, je dus me remettre en marche.

En abandonnant le point culminant ou *apacheta* du Périguani, je suivis, à quelque distance, la base des montagnes de grès; en me dirigeant ouest-nord-

ouest. Il faisait un vent piquant; de nombreux torrents d'eau glaciale interceptaient le chemin, qui, de temps à autre, se contournait pour éviter un ravin. Après deux lieues de marche, nous arrivâmes à une cabane indienne construite en pierres sans ciment, et si basse qu'il était impossible de s'y tenir debout; sa longueur n'excédait pas 3 mètres. Il s'y trouvait une porte, mais pas de fenêtres; le toit était en chaume grossier. Pour tout ameublement j'y vis un large banc en terre recouvert de peaux de moutons, et servant de lit; quelques pierres, placées dans un coin, soutenaient un pot de terre où cuisait la soupe des habitants de ce domicile si peu somptueux. La fumée, à laquelle on n'avait ménagé aucune issue particulière, s'était attachée à chaque paille du plafond et y avait donné naissance à autant de noires stalactites; elle m'aveugla tellement, lorsque j'y entrai, et mes yeux continuèrent à souffrir si fort du contact de l'atmosphère irritante qui m'entourait, qu'au risque de geler, je préférai coucher dehors.

Nous reprîmes le lendemain notre marche par une température assez voisine de zéro. L'aspect du pays et la direction de la route restèrent à peu près les mêmes que le jour précédent, jusqu'à ce que nous eussions traversé une petite rivière affluente du rio Pilaya.

A partir de ce point, nous tournâmes de nouveau au sud-ouest, et nous atteignîmes bientôt une autre ferme, semblable, sous presque tous les rapports, à

celle qui nous avait reçus la veille. Une forte grêle suivie de torrents de pluie, nous obligea de nous y arrêter, quoiqu'il fût encore de bonne heure; et je profitai du temps qui nous restait pour faire tuer un petit mouton que j'achetai de mon nouvel hôte. Il me coûta 4 réaux (environ 2 fr. 50 c.).

Les plaines froides de la nature de celle dans laquelle nous cheminions depuis deux jours, portent le nom de *punas*. L'herbe qui les tapisse est tellement courte qu'elle ne peut servir qu'à la nourriture de certains animaux, tels que les moutons, à l'élève desquels se livrent en particulier tous les Indiens de ces régions. Mes mules se trouvèrent, comme on le pense bien, quelque peu dépaysées au milieu de ces graminées qui ne s'élevaient tout au plus que de quelques centimètres au-dessus du sol. Dans la crainte d'une désertion de leur part, je fus obligé de les tenir attachées toute la nuit, après leur avoir fait distribuer un peu de maïs.

La matinée du 13 se leva froide et pluvieuse, mais je n'en continuai pas moins ma marche. Nous descendions sensiblement; la végétation alpine et rase de la Puna avait disparu, pour faire place, peu à peu, à une autre végétation de l'aspect le plus singulier. Quelques arbrisseaux s'étaient d'abord montrés; puis plus bas des arbustes d'espèces assez variées, qui tous étaient chargés de longues épines, comme pour faire envie aux myriades des Cactus qui hérissaient tous les rochers de leurs aiguillons acérés. Les uns avaient

le tronc tout à fait sphérique et donnaient naissance, à leur partie supérieure, à de belles fleurs roses ou d'un jaune doré; d'autres s'élevaient souvent à la hauteur de plusieurs mètres, et portaient leurs fleurs latéralement, sur un des angles dont la tige était parcourue. Il y avait de ces Cierges qui étaient complétement revêtus de longs poils blancs, ce qui, de loin, leur donnait l'apparence d'être recouverts d'une couche de neige.

Enfin, au milieu de ces végétaux curieux apparut un arbre, le seul qui se rencontre à cette élévation : c'est le Queñua (*Polylepis vulgaris*). Son tronc tortueux est pourvu d'une écorce rougeâtre qui se divise à l'infini en feuillets papyracés ; il s'élève à une hauteur de 2 à 3 mètres. Les Indiens se servent de son bois, qui est blanc et tendre, pour construire les toits de leurs huttes ; ils n'en ont pas d'autre. La partie interne de l'écorce a des propriétés astringentes et peut servir à tanner. Son feuillage gris a un aspect de tristesse tout particulier.

Un objet bien intéressant pour moi fixa aussi mon attention durant cette journée : ce fut un troupeau de Llamas. C'était la première fois que je voyais cette espèce d'animaux en Amérique ; s'ils descendent quelquefois dans les régions chaudes, ce n'est que passagèrement. Leur patrie véritable est la Puna. Les Llamas que j'avais sous les yeux étaient des animaux domestiques; ils portaient chacun un sac de maïs ou de pommes de terre qui pouvait peser

environ 50 ou 60 kilos. Ce sac était chargé sur leur dos sans aucun intermédiaire, l'épaisseur de leur laine suffisant pour les garantir de toute meurtrissure. Je fus frappé de l'odeur qu'exhalaient ces animaux, et qui n'était rien moins qu'agréable. Mon muletier me dit que le Guanaco, qui ressemble de loin au Llama, était très commun sur toutes les montagnes de cette partie de la province; mais nous n'en vîmes aucun. Sa chair est plus estimée que celle de son congénère, quoiqu'elle ne soit jamais très tendre, à moins qu'on ne la prenne sur un individu encore jeune.

Les Indiens qui conduisaient le troupeau étaient, de même que ceux que j'avais rencontrés dans les *estancias* où j'avais passé mes deux dernières nuits, ce que l'on appelle des Indiens de la Cordillère. Leur costume est différent de celui des autres Indiens Quichuas, que j'avais vus. Ils ont, malgré le froid, les pieds tout à fait nus, excepté quand ils portent des *ojotas* (sandales); mais leurs jambes sont couvertes, jusque près du cou-de-pied, par deux caleçons dont l'extérieur, invariablement de couleur noirâtre, ne descend pas au-dessous du genou. Une sorte de jaquette de la même couleur, un poncho court, et un chapeau à couronne hémisphérique et à larges bords échancrés de chaque côté, complètent leur costume. La plupart de ces vêtements sont tissés par eux-mêmes avec les laines indigènes dont ils choisissent de préférence les couleurs les plus sombres, comme les moins salissantes.

En s'approchant du rio de Corma, auquel on arrive par un ravin très pittoresque, la route change encore de direction pour plonger directement vers le sud. Elle quitte ensuite ce cours d'eau pour traverser une région aride, où les roches schisteuses percent presque partout le sol, et défient toute autre végétation que celle des Cactus et de deux ou trois arbrisseaux épineux. Mais plus loin, la pierre se recouvre d'un peu de terre, et l'on voit apparaître avec satisfaction un charmant petit arbre du groupe des Mimosas, dont le tronc court est couronné par une large cime verte de l'aspect le plus égayant. Après avoir cheminé pendant quelque temps dans la forêt naine formée par l'accumulation de ces végétaux élégants, j'atteignis une petite ferme appelée Andamarque. La lassitude de mes animaux m'obligea de m'y arrêter, quoique j'eusse voulu faire encore quelques lieues, afin de gagner le lendemain la ville de Cinti, qui n'était plus éloignée que de dix à onze lieues. Il ne s'y trouvait aucune trace de pâturage, mais nous y suppléâmes par une abondante provision de paille et de grain d'orge. Cette céréale forme, avec la luzerne ou *alfalfa*, que l'on cultive abondamment un peu plus bas, la nourriture des mules et des chevaux de toutes les parties tempérées de l'Amérique occidentale.

Le 14, je gagnai le village de Taquaquira, que quatre lieues séparent de Cinti. Le sol avait continué à se montrer tristement aride. De quelque côté que l'on

portât la vue, on rencontrait les traces du bouleversement puissant auquel a été soumise cette partie du globe. Là encore apparurent pendant un trajet considérable de vastes dépôts de grès rouges aux flancs nus et perpendiculaires, dont les strates horizontales reposaient immédiatement sur les strates presque verticales des schistes. Ces derniers constituent, en quelques points, le fond d'immenses canaux dirigés du nord au sud, et dont les grès ou psammites forment les berges. Quelques bancs de calcaire bleuâtre se montrèrent aussi pendant la journée, superposés aux grès rouges, et alternant avec des couches de graviers de différentes couleurs, et plus ou moins concrets.

Les plantes les plus remarquables étaient encore des Cactus, surtout des Cierges. Ces végétaux sont si nombreux dans quelques endroits, qu'ils forment de véritables taillis, dans lesquels on ne manœuvre pas tout à fait sans danger. J'en recueillis une espèce dont les rameaux pouvaient avoir l'épaisseur de la cuisse, et portaient, sur leurs angles, des fleurs blanches qui avaient plus de 2 décimètres de longueur.

Le 15, à neuf heures du matin; je partis de Taquaquira en y laissant le pauvre mulet qui s'était blessé dans une chute sur les bords du Caravallo. Dans l'impossibilité où je m'étais trouvé de le remplacer par un autre animal, il avait continué, tant bien que mal, à porter sa charge; mais ses forces diminuèrent de jour en jour. Il se coucha sur la

route, à une portée de fusil de Taquaquira, et ne se releva plus.

En allant de Taquaquira à Cinti, on suit constamment les bords de la rivière de Cinti, qui coule dans le fond d'un ravin profond, aux bords duquel on voit l'écorce du globe à nu sur une immense épaisseur. Le chemin, quoique assez bon, ne laissait pas que d'être extrêmement pierreux, surtout dans les points où il se trouvait taillé aux dépens de la muraille même du ravin. Ma mule, dont les pieds étaient devenus très sensibles par l'amincissement de ses sabots, finit par se refuser à me porter, et je fus obligé, enfin, d'aller à pied. Cela me permit, au reste, de donner plus d'attention aux approches de la ville, et elles en sont réellement très dignes.

Les bords de la rivière sont presque partout occupés par les haciendas des Cinteños, qui, à force de soins, ont réussi à remplacer la nudité première de leur sol par une suite de vergers dont la verdure éclatante forme un charmant contraste avec la couleur rouge et terne des précipices qui les encadrent.

On peut imaginer le plaisir que j'éprouvais à revoir, dans ces jolies oasis, la plupart des arbres fruitiers de l'Europe. La vigne surtout y croissait abondamment. On tire de son fruit un vin excellent, le meilleur peut-être de tous les vins d'Amérique. Le pommier et le poirier s'y trouvaient à côté du pêcher, et sous ces arbres s'étendaient de grandes plates-bandes de fraisiers en plein rapport. Plus loin c'étaient des

figuiers ou des pruniers, et le sol disparaissait sous les grandes feuilles des melons. De petits champs de luzerne, aux fleurs violettes, se montraient aussi çà et là, à côté de semis de maïs et de plantations de Tunas, dont les Cinteños sont particulièrement friands; enfin, je remarquai encore sur ma route un assez grand nombre d'arbres d'une espèce qui m'était moins familière, quoiqu'elle soit assez fréquemment cultivée dans le midi de l'Europe : je veux parler du Molle (*Schinus Molle*), qui est indigène de cette région de l'Amérique, ainsi que du Chili et de la république Argentine. Cet arbre a le port de l'Acacia, mais le feuillage en est plus léger encore; ses rameaux sont un peu tombants. Il porte de petites grappes de fruits roses, de l'effet le plus agréable. Son bois est rougeâtre et assez mou.

Mes yeux restaient attachés avec tant de plaisir sur ces sites enchanteurs, que je me trouvai à l'entrée de la ville presque sans m'en douter. Le chemin qui longe la rive gauche de la rivière, en quittant Taquaquira, passe, plus loin, sur son bord droit, à quelques portées de fusil d'une hacienda nommée Sarcarca. Il continue ensuite à se diriger directement au sud, et traverse, à une lieue de la ville, le petit village de la Torre, où je ne m'arrêtai pas.

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR A CINTI.

N'ayant aucune lettre de recommandation pour qui que ce fût à Cinti, je me fis indiquer la maison du gouverneur Carmona, que je trouvai occupé à dîner; et je m'acquittai si bien de ma présentation, qu'il me retint chez lui toute la soirée, et m'engagea à revenir tous les jours le voir à la même heure : proposition que j'acceptai d'autant plus volontiers que sa table était excellente. En même temps, il me fit préparer un logement dans le voisinage, et y fit conduire mon bagage et mes animaux.

L'absence totale de pâturages dans les environs m'obligeait de garder ces derniers avec moi. Toutes les maisons sont pourvues, à cette fin, et à plusieurs autres qu'il est superflu de mentionner, d'une cour bien fermée que l'on nomme *corral*. J'y faisais porter tous les jours quelques bottes d'alfalfa, et chaque animal avait en sus, matin et soir, une ration de maïs.

Je reçus le lendemain la visite du gouverneur, qui me présenta à quelques autres habitants de la ville avec lesquels je fus ravi de faire connaissance. Parmi ceux-ci se trouvaient plusieurs réfugiés Argentinos, hommes d'instruction qui formaient une espèce de

petite cour autour du colonel Carmona, originaire, je crois, du même pays qu'eux. Je trouvai enfin un Français, appelé Perucas, établi en ces lieux. Je me plais à consigner son nom dans une de ces pages, à cause des nombreux petits services qu'il me rendit durant le trop court séjour que je fis à Cinti. L'état qu'il exerçait était celui de menuisier et de mécanicien ; mais il était aussi tonnelier, et je ne sais s'il n'avait pas également été cuisinier. Il demeurait un peu en dehors de la ville, dans un faubourg appelé San-Francisco. On y arrivait en traversant un petit ravin ordinairement à sec, et que l'on franchissait très facilement en posant les pieds sur quelques pierres, mais qui se remplissait d'eau après une pluie un peu forte, et devenait un obstacle réel à la circulation. Quand cela avait lieu, on disait, en employant une figure, que le ravin (*la quebrada*) était arrivé (*habia llegado*).

De ce même faubourg de San-Francisco, on jouit d'une vue complète de la singulière situation dans laquelle se trouve nichée la ville de Cinti : position si remarquable, que, de quelque côté que la vue se dirige, elle est arrêtée par une de ces murailles géantes de grès rouge à strates horizontales dont j'ai déjà si souvent parlé, et dont je parlerai probablement encore, car elles donnent à cette partie de la Bolivie un cachet tout particulier. Mais à Cinti elles s'élèvent si brusquement de leur base, et entourent si complétement l'aire assez étroite où se trouve construite la ville, elles paraissent tellement surplomber

celle-ci dans quelques points, que leur ensemble forme un des coups d'œil les plus frappants que j'aie jamais aperçus.

La ville de Cinti n'a rien de remarquable en elle-même; ses maisons, dont la plupart ne sont composées que d'un rez-de-chaussée, sont construites en *adobes,* comme presque toutes les maisons de cette partie de l'Amérique, et elles sont blanchies à la chaux.

La demeure du gouverneur est située sur un des côtés d'une assez belle place, au centre de laquelle on a placé, sur une petite colonne, un cadran solaire; mais son principal ornement est un magnifique Molle qui ombrage une fontaine.

Après l'ndépendance, en même temps que l'on changea les noms de plusieurs autres villes de la Bolivie, pour leur donner ceux des libérateurs, on substitua au nom de Cinti celui de Camargo, en l'honneur d'un chef de *guerrilleros;* mais la nouvelle désignation ne se trouve guère que sur quelques actes où elle est obligatoire, et il n'est pas improbable que l'ancien nom, que l'on rencontre seul dans la bouche des habitants, ne reprenne un jour tout à fait le dessus. On semble aussi peu accoutumé à appeler Cinti, Camargo, qu'à appeler la capitale de la république, Sucre, nom qui est cependant considéré aujourd'hui comme le seul vrai.

Du côté du beau sexe, Cinti a beaucoup de rapports avec Santa-Cruz de la Sierra. On y rencontre

le même naturel, le même abandon, la même bienvenue (*cariño*) envers les étrangers, enfin le même amour du plaisir. Il ne se passa guère de nuit, pendant mon séjour, qu'il n'y eût dans une des maisons de la ville quelque soirée où l'on se réunissait pour danser ou pour jouer aux jeux innocents. Dans le jour c'était des visites à une des nombreuses haciendas des environs, où l'on se donnait rendez-vous pour manger des fraises. On m'invita à faire partie de plusieurs de ces excursions, et j'eus occasion de voir comment étaient traités les arbres fruitiers qui font la principale richesse du pays. Je me contenterai de dire à ce sujet que, quoique ces cultures soient conduites avec soin, elles sont cependant bien loin de celles du même genre que l'on possède en Europe. Un fait qui m'a surtout frappé est le peu d'empressement que l'on met dans ce pays à chercher à obtenir des variétés plus parfaites, ou même, tout simplement, des variétés. C'est partout la même poire, la même fraise, la même pomme, la même prune que l'on rencontre. Les fraises que j'ai mangées à Cinti étaient assez bonnes, les pêches l'étaient bien moins. Le raisin n'était pas encore mûr, et l'on se plaignait que, dans plusieurs parties de la *quebrada*, la grêle lui eût fait beaucoup de tort. J'ai déjà eu occasion de citer les tunas, fruits du Cactus qui porte, à cause de la forme particulière de ses rameaux, le nom de Raquette. Je n'ai vu aucune ville où ce produit fût tenu en aussi grande estime qu'à Cinti; j'ai connu plu-

sieurs Cinteños qui, tous les matins, en se levant, consommaient une douzaine et même deux douzaines de ces fruits. Un de mes patients m'en envoya un jour un panier dont je crus pouvoir user tout comme un Cinteño; mais j'eus lieu de regretter ma gourmandise, et, en voyant avec quelle intensité agissaient sur moi ses vertus rafraîchissantes, je me vis obligé de m'en priver complétement. Il faut peler la tuna avec soin avant de la manger, et ne la manier jusque-là que du bout des doigts; sans cette précaution, les innombrables petits poils qui hérissent les cicatrices ou les nœuds dont sa surface est parsemée pénètrent dans la peau et occasionnent une démangeaison des plus désagréables. Sa saveur est celle d'une poire fondante. On emploie, dans quelques contrées, le mucilage abondant que renferment les tiges de la Raquette, en guise de colle. A ce titre on le mêle souvent au lait de chaux avec lequel on blanchit les maisons. Dans quelques endroits les femmes s'en servent pour se lisser les cheveux.

Les renseignements que j'ai pu recueillir sur la population de Cinti la portaient à environ onze cents âmes, y compris ses haciendas; la ville elle-même ne paraît pas en renfermer plus de cinq cents. La province entière contenait, à ce que m'assura le gouverneur, un peu moins de quarante mille habitants, dont six mille Indiens. Cette population était répartie entre les divers cantons de la manière suivante: San-Lucas comptait sept mille cent habitants,

Aichilla, trois mille; Santa-Elena, cinq mille deux cents; Loma, trois mille; Livilivi, mille cinq cents; Camataqui, six mille; Colpa, deux mille huit cents, et Camargo, onze mille deux cent cinquante et un.

CHAPITRE IX.

DE CINTI A TARIJA.

J'avais été reçu avec tant de bienveillance dans la jolie ville de Cinti, que l'idée de m'en séparer me faisait de la peine ; on me conseillait partout d'ajourner mon départ jusqu'après le carnaval, pour lequel on faisait déjà des préparatifs : j'hésitais ; mais le désir d'arriver à Tarija l'emporta ; et, le 26 janvier, ayant réussi à louer deux animaux supplémentaires, je me mis en route, sans que mes amis se doutassent que j'eusse seulement eu l'idée d'une semblable détermination. Je n'allai pas loin. A deux lieues de Cinti, sur la rive droite du rio Chicomayo (1), se trouve une vaste hacienda appelée la Palca-Chica ; le ministre d'État, José Santos Cabrera, qui en était propriétaire, m'avait invité, quelques jours auparavant, à mettre pied à terre chez lui en passant, et, autant par curiosité que pour avoir le plaisir de converser quelques minutes avec lui, j'entrai dans la cour de l'établissement. Mais là on usa envers moi de tant d'aimables prévenances, qu'il n'y eut plus à songer à me remettre en route avant le lendemain.

(1) C'est la continuation du rio de Cinti.

La journée se passa en effet en promenades dans le verger et dans les environs, à visiter les canaux d'irrigation, etc. L'intérieur des bâtiments méritait également d'être vu. Ces constructions avaient été établies sur un plan de magnificence peu commune en Bolivie ; mais élevées, par malheur, sur un sol mal assis, les murs bâillaient dans plus d'un endroit, et il arrivera sans doute un jour qu'ils s'écrouleront. Les décorations intérieures ont été bien maltraitées par le temps ; mais elles ont dû être très belles. Les lambris et les plafonds de plusieurs chambres étaient couverts de peintures et de dorures qui n'auraient pas défiguré un château de France.

Le rio Chicomayo (1) ou de la Palca-Chica, dont j'avais suivi la rive droite dès ma sortie de Cinti, se jette, à une portée de canon de l'hacienda où j'avais passé la nuit, dans le rio de la Palca-Grande. Comme il n'avait pas plu depuis quelques jours, je traversai celui-ci sans trop de difficulté, en laissant à ma droite une autre belle hacienda connue sous le nom de la Palca-Grande, à cause de sa position sur la rivière qui est ainsi désignée. J'abandonnai dès lors le ravin encaissé au fond duquel j'avais marché le jour précédent, et je suivis, en inclinant légèrement à l'est, la base d'une petite cordillère, sur un sol

(1) *Mayo* signifie *rivière*, en quichua ; c'est pour cela que l'on rencontre en Bolivie et au Pérou tant de cours d'eau dont les noms ont cette même désinence.

légèrement ondulé, jusqu'à Camataqui, village de deux à trois cents âmes, et à cinq lieues de distance de Cinti. Le rio de la Palca-Grande se réunit au rio de San-Juan, à six lieues à l'est de ce point, pour former le rio Pilaya, bras principal du Pilcomayo.

Le 28, je continuai à garder en vue la petite chaîne que j'avais côtoyée à l'est le jour précédent. Ses flancs verticaux laissaient paraître les strates de grès qui la constituent, et toujours avec cette même couleur rouge qui les rend si reconnaissables. Le chemin, dont la direction continuait à être le même, se trouvait tracé dans une pampa presque unie, couverte, en quelques parties, de charmants petits taillis formés par un arbuste à fleurs jaunes appelé Jarilla (*Larrea divaricata*). Les habitants vantent beaucoup ses propriétés médicinales. En m'approchant de San-Juan, village qui est situé sur une éminence, je longeai, à une certaine distance, la rivière de San-Juan qui coule au nord à l'encontre du rio de la Palca. La plaine devint ici plus humide, et paraissait avoir été inondée dans quelques points. L'élégant Molle s'y montrait fréquemment.

Grâce à une lettre de recommandation de don José Santos, je trouvai sans peine un logement pour la nuit, et je passai de bonne heure, le 29, la rivière qui coule au pied du village. Elle était, par bonheur, presque à sec. Ce cours d'eau forme la limite du département de Tarija en le séparant de celui de Chuquisaca. Après avoir traversé cette rivière, la route

commence à s'écarter encore un peu du sud, et, à une lieue du gué, elle se dirige directement à l'est, et pénètre en même temps dans une profonde crevasse sur les parois de laquelle se dessinaient dans une effrayante nudité les strates sans nombre de l'écorce terrestre. A ce ravin en succédèrent d'autres, dirigés en sens divers, mais présentant les mêmes caractères. On a peine à imaginer un coup d'œil plus triste que ces chemins qui n'ont d'autre horizon que cet horizon de roc aux sombres couleurs, sans verdure, presque sans ciel. L'esprit, que rien ne distrait, si ce n'est peut-être l'eau qui bouillonne dans le fond de ces passages presque souterrains, se dirige involontairement sur les causes qui ont pu produire de si grandes catastrophes.....

Après cinq heures de marche, le terrain avait commencé à s'élever considérablement; la montée devint ensuite de plus en plus rapide; le ravin présentait, en quelques points, l'aspect d'un véritable escalier. Quelques pas encore, et je débouchai tout à coup, au sommet de la montagne, sur une grande *puna* dont la surface unie se perdait dans l'éloignement. C'était la puna d'Iscaiachi. Il y soufflait un vent si glacial, que je me hâtai, pour m'en garantir, de m'envelopper dans un double poncho; mais le froid perçait encore ces couvertures. La nuit survint sur ces entrefaites; et mon muletier, qui n'était que médiocrement sûr de la direction que nous devions prendre, s'égara et me conduisit à un parc de Llamas, lorsque

je pensais arriver à une ferme considérable. Heureusement que le berger de ces Llamas voulut bien se laisser décider, pour de l'argent, à nous remettre dans la bonne voie. Il était onze heures du soir lorsque nous arrivâmes à l'hacienda d'Iscaiachi, où il y a une salle destinée à l'usage des voyageurs. J'étais à demi-gelé, et je fus très heureux d'y trouver un feu qui brûlait encore. Deux individus auxquels je devais cette bonne fortune étaient étendus sur le banc de terre qui faisait le tour de la salle (1), et ronflaient comme des bienheureux. Pendant que mes hommes déchargeaient les mules, et leur donnaient la ration d'orge qu'ils s'étaient procurée à la ferme, j'ajoutai de la *taquia* (2) au feu et je préparai mon dîner; puis j'allai prendre une place sur le banc commun.

A une demi-lieue environ de la ferme, vers l'est, le chemin s'élève encore, par une montée assez rapide, qui porte le nom de Cuesta de Queñua; puis il plonge subitement jusqu'à la vallée de Tarija, dont le fond est à plusieurs milliers de pieds au-dessous du ni-

(1) C'est de la sorte que sont généralement disposés les logis que l'on trouve sur beaucoup de routes de la Bolivie et du Pérou pour la réception des voyageurs. On leur donne le nom de *Tambos*. Ce sont de véritables Caravanserais, dont on a trouvé le modèle dans les hôtelleries que les Incas avaient distribuées le long de leurs routes, au bout de chaque journée de marche.

(2) On donne ce nom au combustible ordinairement en usage dans les Punas où il n'y a, comme je crois l'avoir dit, presque aucun végétal ligneux ; la *taquia* n'est autre chose que le crottin desséché de Llama.

veau de la Puna. La descente s'opère par trois vastes gradins dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle la Cuesta de Calama. C'était, sans contredit, un des plus mauvais chemins que j'eusse vus, quoique bien plus uni que celui de la Cuesta de Uli-Uli.

Arrivé au pied de la montagne, je côtoyai pendant deux lieues un petit bras du rio de Tarija, qui coulait vers l'est, et j'arrivai de bonne heure encore au village de San-Lorenzo, qui est à trois lieues de la capitale. Je me décidai à m'y arrêter pour ne pas être obligé de faire mon entrée pendant la nuit. Le corrégidor, auquel je m'étais adressé pour un logement, m'offrit une chambre dans sa maison, avec une complaisance dont je lui sus beaucoup de gré.

Le lendemain, 1er février, le jour se leva magnifique, et je me mis en route avec une satisfaction peu commune, pour accomplir la dernière fraction de ma longue tâche. Le rio de Tarija, que je côtoyais, coulait directement vers le sud, au milieu d'une large plaine encaissée à l'ouest par la cordillère d'Iscaiachi, et, à l'est, par une autre chaîne de moindre élévation.

Ainsi limitée, cette vallée a l'aspect d'un immense canal; et telle était indubitablement autrefois sa destination. Les rochers arrondis qui sèment sa surface, et qui s'élèvent, dans quelques points, à une assez grande hauteur au-dessus du sol, attestent évidemment qu'elle a été parcourue par des courants bien autrement puissants que ceux qui sillonnent aujour-

d'hui son sol. Ces apparences étaient cependant dissimulées, dans la plus grande partie de son étendue, par de superbes champs de maïs, qu'on était presque étonné de voir dans cette plaine caillouteuse. Aux approches de la ville, la nature diluviale du sol devient plus évidente. Le terrain y est coupé dans toutes les directions par des tranchées profondes qui s'entrecroisent de mille manières, en formant de véritables labyrinthes, et laissent souvent isolées au milieu d'elles de grandes buttes de terre, des formes les plus fantastiques. Or la plus simple inspection d'une de ces buttes, ou des parois d'un de ces ravins, démontre que le sol de la vallée de Tarija est formé, jusqu'à une profondeur très considérable, d'une immense couche de limon, dont l'origine a été due, tantôt à une eau tranquille, et tantôt à un courant rapide, comme semblent le prouver les strates de cailloux roulés qui s'intercalent çà et là au sein de la masse boueuse.

CHAPITRE X.

TARIJA.

A peine eus-je passé la partie déchiquetée de la vallée, qui occupe une petite élévation, que la ville de Tarija apparut. Sa physionomie était frappante. Chaque habitation semblait sortir d'un petit massif de verdure. De son centre s'élevaient les tours de briques de deux églises. Les toits des maisons étaient d'une construction singulière : ils étaient presque plats, comme des dos de punaises, et complétement recouverts de boue. Quelques-uns seulement étaient ornés sur leurs bords d'un mince liséré de tuiles. Les rues étaient bien alignées et assez bien pavées ; des réverbères y étaient suspendus à des distances régulières.

Parmi les lettres de recommandation dont je m'étais muni, il y en avait deux pour un général bolivien, du nom de O'Conor. On m'avait fait de son caractère un éloge si particulier, que je m'étais décidé en tout état de choses à lui faire ma première visite. Je n'eus pas de peine à trouver sa demeure; mais il était absent. Ce fut doña Francisca O'Conor, sa femme, ou doña Pancha, comme on l'appelait plus ordinairement, qui me reçut en son absence, et la bienveillanee qu'elle me témoigna dès l'abord me consola un peu du contre-temps que

j'avais éprouvé en apprenant l'absence de son mari. Ma satisfaction fut augmentée encore par la réception de plusieurs lettres que me remit la même excellente personne: l'une d'elles me rassurait sur le sort de plusieurs sommes assez considérables que j'avais fait diriger sur Tarija, et qui m'y attendaient depuis quelque temps. Cette nouvelle était d'autant plus importante pour moi, que le voyage que je venais de faire avait complétement épuisé ma bourse; et quoique je comptasse un peu sur les ressources de mon art, j'étais bien aise de savoir que je pouvais jusqu'à un certain point m'en passer.

L'arrivée de ma troupe, que j'avais précédée, me rappela que je n'avais pas encore songé à chercher où je pourrais me loger. Ce fut encore doña Pancha qui se chargea de ce soin; et, à sa requête, don Sébastien Caïnzo, jeune avocat de Tarija, et député à l'Assemblée nationale, m'invita à occuper une partie de sa maison, et me fit en même temps d'autres offres pleines d'obligeance.

Je pris sans tarder possession de ma nouvelle demeure, qui n'était pas brillamment meublée, il est vrai, mais qui, par la tranquillité dont j'y jouissais, remplissait suffisamment mon but. Mon appartement, qui consistait en deux pièces, donnait, d'un côté, sur une rue peu fréquentée, et de l'autre, sur une grande cour entourée d'autres habitations plus ou moins semblables à la mienne; à l'exception toutefois de celle du maître. Au fond de cette cour était un

passage qui menait d'une part à un grand jardin potager, et d'autre part au *corral*, ou mon hôte avait un cheval, et où je me décidai à garder aussi un de mes animaux ; les autres furent envoyés par doña Pancha à une des fermes que possédait le général à quelques lieues de la ville.

A peine eus-je terminé ma première installation, qu'il survint un des plus copieux orages dont j'eusse jamais été témoin. Il se prolongea durant toute la nuit, et à peine y eut-il quelques instants de relâche pendant la journée du 2, que je passai à achever les arrangements nécessaires pour rendre mon habitation aussi commode que possible. J'étais retourné dès le matin chez doña Pancha, et je reçus d'elle l'invitation de prendre place à sa table durant tout le temps que je devais séjourner à Tarija, ce que j'acceptai avec reconnaissance. Elle me présenta en même temps à sa famille, composée d'une jeune fille de douze à treize ans, et de sa nièce, déjà veuve à vingt et un ans. Je vis également chez elle, ce jour-là, les deux médecins de la ville, les docteurs Castaño et Serrano; et dans la soirée, elle me fit faire la connaissance du *provisor*, ou curé principal du département. Ce bon vieillard vivait en patriarche au milieu d'une nombreuse famille qu'il avait élevée, et qui lui témoignait une vénération toute particulière. Il se réunissait tous les soirs chez lui une société d'amis intimes, et j'eus l'occasion d'y passer, durant mon séjour, plus d'une heure agréable. Une visite au pré-

fet suivit de près celle dont il vient d'être question, et j'en fis ensuite un assez grand nombre d'autres pour distribuer mes lettres de recommandation. Mes premières connaissances en amenèrent d'autres, et au bout de quelques jours, j'étais présenté dans toutes les bonnes maisons de la ville.

Tarija, dont la population ne dépasse pas quatre mille âmes, est l'une du petit nombre des villes boliviennes dans lesquelles l'élément Indien est en grande minorité, et où, par conséquent, on ne parle que la langue espagnole, ce qui fait que le peuple a une couleur locale bien moins frappante que dans celle où l'élément indien est au contraire en majorité, telles que La Paz, Chuquisaca, Cochabamba, etc.. Tarija étant placé sur les confins de la République Argentine, contrée dont il a dépendu longtemps (1), peut être considéré, sous le rapport de ses mœurs et de ses coutumes, comme faisant encore partie de ce pays.

Le costume des femmes est semblable à celui des Cruceñas; comme elles, les Tarijeñas portent leurs cheveux divisés sur le front et réunis en deux tresses qui leur pendent sur le dos. Ce n'est que bien rarement qu'elles les relèvent sur la tête, comme en Europe, et comme le font les femmes de Chuquisaca et de La Paz Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent la

(1) Cette partie de la Bolivie a dépendu de la nation Argentine, jusqu'à l'année 1826, époque à laquelle elle en fut séparée violemment

tête d'un chapeau semblable à celui que portent les hommes en Europe, mais à couronne plus basse. Plus souvent encore, elles n'en portent aucun, et se garantissent de l'air en se mettant la tête sous un châle, comme cela se pratique avec la mantille. Je n'ai jamais vu ce dernier vêtement à Tarija ; il est même très rare en Bolivie. Dans l'intérieur des maisons, on voit aussi constamment les femmes enveloppées de leurs châles. Afin qu'ils ne tombent point, elles ont l'habitude d'en jeter un des angles par dessus l'épaule, comme les hommes le font du pan de leur manteau ou *capa*.

Un usage qui m'a semblé propre à Tarija, ou, du moins, que je n'ai remarqué et qui ne m'a été signalé dans aucune autre ville de l'Amérique, est celui qu'ont les femmes de se farder (1). Cette coutume est portée si loin dans quelques familles, que l'on pourrait dire qu'il s'y trouve des femmes dont on n'a jamais vu la couleur naturelle. De toutes jeunes filles usent même de ce genre d'apprêt, et, certes, elles n'en ont pas besoin, car, sous ce climat tempéré, et surtout à un âge peu avancé, le teint est naturellement coloré.

Il y avait néanmoins, je me hâte de le dire, quelques familles, parmi lesquelles je citerai celle de

(1) Je fais ici allusion aux femmes des classes élevées; car presque partout le fard est employé dans certains rangs du bas peuple.

doña Pancha, qui dédaignaient d'user de semblables moyens. Avant que j'eusse eu l'explication du fait, j'étais presque tenté de regarder ces familles comme douées d'une constitution différente de celle des autres, à côté desquelles elles me paraissaient être affectées de chlorose ; mais mon jugement finit bientôt par se réformer. Les substances employées par les Tarijeñas pour se peindre sont, sans doute, en partie, les mêmes que celles dont se servent les actrices, dans nos pays. Cependant on a remarqué que le blanc, qui porte le nom de *soliman* (1), attaquait et faisait tomber les dents à la longue, ce qui n'a pas lieu, que je sache, chez nous. Il est vrai aussi de dire que les personnes mûres du beau sexe de Tarija, et même quelques unes qui ne le sont pas, en font un usage démesuré ; j'en ai vu qui s'en barbouillaient tout le cou et les épaules, ainsi que les mains, sur lesquelles on pouvait voir se dessiner des petites veines bleues, là où il ne devait pas y en avoir, et des fossettes roses où il n'y en avait depuis longtemps que d'obscures. En guise de rouge, j'ai vu vendre une teinture concentrée de carmin, appelée *vinagrilla*. On voit par cette description que, sous le rapport de la couleur, au moins, il y a une certaine différence entre les Tarijeñas et les Cruceñas. Sous celui du caractère, il y a de l'analo-

(1) C'est le nom du sublimé corrosif; mais le fard ordinaire n'est que du magistère de bismuth.

gie, sans y avoir une complète ressemblance. Chez les Tarijeñas, il y a moins de naturel que chez les Cruceñas, ce qui dépend de l'isolement remarquable dans lequel se trouve Santa-Cruz. Adossée comme elle l'est aux extrêmes frontières du Brésil, avec lequel elle n'a aucune espèce de communication, et sans commerce, pour ainsi dire, cette ville ne reçoit que rarement des étrangers, et ses mœurs se conservent à peu près intactes. Tarija, au contraire, quoique presque aussi éloigné des centres commerciaux de la Bolivie que Santa-Cruz, entretient avec eux des communications bien plus étendues. Il se trouve, d'autre part, à la proximité de la République Argentine, dont il reçoit continuellement les réfugiés politiques (1), et avec laquelle il se livre à un certain commerce. Cette position peut servir à expliquer pourquoi, comparativement, Tarija est ce que l'on est convenu d'appeler plus civilisé que la ville à laquelle je l'ai comparée. On verra néanmoins que, sous plusieurs rapports, ses habitants ont conservé dans leurs mœurs des nuances assez primitives; il en sera question lorsque j'arriverai à parler de la semaine du Carnaval.

Outre le *provisor* et un certain nombre d'autres ecclésiastiques qui sont immédiatement sous ses ordres, il y a, à Tarija, une congrégation de frères

(1) J'ai cru cependant comprendre qu'il était défendu à ceux-ci de résider au-delà d'un certain nombre à la fois dans la ville.

(*frailes*) Franciscains qui, par la pureté de leurs mœurs et par les services qu'ils ont rendus à la ville, ont su s'attirer le respect de toutes les classes de la société. Leur couvent (*convento*), qui a un étage au-dessus du rez-de-chaussée, occupe un carré considérable au centre de la ville; une des églises que j'avais aperçues à mon arrivée en dépend. Cet édifice est entièrement construit en briques, mais les autres parties du couvent sont en *adobes* (1), ainsi que la totalité des maisons de Tarija. Les cloîtres avaient été destinés dans l'origine à recevoir soixante frères; mais l'absence de fonds suffisants obligea d'en laisser une partie inachevée. Les frères eux-mêmes y travaillent de temps à autre, et ils espèrent que dans quelques années tout sera terminé. L'objet le plus remarquable du couvent est, sans contredit, sa bibliothèque, qui ne renferme pas moins de quatre mille volumes reliés et bien catalogués. La plupart de ces ouvrages traitent de sujets religieux; mais il y en a aussi un certain nombre sur la géographie, l'histoire et quelques autres sujets.

Plusieurs des moines du couvent sont instruits dans des matières entièrement étrangères à la religion;

---

(1) On donne le nom d'*adobes* à de grandes briques faites avec de la terre et de la paille hachée, et séchées à l'air; celles que l'on fait avec la paille de riz durent plus longtemps.

et deux ou trois d'entre eux se sont rendus utiles par leur habileté dans les arts mécaniques. L'un avait inventé un fusil dont on pouvait tirer un grand nombre de coups sans le recharger. Il venait, avant mon arrivée, de soumettre cette arme à l'appréciation du gouvernement.

Pendant le séjour que je fis à Tarija, j'eus souvent occasion de visiter les bons religieux dont je viens de parler, et je n'eus jamais qu'à me louer des égards qu'ils me témoignèrent.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE DES MISSIONS CRÉÉES PAR LES RELIGIEUX DU TARIJA (1).

Personne n'ignore que ce fut en grande partie aux efforts des missionnaires que l'on dut la cessation des atrocités qui, pendant si longtemps, remplirent de deuil le nouveau monde. C'est sous ce rapport surtout que la compagnie de Jésus a rendu d'immenses services. On ne peut cependant se dissimuler que la dépendance absolue sous laquelle les Indiens convertis étaient tenus par les religieux de cet ordre, n'ait eu sur beaucoup de nations sauvages une influence fâcheuse.

Certaines missions avaient alors bien plutôt l'aspect de communautés religieuses que de villages, d'hommes sortis, depuis peu, de la barbarie. La vie presque monastique qu'on leur faisait mener, les pratiques ascétiques auxquelles ils étaient soumis, et

(1) La plupart des détails que je donne dans ce chapitre sont tirés d'un recueil de documents publiés, en 1836, par don Pedro de Angelis, à Buenos-Ayres, et intitulé : *Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata;* et en particulier d'un rapport fait, en l'année 1800, sur les Missions de Tarija, par le commissaire et préfet des Missions, Fray Antonio Tomajuncosa, au gouverneur de la province de Potosi.



par-dessus tout, l'absence de toute propriété parmi eux, et leur isolement complet des nations voisines, énervèrent à la longue les Indiens, et les jetèrent dans une profonde apathie, où ils continuèrent à végéter pendant tout le temps que dura l'influence de la Compagnie; cet état persista même après l'expulsion de cette dernière, tant était grande l'influence de l'habitude sur ces natures sauvages; et c'est surtout aujourd'hui qu'il est curieux de voir la différence qui existe entre le caractère des Indiens qui ont vécu sous la férule des disciples de Loyola, et ceux qui ont continué à jouir de leur indépendance. Mais malgré cet état de choses, sans lequel l'œuvre immense qu'avaient entreprise les Jésuites n'aurait peut-être jamais pu s'accomplir, la condition des Indiens était, sous bien des rapports, incomparablement meilleure que ce qu'elle avait été auparavant. On ne comprit la difficulté que les Pères avaient eu à surmonter pour parvenir au résultat qu'ils atteignirent, que lorsqu'ils n'y furent plus. L'insuffisance des moyens mis en usage pour maintenir sur pied l'immense édifice élevé par ces hommes patients, ne montra que trop tôt le vide qui suivit leur expulsion.

La puissance organisatrice déployée par les Jésuites dans la création de leurs *Réductions* (1) était inouïe,

(1) Ce mot est synonyme du mot *Missions*.

et l'on peut dire que leur persévérance ouvrit dans l'Amérique du Sud le chemin à bien des conquêtes importantes, parmi lesquelles aucune ne le fut peut-être davantage que celle de la nation des Chiriguanos, accomplie par les missionnaires de Tarija. L'histoire de ces faits étant celle de plusieurs des lieux à travers lesquels j'ai conduit mes lecteurs, je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de leur consacrer quelques pages, qui trouveront d'autant mieux leur place ici, qu'elles serviront à donner quelques idées générales sur la nature de cette espèce d'établissements coloniaux.

La fondation du couvent de Tarija remonte à celle de la ville elle-même, c'est-à-dire à l'année 1574. Dans le principe, et même pendant bien longtemps, cet établissement, qui portait le nom de *Convento de N. P. S. Francisco de religiosos observantes*, n'eut aucune espèce d'importance. Mais la Compagnie s'étant aperçue que sa position la rendait propre à devenir un excellent point de ralliement pour les Missions qu'elle avait créées, et un point de départ pour celles qui étaient encore à fonder dans cette partie de l'Amérique, l'agrandit considérablement, ou, pour mieux dire, la réédifia complétement, et en fit le siége d'un de ces principaux *Colléges*. Il fut désigné dès lors par le nom de *Colegio de propaganda Fe de Nuestra Señora de los Angeles de Tarija*. En 1769, lors de l'expulsion des Jésuites, il passa entre les mains des Pères Franciscains, où il se trouve encore.

Les nations vers la conversion desquelles se dirigeaient les principaux efforts des missionnaires de Tarija étaient celles des Chiriguanos ou Chiriguanaës, des Chaneses, des Mataguayos et des Vejoses. La première et la seconde, qui sont de beaucoup les plus nombreuses dans les contrées avec lesquelles Tarija était plus spécialement en communication, parlent la langue guarani. Les Mataguayos (qui sont, je pense, les mêmes que les Matacos), les Tobas et les Vejoses, parlent au contraire des dialectes d'une autre langue que l'on peut appeler la langue Toba. Les Chiriguanos habitaient au nord du Pilcomayo, entre ce fleuve et Santa-Cruz de la Sierra. Les Chaneses se rencontraient en petit nombre dans la même région ainsi qu'au sud du fleuve. Les Tobas ne s'éloignaient guère des bords du même cours au-dessous des points occupés par les Chiriguanos; enfin les Mataguayos et les Vejoses habitaient plus spécialement le voisinage du rio Bermejo.

Les Chiriguanos se distinguaient, parmi toutes les autres peuplades, par leur caractère indomptable. Une poignée de ces sauvages avait suffi pour mettre en fuite les armées des Incas, lorsqu'ils s'avancèrent contre eux, sous les ordres de leur empereur Yupangui; plus tard, ils obligèrent à la retraite le vice-roi don Francisco de Tolède, qui essaya en vain de pénétrer avec les troupes dans ce pays, que la nature avait, en outre, si bien fortifié.

Ces succès donnèrent une si haute idée de la va-

leur des Chiriguanos, qu'il se passa ensuite bien des années avant qu'on ne pensât à les subjuguer. La gloire d'y réussir était réservée aux Jésuites; mais ce ne fut pas par la force des armes qu'ils arrivèrent au but, ce fut par la parole. En 1633, le père Diaz Taño, qu'un long séjour dans les missions de La Guayra (1) avait familiarisé avec la langue guarani, dont se servaient les Chiriguanos, fit un premier essai pour les convertir; mais il fut obligé d'abandonner son dessein en présence du peu de disposition que montraient les Caciques à abandonner l'autorité qu'ils exerçaient sur leurs tribus. Les choses continuèrent dans le même état jusqu'à l'année 1690. Il éclata alors, entre les Indiens du rio Parabiti et ceux qui habitaient le Pilcomayo, quelques dissensions à la suite desquelles les derniers sollicitèrent l'appui des missionnaires de Tarija.

Seuls et sans défense, les pères Arce et Zea se jetèrent courageusement entre les partis contendants, et un incident dont ils surent habilement profiter, vint faciliter à tel point leur tâche, que leur triomphe fut bientôt assuré. Un des principaux caciques du Guapay, ou Rio-Grande, avait provoqué la sévérité du gouverneur de Santa-Cruz de la Sierra, et on ne voyait déjà aucun moyen de le soustraire à la

(1) La Guayra ou La Guair, était une des trois provinces dans lesquelles était divisé autrefois le Paraguay; on y comptait, en 1717, trente-deux missions.

mort, lorsque, cédant aux larmes et aux supplications de la sœur de ce chef, les deux missionnaires s'engagèrent à le sauver. L'influence dont jouissaient alors les Jésuites pouvait seule arracher la victime des mains de la justice. Les pères Arce et Zea se rendirent eux-mêmes auprès du gouverneur dont ils obtinrent sans difficulté qu'il délivrât le prisonnier; et ils s'empressèrent de le rendre à sa tribu qui devint le noyau d'une mission que les pères fondèrent aussitôt, sous le nom de *Presentacion de Nuestra Senora.*

Les commencements de cet établissement, élevé sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui Abapo, furent assez prospères ; mais ses progrès furent entravés par le caractère inconstant des Indiens, par diverses intrigues, et surtout par l'éloignement dans lequel la mission se trouvait du siège de la direction, qui était Tarija. Le père Arce s'occupait à remplir, jusqu'à un certain point cette lacune, en fondant, bien plus près de Tarija, dans la vallée de Tariquea, une nouvelle mission, lorsqu'un soulèvement général des naturels rétablit les choses dans l'état où elles se trouvaient auparavant, et où elles se maintinrent jusqu'à ce que le marquis de Castelfuerte, vice-roi du Pérou, eut fait faire, en 1731 et 1734, deux nouvelles tentatives qui n'eurent malheureusement pas un meilleur résultat que les précédentes. La première échoua par suite d'une insurrection, et la seconde par suite d'un tremblement

de terre qui fut attribué, par les Indiens, à une vengeance que leurs dieux voulaient tirer de l'introduction du christianisme chez eux. La seule des missions qui résista à ces crises fut celle *del Rosario*, dans la vallée de Salinas. Ce fut grâce à cette dernière, que les missionnaires purent maintenir des relations avec leurs néophytes, et qu'on réussit à relever, plus tard, les établissements abandonnés ou détruits.

J'ai dit quel était l'état de beaucoup des Missions de Tarija à l'époque de mon voyage en 1845. Voyons ce qu'il était à la fin du siècle passé, époque à laquelle ces établissements étaient sous la tutelle des pères Franciscains; on aura ainsi une juste idée de la décadence de ces malheureux pays.

Les Réductions dépendantes du collége de Tarija étaient situées entre 18°,40′ et 23°,15′, latitude sud, et entre 314°,45′ et 316°,9′ de longitude. Quatorze d'entre elles étaient situées au nord du Parabiti, à l'est de la cordillère qui sépare le Pérou du Chaco; quatre avaient été établies dans la cordillère de Sauces, et deux sur la frontière de Tarija; enfin, il en existait une dans la plaine de Centa, près de la ville d'Oran. Cette dernière était composée d'Indiens Mataguayos et Vejoses; deux d'entre elles étaient formées d'Indiens Chaneses; les autres ne renfermaient que des Chiriguanos. Plusieurs des Missions du nord du Parabiti étaient très rapprochées de Santa-Cruz de la Sierra; elles confinaient, d'autre

part, avec les terres des sauvages infidèles des vallées de Ingré, de Abatiré et de Guacaya ; à l'est elles étaient limitrophes avec les peuplades sauvages de Izozog et avec la province de Chiquitos; enfin, elles touchaient, vers l'ouest, aux districts de Laguna et de Valle-Grande.

Les Indiens qui habitaient ces missions étaient robustes et bien faits; leur caractère variait un peu d'un point de la contrée à un autre; mais on peut dire que tous généralement se faisaient remarquer par leur inconstance, leur amour de l'indépendance, une certaine vanité, et une propension remarquable au jeu, à l'ivrognerie et à l'oisiveté. Ils étaient gais, courtois et intelligents; mais, en même temps, menteurs, astucieux et méfiants, surtout avec les Espagnols, pour lesquels ils professaient une aversion qui paraissait être innée chez eux. Ils portaient la superstition à l'extrême, et ajoutaient bien plus de foi aux paroles de ceux qu'ils reconnaissaient pour leurs sorciers, qu'à tout ce que leur prêchaient les Pères. En un mot, ils préféraient la liberté brutale de la vie sauvage à la douce sujétion imposée par le christianisme.

En les étudiant du nord au sud, les Réductions dont il a été question étaient les suivantes :

1° Piray. — Cette Mission fut fondée, à une époque très reculée, par les Jésuites, sous le nom de Potrero. Les Indiens qui l'habitaient se soulevèrent au bout de peu de temps, et chassèrent les Pères ; ils

brûlèrent la chapelle, et jettèrent l'image de santa Rosa, sa patrone, dans un lac voisin. La crainte qu'ils avaient d'être réduits à l'esclavage par les Espagnols les porta à cet acte, à la suite duquel ils se maintinrent longtemps indépendants. Soumis enfin par les Cruceños, sur les terres desquels ils avaient fait quelques excursions, ils prièrent l'évêque de Santa-Cruz de leur envoyer quelqu'un pour les instruire, ce à quoi il consentit. La mission fut donc reconstituée en l'année 1768, époque à laquelle elle prit le nom de Mision de Nuestra Señora de la Asumpcion del Piray. Enfin, en 1772, elle fut réunie aux Missions dépendantes de Tarija. En 1774, le feu prit au village et le détruisit entièrement ; mais on le releva aussitôt, et on y construisit une église plus spacieuse. En 1800, sa population, qui était presque toute chrétienne (1), comptait seize cent trente âmes. Tous les habitants de ce village étaient, presque sans exception, atteints du goître ; et on observa que ceux qui ne buvaient que l'eau de la rivière avaient cette tumeur encore plus développée que ceux qui se servaient de l'eau prise à quelques puisards du voisinage.

2° Florida. — La Mission de Nuestra-Señora del Pilar de la Florida, située à deux lieues à l'est de

(1) On appelait les Indiens non convertis des Missions *Catecumenos* (Catéchumènes); ceux qui avaient reçu le baptême étaient désignés par le nom de *Neofitos* (Néophytes).

Piray, fut fondée le 12 novembre 1781, par les soins du docteur D. F. Ramon de Herboso, archevêque de la Plata, et s'appela, dans le principe, Corigua. Cette Réduction fut peuplée par des Chiriguanos venus de l'autre côté du rio Grande, des villages de Mazavi, Aimiri et Tacuru. Ces Indiens, fuyant la guerre et la famine qui désolèrent leur pays en 1779, s'étaient réfugiés dans les missions de Piray, de Cabezas et d'Abapo; mais les Pères craignirent qu'il ne s'élevât quelque rixe sanglante entre des peuplades aussi mêlées, et qui avaient été en guerre peu de temps auparavant; et ils prirent la détermination de les réunir en une mission séparée. Ce furent les premiers habitants de Florida, où ils restèrent sept ans. Au bout de ce temps, il paraît qu'ils furent pris d'un accès de nostalgie, car ils abandonnèrent jusqu'au dernier la Réduction, et retournèrent à leurs anciennes demeures, au sud du Guapay. A la fin de l'année 1788, quelques habitants de Piray et d'autres lieux allèrent prendre possession des huttes vides de Florida; et sa population se montait encore, vers l'année 1800, à près de cinq cents habitants, tous néophytes.

3° Cabezas. — A huit lieues au sud de Florida, se rencontrait la Mission de Nuestra Señora del Carmen de Cabezas. Fondée en 1769 par le curé Mariscal, et à ses frais, elle fut remise entre les mains des missionnaires de Tarija en 1772. En 1800, il s'y trouvait réunis treize cent quatre-vingts habitants, parmi

lesquels quarante-quatre n'avaient pas encore reçu le baptême. Le goître y était inconnu.

4° ABAPO. — Cette mission (Santisima Trinidad de Abapo) était à quatre lieues au sud de la précédente et à un quart de lieue du Guapay. Ce fut sur le site qu'elle occupe que les Pères Arcé et Zea, fondèrent, en 1600, comme il a été dit plus haut, la Mission de la Presentacion de Nuestra-Señora, qu'ils furent bientôt obligés d'abandonner pour aller se réfugier à San-Xavier de Chiquitos, poursuivis par les Indiens, qui s'étaient persuadé que ces Jésuites étaient des espions des Espagnols, et que leur but était de les réduire en servitude. Soixante-quatorze années après cet événement, la Mission y fut reconstituée, à la demande expresse des Indiens; et, à partir de 1771, elle a continué à dépendre du Collége central, comme celles que j'ai déjà nommées. Le village renfermait, en 1800, seize cent quarante-huit habitants.

5° MAZAVI. — La Mission de San-Rafaël Arcangel de Mazavi, située à seize lieues d'Abapo, au sud du rio Grande, fut fondée en 1788, par Fray Francisco del Pilar. Sa population était de treize cent quatre-vingt-quatre âmes au commencement de ce siècle. Dix mille vingt-trois de ses habitants étaient alors convertis au christianisme.

6° La Mission d'AIMIRI ou ICMIRI, située à une lieue au sud de la précédente, fut fondée, comme elle, par Fray Francisco del Pilar, qui l'appela la Mision

de Nuestra Señora de Guadalupe de Igmiri. Sa population, en 1799, était de cinq cent cinquante âmes, dont cent soixante-dix étaient chrétiennes.

7° Tacuru. — La Mision del Patrocinio de San-José de Tacuru dut son origine, en 1786, au même religieux que les deux Missions précédentes, de la dernière desquelles elle est éloignée de deux lieues. Ses habitants étaient, en 1800, au nombre de trois cent onze, dont trente-six étaient des catéchumènes. Cette population avait été, quelque temps auparavant, extrêmement réduite par une épidémie de petite-vérole.

8° Zaypuru. — Autre Mission créée, en 1788, par Fray Francisco del Pilar, à trois lieues au sud de Tacuru, sous le nom de Mision de San-Antonio de Padua de Zaypuru. Sa population, qui augmenta rapidement dès le moment de sa fondation, était, douze ans après, de huit mille soixante-quatorze âmes. Il y avait parmi ses habitants trois cent soixante-sept Indiens non convertis.

Cette Réduction était défendue par un fort insignifiant avec une garnison de vingt-cinq soldats. A une lieue et demie, se trouvait un petit village de sauvages connu sous le nom de Ibuitirapua.

Les six Missions suivantes, qui existaient entre Zaypuru et le rio Parabiti, furent envahies, au mois de novembre 1799, par les Indiens infidèles. Ceux-ci, de concert avec une partie des habitants de ces mêmes Missions, qui aspiraient à rentrer dans la vie indépendante, livrèrent les établissements aux flam-

mes, et détruisirent en un moment les fruits du travail de bien des années.

Cette insurrection contre l'autorité des Pères ne paraît pas avoir été le résultat d'une résolution subite. Presque toutes ces Missions avaient été fondées à l'époque d'une famine qui désola le pays pendant plusieurs années. Les Indiens demandèrent alors avec instance que l'on plantât le drapeau de la religion parmi eux, sachant que les Pères ne les laisseraient manquer de rien ; mais dès que l'abondance reparut, ils pensèrent déjà à secouer le joug. Toutefois quelques uns des habitants de ces villages, persuadés que la famine leur avait été envoyée par le *grand Dieu*, pour les punir de ce qu'ils s'étaient opposés jusque-là à leur conversion, se tinrent constamment tranquilles, et montrèrent toujours de la vénération pour leurs directeurs; mais ce fut le plus petit nombre. La plupart des Indiens ne cherchèrent aucunement à cacher leur répugnance pour la religion et pour tout ce qui tenait à la vie civilisée.

Quelques Espagnols de mauvaise vie, plus sauvages encore que les sauvages eux-mêmes, étaient en outre toujours là pour exciter au désordre, partout où il en paraissait quelques germes.

Les Chiriguanos de Parabiti furent les seuls qui, dans ces circonstances, montrèrent quelque fidélité à leur nouvelle religion, et ils firent de nouveaux efforts pour repousser l'invasion de la barbarie ; mais, englobés comme ils l'étaient, par d'autres villages qui

avaient prêté main-forte à l'œuvre de destruction, ils furent enfin obligés de céder. Les habitants de la Réduction de Tapuita, dont la fondation était encore récente, furent ceux qui se montrèrent les plus acharnés à se délivrer du joug de la Compagnie, et à rentrer dans la vie sauvage.

Voici l'énumération de ces Missions :

9° TAPUITA, fondé en décembre 1795, par Fray Francisco del Pilar, auquel fut due également la création des cinq Missions suivantes, contenait, avant sa destruction, cinq cent cinquante-deux habitants, dont deux cent quarante-trois étaient baptisés. Cette Mission, connue aussi sous le nom de Santo-Domingo de Tapuita, était à deux lieues au sud de Zaipuru.

10° TACUAREMBOTI. — La Mission de San-Buenaventura de Tacuaremboti ou Tacuarembo, prit naissance en novembre 1791. Huit années après sa fondation, elle comptait quatorze cent un habitants, dont trois cent quarante-un avaient reçu le baptême. On venait d'y construire une église plus spacieuse, lorsque l'insurrection eut lieu.

11° IBIRAPUCUTI, ou San-Francisco Solano de Ibirapucuti, fut établi en octobre 1790, et renfermait, au moment de l'invasion des infidèles, sept cent dix-neuf âmes, dont quatre-vingt-dix seulement étaient converties à la foi chrétienne. Ce village n'était éloigné que d'une demi-lieue de la Mission précédente.

12° PIRITI, fondé en mai 1792, reçut de Fray Francisco del Pilar le nom de San-Gerónimo de Piriti.

Avant l'incendie qui le détruisit, il s'y trouvait sept cent quatre-vingt-dix-huit habitants, dont cent soixante-treize chrétiens. Deux lieues le séparaient du village précédent.

13° Obaig. — Cette Réduction, que l'on appelait aussi Ubay, Ouai ou Ibai, était située à une lieue et demi de Piriti. Elle fut fondée en mars 1793, sous le nom de San-Diego de Obaig. Cette Mission, dont la grande famine de 1779 diminua considérablement la population, contenait, au moment de l'attaque des sauvages, huit cent soixante-quatorze habitants, dont trois cent soixante-sept étaient baptisés.

14° Parapiti, ou Parabiti, fondé, en janvier 1795, sur les bords du rio Parapiti, fut la première des Missions à laquelle les sauvages donnèrent l'assaut, et elle leur résista jusqu'au dernier moment. Avant ce désastreux évenement, sa population était de sept cent cinquante-six âmes, dont cent cinquante-cinq seulement étaient converties. Cet établissement était un des mieux partagés de tous par sa situation. Il se trouvait dans une campagne ouverte et fertile, semée de taillis et riche en pâturages; et le rio Parapiti, qui coulait à ses pieds, fournissait à ses habitants du poisson en abondance. Les avantages que je viens de signaler expliquent pourquoi Parapiti montra si peu d'empressement à accueillir ceux qui leur apportaient l'indépendance.

La seconde série des Missions dépendantes du Collége de Tarija comprend celles qui existaient dans

la cordillère de Sauces ; elles étaient au nombre de quatre.

15° Tayarenda (San-Pedro-Alcantara de Tayarenda), situé à vingt-quatre lieues à l'ouest de Zaypuru, dut sa création, ainsi que celle qui suit, au même missionnaire infatigable qui fonda les Missions précédentes. Sa population, formée d'Indiens Chiriguanos, était, vers l'année 1800, de trois cent deux habitants, dont cent trente et un chrétiens.

Entre Zaypuru et cette Mission, il y avait beaucoup d'*estancias* (fermes) appartenant à des Espagnols, surtout dans les lieux qui portent les noms de Ipita, Ibibola et Pincal. Dans plusieurs de ces endroits, il s'est formé depuis des villages.

16° Iti fut fondé en 1709, à trois quarts de lieue de la Mission précédente, sous le nom de Mission de Nuestra-Señora de la Candelaria de Iti. On y établit des Indiens Chaneses, qui étaient au nombre de mille quatorze vers la fin de l'année 1799. A cette époque, il n'y en avait que cent soixante-sept qui eussent reçu le baptême.

17° La Tapera, ou la Mision del Apostol San-Pablo de la Tapera, fut établie dans un petit village indien qui existait depuis longtemps. Fray Pilar, déjà si souvent cité, essaya d'y réunir tous les Indiens dont les huttes se trouvaient dans le voisinage de ce lieu; mais il ne put y réussir. Ces sauvages, plus pervertis encore par les conseils des Espagnols, qui vivaient en apostats parmi eux, que par leurs propres instincts,

tentèrent plusieurs fois de soulever la Mission, mais ils ne purent heureusement en venir à bout. La population de la Tapera n'était, en 1799, que de soixante-sept habitants, dont vingt avaient reçu le baptême. Cette Réduction était située à quatre lieues d'Iti, et à huit lieues à l'est-nord-est de Sauces, dont les habitants vivaient alors dans des craintes perpétuelles des Chiriguanos. Plus d'une fois, les habitants de cette ville, dans la crainte d'une agression de la part des sauvages, avaient tous pris la fuite, en laissant leur curé seul.

A une demi-lieue de Sauces, dans un endroit appelé Pampas, se trouvait un village considérable, assez récemment formé par les Indiens Chiriguanos infidèles. Le curé et les habitants de Sauces qui ne voyaient pas sans quelque souci les barbares établis si près d'eux, et qui s'apercevaient que tous les malfaiteurs de la ville et des environs se donnaient rendez-vous dans ce village et s'efforçaient de les indisposer d'avantage contre les chrétiens, sollicitèrent des Pères qu'ils voulussent bien tenter de les assujettir; mais les circonstances empêchèrent ceux-ci d'acquiescer à leur demande.

18° Azero, sur les bords de la rivière du même nom, était situé à treize lieues à l'ouest de la Tapera, et à huit lieues au nord de Sauces. Environ deux mille Indiens Chaneses, poursuivis par les Chiriguanos, leurs ennemis, s'étaient réfugiés, en l'année 1757, dans ce voisinage, sous la conduite d'un capitaine

nommé Chindica, et la tranquillité des habitants des villages chrétiens de la Luguna de Villar et de Sopachui en fut tellement troublée, que le gouvernement de la province fit immédiatement demander le secours du Collége de Tarija. Celui-ci envoya aussitôt sur les lieux Fray Francisco del Pilar et le Père F. Thomas Amaya qui, au milieu de dangers immenses, et à force de persévérance, établirent les Indiens qu'ils avaient conquis par leur parole, partie dans une petite mission qu'ils appelèrent Pilipili, et partie dans celle de N. P. S. Francisco de Azero, dont l'église fut inaugurée le 12 novembre 1767.

La mission de Pilipili, qui se trouvait située à six lieues à l'ouest de celle d'Azero, ne prospéra point à cause de l'insalubrité de son climat, de sorte que l'on se décida à incorporer sa population, qui ne s'était jamais élevée même jusqu'à cent âmes, à celle d'Azero, ce qui eut lieu en 1792. Le village d'Azero est à une distance de trente lieues de Chuquisaca.

Les Réductions dont il me reste à parler, sont celles que le collége de Tarija établit au sud du Pilcomayo; elles étaient au nombre de trois à l'époque à laquelle se rapporte cette revue, et on les désignait par les noms de Salinas, de Itau et de Centa.

19° Salinas. — Dès l'année 1607, les pères Ortega et G. de Villarnao avaient fait des tentatives pour convertir les Chiriguanos et les Mataguayos qui occupaient la partie du Chaco qui se trouve à l'est de Tarija; mais quoiqu'ils eussent obtenu dans les com-

mencements quelques apparences de succès, ils furent obligés de se retirer au bout de deux ans. Les sorciers de ces nations étaient même parvenus à exciter à un si haut degré, contre eux, l'esprit des néophytes, que les courageux Pères ne sauvèrent leur vie qu'avec peine. Cependant, vers le même temps, un autre missionnaire, Fray Augustin Sabio, se rendit au milieu de ces nations, en compagnie d'un second Père. Les deux religieux réussirent, contre toutes les espérances, à élever parmi eux une église, et à se faire écouter d'un grand nombre de naturels; mais leur succès ne dura que deux années; car Fray Augustin s'étant vu alors obligé de s'absenter momentanément, une rébellion éclata, et tous les fruits de ses travaux précédents furent perdus. Ils essayèrent de regagner l'obéissance des Indiens, mais leurs efforts n'aboutirent à aucun résultat.

Enfin, en l'année 1690, le Père Jésuite, José de Arce, qui s'était déjà signalé au nord de Pilcomayo, entreprit de faire des tentatives dans la région du sud. Il pénétra, à cet effet, en compagnie du P. Miguel de Valdolivas, dans la vallée de Salinas, à trente lieues à l'est de Tarija, où se trouvait déjà établi un lieutenant du curé de Tarija, qui exerçait le gouvernement spirituel sur les Espagnols de cette partie de la province. Les missionnaires établirent, tout d'abord, à l'extrémité sud de cette vallée, quelques familles de Mataguayos; et passèrent de là aux vallées encore peu connues de Chimeo et de Curacuti.

A leur retour, les Pères trouvèrent les Mataguayos qui se préparaient à partir, quoiqu'ils eussent déjà élevé des habitations. Plusieurs années se passèrent ensuite en tentatives, pour assurer les bases de l'établissement nouveau; mais les Indiens, constamment excités par les Espagnols apostats qui s'étaient réunis à eux, ne s'y prêtèrent que très imparfaitement. Enfin les Indiens de Chiquiaca et de Tariquea, qui étaient déjà à moitié soumis à la direction des Pères, se soulevèrent de leur côté, et mirent à sac la vallée de Salinas; ils détruisirent l'établissement naissant de la Compagnie, et avec lui, trois petites Missions établies dans le même district par les Pères Dominicains, sous les noms de Rosario, San-Miguel et Santa-Rosa. Trois de ces religieux y cueillirent la couronne des martyrs.

Il faut arriver à l'année 1734 pour voir une nouvelle tentative faite dans cette contrée. Les jésuites entreprirent à cette époque de restaurer la mission de Nuestra-Señora del Rosario, et ils y réunirent un assez grand nombre d'Indiens, mais le troupeau se dispersa encore, et ce ne fut enfin qu'en 1737 que le Père Pons réussit à établir la Réduction sur les bases solides où elle s'est maintenue constamment depuis, malgré les bouleversements auxquels ont été soumises la plupart des autres.

En 1769, cette Mission passa, après l'expulsion des jésuites, entre les mains des pères franciscains, qui la firent reconstruire presque en entier, en 1794. On

la divisa alors en deux parties : l'une pour les Chiriguanos qui étaient en plus grand nombre, et l'autre pour les Mataguayos; mais cette dernière, par suite de l'incurie naturelle de ses habitants, n'a jamais été dans un état bien prospère. L'habitation des pères, l'église et les écuries (*corrales*) furent entourées de murs épais en adobes, de manière à constituer un véritable fort, dans lequel tous les habitants pouvaient au besoin se retirer. Le nombre de ses habitants ne s'élevait pas, au commencement de ce siècle, au delà de 375.

20. Itau. — Un missionnaire du Collége de Tarija, nommé Lorenzo Ramo, fonda en 1791, dans la vallée d'Itau, une mission sur l'emplacement d'un village indien, appelé Tabarillo, et y fit élever un petit fort en adobes pour la défendre contre les attaques des tribus hostiles; mais les Indiens s'étant obstinément refusés à s'y fixer, il se décida à l'abandonner. Alors un capitaine, du nom de Tabicha Mini, l'invita à s'établir à quatre lieues plus loin vers le nord, dans la même vallée; ce qu'il fit, en donnant à la nouvelle réduction le nom de San-Miguel. Les Indiens qui l'occupaient étaient des Chiriguanos. A six lieues au nord se trouvait le village de Zapatira ou Zapatera, où on a élevé depuis un fort; et à neuf lieues on rencontrait celui de Chimeo, où il y a aujourd'hui une Mission assez florissante. A une lieue vers l'est, on voyait une petite peuplade de Chiriguanos, appelée Nacagaya, et une autre à cinq lieues, que l'on dési-

gnait sous le nom de Curaculi. Salinas était à l'ouest, et, entre les deux, on remarquait un autre village de Chiriguanos, appelé Ibuica-Tapuri. Carapari enfin occupait le sud, et on rencontrait au delà de nombreuses peuplades de Mataguayos et de Chaneses. Ces derniers envahirent la mission d'Itau en 1798; ils incendièrent la plus grande partie du village, et mirent au pillage toutes les habitations de la vallée. Ils tuèrent dans cette occasion cinq Indiens et emmenèrent soixante-deux captifs. Pour empêcher une seconde invasion, les Pères prirent la résolution d'enfermer dans un fort flanqué de quatre bastions l'habitation et les officines qui en dépendaient; grâce à cette précaution, la Mission résista avec succès à toutes les nouvelles attaques qui furent dirigées contre elle. A cette époque, le village d'Itau contenait trois cent quatre-vingt-sept habitants, dont cinquante-neuf chrétiens.

Outre les Missions dont il vient d'être question, il y en avait deux autres dans le district de la frontière de Tarija, qui s'appelaient Tariquea et Garrapatas, et qui étaient habitées par des Chiriguanos; mais ni l'une ni l'autre n'existaient plus à l'époque à laquelle se reporte cette revue. Il a déjà été question de la première au sujet d'une invasion que ses habitants firent dans la vallée de Salinas; je n'y reviendrai pas. Leur abandon eut lieu vers l'année 1788.

Il me reste à dire quelques mots d'une dernière Réduction dont il n'a pas été parlé jusqu'ici : elle est

située dans la province de Salta (qui dépend, comme on le sait, de la république Argentine ou de la Plata), à quatre-vingt-dix lieues environ de la ville de Tarija, et à un quart de lieue seulement de l'emplacement où s'éleva, en 1794, la ville d'Oran.

21° La mission de Nuestra Señora de Angustias de Centa était composée d'Indiens Vejoses et de Mataguayos. Elle fut fondée en l'année 1779, époque à laquelle on y construisit, pour sa défense, un fort en adobes, avec des bastions, une habitation pour les pères, et une église.

Les cases des Indiens étaient, dans le principe, construites sans ordre, et elles étaient à peine habitables; mais, en 1795, les Pères obtinrent d'eux qu'ils en élevassent de nouvelles en bois et en boue, qu'ils recouvrirent de chaume; avant cette époque, on avait établi, dans la Mission dont je parle, de grandes plantations de cannes à sucre, d'orangers et de limons, et des cultures étendues de froment, de riz et de légumes.

Quoique entourée de toutes parts d'Indiens barbares, de Chiriguanos au nord, de Matacos au sud, de Tobas à l'est, Centa n'eut jamais à souffrir d'attaques de leur part, mais sa population avait souvent des disputes avec les habitants de la nouvelle ville qui s'était élevée dans son voisinage. A la suite de l'une d'elles, les Indiens se retirèrent tous de la Mission, et gagnèrent les bois où ils vécurent quelque temps, et ils ne cédèrent aux instances

des Pères, qui les invitaient à se remettre sous leur direction, qu'à condition qu'on les fixerait à quelque distance d'Oran. Quelques uns des chefs indiens allèrent même à Salta pour en demander la permission au gouverneur.

On établit alors la Réduction à six lieues au sud d'Oran et à une lieue du fort de Pizaro, sur les bords du rio Bermejo. Tous les Indiens Vejoses s'y portèrent; mais les Mataguayos, qui ne vivaient pas toujours en parfaite harmonie avec eux, et qui craignaient le voisinage des Vejoses barbares, dont les premiers villages n'étaient qu'à deux lieues, résolurent de retourner à l'ancienne Mission. Ces derniers étaient, en 1800, au nombre de quatre-vingt-treize. Les Vejoses établis dans la Réduction nouvelle comptaient, à la même époque, quatre cent vingt-sept âmes, dont cinquante-trois étaient déjà converties à la religion chrétienne.

Aux détails qui viennent d'être donnés j'en ajouterai, pour terminer, quelques autres d'une nature plus générale, sur le mode d'administration des Missions.

Les Capitans ou Caciques que les Indiens reconnaissaient, lorsqu'ils étaient encore à l'état sauvage, conservaient leur prééminence dans les Réductions; on leur donnait, comme une nouvelle marque de distinction, un bâton à poignée d'argent (1); et ils avaient,

(1) Aujourd'hui la canne à pomme d'argent est donnée dans les

dans l'église, un siége d'honneur. La dignité de Capitan était héréditaire; mais il n'en était pas de même quant aux autres fonctionnaires indigènes qui portaient le titre de Gouverneurs, de Lieutenants, d'Alcades, et d'Agents du fisc. L'élection de ces personnages se faisait chaque premier jour de l'an, avec toute la solennité possible; et, à la même époque, ceux qui avaient occupé antérieurement ces emplois, venaient remettre leurs insignes entre les mains du Père principal qui profitait de cette occasion pour les louer ou les blâmer publiquement de la manière dont ils avaient rempli les fonctions qui leur avaient été confiées. Le rôle principal du gouverneur, de son lieutenant, et des alcades, était de réunir la population de la Mission à l'église, et de faire la petite police. Les agents fiscaux ne leur venaient guère en aide que lorsqu'il s'agissait de la répartition des aliments, et surtout des viandes qui se distribuaient de temps à autre aux habitants. Mais dès qu'il s'agissait d'une intervention plus active, ces fonctionnaires n'étaient plus que des canaux par lesquels passait la volonté du Père. Ainsi, s'il se commettait quelque excès, ou un crime dans la Réduction, le gouverneur, le lieutenant ou l'alcade en donnaient aussitôt connaissance au Père, et apprenaient de lui la peine qu'ils devaient appliquer aux délinquants. Les punitions le plus

villages de la Bolivie, et dans le Pérou, aux Alcades indiens, comme signe de leur mandement.

souvent employées étaient la prison, le pilori ou le fouet.

Des ordres sévères étaient donnés pour que les Indiens de la mission n'entretinssent aucune communication avec les établissements espagnols, mais ces ordres n'étaient pas partout également bien exécutés. Ils l'étaient cependant très rigoureusement, si ces communications avaient pour but l'introduction de l'eau-de-vie.

Les devoirs religieux occupaient, comme on doit le penser, une grande partie des moments des Indiens qui composaient les Missions ; cependant il n'y avait que les plus jeunes qui y fussent absolument tenus ; ceux qui étaient mariés s'en dispensaient souvent, plus ou moins. Le matin, au lever du soleil, tous les habitants étaient appelés à l'église et y entendaient réciter les articles de la doctrine chrétienne alternativement, un jour en espagnol, et un autre en leur langue propre.

Au coucher du soleil, ils étaient réunis de nouveau pour entendre les prières du soir et ils se retiraient ensuite pour la nuit. Dans les réductions récemment établies, toutes les prières étaient dites par les Pères ; mais, lorsqu'il se trouvait déjà dans le village quelques jeunes gens suffisamment instruits, c'était l'un d'eux qui les faisait sous leur direction.

Les jours où les Pères expliquaient à leurs ouailles quelques points de doctrine ou un mystère de la religion (ce qui avait lieu tous les diman-

ches et les jours de fête), un des fonctionnaires répétait les explications dans la langue du pays.

Enfin, chaque année, à l'époquo du carême, les pères soumettaient leurs disciples à une sorte d'examen; et ceux qui s'en sentaient capables se confessaient et communiaient. Mais en cela chacun était libre do faire ce que bon lui semblait; aucune espèce de contrainte n'était exercée sur eux. Il en était de même du baptême, qui ne se donnait qu'à ceux qui le désiraient et qui avaient séjourné dans la Mission un temps suffisant pour qu'ils eussent quelque idée de ce qu'ils allaient recevoir.

Les Pères faisaient chaque jour la visite des malades, leur appliquaient les remèdes et les secours dont ils pouvaient avoir besoin, et les administraient quand cela était nécessaire. Les mariages avaient lieu selon les rites de l'église chrétienne. Les enterrements se faisaient de même. Il y avait à cet effet un cimetière attenant à l'église; mais il va sans dire que les Indiens baptisés y étaient seuls ensevelis. Les autres habitants de la Réduction, que l'on nommait, comme il a été dit, des Catéchumènes, et qui formaient en général la masse do la population, étaient enterrés en dehors du village.

Tous ces services rendus par les Pères missionnaires à leurs troupeaux l'étaient gratuitement, et ils entreprenaient au même titre l'éducation des enfants. A cette fin, il y avait constamment, attachées à l'habitation, des écoles où les garçons et les filles ap-

prenaient, dans des divisions séparées, le catéchisme, la lecture, un peu de chant, à filer, à coudre, etc. Les élèves les plus avancés servaient de maîtres aux autres. A quelques enfants enfin, on enseignait également la musique et divers arts mécaniques.

Quelque économie qu'on y mît, on comprend que ces établissements ne pouvaient se fonder qu'au moyen de sacrifices souvent considérables. Toutefois c'était par des aumônes que beaucoup d'entre eux furent élevés. Il faut dire que le gouvernement aidait aussi très fréquemment à leur fondation au moyen de sommes assez considérables, sommes qui se sont élevées quelquefois jusqu'à trois ou quatre mille piastres (trente ou quarante mille francs) pour une seule Mission.

Les frais d'alimentation auxquels les fondateurs des Réductions étaient constamment obligés de subvenir pendant les premiers temps où les Indiens étaient occupés à élever les habitations, absorbaient une bonne partie de ces fonds. Plus tard l'établissement se suffisait en général à lui-même, au moyen des plantations et des semis qui se faisaient dans son voisinage, et surtout par l'élève de bétail, dans les fermes ou *estancias* qu'elle créait dans des sites convenables. Chaque année les bestiaux étaient comptés sous les yeux de l'autorité, et les nouveaux-nés étaient marqués au fer rouge, du sceau de la mission.

Les cultures consistaient, selon la nature du climat, en plantations de cannes, de cotonniers et

d'arbres fruitiers, ou en semis de maïs, de haricots, de riz, etc. Il y en avait qui dépendaient de la commune, et dont les fruits revenaient à la Direction; mais chaque habitant avait au moins, à lui, quelques cotonniers d'où il tirait les matériaux propres à se vêtir ; et beaucoup d'entre eux avaient quelques têtes de bétail. La plupart des Missions pouvaient par ces moyens se suffire entièrement à elles-mêmes après quelques années d'existence, et beaucoup d'entre elles avaient un surplus qu'elles vendaient ou échangeaient contre les articles qui leur étaient apportés par quelques commerçants de Santa-Cruz et de Valle-Grande, de Laguna ou de Tarija. Mais les Pères ne permettaient aux Indiens de se défaire des objets de première nécessité, que lorsqu'il était bien démontré qu'ils pouvaient s'en passer.

L'habillement ordinaire des Indiens des Réductions consistait en une chemise courte et un pantalon. Les femmes portaient le *tipoi*.

Le tableau qui suit complétera les idées que j'ai essayé de donner dans ce chapitre, sur l'ensemble des Missions de Tarija. J'ai marqué, dans la troisième colonne, la latitude des Réductions, telle qu'elle est donnée dans l'ouvrage que j'ai cité. La dernière colonne indique le nombre de bestiaux que possédait, vers une même époque, chacune d'elles. On pourra en inférer jusqu'à un certain point quelle était alors leur prospérité relative.

Tableau de l'état des Missions de Tarija vers la fin du XVIII[e] siècle,
D'APRÈS FRAY ANTONIO TOMAJUNCOSA.

NOMS DES MISSIONS.	INDIENS QUI LES COMPOSAIENT	POSITION GÉOGRAPHIQUE. LATITUDE.	POPULATION EN 1799.	NOMBRE DE BESTIAUX (1).
1. Piray. . . .	Chiriguanos	18° 40'	1,630	1,293
2. Florida . . .	—	18 42	493	1,195
3. Cabezas. . .	—	18 58	1,440	2,784
4. Abapo. . . .	—	19 00	1,648	2,000
5 Mazavi . . .	—	19 24	1,384	387
6. Igmiri . . .	—	19 26	550	216
7. Tacurù . . .	—	19 28	313	273
8. Zaypurù. . .	—	19 31	877	609
9. Tapuita. . .	—	19 36	553	593
10. Tacuarembo .	—	19 38	1.431	160
11. Borapucuti. .	—	19 39	719	354
12. Piriti. . . .	—	19 42	798	312
13. Ubay. . . .	—	19 45	874	457
14. Parabiti. . .	—	19 58	756	666
15. Tayarenda : .	—	19 20	362	562
16. Iti	Chaneses	19 22	1,014	843
17. La Tapera . .	Chiriguanos . . .	19 28	67	435
18. Azero . . .	Chaneses	19 16	485	1,835
19. Salinas . . .	Chiriguanos et Mataguayos . . .	21 37	375	4,727
20. Itau	Chiriguanos . . .	21 18	387	916
21. Centa . . .	Mataguayos et Vejoses	23 15	520	2,566
			16,576	23,183

(1) Dans ces chiffres sont compris, non seulement les bêtes à cornes, tels que bœufs moutons et chèvres, mais également les chevaux et les mules, qui n'étaient, au reste, jamais en grand nombre.

CHAPITRE XII.

TARIJA (*Suite*).

J'étais établi depuis quelques jours chez le docteur Cainzo, dont je ne quittais guère la maison que pour aller prendre mes repas chez Doña Pancha, quand arriva le général O'Conor. Ce ne fut pas sans émotion que je pris la main que m'offrait ce vétéran, sorti de l'école du grand Bolivar. Je fus touché d'apprendre qu'averti par une lettre de Santa-Cruz que je projetais de traverser le Pilcomayo au voisinage de San-Luis, il m'y avait attendu plus d'un mois dans une ferme qu'il y possédait. Il n'avait quitté son poste que lorsqu'il y avait été obligé par les pluies, dont la venue coupe les communications avec la ville durant une partie de l'année.

Les sentiments affectueux que me témoigna le général O'Conor ne se démentirent jamais. Tel je le vis le jour de notre première rencontre, tel je le trouvai toujours : un des hommes les plus intelligents, les plus loyaux et les plus désintéressés que j'aie connus.

On s'étonnera sans doute qu'un personnage semblable se trouvât pour ainsi dire enterré dans le fond d'une province bolivienne, lorsqu'il pouvait peut-être encore jouer un rôle considérable. Pour le faire

comprendre, il faudrait entrer dans des détails qui ne peuvent trouver place ici.

Je me contenterai de dire en quelques mots comment il lui arriva d'aborder ce canton retiré de l'Amérique.

François Burdett O'Conor appartient à une des meilleures familles de l'Irlande, dont il eut le malheur d'être l'enfant cadet. Son père avait, à ce qu'il paraît, des opinions politiques très avancées, et il se trouva, par cette raison, l'objet de poursuites assez vives de la part du gouvernement : il passa une partie de sa vie en prison.

Roderick, le fils aîné, après avoir hérité des biens de ses pères, fréta un navire qu'il remplit de colons, et alla chercher dans la terre de Diemen une patrie plus conforme à ses goûts.

Feargus, son autre frère, est trop connu de tout le monde pour qu'il soit nécessaire d'en parler ; il est devenu un des principaux chefs des Chartistes du Royaume-Uni.

L'enfance du jeune Francis se passa à chasser des renards et à faire de temps à autre des escapades hors la maison paternelle. Cette habitude lui valut l'animadversion de l'auteur de ses jours, qui cependant le faisait ordinairement poursuivre et ramener au logis. Il m'a souvent raconté comment il avait été la cause innocente de la destruction du château de ses ancêtres. Il fondait un jour du plomb pour en mouler des balles, lorsqu'on l'appela pour dîner.

Pendant l'absence qu'il fit, quelques charbons échappés du réchaud mirent le feu au vieil édifice, et les flammes s'étendirent avec une telle rapidité qu'il devint impossible de les maîtriser.

Après la mort de son père, il demeura quelque temps avec son frère, qu'il aida à liquider ses biens. Le soulèvement de la Colombie eut lieu sur ces entrefaites, et l'on vit commencer cette longue guerre qui devait amener enfin l'indépendance de toute la terre ferme de l'Amérique espagnole. L'occasion lui parut bonne pour se faire dans le monde une position honorable. Il consulta à ce sujet son parrain, sir Francis Burdett, et obtint avec son assistance le grade de lieutenant-colonel, dans la troupe qui venait de se former, sous le nom de Légion Irlandaise, pour aller au secours du Libérateur.

Embarqué alors avec seize cents de ses compatriotes, il abandonna l'Europe, et arriva peu de temps après à l'île de Margarita, sur les côtes de la Colombie. Mais ce ne fut qu'après de nombreuses vicissitudes de fortune, et après avoir lutté longtemps contre la faim et la maladie, que cette troupe, réduite de plus des trois quarts avant même d'avoir combattu, se réunit à l'armée libératrice. Sur les plages sanglantes de Rio-Hacha, de Santa-Marta et de Carthagène, O'Conor vit périr jusqu'au dernier homme de son régiment. Lui seul vécut pour voir l'accomplissement de l'œuvre de l'indépendance. Envoyé à Panama pour lever des troupes, il s'embarqua de là pour le

Pérou, avec mille soldats qu'il réussit à enrôler, et avec des armes et des munitions pour deux mille autres. Une tempête le sépara des deux tiers de ces recrues, et il ne débarqua enfin qu'avec de grandes difficultés les trois cent soixante hommes qui lui restaient. Ce fut à Patabilca qu'il joignit Bolivar. Il le voyait pour la première fois.

Le Libérateur l'éleva bientôt au grade de colonel, et à celui de chef de son état-major, à la suite d'une mission difficile (1) dont il s'était brillamment acquitté.

Dès ce moment, il accompagna l'illustre chef durant tout le cours de son aventureuse campagne, jusqu'à ce que, après la bataille d'Ayacucho, qui eut lieu le 9 décembre 1824, il entrât dans le haut Pérou, avec le général Sucre qui le chargea de libérer la province de Tarija. Mais il ne se fixa définitivement dans ces lieux qu'après avoir essuyé beaucoup de nouvelles traverses. Il fut promu au grade de général de division par le président Don Andres Santa-Cruz; mais depuis lors il n'a plus eu l'occasion de servir activement dans l'armée de sa patrie adoptive.

Les dernières années de cette vie si agitée se passent doucement au milieu des travaux de l'agriculture, et à l'amélioration des biens immenses que possède le général entre Tarija et la frontière.

---

(1) C'était la reconnaissance de la place forte de Corongo.

Revenons aux habitans de Tarija, aux mœurs desquels je m'initiais de plus en plus. L'époque de l'année où j'étais arrivé prêtait merveilleusement à des études de ce genre. Aux approches de la semaine du carnaval, Tarija est, en effet, livré à un entrain qui est loin d'exister aux autres époques de l'année. Les bons Frères de saint François semblent avoir fermé les yeux et sommeiller pendant ces jours que les traditions ont appris aux Tarijeños à consacrer à une longue orgie. Dans les autres villes de la République, l'on est bien loin en arrière des Tarijeños sous ce rapport.

Mais il n'est pas besoin d'être arrivé au Carnaval proprement dit pour voir le commencement des fêtes; on en a un avant-goût dix jours auparavant; il s'agit du Jeudi des Commères (*Jueves de Commadres*), dont nous n'avons, je crois, aucun équivalent en France.

Pour peu que l'on se mêle à la société de Tarija, on est étonné du nombre vraiment disproportionné des gens qui se disent « Compère » ou « Commère » ; et c'est en vain que l'on cherche les filleuls. J'ai eu l'explication de ce problème le jour dont j'ai parlé. Le fait est que pour user entre eux d'un degré de familiarité plus grand que dans les cas ordinaires, les jeunes gens ont imaginé de se lier par une sorte de parenté, basée sur le baptême de poupées de sucre que l'on vend à cet effet dans plusieurs boutiques de la ville.

Je me trouvais en visite, le jeudi des commères, dans une des meilleures maisons de Tarija, lorsque je vis entrer une petite *chola* (1), tenant à la main un grand plat, sur lequel, entourée de fleurs et de feuilles, gisait une des poupées dont il a été question. Ce fut là que l'on m'expliqua ce qu'il en était, et je reçus et acceptai l'invitation d'assister à son baptême. Je m'y rendis dans la soirée avec le docteur Caïnzo, et nous trouvâmes déjà réunis quelques amis de la maison. Le futur compère parut bientôt avec un panier de bouteilles de liqueur, destinées à remplacer l'eau du Jourdain. La commère, de son côté, avait préparé aussi quelques rafraîchissements. Le premier acte de cette folie commença aussitôt. Les acteurs se déguisèrent de leur mieux en s'affublant de tout ce qui leur tombait sous la main pour remplir leur rôle respectif: l'un de curé, les autres de sacristains, de témoins, etc. Tout cela se passa bien vite. Il n'en fut pas de même du second acte où figuraient les bouteilles de liqueur. Celui-là dura jusqu'au matin. L'habitant paisible qui aurait passé, au lever du soleil, sous les fenêtres de cette chapelle improvisée y aurait pu reconnaître, peut-être, encore, dans les sons expirants d'une guitare, l'air d'un de ces pas nationaux appelés *bailesitos*, dont aucune danse, importée dans les salons de Tarija,

(1) Métis d'Espagnol et d'Indienne.

n'était encore venue troubler le règne presque absolu.

Le jeudi qui suit, celui, par conséquent, qui précède immédiatement le carnaval, porte le nom de Jeudi des Compères (*Jueves de Compadres*) ; c'est une répétition de l'autre ; on peut dire, de plus, qu'à Tarija il commence le carnaval, qui dure ainsi toute une semaine ; et c'est une bien singulière semaine, je vous assure, lecteur, que celle du carnaval à Tarija. — Quelle riche mine à exploiter pour un observateur de sang-froid ! — Mais ce n'était pas chose bien facile que d'être acteur (il fallait l'être pour observer), et de sang-froid ; car la scène entière se passait au milieu des vapeurs enivrantes de l'alcool. Que de fois ma tête vacilla à l'épreuve ! Souvent il me semblait que je rêvais, en voyant tourner autour de moi ces figures bouillantes d'animation ; mais j'étais bien éveillé, et tout cela tournait bien effectivement.

Dans les réunions qui ont lieu durant ces fêtes, à Tarija, toute cérémonie est bannie ; devant les jarres de chicha, la formalité et l'étiquette font place au plus intime des pêle-mêle ; le verre circule sans cesse ; refuser une coupe offerte, c'est presque faire une insulte. La jeune fille qui veut conserver sa présence d'esprit ne le peut pas, et la mère qui la surveille ne le peut pas davantage. — Bien des choses se disent et se font durant ces moments, dont on rougira peu après !

La coutume un peu barbare en vertu de laquelle on doit, bon gré mal gré, accepter toutes les liqueurs qui vous sont présentées, porte le nom d'*obligo* ; elle est en

pratique dans toutes les villes de la Bolivie, mais nulle part elle n'est plus impitoyable qu'à Tarija. Je me souviens d'avoir vu une fois un individu se placer devant une jeune fille, une bouteille de liqueur et deux verres à la main, et y rester jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus une goutte; à chaque verre qu'il avalait il fallait que son *obligada* en bût exactement la même proportion.

En ma qualité d'étranger, je me trouvai particulièrement en butte à ce genre d'attaques, de la part du beau sexe tarijenien; et, quoiqu'il ne me fût pas très difficile de tenir tête à un ou deux de ces adversaires, cela l'était, je l'avoue, dès qu'il s'agissait d'un combat plus inégal. Je m'avisai alors d'un expédient : je conservais la liqueur dans la bouche, sans l'avaler, et je l'essuyais ensuite tout doucement avec mon mouchoir; ou bien, je l'expédiais, sans que cela parût, dans quelque coin. Mais ce stratagème ne me réussit pas toujours, et je fus obligé d'en employer d'autres que je ne détaillerai pas ici.

Quant à la chicha, il fallut en prendre mon parti. Je dois dire, au reste, que cette boisson est d'une nature très bénigne, et qu'il est possible d'en boire des quantités vraiment prodigieuses sans en éprouver aucun mauvais effet (1). Elle est, sous ce rapport, bien préférable aux bières de l'Europe.

(1) Ces qualités de la chicha dépendent surtout, je crois, de ses propriétés diurétiques.



Il y a un autre objet qui joue dans ces fêtes un rôle presque aussi capital que la chicha et les liqueurs : c'est l'amidon, dont on fait des poudres de diverses couleurs, mais le plus souvent blanches, connues sous le nom de poudres du carnaval (*polvos de carnaval*). L'usage que l'on fait de ces matières varie ; mais c'est aux yeux qu'elles sont spécialement destinées, et il faut être sans cesse sur ses gardes, si l'on veut conserver à ces organes leur humidité naturelle. Je dois dire que, pour mon compte, j'en ai beaucoup souffert. Après les yeux, c'est la chevelure qui sert de point de mire le plus ordinaire des *polvos*.

Lorsqu'un nouvel arrivant se présentait dans un des réceptacles de folie dont il a été question, le mode le plus technique de le recevoir était de lui casser sur la tête deux ou trois œufs, dits *huevos de carnaval* (1), et d'essuyer l'eau qui s'en écoulait au moyen de quelques poignées d'amidon. La pâte qui se formait était ensuite étalée, et formait sur la tête une espèce de casque qui la protégeait très efficacement contre toute nouvelle atteinte. J'ai vu quelques pauvres femmes assez peu satisfaites de voir leurs beaux cheveux disparaître sous ce nouveau

(1) Ce sont des œufs dont on a vidé le contenu naturel, pour le remplacer par une eau de senteur qui est ordinairement d'un vif carmin. Il y a beaucoup de maisons où les œufs ne se vident jamais que par de tout petits pertuis, afin que les coquilles puissent être utilisées de la sorte.

genre de bonnet. On devine aisément, et sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer, l'immense parti que l'on peut tirer des œufs, en s'en servant comme de projectiles.

Tant que durent les fêtes, la liberté d'action est portée à un tel point, qu'il est entendu que, sans aucune espèce d'invitation, on peut se présenter dans toutes les réunions qui ont lieu dans la ville, y demeurer tant que l'on veut, et y faire ce que bon il semble. Les journées se passent ainsi à voyager d'un bal à un autre; et la nuit de même. En général, pendant toute la durée du carnaval, on n'a aucune heure, ni aucun lieu fixe pour se reposer. On dort là où le sommeil prend, et souvent où le hasard conduit.

Ainsi qu'à Santa-Cruz de la Sierra, il y a à Tarija une très grande disproportion entre le nombre des hommes et celui des femmes, d'où il résultait souvent qu'il n'y avait pas assez d'hommes pour faire danser les filles. C'est pour cela qu'on eut l'idée, dans quelques maisons, lorsque le nombre des danseurs se trouvait au complet, de fermer les portes à clef, en refusant absolument la sortie à qui que ce fût. Une fois, la patience des prisonniers s'étant lassée sans que pour cela l'inexorable maîtresse voulût se dessaisir de ses clefs, il fallut enfin, pour s'échapper, faire sauter les serrures.

Les danses en usage au carnaval de Tarija ne diffèrent de celles que l'on y pratique en temps ordinaire que par un entrain tout particulier. Les chants

qui les accompagnent se font remarquer par des caractères analogues. Dans les moments de repos, qui étaient peu nombreux, on se réunissait pour chanter en chœur; les verres, pendant ce temps, continuaient à circuler. Vers minuit, on était appelé dans une autre pièce, où se trouvaient étalés de grands morceaux de viande rôtie, que l'on dévorait à qui mieux mieux; ils étaient suivis de ragoûts fortement pimentés, qui excitaient à faire de nouvelles libations. Pendant que les uns continuaient à danser, d'autres dormaient sur les bancs, ou dans quelque chambre voisine; on voyait quelquefois deux individus sur le même lit. Il y en avait enfin qui ne dormaient pas, mais dont la liqueur avait singulièrement modifié l'allure.

Comme on le doit bien supposer, il devait naître d'un tel état de choses des scènes assez singulières, quoique pas toujours très poétiques. En voici un exemple dont je me souviendrai longtemps. J'errais un peu à l'aventure dans la ville, lorsque, voyant ouverte la maison d'une jeune femme de bon ton, à laquelle on avait expédié quelques minutes auparavant un messager, pour l'inviter au bal, j'y entrai. Le logis paraissait désert. J'allais rétrograder, lorsqu'en poussant une dernière porte, je me trouvai dans la chambre à coucher. Voici ce que j'y vis : l'invitée était étendue sur son lit, ivre morte; sa bouche était remplie de gros morceaux de rôti..... Le messager était assis à côte d'elle, également ivre, la tête inclinée

sur l'oreiller, et la figure baignant dans une mare de produits stomacaux.....

Je sortis sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le repos de ce joli groupe.

Enfin, c'est surtout pendant les orgies du carnaval qu'ont lieu de bizarres mariages, qui ne le cèdent en rien aux unions de *Gretna-Green*, et qui ne sont pas moins valides. Ils se font *en surprenant le curé*, comme on dit (*sorprendiendo al cura*). Il y en eut un pendant mon séjour; mais je ne fus pas assez heureux pour en être témoin. Le soir que le mariage fut célébré, le Provisor fut réveillé en sursaut, et, en se mettant sur son séant, il vit un jeune homme et une jeune fille, à genoux au bord de son lit, qui lui déclarèrent qu'ils désiraient être unis par les liens du mariage. Derrière eux étaient d'autres personnes qui servaient de témoins. Le curé leur donna aussitôt, et sans autre formalité, la bénédiction nuptiale. Ces unions par surprise ont aussi lieu dans d'autres parties de l'Amérique, mais elles ne se font pas toujours comme à Tarija. Il arrive, par exemple, qu'à la fin de la messe, au moment où le curé étend les bras pour donner la bénédiction, les futurs se lèvent et prennent à témoin les assistants que leur désir est d'être unis l'un à l'autre. Il n'en faut pas davantage pour qu'ils soient aussitôt reconnus comme mari et femme.

CHAPITRE XIII.

TARIJA (*Suite*).

Outre les divertissements dont il a été question dans le chapitre précédent, il en est un autre qui n'occupe pas une petite place dans les loisirs de l'habitant de Tarija : je veux parler des combats de coqs. Les hommes ont, pour ce jeu barbare, répandu d'ailleurs dans toute l'Amérique espagnole, une véritable passion.

L'aristocratie mâle de la ville ne manque jamais, les jeudis et dimanches, de se rassembler dans le petit amphithéâtre érigé à cet effet par le gouvernement ; et c'est chose curieuse de voir avec quelle attention on examine, avec quel soin on pèse, d'abord à la vue, puis à la balance, les valeureux gallinacés ; puis discussions et chicanes. Les paris sont ouverts, débattus et enfin acceptés. On s'occupe ensuite d'armer les oiseaux duellistes ; les armes naturelles ne produisent pas des résultats assez prompts. L'éperon corné de la patte gauche est abattu par un trait de scie et remplacé par une large lan-

(1) Le gouvernement en fait tous les ans l'adjudication au plus offrant. L'adjudicataire prélève ensuite un droit d'entrée sur chaque spectateur.

cette solidement ajustée. Elle est protégée par une gaîne, afin que son tranchant ne s'émousse point avant le moment d'être mis en réquisition. Les oiseaux sont ensuite présentés l'un à l'autre, chacun tenu par son parrain. Leur premier geste, diversement interprété, amène ordinairement quelques nouveaux paris. Enfin la sonnette du juge des jeux appelle le silence des spectateurs, et il est tel, dans ce moment, qu'on entend le bruissement des plumes qui se hérissent sur le cou tendu des combattants. Le combat est commencé, et toute l'âme des parieurs semble s'élancer de leurs yeux fixes pour animer le courage de leurs héros. Mais ce n'est certes pas cette vertu qui manque aux pauvres *gallos;* tout leur sang s'échappe le plus souvent avant qu'ils se soumettent. Quand l'un d'eux recule, il est aussitôt déclaré vaincu.

Les combats de coqs et les dés sont les ennemis les plus acharnés des bourses tarijeniennes; mais aussi est-il plus d'un petit capitaliste qui leur doit tout son avoir. Le cirque dont il vient d'être question est une dépendance du marché des comestibles. Cet édifice consiste en un corridor couvert qui entoure une cour assez spacieuse. Les marchands s'y accroupissent au milieu de leurs sacs et de leurs paniers. Ils paient au gouvernement une légère rétribution, et ils sont tenus de vendre leurs denrées au taux fixé par la police. La curiosité me conduisait souvent de ce côté, dans l'espérance que j'y décou-

vrirais quelques uns des fruits savoureux pour lesquels on m'avait toujours fait croire que Tarija était fameux. Je me hâte de dire que, sous ce rapport, Tarija ne m'a fait éprouver que des déceptions. Combien je trouvai Cinti plus riche, malgré sa pauvreté! On m'assura, il est vrai, que, cette année, la grêle avait causé dans les vergers des dommages considérables. Mais je comprenais difficilement, je l'avoue, que cette raison eût suffi pour modifier la qualité des fruits. Les pêches que je vis étaient certainement très inférieures à nos plus vilaines pêches de vigne, et, pendant toute la saison, je n'en trouvai pas une seule qui fût complétement mûre. Le raisin était un peu meilleur, mais bien au-dessous de notre bon raisin de Fontainebleau : son grand défaut était d'avoir la pellicule démesurément épaisse. Les noix étaient très communes. Les pommes et les poires me semblèrent être d'une seule sorte et très médiocres. Les figues étaient abondantes et bonnes. C'est la grande variété brune que j'y vis ; la verte paraît y être inconnue. Quant aux fruits des pays chauds, tels que les bananes, les ananas, etc., il n'y en a aucun.

Les légumes que je rencontrai sur le marché de Tarija n'étaient pas non plus très variés. La pomme de terre jaune et ronde est la seule variété de cette espèce qui y paraisse. Le chou se cultive dans les environs, mais il ne pomme jamais ; les navets, les carottes, les artichauts et les choux-fleurs y sont rares,

surtout le dernier ; le poireau, le panais et le radis paraissent y être à peu près inconnus. L'oignon ordinaire est très commun, mais il est petit. Le maïs, dont j'ai déjà parlé, et la pomme de terre forment, en définitive, le fond de la nourriture des gens pauvres de la ville.

Le pain de froment se rencontre assez abondamment ; mais, comme il est assez cher, il n'y a que la classe aisée qui puisse s'en nourrir.

Le sucre est également très cher, et vient presque tout de Santa-Cruz de la Sierra ou d'Oran.

Je ne dois pas oublier un autre produit végétal dont le rôle dans les cuisines de Tarija, et en général dans toute l'Amérique espagnole, est bien plus considérable qu'on ne peut se l'imaginer en France : je fais allusion au piment ou *aji* (prononcez *ahi*). Il n'est guère de ragoût où l'on n'en introduise, et quelques espèces de *chupé* (1) en sont rouges. Ceux-là portent spécialement le nom de *ajiës*, et sont en très grande estime parmi les *chicheros*. Les gens de la classe inférieure font de ce condiment, je pourrais presque dire de ce légume, un abus extraordinaire. Un *chupé* assez pimenté pour emporter la

---

(1) Le *chupé* ordinaire, ou national, est une soupe claire, dans laquelle nagent des morceaux de mouton ou de bœuf, des pommes de terre et des oignons. Dans le *chairo*, qui est le chupé des Indiens de la Puna, les pommes de terre fraîches sont remplacées par des pommes de terre gelées (*chuno*). Enfin, dans le *pebré*, on ajoute aux légumes précédents des aracachas (racine de l'*Aracacha esculenta*).

bouche à une personne inaccoutumée leur paraît souvent presque insipide.

Au Pérou, où, ainsi qu'en Bolivie, la monnaie de cuivre est inconnue : la plus petite pièce d'argent (le *cuartillo*) a encore, à peu de chose près, une valeur de quinze centimes ; mais ces menues pièces sont si rares, qu'on ne les voit guère qu'à Lima. A Arequipá et à Cusco, la plus petite valeur métallique est le *medio*, qui vaut trente centimes. Eh bien, dans ces villes, et même dans plusieurs autres, ce sont les gousses de piment rouge (*aji colorado*) qui tiennent lieu de nos monnaies de cuivre.

Veut-on aller au marché, on commence par troquer un *medio* contre des piments. On en a vingt-quatre pour cette somme, et, avec chacun d'eux, on peut se procurer un objet différent. Le *medio* est donc considéré dans ces endroits comme une pièce de vingt-quatre piments. Mais pour que le piment serve de monnaie courante, il faut qu'il soit intact ; dès que la gousse commence à s'user, ou qu'elle perd sa queue, elle n'est plus bonne qu'à être mangée, et elle est refusée dans le commerce.

Sur l'aperçu rapide que j'ai donné du marché de Tarija, on peut se faire une idée assez exacte de son climat, qui se rapproche beaucoup de celui de quelques parties de la France. L'élévation du sol de la vallée est d'environ 1,770 mètres (1) au-dessus du

(1) Cette hauteur a été calculée sur le point d'ébullition de l'eau :

niveau de la mer. La température moyenne de l'année est à peu près de 13 degrés centigrades. Le mois le plus froid dans cette partie de la Bolivie est celui de juin, pendant lequel le thermomètre s'abaisse continuellement au-dessous de zéro, la nuit. Les froids viennent ordinairement par accès subits ; ils durent environ une semaine, et l'atmosphère se tempère presque aussi subitement qu'elle s'était refroidie. Le ciel s'obscurcit souvent et persiste ainsi quelquefois durant plusieurs jours ; mais une fois que l'on se trouve dans la saison sèche, il ne pleut plus pendant les six ou huit mois qu'elle dure. Sous ce rapport, cette époque de l'année diffère de ce que l'on nomme la saison sèche, au Brésil, où il y a presque constamment de temps à autre quelque orage.

Les conditions hygiéniques dans lesquelles se trouve bâtie la ville de Tarija sont excellentes ; aussi les maladies que l'on y observe sont-elles en assez petit nombre, et dépendent-elles en général d'écarts de régime. La dyspepsie et la dysménorrhée sont les affections pour lesquelles j'ai été consulté le plus fréquemment. Les fièvres d'accès sont fréquentes dans quelques parties des environs, et je remarquai que beaucoup d'autres maladies affectaient souvent une forme analogue, découverte qui me permit de faire à peu de frais un assez bon nombre de miracles.

---

elle ne doit, par conséquent, être regardée que comme une mesure approximative.

Pendant tout le temps que dura mon séjour, je ne vis pas un seul cas de phthisie pulmonaire.

Je crois avoir dit que lors de mon arrivée à Tarija mes deux collègues en médecine m'avaient reçu avec une certaine affabilité; mais cette bonne intelligence ne dura pas longtemps. L'un de mes rivaux, le docteur S., surtout, supportait avec peine que je lui fisse concurrence; et il cherchait sans cesse le moyen de faire tomber en discrédit la science médicale du jeune *francès*.

Cette occasion se présenta enfin, du moins c'est ce qui lui sembla, et il la saisit avec empressement. Une vieille dame, assez riche, souffrait depuis longtemps d'une tuméfaction considérable du ventre. Elle fit appeler le docteur S., et elle commença, sous sa direction, un traitement curatif qui durait déjà depuis plusieurs mois lorsque j'arrivai. Voyant que son état, loin de s'améliorer, empirait au contraire tous les jours, ses parents lui conseillèrent de m'appeler en consultation. Le docteur S., que je rencontrai au lit de la malade, me fit l'histoire de la maladie, et donna comme son opinion que l'enflure était causée par une obstruction de l'intestin (*una obstruccion*); et il plaida fortement pour la continuation du traitement purgatif qu'il faisait suivre à sa malade dans le but de vaincre cette maladie obstinée. Je constatai de mon côté que l'intestin était sain, et que c'était le cœur qui était malade; et après avoir essayé, mais en vain, de démontrer à mon confrère que son *obstruccion*

n'était qu'une hydropisie consécutive à la maladie du cœur, nous nous séparâmes. Le docteur S. ne manqua pas de publier que j'étais tombé au sujet de sa patiente dans une suite d'erreurs.

Quinze jours ou trois semaines après, on m'appela de nouveau, et je trouvai cette fois la malade dans un état désespéré. Elle avait donné congé au docteur S., et désirait que je lui donnasse des soins; j'y consentis volontiers, mais j'eus soin d'avertir ses parents qu'il n'y avait plus de ressource. Je cessai même, au bout de peu de jours, tout traitement, et je ne m'occupai que d'alléger les souffrances qui accompagnèrent ses derniers moments.

A peine eut-elle rendu le dernier soupir que mon impitoyable rival s'empressa de dire que l'erreur dans laquelle j'étais tombé au sujet de la nature vraie de sa maladie, et le traitement qui en était résulté, avaient été les seules causes de sa mort; que si la pauvre dame fût restée entre ses mains, elle eût été infailliblement sauvée.

Dans un semblable état de choses il n'y avait qu'un seul moyen possible de faire éclater la vérité, c'était de faire l'ouverture du corps en présence de témoins, et de constater le véritable siége du mal. Mais jamais il ne s'était pratiqué d'autopsie dans le pays. Dès que la famille en entendit parler, elle s'empressa de faire enterrer le corps. Je m'adressai alors au préfet (qui était un homme de progrès), et non seulement j'obtins de lui tous les pouvoirs néces-



saires pour agir, mais il déclara qu'il assisterait lui-même à l'autopsie, ainsi que l'intendant de police de la ville et le procureur de la République (*Juez de Letras*). Il somma en même temps le docteur S. et les autres personnes *de l'art* qui se trouvaient à Tarija d'y assister également, et il fit procéder, sans retard, à l'exhumation. Toutes les autres notabilités de la ville, parmi lesquelles se trouvaient le Provisor et un assez grand nombre de femmes, se rendirent aussi au cimetière à l'heure indiquée, et l'autopsie eut lieu sur les bords de la tombe, au milieu de la foule assemblée. Les résultats observés furent tels que je les avais prédits. D'une part, le sac qui enveloppait le cœur renfermait plusieurs litres d'eau, et le cœur lui-même était comme atrophié ; d'autre part l'intestin déroulé fut reconnu sain dans toute sa longueur.

Le docteur S. avait dédaigné d'être présent à cette curieuse cérémonie, unique, sans aucun doute, dans les fastes de Tarija ; mais la voix publique lui en eut bientôt porté les nouvelles. Peut-être cet événement contribua-t-il même un peu à la résolution qu'il prit de quitter la ville, ce qu'il fit quelques jours après.

La manière dont l'événement que je viens de raconter s'était passé ne laissa pas que de me frapper. Je doute que dans beaucoup de villes de France je fusse arrivé aussi facilement à un but semblable.

Voici une autre aventure médicale qui se rattache également à ma vie de Tarija.

Je reçus un jour la visite d'une dame qui venait me consulter au sujet de l'une de ses filles que l'on supposait être attaquée de la lèpre (1). Cette maladie terrible est regardée partout, en Amérique, comme contagieuse; et autant par cette raison, que parce que les individus qui en étaient atteints étaient des objets de dégoût pour le public, le général Margariños eut l'idée de les isoler complétement du monde. Il fit construire dans ce but, en un lieu isolé et exposé, au pied d'une montagne, à environ deux lieues de la ville, un Lazaretto, où il fit enfermer indistinctement tous ceux de son département qui étaient considérés comme ayant la lèpre, par la commission de médecins nommée à cet effet. Cette affection une fois déclarée étant regardée comme tout à fait incurable, les malheureux ainsi renfermés n'étaient soumis à aucun traitement, et, une fois la porte fermée sur eux, elle ne se rouvrait que le jour de leur mort.

Un gardien vivait dans le voisinage, et c'était lui qui déposait tous les jours à la portée des lépreux les aliments qu'on leur allouait. Un ruisseau, qui leur fournissait l'eau dont ils avaient besoin, traversait leur cour; et celle-ci, ainsi que l'habitation elle-même, était partagée en deux; l'une des divisions étant destinée aux hommes, et l'autre aux femmes;

(1) C'est l'éléphantiasis des Grecs, ou maladie de Saint-Lazare (*mal de San Lazaro*). Voyez ce que j'en ai dit dans le premier volume de la relation de M. de Castelnau.

mais une grille les faisait communiquer. C'était dans cette espèce de prison que se trouvait, depuis quatre ans, la jeune fille dont je voyais la mère; elle voulait savoir si la maladie dont souffrait son enfant était réellement celle pour laquelle on l'avait arrachée de sa famille, et si, dans ce cas, il ne pouvait pas y avoir quelque espoir de la guérir.

Persuadé que la lèpre n'était nullement une maladie contagieuse, je promis à cette dame de faire comme elle le désirait; et je me transportai en effet, le lendemain, au Lazaretto. Le gardien crut qu'il devait, dans mon intérêt, faire quelques difficultés avant de me laisser entrer; mais voyant que je persistais, il entre-bâilla la porte, me fit passer, et la referma sur moi, en me laissant dans la cour des lépreux. J'avais déjà visité au Brésil des établissements semblables, la position dans laquelle je me trouvais ne m'affecta donc nullement; mais il n'en fut pas de même des malheureux qui m'entouraient; ils semblaient me regarder presque comme un être d'une nature particulière. Je n'essaierai pas de décrire l'aspect hideux que présentaient ces infortunés dont le corps ulcéré laissait chaque jour échapper quelques nouveaux lambeaux. — Après m'être convaincu que la jeune fille pour laquelle je venais était lépreuse comme ses compagnes, je passai à la division des hommes que j'examinai tour à tour. Quelle ne fut pas alors ma stupéfaction, en arrivant devant l'un d'eux, un individu de dix-huit à vingt ans, de trouver qu'il était

parfaitement sain. Il répondit à mes questions, qu'il avait eu une maladie que tout le monde avait prise pour la lèpre , et qu'il avait été enfermé dans le Lazaretto dès l'époque de sa fondation. Le seul essai de traitement qu'on eut fait sur lui, depuis le commencement de sa maladie, avait été de le placer dans le ventre d'un âne ouvert immédiatement après sa mort. C'était, assurait-il, à partir de ce moment que les symptômes du mal avaient commencé à s'améliorer ; et ils avaient continué à le faire jusqu'à sa guérison complète. Depuis longtemps il n'éprouvait plus la moindre indisposition, quoiqu'il fût, tout comme avant, en contact continuel avec les autres malades.

Ce fait remarquable suffirait, je crois, pour prouver que les idées que l'on se fait encore dans l'Amérique du Sud au sujet de la nature contagieuse de la lèpre sont au moins exagérées , puisque ce jeune homme continuait, après sa guérison , à vivre impunément dans les conditions les plus capables d'engendrer de nouveau la maladie. Doit-on en conclure aussi que la lèpre est susceptible quelquefois de guérison (1)? Je le crois. Il n'y a aucun doute, pour moi , que la maladie dont avait souffert ce garçon ne fût bien la

(1) Au moment où je quittais l'Amérique, on parlait beaucoup des bons effets obtenus, dans le traitement de la lèpre, de l'emploi du *guano* à l'extérieur et à l'intérieur; j'ignore quel a été le résultat des essais subséquents.

lèpre. L'aspect de sa physionomie laissait peu de doutes à cet égard. Mais la guérison qu'il avait obtenue était-elle radicale? C'est ce que le temps doit démontrer. Toujours est-il que lorsque l'on sut que l'un des habitants du Lazaretto n'avait pas, ou n'avait plus la lèpre, le préfet se hâta de l'en faire sortir, et de le faire examiner par des experts, qui déclarèrent à l'unanimité qu'il n'avait rien.

On peut se figurer la joie de ce jeune homme en recouvrant aussi inopinément une liberté qu'il croyait perdue à tout jamais; j'eus un moment la crainte qu'il n'eût l'idée de se jeter à mon cou pour m'embrasser, mais il se contint. Il partit le même jour pour San-Lorenzo où demeurait sa famille, et je n'en entendis plus parler.

CHAPITRE XIV.

TARIJA (*suite*).

Au carnaval avait succédé le carême; la voix des pieux enfants de Saint-François se fit entendre de nouveau, et, pendant quarante jours, il ne fut plus question que de sermons. La population entière se mit à la diète la plus sévère, et ne sembla plus se complaire qu'a la messe. Singulier contraste avec ce qu'elle croit pouvoir se permettre durant le reste de l'année! Les pluies, pendant ce temps, avaient continué; je me trouvai, en conséquence, dans la nécessité d'abandonner pour le moment toute idée d'excursions botaniques; celles-ci n'auraient pu se faire, au reste, que dans des points assez éloignés de la ville, car les environs immédiats sont presque complétement dénués de végétation. Il n'en était pas de même de la recherche des ossements fossiles, qui était pour beaucoup, comme je crois l'avoir dit, dans la détermination que j'avais prise de visiter cette partie de la Bolivie. Les pluies, loin d'être un obstacle aux fouilles que j'avais eu l'idée d'entreprendre pour déterrer quelques uns de ces restes curieux, m'étaient, au contraire, du plus grand secours, en me fournissant un moyen facile d'ouvrir des tranchées dont je n'aurais pu venir à bout en toute autre saison

qu'avec des frais très considérables. Dans quelques parties des environs, et notamment du côté de Santa-Ana, à l'est-sud-est de la ville, on trouve de ces fossiles à la surface même du sol; mais la plupart se rencontrent à une distance plus ou moins grande au-dessous de sa surface, dans le sein de ces boues solides dont il a déjà été question. Ils sont souvent enveloppés dans une couche de cailloux roulés; et parfois quelques uns de ceux-ci sont unis à leur substance d'une manière presque indissoluble. Les ossements sont d'ailleurs presque toujours isolés, et il est extrêmement rare d'en rencontrer de parfaitement entiers. Il est évident d'après ces circonstances qu'ils ont été amenés dans la vallée de Tarija, d'une distance plus ou moins considérable, et que les animaux auxquels ils ont appartenu n'en étaient pas originaires; qu'en outre, les courants qui les ont amenés étaient mus avec une violence peu commune.

Lorsque j'entendis pour la première fois parler de ces fossiles, ce fut sous le nom de *huesos de gigante* (os de géants). On sait que quelques parties du squelette de grands animaux, et surtout des Éléphants et des Mastodontes, ont été plus d'une fois pris pour des os d'hommes d'une race particulière; il n'est donc pas surprenant que la même fable ait eu cours au sujet des fossiles de Tarija. Je savais que ceux-ci devaient être attribués à une espèce de *Mastodon*, et je ne pensais pas qu'on mît beaucoup d'hésitation à admettre la même opinion. Il n'en fut cepen-

dant rien. Je trouvai même l'idée, que ces ossements avaient appartenu à des hommes, tellement enracinée chez les moines franciscains, qu'ils m'accusèrent de manquer de foi dans les Écritures saintes, parce que je me refusais à croire qu'il y eût eu des hommes de taille à avoir des fémurs de Mastodonte. Ils croyaient devoir en conclure que je niais l'existence de Goliath. Je me résignai alors à ne plus parler que de géants. Or, voici ce qui arriva : J'avais la réputation de posséder un merveilleux secret pour guérir les fièvres intermittentes (1), et un moine du couvent vint un jour me chercher pour guérir un de ses frères attaqué de cette maladie. J'avais fait transporter le matin même chez moi une superbe défense de Mastodonte, que j'étais enfin parvenu à découvrir avec sa pointe entière. Cette défense, qui était presque droite, n'avait pas moins de 2 mètres de longueur, et elle était étendue en travers de la chambre ; de sorte que lorsque le moine entra chez moi, ce fut la première chose qu'il vit. « Qu'est-ce que vous avez donc là ? » me dit-il. — « Mon père, » répondis-je, « c'est une dent de géant. »

Aucune des personnes que j'avais connues à Tarija n'avait vu une de ces défenses dans son intégrité ; et les morceaux que l'on déterrait de temps à

(1) Mon secret était tout simplement d'administrer le sulfate de quinine à doses convenables, et non à doses homœopathiques, comme le faisaient les médecins du pays.



autre étaient généralement pris pour les fragments de quelque os des jambes (*canillas*) du géant.

Cependant à l'échantillon qui gisait dans ma chambre, il n'y avait pas moyen de se tromper; aussi je pense que l'hypothèse, que le géant qui portait des canines (*colmillos*) de cette dimension pouvait bien être une bête à quatre pattes, trouva, en ce moment, grâce devant mon interlocuteur.

« C'est bien singulier, » continua le moine. « Et comment supposez-vous que cette race s'est éteinte? » Je répondis que je pensais qn'elle avait été noyée. « C'est juste, » dit-il, « dans le déluge! » — « Alors, mon père, dans votre opinion, l'arche de Noé n'était pas assez grande pour contenir une paire de ces créatures?» Le *frayle* convint, cette fois, qu'il s'était trompé.

J'ai dit que ce n'était pas seulement à Tarija que les restes fossiles du Mastodonte avaient été pris pour des ossements humains. L'histoire des prétendus os de Teutobochus, roi des Cimbres, découverts dans le Dauphiné en 1613, sont là pour le prouver. Il y a près de Bogota, nous dit M. de Humboldt, un champ tout rempli d'ossements de Mastodontes, et qui porte par cette raison le nom de *Campo dos gigantes* (Champ des géants). Des contes semblables ont couru au sujet du Mastodonte de l'Ohio. Quant aux géants fossiles du plateau mexicain, ce sont de véritables Éléphants.

Je ferai remarquer ici que ce qui peut avoir contribué à soutenir l'idée que les ossements de Tarija ont réellement appartenu à des hommes, c'est une

tradition rapportée par plusieurs anciens historiens du Pérou, d'après laquelle il aurait existé, dans des temps très reculés, une race de géants sur les confins du grand désert d'Atacama. Je dirai plus : j'ai rencontré dans les relations des jésuites du Paraguay un récit qui, s'il était véridique, prouverait qu'il a existé des géants à une époque très rapprochée de la nôtre. Voici, par exemple, ce que dit à ce sujet le Père Osorio, dans une lettre qu'il adressait, du Chaco, à un missionnaire du Paraguay (1) :

« J'ai trouvé (dans le Chaco) une nation dont le » langage est si beau, qu'il ne cède quasi rien, en » politesse et en beauté, au latin ; il est encore si » riche qu'il a quatre mots pour exprimer le nom de » Dieu ; ce peuple se tient pour le plus généreux et » le plus civil de toutes ces contrées ; *il est d'une » stature qu'à peine puis-ie, le bras estendu, tou- » cher leurs testes.* Leur naturel est doux, toutes » fois l'esprit vif, et prennent goust incroyable à tout » ce qu'on leur monstre d'Europe ; leur rivière, belle » et fort large, se nomme Taricha. »

(1) Voyez le livre intitulé : Relation des insignes progrez de la religion chrestienne faits au Paraguai, prouince de l'Amérique méridionale, et dans les vastes régions du Guair et d'Uruaig nouuellement découvertes par les Pères de la compagnie de Jésus, les années 1626 et 1627, envoyée au R. P. Mutis Viletesci, Général de la même compagnie, par le R. P. Dvran, prouincial en la prouince du Paraguai. — Trad. du latin par un Père de la même compagnie. — Paris, M.DC.XXXVIII.

Beaucoup objecteront, sans doute, qu'il y a bien loin de la taille des géants du père Osorio à celle des hommes dont le corps aurait eu pour charpente les monstrueux ossements des alluvions de Tarija ; mais à cela les habitants actuels ont toujours une réponse prête : c'est que les os ont subi une certaine croissance depuis qu'ils sont enfouis dans le sol (1). Il me semble qu'avec cet argument on pourrait facilement arriver à prouver que les os de Mastodonte ont appartenu à des nains. Il suffirait, en effet, pour

---

(1) Cette opinion est soutenue, dans les termes suivants, dans un ouvrage qui a pour titre : *Telegrafo mercantil del Rio de la Plata*, par D. Francisco Antonio Cabelio, t. IV, p. 281.

« Le sol de la ville de Tarija a la vertu de faire croître les os outre » mesure. Si un cadavre de taille moyenne est enterré, et qu'on » vienne à le retirer au bout de quelque temps, on rencontre les os » excessivement grandis ; circonstance qui a fait penser qu'il y avait » des géants dans ce pays. . . . . Mais les faits ayant été exa- » minés par des hommes capables, il est resté bien démontré qu'il » n'y a jamais eu de géants de ce côté, et que la grandeur des os » provient de ce que la terre a la propriété secrète de les allonger et » de les grossir, tant que leur trame continue à exister ; dès que » celle-ci se détruit, la terre n'ayant plus sur quoi travailler, les osse- » ments se réduisent en poussière. »

Pedro de Angelis, qui cite également ce passage dans le sixième volume de sa précieuse *Coleccion de documentos*, fait mention, à ce sujet, de la découverte d'un immense squelette, à l'exhumation duquel aurait été présent le général O'Conor, alors colonel. Je profiterai de l'occasion pour dire que le général m'a assuré n'avoir jamais vu, durant son séjour à Tarija, de squelettes proprement dits, mais simplement des os isolés. Ce que lui et d'autres avaient pris pour tels

cela, de faire une part suffisante au temps et aux propriétés nutritives du sol.

Les *huesos de gigante* ont, à Tarija, la réputation de porter bonheur aux maisons dans lesquelles on les conserve; il m'est souvent arrivé de rencontrer, dans le coin d'une salle, des fragments de tibia ou de fémur dont je n'ai pu, par aucune prière, me rendre maître : c'étaient pour ainsi dire les dieux pénates de l'habitation. D'après cela, on comprend que ces objets devaient être bien connus de tous les habitants, et que je ne devais pas avoir beaucoup de peine à rencontrer des gens qui m'aidassent dans mes recherches. Dès que l'on sut que j'attachais du prix aux ossements, une foule d'individus se mirent à leur recherche, et il ne se passa guère de semaine que l'on ne m'apportât, de divers côtés, la nouvelle de quelque découverte importante. Je ne tardai pas aussi à m'apercevoir que ce n'étaient pas seulement des Mastodontes dont les ruines peuplaient les alluvions de la vallée; et j'engageai mes hommes à diriger leur attention sur les plus petits os qu'ils rencontreraient, tout comme sur les plus gros. Je fis moi-même beau-

n'avait jamais été autre chose que la réunion accidentelle de quelques os qu'on ne pouvait même pas certifier avoir appartenu au même individu. Il suffit de lire la description de l'exhumation citée par Angelis, dans le Voyage de sir E. Temple, pour être convaincu que, dans ce cas, il en était de même que dans les autres. J'ai eu de nombreuses occasions d'examiner le fait, et toujours les choses se sont présentées comme je l'ai annoncé.

coup de fouilles dans le même but, et je fus assez heureux pour découvrir, durant les quatre ou cinq mois que dura mon séjour à Tarija, les restes de près de quinze Mammifères. Parmi eux, je dois citer en premier lieu, après le *Mastodon Humboldtii*, plusieurs de ces monstrueux édentés dont M. Owen a fait connaître dans ces derniers temps quelques genres si remarquables, et dont le corps était généralement recouvert d'une cuirasse osseuse, comme celui des Tatous de notre époque. Une des reliques les plus curieuses que j'aie rapportées, de ces animaux singuliers, est une tête entière de *Scelidotherium leptocephalum*. Je rencontrai aussi quelques os et des dents du *Megatherium*, bête dont la taille était supérieure à celle des plus grands Rhinocéros; des fragments d'une cuirasse de *Glyptodon?*; enfin une portion de tête d'un petit Tatou, très voisin de l'un de ceux qui se rencontrent actuellement en Amérique.

Les Ruminants étaient abondamment représentés dans le dépôt. A côté de plusieurs grands Cerfs, je citerai ici le curieux *Macrauchenia patachonica* de Owen, que Darwin, l'intelligent naturaliste du *Beagle*, découvrit le premier, à l'autre extrémité de la république de la Plata. Cet animal avait la taille du Chameau.

En fait de Rongeurs, je ne trouvai qu'un Cabiai qui, à en juger par les fragments de sa mâchoire, seuls vestiges que j'en rencontrai, devait être assez voisin du Capivara de nos jours.

Les Solipèdes avaient pour représentant une superbe espèce de Cheval, plus grande apparemment que la nôtre, et particulièrement remarquable par la longueur de sa mâchoire, et le grand intervalle qui existe entre ses dents incisives et la première molaire. Peut-être cette espèce est-elle la même que celle dont Darwin a rapporté une dent, mais à laquelle M. Owen n'a pas cru devoir appliquer encore de nom spécifique. Comme personne, d'un autre côté, n'a songé à en donner un à la mienne, je proposerai, en me fondant sur le caractère que j'ai signalé, de l'appeler *Equus macrognathus*.

Enfin, pour clore la liste de mes découvertes paléontologiques, je dirai que M. Laurillard a récemment reconnu, dans ma collection, des os tarsiens qu'il rapporte au genre Ours. Ce serait le seul Carnassier qui aurait existé au milieu de tant de phytovores.

Quel était l'aspect du pays qui nourrissait ces grands quadrupèdes, et où était-il situé? — Cela n'est pas facile à dire. — Cependant, je le répète, l'isolement presque constant (1) des fragments de squelettes que j'ai observés, l'état incomplet dans lequel la grande généralité des ossements se présente, leur distribution désordonnée au sein d'une

(1) Le *Scolidotherium* seul m'a présenté une exception à cette règle, puisque j'ai trouvé la colonne vertébrale presque intacte à côté du crâne. Il est assez curieux que cet animal soit aussi le seul dont M. Darwin ait rencontré le squelette entier.

masse d'alluvions assez hétérogène, enfin les nombreux cailloux roulés au milieu desquels ils se trouvent, portent à croire que ces débris ont été charriés d'une certaine distance, et qu'ils ont été déposés par les eaux à leur passage dans la vallée, grâce, sans doute, à un ralentissement considérable de leur courant. Ce que j'ai dit de la configuration géologique du sud de la Bolivie pourrait peut-être aider à élargir davantage le champ de cette hypothèse. Mais, pour se prononcer sur un sujet aussi délicat, il faudrait d'abord étendre à d'autres parties de la région les recherches que j'ai faites à Tarija. Il serait difficile de comprendre que des ossements d'un tel volume fussent venus de loin, sans qu'il en fût resté aussi des traces en chemin. Ce qui semble prouver que quelques uns au moins des animaux dont je parle ont vécu à une bien plus grande élévation que la vallée de Tarija, c'est que des restes analogues se rencontrent, près de Bogota, à une hauteur de 2,660 mètres au-dessus du niveau de la mer; et M. Pentland m'a assuré avoir vu, dans la collection de Indaburu, à la Paz, des dents de Mastodonte trouvées dans une des îles du lac de Titicaca, c'est-à-dire, à une élévation de plus de 4,000 mètres.

Une autre question qui ne me paraît pas résolue, est celle de savoir si quelques uns des ossements des alluvions de Tarija et des Pampas n'étaient pas déjà plus ou moins fossiles avant d'y être apportés. Ce qui me porte à soulever cette hypothèse, c'est qu'il m'a

semblé que les différences que l'on remarque dans la nature du sol de ces alluvions ne sont pas suffisantes pour expliquer les variétés de pétrification que l'on constate dans les os qui y sont enfouis. Si cette supposition venait à se vérifier, ne pourrait-on pas en inférer, jusqu'à un certain point, que les espèces dont on trouve les squelettes entiers ont vécu à une autre époque géologique, plus rapprochée de la nôtre, que celles dont les ossements sont épars?

Je désirais beaucoup me procurer une tête entière du Géant, et j'offris une récompense à celui qui, le premier, en découvrirait une. Cette promesse porta bientôt ses fruits, car quinze jours ne s'étaient pas écoulés que l'on vint me chercher pour me faire voir l'objet de mes souhaits; mais cette tête n'était pas très entière, et la pétrification y était tellement prononcée, qu'il fallut six hommes pour la transporter à mon domicile, opération d'autant plus difficile qu'il fallait, pour y arriver, traverser la rivière. Je vis bientôt qu'il me serait impossible de conduire ce bloc jusqu'à Paris, et j'offris une plus forte récompense pour une tête plus parfaite; mais il se passa longtemps avant qu'on en retrouvât une seconde. On y réussit néanmoins, et, un jour, à la suite d'une pluie torrentielle qui avait ouvert, dans la vallée, plusieurs nouvelles tranchées, on vint me prévenir que des dents s'étaient montrées sur les parois de l'une d'elles dont la profondeur n'était pas de moins de 12 à 15 mètres.

Je fis aussitôt creuser de haut en bas, afin de mettre toute la pièce à découvert, et j'eus la satisfaction de trouver une tête dans un état de conservation parfaite. Cela ne dura malheureusement pas longtemps. Pour la retirer de la petite terrasse où elle se trouvait, il fallut la monter avec des cordes, et, en faisant cette opération, la partie postérieure se détacha et alla se briser au fond de la ravine ; la partie antérieure, qui comprenait la mâchoire supérieure, fut amenée sans accident. Je me consolai de cette perte par la pensée que, quand même j'eusse réussi à placer le morceau chez moi, sans le briser, il m'aurait été impossible, avec les moyens que j'avais à ma disposition, de le porter plus loin, à cause de son immense poids.

Des occupations du genre de celles dont je viens de parler m'eurent bientôt mené, à travers la triste époque du carême, jusqu'à la semaine de Pâques. Tarija, redevenant alors lui-même, changea encore tout à fait d'aspect. Il y eut une sorte de seconde édition de la semaine du carnaval, avec ses bals, ses festins et ses chants appropriés à la circonstance. Les gens du peuple, ou *cholos*, se fabriquent pour cette occasion de tout petits violons, avec lesquels on les voit arpenter les rues et les campagnes par grandes troupes, en chantant à tue-tête un air de Pâques qu'ils accompagnent sur leurs glapissants instruments.

Une seule scène m'intéressa véritablement au mi-

lieu de tout ce mouvement : ce fut la procession qui eut lieu le dimanche de Pâques. La nuit précédente, la dernière du carême, avait été passée à veiller, en attendant l'heure de minuit où l'on mangea du rôti de bœuf, plat consacré pour cette partie de la fête.

Dès la première apparition de l'aurore, on célébra dans la cathédrale une grande messe, et, aussitôt après, la procession se mit en marche, ayant en tête le clergé richement costumé.

Sur le trajet que devait parcourir la sainte file, on avait élevé pendant la nuit, de loin en loin, des autels devant chacun desquels on faisait une halte, comme cela se pratique à la Fête-Dieu dans les villages de France. Toutes les rues étaient garnies d'une longue série d'arcs de verdure de l'aspect le plus élégant : c'étaient de longues et minces cannes revêtues, dans toute leur étendue, de gerbes de feuilles assez semblables à celles d'un Lis géant. La grande place était complétement entourée de ces légers berceaux, et, vue au clair de la lune, elle présentait un tableau des plus frappants. Lorsque le premier rayon de soleil vint éclairer la scène, et tout ce peuple agenouillé sur le passage de la brillante image, on pouvait se croire au milieu d'un songe.

CHAPITRE XV.

TARIJA (*suite*).

Dans les premiers jours de mai, la nouvelle se répandit tout à coup que le président de la république, le général Ballivian, allait visiter Tarija. Il n'en fallut pas davantage pour voir se dissiper la léthargie dans laquelle on commençait à tomber à la suite des émotions de Pâques. Son Excellence avait, d'après les premiers dires, quitté Chuquisaca vers la fin du carême; puis de nouveaux avis firent croire que le départ ne s'effectuerait que cinq, dix ou quinze jours plus tard, et l'on ne sut en définitive, la vérité, que lorsqu'il était sur le point d'entrer dans la province même de Tarija. Toujours est-il que, dès l'arrivée des premières nouvelles, la police se mit en campagne afin de disposer la ville à recevoir dignement l'illustre vainqueur d'Ingabi (1). La plupart des rues furent repavées, et tous les habitants reçurent l'ordre de blanchir sans délai leurs maisons; de sorte qu'en

(1) La bataille d'Ingabi fut livrée dans les environs de la Paz, pendant l'espèce d'anarchie qui succéda à la retraite du président Velasco. L'armée bolivienne, composée de 3,800 hommes sous les ordres de Ballivian, y défit 6,000 Péruviens. Le président Gamarra qui les commandait y perdit la vie.

peu de jours Tarija perdit son aspect boueux et sombre, pour revêtir un habit de noce. La meilleure des habitations fut choisie pour en faire un palais. On construisit un théâtre dans la cour du marché, et l'on envoya quérir à la frontière des taureaux indomptés pour le grand combat qui devait avoir lieu sur la place de la ville. Enfin, il se forma immédiatement dans diverses parties de la ville des écoles de danse, où se répétaient, tous les soirs, les figures qui plaisaient le plus à Son Excellence, et, en particulier, les quadrilles, jusqu'alors inconnus à Tarija. Puis on envoya sans retard des exprès à Potosi et autres lieux pour en faire venir, dans le plus court délai, des liqueurs, des bonbons et toutes sortes de friandises, sans en excepter de la glace, qui n'était pas la chose la plus facile à rencontrer. Le 14 mai, nous sûmes que le grand visiteur devait entrer dans la vallée de Tarija le jour suivant, et, d'un commun accord, tous les principaux habitants montèrent à cheval pour aller à sa rencontre. J'avais pour mon compte une grande curiosité de voir celui qui avait la réputation d'être le plus bel homme de la Bolivie. Nous le joignîmes après un galop de quatre lieues et demie, qui nous mena au pied de la Cuesta de Calama. Chemin faisant, nous passâmes un bataillon d'infanterie qui avait mérité, me dit-on, la désignation de bataillon d'Ingabi, pour avoir devancé tous les autres dans cette rencontre. Ces hommes avaient l'air vraiment martial. Le président était entouré d'un cortége

d'aides de camp que précédaient deux cuirassiers, ses seuls gardes. Il portait un poncho de soie rouge qui dissimulait parfaitement un léger excès d'embonpoint, seul défaut que je lui trouvai.

A San-Lorenzo, il fut reçu par le curé, qui lui avait préparé une collation à laquelle tout le monde prit part. Le général O'Conor choisit cette occasion pour me présenter à lui ; mais, au milieu de la presse, je pus à peine lui dire un mot. Le repas fini, nous reprîmes le chemin de la ville, en laissant seul le président qui ne devait entrer à Tarija que le lendemain. Pendant le trajet, je fis la connaissance du ministre Calvimonte, homme d'instruction et de beaucoup de sagacité. Les nouveaux venus furent placés dans les meilleures habitations de la ville, et l'on profita de la musique qui accompagnait le bataillon d'Ingabi pour danser toute la nuit.

Le 15, nous sortîmes encore de nos murs ; mais nous n'eûmes, cette fois, qu'un petit quart de lieue à faire pour rencontrer le cortége. Le président était en grand uniforme, et il me parut moins bien ainsi, qu'avec son joli poncho, qui cachait son obésité. A l'entrée de la ville se trouvaient deux colonnes blanches sur lesquelles on avait inscrit deux versets qui chantaient les louanges de l'*astre* d'Ingabi, mais, je dois le dire, d'une manière un peu obscure.

A partir de là, ce ne fut qu'une suite non interrompue d'arcs de triomphe de toutes les formes imaginables : les uns modestement construits en feuil-

lage, les autres plus somptueux, ornés de gaze et de rubans. Une longue ligne de gardes nationaux garnissait chaque côté des rues, et toutes les portes et toutes les fenêtres étaient occupées par les représentantes du beau sexe de Tarija. Au moment où le général passait devant elles, elles faisaient pleuvoir sur lui des poignées de fleurs, en les accompagnant de cris d'enthousiasme.

Le 16, après avoir assisté à la messe, le président, s'étant trouvé indisposé, fut obligé de se retirer, au moment où les députations des diverses corporations de la ville se présentaient pour lui adresser des discours. Mais il y eut un *speech* qu'il ne put se dispenser d'écouter, car il lui fut fait dans la chaire même, immédiatement après l'office divin. Dans ce rare morceau d'éloquence (cause assez probable de l'indisposition du président), l'orateur, qui était un moine franciscain, n'hésita pas à comparer le vainqueur d'Ingabi à Moïse délivrant les Israélites du joug, à Numa Pompilius, à Alexandre le Grand, à César, et à je ne sais plus qui encore ; il le donna enfin comme modèle de toutes les vertus publiques et privées.

Le jour suivant avait été désigné pour le premier combat de taureaux. La grande place avait été barricadée, à cet effet, de manière à représenter un immense cirque, où caracolaient une trentaine de jeunes gens et d'officiers prêts à courir sus au premier combattant qui se présenterait dans l'arène.

Le premier étage du palais de justice (*cabildo*),

qui occupait un des côtés du carré, fut de bonne heure rempli de spectateurs. Le président lui-même vint bientôt y prendre place, pendant que le peuple se pressait à l'envi en dehors des barrières, et garnissait toutes les rues qui aboutissaient à la scène d'action, et les fenêtres et les toits des maisons qui avaient vue sur elle.

Le signal fut donné. Une nuée de poussière s'éleva du côté de la cour où se trouvaient enfermés les taureaux ; un instant après, deux cornes menaçantes parurent au guichet qui s'ouvrait sur la place. Il y eut un moment d'anxiété ; les cavaliers les plus voisins avaient déjà tourné la tête de leurs chevaux pour gagner le côté opposé du cirque, lorsque les cornes disparurent. Un autre nuage de poussière s'éleva bientôt, accompagné de cris, et de l'apparition d'autres cornes qui disparurent comme les premières, pour reparaître encore et s'effacer de nouveau. Nous apprîmes alors que l'enclos où se trouvaient les taureaux avait été si artistement disposé, qu'il était complétement impossible de les en faire sortir, sans y faire quelques changements. Pour nous dédommager de ce contre-temps, un peloton de la garde nationale exécuta une série de manœuvres de fantaisie avec une justesse qui faisait son éloge ; après quoi on se retira.

Le soir, quelques jeunes gens de la ville jouèrent avec assez d'ensemble, sur le théâtre qu'on avait improvisé dans la cour du marché, une comédie en cinq

actes, appelée *El delinquente honrado.* Dans un des entr'actes, mon ami, le docteur Caïnzo, fit au président une allocution qui devait être suivie d'une pluie de fleurs ; ces fleurs étaient contenues provisoirement dans une grande boule suspendue au-dessus du trône ; mais à peine le poids du général se fut-il fait sentir quelques minutes sur la trop faible plate-forme, que les planches craquèrent, et que fauteuil et occupant faillirent être engloutis. Cet accident ayant empêché que la boule se trouvât en rapport suffisant avec son objet, elle resta close.

Le 18, il y eut un nouveau combat de taureaux; mais il ne valut guère mieux que celui qui avait déjà eu lieu. On réussit toutefois à faire sortir un des animaux de l'enclos. Les cavaliers prirent aussitôt la fuite vers le côté opposé de la place. Le pauvre taureau bondissait de douleur, en se sentant brûlé de toutes parts par les pétards et les toiles enflammées qu'on lui avait allumées sur le dos, et il chercha de tous côtés quelqu'un sur qui il pût se venger; mais personne ne se présenta. Voyant enfin qu'il n'avait pas les moyens d'amuser tant de monde, étant tout seul au milieu de cette place, il prit le parti de s'enfuir par une des barrières qu'imprudemment on avait laissée ouverte.

La troupe de ligne, amenée de Chuquisaca, fit ensuite une série de manœuvres dans le genre de celles exécutées par la garde nationale de la ville, mais avec encore plus d'habileté, et au seul son du clairon.

Enfin, un saltimbanque, dont l'appareil avait été établi devant le *cabildo*, se mit en devoir de nous montrer son adresse sur la corde roide; mais le retour du taureau fugitif vint tout à coup mettre fin à ses élans, et la séance fut levée.

Dans l'après-midi, j'eus une audience du président, et je n'eus qu'à me louer de la manière presque amicale avec laquelle il me reçut. Je ne trouvai pas dans le général Ballivian un homme de grand génie, mais il me parut être doué de beaucoup de sens commun. On le disait très brave et commandant habile.

Ayant appris que j'avais formé le projet de tenter la traversée du Gran-Chaco, de manière à gagner le Paraguay, en suivant par terre l'une des rives du Pilcomayo, Son Excellence voulut bien m'offrir de me donner tous les secours nécessaires à cette exploration, comprenant qu'elle pouvait devenir de la plus grande importance pour la Bolivie, à laquelle, en cas de réussite, elle ouvrirait une communication directe avec l'est du continent, l'Atlantique, et, par suite, l'Europe (1). Je comptais, après un court séjour au Paraguay, essayer d'effectuer mon retour par le rio Bermejo.

Mais pour traverser avec une certaine sécurité ces régions presque inconnues et habitées par des hordes

(1) Je reviendrai, plus loin, sur cette question dont le gouvernement du général Ballivian s'était déjà occupé d'une manière toute spéciale.

hostiles, il était nécessaire d'entrer d'abord en communication avec ses habitants, et d'obtenir d'eux des guides et une sorte de sauf-conduit; au besoin même une garde. Par ce moyen, un petit nombre d'hommes arriverait à faire ce que des troupes considérables essaieraient peut être en vain d'effectuer. Je proposai donc de faire, aussitôt après le départ de Son Excellence, une excursion préparatoire, qui devait avoir pour but de me rendre favorables les chefs des tribus du Chaco, et d'aller aussitôt à Chuquisaca en rendre compte au gouvernement. Le président m'ayant, là-dessus, renouvelé encore les mêmes offres de secours, je pris congé de lui.

Le 19, il y eut un troisième combat de taureaux, auquel je n'assistai pas, n'ayant été que médiocrement satisfait des deux précédents. Je dédommagerai mes lecteurs de cette lacune par la reproduction d'une page de mon journal, qui contient le récit d'un combat de taureaux dont je fus témoin à Santa-Cruz de la Sierra; il eut lieu quelques jours avant mon départ de cette ville, lors de l'anniversaire de la fameuse bataille d'Ingabi. Cette description complétera les idées que l'on doit avoir sur les jeux de taureaux actuellement en usage en Bolivie. J'ajouterai qu'il n'y a plus nulle part en Amérique de véritables combats de taureaux, si ce n'est à Lima, où il existe un cirque destiné spécialement à cet usage, avec des *toreadores* exercés, des *picadores*, des *chunchillos*, des *matadores*, et tout ce qui s'ensuit.

Voici mon extrait :

.... Je me faisais d'avance une fête du spectacle qui se préparait pour l'après-midi, et qui n'était rien moins qu'un combat ou course de taureaux. On avait converti, à cet effet, la place de la Préfecture en une grande arène, en en bouchant toutes les issues, et en barricadant, aussi parfaitement que possible, les points les plus vulnérables des habitations, où étaient préparés, sous les varandas, des siéges pour de nombreux spectateurs. Le peuple se pressait, avide, autour du théâtre; mais personne ne pouvait l'être plus que moi.

A un signal donné, une barrière tombe, et un taureau se précipite. Au même instant, un pétard prend feu entre ses jambes, et le fait bondir en avant. Je crus qu'il allait éventrer quelqu'un des curieux qui occupaient, à cheval, le milieu de la place; mais ceux-ci mirent aussitôt leurs chevaux au galop et gagnèrent le bord opposé du cirque; le taureau, de son côté, ayant rencontré, chemin faisant, un point où l'herbe lui parut appétissante, se mit à la brouter, et ce fut à grand'peine qu'un homme, à habit bigarré, en agitant devant cet animal un morceau de toile rose, finit apparemment par le convaincre qu'il n'était pas là pour manger; toujours est-il qu'il cessa de brouter, et quelques nouveaux pétards venant à l'aide du *chunchillo*, le taureau partit à toutes jambes pour gagner l'autre extrémité de l'arène, les cavaliers fuyant devant lui, et le chunchillo courant derrière,

avec son mouchoir rose, qu'il agitait alors inutilement. Il me semblait alors que c'était le taureau qui s'amusait à faire la chasse aux hommes. Après deux ou trois passages de ce genre, la pauvre bête, n'en pouvant plus, fut menée, la corde au cou, devant le siége du préfet. Là, on lui jeta, sous le nez, des morceaux de sucre, que les enfants allaient ramasser. Le taureau les laissait faire avec la plus grande bonhomie.

Plusieurs autres taureaux furent successivement lancés dans le cirque, à la suite de celui-ci, et j'assistai à leurs ébats avec un intérêt toujours croissant. Il y eut quelque mieux sous le rapport de la férocité de ces animaux ; le second, surtout, après avoir sauté par-dessus une batterie de pétards, poursuivit les curieux, toreadores, pendant un bon demi-tour de place. Enfin il y eut un moment où il fut sur le point de pénétrer sous la varanda, où, perché sur un banc élevé sur deux tables, je prenais, entre deux aimables Cruceñas, ma leçon de tauromachie. La bête, heureusement, fut arrêtée par l'explosion d'un pétard habilement jeté sur son passage, et elle s'élança, furieuse, sur le malheureux chunchillo qui s'était rendu coupable de cette diversion en notre faveur. Celui-ci allait échapper par une feinte habile, lorsqu'il embarrassa ses pieds dans une racine de chiendent, et tomba à la renverse. Je crus que c'était fait de lui ; un cri d'effroi s'éleva dans toute la place; mais le taureau, après avoir flairé un moment sa

proie, releva ses cornes et alla chercher plus loin de nouvelles victimes, etc. — Revenons à Tarija.

La nuit du 19, le commandant militaire donna au président un grand bal. Aucun des salons de la ville n'ayant des dimensions suffisantes pour contenir tous les invités, on en improvisa un dans une belle cour carrée, dont on dissimula les dalles sous d'amples tapis; sur son plafond de toile, on voyait briller le soleil d'Ingabi. Les murs furent garnis de candélabres; enfin, des sophas et des chaises pour environ deux cents personnes (1) complétèrent l'illusion. Il n'y eut, du reste, rien de bien particulier dans cette réunion, qui eut une physionomie tout européenne. Le président et ses officiers se présentèrent à huit heures, et trouvèrent tous les invités à leurs postes; on avait préparé, pour Son Excellence, un grand fauteuil de cérémonie, mais il le fit retirer aussitôt, et alla s'asseoir auprès de la plus jolie personne du bal, qu'il sut dépister du premier coup d'œil, et avec laquelle il conversa une grande partie de la nuit. On ne

(1) Il y a vingt ans, on n'aurait pas trouvé dans toute la ville un nombre aussi grand de siéges mobiles. Ils étaient en effet remplacés dans toutes les maisons par des bancs d'adobes qui faisaient le tour des salles, et dont on se sert même encore dans beaucoup d'entre elles. Ces bancs étaient recouverts de tapis. Une remarque curiense à faire, c'est que la plupart des chaises de Tarija viennent des États-Unis. Quelques unes d'entre elles paraissent être de travail chinois. Elles arrivent en Bolivie démontées, pour la facilité du transport.

dansa d'abord que des quadrilles ou des valses, et des contredanses, dans lesquelles Son Excellence joua constamment le rôle principal. Plus tard, ce fut le tour des *bailesitos*, où figurèrent particulièrement les danseuses qui n'avaient eu jusqu'alors qn'un rôle purement passif. Ce que je vis ce soir me convainquit que l'on devrait s'efforcer d'introduire le *bailesito* (1) partout, puisqu'il permet à toutes les jeunes personnes réunies dans un bal d'y prendre au moins une petite part, sans qu'il soit nécessaire qu'on leur ait fait, à ce sujet, aucune invitation spéciale.

A minuit, les señoras furent conduites par leurs cavaliers dans une salle voisine, où se trouvait une

(1) Dans la partie historique de son voyage, M. Alcide d'Orbigny donne, parmi une foule de notes piquantes sur les mœnrs des Cruceños la description suivante d'un *bailesito:*

« Un cavalier invite une demoiselle; ils se placent vis-à-vis l'un de l'autre, un mouchoir blanc à la main. Le chanteur commence des couplets de la plus étrange naïveté, dont aucune périphrase ne voile ou ne déguise le sens; la musique l'accompagne. Les deux danseurs agitent leurs mouchoirs avec grâce, frappent du pied en mesure, s'avancent, reculent, traversent, paraissent se fuir, se rapprocher, tournent l'un autour de l'autre. Les assistants frappent des mains en cadence et la figure est finie. »

Voici, pris au hasard, un des mille couplets qui se chantent pour accompagner ces danses :

Ocho y ocho, diez y seis,
y veinte cuatro, cuarenta.
No hay hombre que muera mocho,
ni muger sin cornamenta.

grande table de rafraîchissements servie avec beaucoup de goût; au centre de cette table, s'élevait, du milieu d'une troupe d'angelots, une pyramide de sucre d'orge représentant le monument d'Ingabi. Son Excellence profita de l'occasion pour prononcer quelques paroles en l'honneur des beautés présentes, et elle fut vivement applaudie. Quelques autres prirent également la parole avec des succès divers, et l'on retourna ensuite au salon.

Le lendemain et le surlendemain ce ne furent encore que bals et festins; et les divertissements auraient continué je ne sais combien de jours encore, s'il ne fût arrivé un courrier extraordinaire, porteur de nouvelles qui exigeaient le retour immédiat du président à la capitale. Il n'était question de rien moins, disait-on, que d'une ligue contre la Bolivie, ayant pour but l'invasion et le partage de la république. Quoi qu'il en fût, j'appris en me réveillant, le matin du 26, que le président avait déjà quitté la ville et qu'il était sur le chemin de Tupiza. Je montai aussitôt à cheval avec le général O'Conor, et nous le rejoignîmes à trois lieues de la ville, dans un petit village nommé Tolomosa, où il déjeunait. Après avoir fait de même, nous l'accompagnâmes encore à une lieue au delà, jusqu'au pied de la côte de l'Inga, où nous prîmes définitivement congé de lui. Un nouveau galop nous ramena ensuite chez nous.

Tarija reprit bientôt après sa tranquillité habituelle; et, n'eût été le blanc vernis qui couvrait ses

maisons, mais que la première pluie devait enlever, on se serait à peine douté qu'elle venait d'être le théâtre d'un mouvement si inaccoutumé.

Parmi les avantages plus solides que le département retira de la visite du président, on doit noter, en première ligne, les encouragements qu'il accorda à la colonisation de la frontière orientale, ou de *la frontera*, comme on l'appelait tout court ; c'est-à-dire la région située au delà de Carapari, entre les rivières Pilcomayo et Bermejo. Tous les colons qui s'y établissaient devaient non seulement être exemptés de service militaire, mais ils étaient encore dispensés de payer les redevances connues sous le nom de *diezmos* et de *primicias* (1).

Les derniers jours du mois de mai furent employés à emballer les collections que je voulais envoyer en Europe, et à faire les préparatifs pour mon voyage à la frontière. Le fossiles que j'avais réunis formaient

(1) Les *diezmos* sont l'analogue des *dîmes*, et les *primicias*, des *premiers fruits*, en France. Ils faisaient autrefois partie des revenus de l'Église ; mais depuis quelques anuées le gouvernement s'est approprié une partie du produit des dîmes, dont le clergé ne touche tout au plus que les deux ou trois neuvièmes, et souvent rien. Les premiers fruits continuent, au contraire, à être le partage exclusif de ce dernier. Cette taxe ne porte que sur les grains, tandis que les dîmes portent sur tous les produits de l'agriculture. La recette de l'un et de l'autre de ces impôts est vendue annuellement, et par portions, au plus haut enchérisseur. Le vestibule de la cathédrale est converti dans ce but en une sorte de bureau, où a lieu l'adjudication.

ensemble un poids d'environ 2,000 kilogrammes; mais je ne gardai guère de cette masse que le tiers, qui fut expédié à Potosi, et qui gagna ensuite le port de Cobija, où il fut embarqué pour l'Europe (1). Le reste fut abandonné, à l'exception de quelques pièces que le président me demanda pour envoyer au Chili, où il les fit dépêcher avant son départ de Tarija.

(1) M'étant trouvé dans la nécessité d'employer des ânes pour le transport de cette collection, car on ne voit presque jamais de mules à Tarija, je fus obligé, pour économiser le poids, de me servir de cuirs de bœuf, au lieu de caisses, pour emballer les ossements. Il en résulta qu'un assez grand nombre d'entre eux se brisèrent dans le trajet à la côte. Mais la plupart ont déjà été restaurés depuis leur arrivée au Muséum, et les autres le seront sans doute avant peu.

CHAPITRE XVI.

DE TARIJA A SAN-LUIS.

Le 4 juin, après avoir pris congé de mes amis pour quelque temps, je partis de Tarija. J'étais accompagné du général O'Conor, avec lequel je devais faire route jusqu'à San-Luis, où il possédait, comme je crois l'avoir dit, une propriété.

Je n'emmenai avec moi que mon cheval de selle et une seule mule. En arrivant à la frontière, je comptais louer d'autres bêtes de somme pour me mener au Chaco, afin qu'au retour les miennes pussent résister au voyage que je me proposais de faire immédiatement à Chuquisaca. Mes malles renfermaient, outre une toilette des plus modestes, quelques objets de régal pour les sauvages.

En sortant de Tarija, notre route suivit une direction sud-sud-est, côtoyant à distance le rio de Tarija, qui resta à notre droite. Mais, arrivé au point de la séparation du chemin qui conduit à la vallée de la Concepcion, c'est-à-dire, à environ une lieue et trois quarts de la ville, nous nous dirigeâmes presque directement à l'est, jusqu'auprès du petit village de Santa-Ana. Tournant alors de nouveau au sud, nous arrivâmes en quelques minutes à la ferme du général, où nous devions passer la nuit.

Plusieurs ravins assez profonds s'étaient offerts à notre vue pendant le trajet ; mais, comme il ne s'y trouvait presque pas d'eau, ils ne présentèrent aucun obstacle à notre marche. Les principaux de ces ravins, ou *quebradas*, portent les noms de Quebrada del Monte, Quebrada Fonda, Quebrada del Puente, et Quebrada de Matarra. Tous sont creusés dans le terrain alluvial dont il a déjà été question, et présentent, à peu de chose près, les mêmes caractères. Dans l'un d'eux, je remarquai, au-dessus du limon, une couche assez épaisse d'une terre argilo-sableuse blanche, qui ne porte pas d'autre nom que celui de *tierra blanca*, et qui sert quelquefois, comme le gypse, ou *yeso*, à blanchir les maisons. Cette même substance existe en quantité considérable, mais plus ou moins mélangée, dans un morne assez élevé que l'on traverse à une demi-lieue de la ville, et qui porte, à cause de sa couleur, le nom de Morro-Blanco.

Sur un des ravins que j'ai mentionnés, il existait un pont naturel où passait le chemin, mais il a été emporté par l'eau. La résistance de ces dépôts limoneux à l'action des pluies est si faible, qu'il me paraît certain qu'avec le temps il en disparaîtra une grande partie de la vallée. Les immenses sillons dont toute la plaine est labourée sont des preuves incontestables de la vérité de cette assertion. On est étonné souvent des changements que quelques jours de pluie amènent dans la configuration de certains points des environs de la ville.

Le 5, le général ayant quelques affaires à régler à Santa-Ana, proposa de prolonger d'un jour notre halte. Pendant ce temps, je m'occupai à parcourir les environs, que je connaissais au reste déjà pour y être venu plusieurs fois pendant mon séjour à Tarija. Santa-Ana étant situé à peu de chose près au même niveau que Tarija, le climat y est le même. Mon hôte y avait un très beau vignoble qui couvrait un coteau dont la petite rivière de Santa-Ana baigne le pied. Le capricieux courant venait de causer à la propriété quelques dommages, et aurait pu même en entraîner la destruction totale, si le général n'y eût mis ordre au plus vite. Alors, comme pour se venger de l'obstacle qu'on lui avait opposé, le rio alla labourer les coteaux de l'autre rive, que couvraient également d'innombrables ceps.

Je me trouvais en visite chez le général au moment où la vendange avait lieu : c'était à la fin d'avril. La nouvelle de la visite du président s'était déjà répandue, et l'on avait appelé tous les paysans à la ville pour les enrôler dans les lignes de la garde nationale et leur enseigner les manœuvres. De sorte que ce ne fut qu'avec la plus grande peine, et lorsque le raisin était déjà très avancé, que la cueillette put être faite. La vendange fut exposée ensuite pendant deux jours sur le toit du pressoir, afin qu'elle reçût quelques derniers rayons de soleil. Ayant ensuite égrené le raisin, on s'occupa de le fouler. Cette opération se fit à bien peu de chose près comme dans beaucoup de cam-

pagnes de France. Le raisin fut mis dans une chambre dont le sol, ainsi que les murs, au lieu d'être en bois, était en mortier battu. La légère inclinaison que l'on y avait ménagée permettait au jus de s'écouler dans des cuves, à mesure que le fruit subissait l'effet du piétinement ; on terminait l'opération avec la presse.

Un des piétineurs dirigeait les autres. Mon hôte m'assura que du choix de cet homme dépendait la perfection et surtout la rapidité avec laquelle se faisait le foulage. Les hommes que l'on choisit pour remplir ce rôle de contre-maître sont ordinairement un peu poëtes, et doivent, pendant tout le temps que dure l'opération, improviser des couplets qu'ils accompagnent sur un petit violon. Les piétineurs, pieds et dos nus, le suivent à la file, en dansant en mesure sur la vendange, et, à la fin de chaque couplet, ils entonnent tous ensemble le refrain, qui est ordinairement celui-ci : *Hai, la, la! hai, la, la! hai, la, la, la, la, la!* Les vers qui composent les couplets ne brillent pas par la richesse de la rime, qui souvent manque tout à fait ; mais on en entend quelquefois de fort drôles, car le chanteur cherche ordinairement le motif de ses improvisations dans les paroles ou dans les gestes de ceux qui le regardent. D'autres fois, c'est au raisin et surtout au propriétaire qu'il s'adresse ; mais celui-ci se garde bien de suivre tous les avis qui lui sont donnés. En tout cas, l'énergie que les piétineurs apportent à leur travail paraît

être constamment en raison de l'esprit de l'improvisateur.

Quant à la qualité du vin de Santa-Ana, je ne puis en parler en termes très flatteurs, car malgré tout le soin qu'apporte le général à sa confection, la fermentation acétique s'en empare souvent, et alors il ne sert plus qu'à la fabrication de l'eau-de-vie.

Parmi les plantes indigènes des environs de Santa-Ana, il n'y en a qu'une dont je ferai une mention spéciale : c'est une espèce de Tabac, frutescent à la base, et à feuilles glauques (*Nicotiana glauca*), qui s'élève à une hauteur de plusieurs mètres. Selon les gens du pays, lorsque le suc de ce végétal, qu'ils appellent Carallanta, est pris en quantité suffisante, il prive comp étement, pendant un certain temps, de l'usage des facultés motrices, sans pour ainsi dire affaiblir l'action d'aucun des sens. J'ai retrouvé le Carallanta, depuis, en beaucoup d'endroits, et l'on m'a plusieurs fois répété ce que je viens de raconter de ses propriétés, mais je n'ai jamais vu par moi-même les effets des singulières vertus qu'on lui attribue.

Le 6, après un déjeuner copieux, fait aux dépens d'un mouton que mon hôte prévoyant avait fait tuer le jour précédent, nous partîmes pour Polla, autre propriété du général, située au nord-est de Santa-Ana, à environ quatre lieues et demie de ce village. La route, qui monte presque constamment, court sans cesse dans le lit des torrents, comme la plupart

des chemins de ces pays; mais elle n'en est pas moins très passable, et elle nous mena à notre but avant le coucher du soleil.

Le petit pied-à-terre où nous descendîmes était niché au bord d'un profond ravin, au milieu de vastes pâturages, qui passent pour les meilleurs de la province, à cause de la nature saline du sol (1). Mais la gelée avait bien changé la physionomie qu'ils avaient quelque temps auparavant. Ils paraissaient avoir été la proie d'un incendie. L'absence complète d'arbres ou d'arbustes sur leur surface sombre donne à ces *punas* un aspect indiciblement triste. Mon ingénieux hôte avait suspendu, pour ainsi dire, un petit jardin potager au flanc du précipice, et un filet d'eau qui avait sa source à une centaine de mètres plus haut y arrosait des files de carottes, de panais, d'oignons, de choux, et de plusieurs autres légumes, qui paraissaient tout surpris de se trouver dans ce désert. Le *corral*, ou écurie, n'était pas moins pittoresquement situé; il semblait collé sur la paroi de la montagne qui s'élevait au-dessus de la maison, et ressemblait bien plus à une aire de vautours qu'à un asile pour des mules et des baudets.

Le froid que nous éprouvions à Santa-Ana semblait pronostiquer qu'à Polla nous trouverions une tempé-

(1) Les efflorescences que l'on rencontre en couches assez épaisses sur les bords des ruisseaux qui traversent la Puna sont essentiellement formées par du nitre (*salitre*).

rature plus basse encore, vu la hauteur bien plus grande de ce site. Ce fut cependant le contraire qui eut lieu : nous y trouvâmes, par exception, un air aussi tiède que celui d'un beau jour de mai à Paris. Cet état de choses persista encore le 7, et me permit d'examiner à mon aise les curiosités des environs. J'avais appris qu'il existait, près de Polla, des traces d'une population indigène qui était arrivée à un état de civilisation assez avancé. Je n'eus pas de peine à les rencontrer, grâce à la bonté de mon guide. Mais, malheureusement, la plus grande partie de ces restes curieux avait été détruite. La Puna était couverte en plusieurs endroits de lignes de pierres qui ont dû y être apportées d'assez loin ; car il ne paraît pas qu'il y en existe aucune naturellement. C'étaient, à n'en pas douter, des ruines de villages ; quelques uns d'entre eux ont même dû être considérables, à en juger par les matériaux qui sont restés. Il y a dans la plaine, pour les bestiaux, des enclos immenses, dont les murs sont exclusivement construits avec les pierres provenant de la démolition de ces anciennes habitations. Après une recherche assez minutieuse, nous réussîmes enfin à découvrir une de ces dernières encore debout en grande partie. Mais j'avoue que j'en serais encore à me demander dans quel but on avait pu la construire, si, depuis, je n'eusse vu actuellement habitées des maisons presque aussi ridicules. Les habitations de Polla consistaient en un long boyau, dont la largeur était à peine

d'un mètre et demi, et qui n'avait qu'une seule ouverture étroite, qui servait de porte. La patience dont l'ouvrier avait fait preuve dans la construction de ces murs excita au plus haut degré mon admiration. Ils étaient composés de couches alternatives de cailloux et de dalles sans ciment, mais unis aussi exactement que si ce travail eût été fait par un des plus habiles maçons de nos jours. Je n'ai pu savoir à quelle nation appartenaient les auteurs de ces travaux; mais ils datent évidemment d'une antiquité assez reculée.

Plus loin, d'autres objets vinrent fixer mon attention. C'étaient des sortes de terriers cylindriques, d'un mètre de largeur, qui se montraient sur le flanc d'un morne de terre blanche, et qu'on me dit avoir été creusés jadis par les Indiens, pour se soustraire aux poursuites de leurs ennemis. On m'avait assuré qu'ils communiquaient avec une caverne qui occupait le centre de la colline, et qui s'ouvrait à son sommet. C'était, en grande partie, pour vérifier ce fait curieux, que nous nous étions dirigés de ce côté, et nous avions eu soin d'apporter les instruments nécessaires à ce genre d'exploration. Les terriers se présentèrent au nombre de quatre, et deux d'entre eux étaient en partie obstrués par de la terre et des pierres. Je choisis celui des deux autres qui paraissait être le moins encombré, et, une lumière d'une main, un couteau de l'autre, tout palpitant de curiosité, j'y pénétrai. En entrant, je sentis tout d'abord

une très forte odeur de renard ; mais elle disparut un peu plus loin, et je continuai sans interruption mon chemin dans ce tuyau souterrain, rampant à peu près comme un crapaud, et essayant de me faire une idée des choses curieuses que j'allais rencontrer au bout de ma course ; mais tout à coup ma galerie se termina en cul-de-sac, sans qu'il me fût possible de décider si jamais elle avait été plus loin. La distance que j'avais parcourue pouvait être de 15 à 20 mètres. Je rebroussai chemin, et je m'insinuai dans un second trou, mais sans arriver à un résultat plus intéressant. Enfin, nous fîmes déblayer l'entrée d'un troisième terrier ; mais il nous fut impossible d'y pénétrer bien avant, à cause de la quantité de terre qui y était amassée, et qui en réduisait par trop le calibre.

Nous abandonnâmes alors la partie, assez peu satisfaits de nos découvertes, mais convaincus, toutefois, que l'histoire de la caverne n'était qu'un conte. Nous finîmes même par adopter l'idée que les souterrains n'avaient jamais eu d'objet bien défini. Le premier propriétaire de Polla, un des hommes les plus riches du pays, avait fait bâtir, dans la Puna, une grande maison, près de laquelle on admire encore plusieurs grandes cours, dont les murs, solidement bâtis en belles dalles, sont dans le plus parfait état de conservation. L'une de ces cours a 60 mètres de côté. Mais le site ne plut pas à celui qui acquit ensuite la propriété ; car il fit démolir les toits des habitations

pour en exploiter les solives, fait qui peut donner la mesure de la rareté du bois de construction dans cette contrée. On trouve, il est vrai, des forêts à une journée ou deux de distance, mais on n'en est guère plus avancé; car l'état des chemins ne permet pas que des fardeaux de ce genre puissent y circuler.

La grande hacienda de Polla n'est donc plus maintenant qu'une grande ruine qui, selon toute probabilité, ne tardera même pas à s'écrouler, si elle ne l'a déjà fait, car le torrent qui fournissait de l'eau à ses habitants venait, lorsque je la visitai, de faire un écart capricieux de son côté, et avait creusé de telle sorte la berge d'où elle s'élevait, qu'une catastrophe paraissait inévitable.

Le 8, notre petite troupe se remit en marche d'assez bonne heure; nous avions à faire une course de six lieues; notre route était pour ainsi dire sculptée dans d'âpres montagnes qui forment une chaîne dirigée parallèlement à la grande chaîne des Andes, courant à peu de chose près nord-sud, et connue sous le nom de Cuesta Vieja; la direction que nous suivions était généralement Est.

Dans une saison plus favorable, mes collections botaniques auraient pu, d'après ce qu'il m'était permis d'en juger par les squelettes encore debout, s'enrichir, sur ces montagnes, d'une bien belle moisson; mais la gelée n'avait rien épargné. Dans les points abrités de la descente, je rencontrai des monceaux de neige qui me firent une impression très agréable.

tant il s'était passé d'années sans que j'en eusse aperçu. Il y avait, au milieu de cette neige, des petits taillis d'Aunes dépouillés de feuilles, mais couverts de chatons, qui me rappelèrent bien vivement encore le climat de nos pays.

La fonte de la neige qui couvrait, me disait-on, tout le pays, huit jours auparavant, avait mis les chemins dans un état détestable; mais, comme nous n'avions avec nous que des charges très légères, nous n'éprouvâmes aucune difficulté sérieuse, et, peu avant le coucher du soleil, nous abordâmes la jolie vallée de Narvaez, où nous vîmes la nudité des montagnes que nous laissions en arrière remplacée peu à peu par de denses forêts. Celles-ci s'ouvrirent plus loin, et laissèrent apercevoir une des plus charmantes campagnes que j'eusse jamais vues : toute semée de riantes cultures et de cabanes pittoresques. C'était à l'extrémité de ce vallon, qui était tout entier sa propriété, que mon général avait placé une autre de ses habitations. Elle se trouvait au sommet d'un mamelon élevé, d'où l'œil pouvait embrasser une perspective délicieusement variée. Les nuages qui s'étaient amoncelés à l'horizon pendant la dernière partie de notre course nous avaient fait hâter le pas : nous arrivâmes juste à temps pour échapper à une pluie violente qui dura une grande partie de la nuit.

Le lendemain, l'atmosphère était froide, et l'on nous conseilla de retarder de vingt-quatre heures

la continuation de notre voyage. Dans l'après-midi, le soleil parut quelques instants, mais l'herbe n'en resta pas moins très humide. J'aurais donc passé toute la journée au logis, si des sons bien connus ne m'en eussent tiré. Ils provenaient d'une bande de grands Gallinacés, ou de Pénélopes, si l'on aime mieux, que l'on rencontre très fréquemment dans presque toutes les forêts de l'Amérique du Sud, surtout au voisinage des eaux. On les appelle Pavas (Dindons) en Bolivie, et Jacus au Brésil. Leur taille est celle d'une grande poule, et leur couleur est d'un vert noirâtre, sauf les pattes, qui sont rouges dans l'espèce à laquelle je fais allusion. C'est un des meilleurs gibiers que je connaisse.

La trachée-artère de ces oiseaux fait au devant du sternum plusieurs coudes très prononcés, disposition qui donne à leur voix une intonation très forte et permet qu'elle soit entendue à une grande distance. Dès que ces accents furent arrivés à mon oreille, je m'armai de la grande carabine de mon hôte, et j'entrai dans la forêt, en suivant un petit cours d'eau qui prenait sa source à un quart de lieue de la maison, et qui passait devant la porte. Le bois se refermait au-dessus du canal en y formant un petit berceau naturel, sous lequel, en me baissant de temps à autre, je me glissai si silencieusement, que j'arrivai tout près d'un gros arbre dans les branches duquel se jouaient deux douzaines au moins des oiseaux que je convoitais, sans que j'eusse encore éveillé leur

attention. J'en tenais déjà un en joue, lorsque je fus aperçu, et toute la troupe se leva au même instant au milieu d'un brouhaha général. Le coup partit, mais le Pénélope n'eut que l'aile cassée et il tomba en poussant des cris déchirants. Alors voici ce qui arriva : les autres Pénélopes qui entendirent les cris qui continuaient de s'élever de l'endroit où ils étaient perchés, revinrent aussitôt s'y replacer, quoique en plus petit nombre (ce devaient être les plus tendres), et j'eus le temps de recharger mon fusil et d'en abattre encore un. Celui-là ne dit rien en tombant. Toutefois, comme ma première victime continuait à crier, quelques Pénélopes osèrent encore revenir comme pour savoir de ses nouvelles, et il s'en ajouta un autre à ma collection. Mais ce fut le dernier, car il n'en revint plus. D'ailleurs, mon blessé, de guerre lasse, avait pris le parti de se taire. Quelques minutes après, je rentrais en triomphe au logis, chargé des trophées de mon humide expédition.

Vers le soir, le froid augmenta, et le général fit distribuer du punch à ses domestiques pour entretenir leur bonne humeur; il réussit si bien qu'ils passèrent toute la nuit à danser, en compagnie de plusieurs des habitants de la vallée qu'ils étaient allés inviter à la fête.

Le 10, la jolie vallée de Narvaez resta de bonne heure derrière nous, et nous marchâmes sur le village de San-Luis qui se trouvait à une distance de sept lieues au sud-est de ce point. La pluie avait

rendu le chemin presque impraticable dans quelques points, et les boues qui y avaient pris naissance étaient d'autant plus dangereuses, qu'elles se montraient souvent sur des pentes très escarpées.

A trois lieues de notre point de départ, nous passâmes un vieux fort de boue, nommé Fuerte de San-Diego. Il est situé au milieu de beaux pâturages, et a été construit, il y a bien longtemps déjà, pour garantir la frontière de la Bolivie, qu'il était censé indiquer, des excursions des sauvages. La création de ce fort marque le second pas fait par la frontière de Tarija, dans la marche graduelle que sa population entreprise a dans la direction du Paraguay.

A l'entrée de la vallée de Narvaez, on voit les vestiges d'un autre fort qui date d'une époque encore antérieure. Plus tard, s'éleva le fort de San-Luis; puis, la colonie se trouvant encore trop à l'étroit, celui-ci fut abandonné, et l'on construisit, bien au delà, le fort de Zapatera; puis, toujours plus loin, vers l'ouest, celui de Carapari; enfin, il y a peu d'années, le général Margariños fit construire, à l'entrée du Chaco, le fort de Villa-Rodrigo qui forme la limite actuelle de la république, de ce côté. Mais il va sans dire que celui-là, tout comme les précédents, ne doit être regardé que comme un pas de plus fait vers la possession de tout le territoire qui se trouve situé au nord du rio Bermejo. On parlait, en effet, déjà, lorsque le président se trouvait à Tarija, d'en élever un nouveau sur les bords du Pilcomayo. Au

delà de San-Diego, nous traversâmes la rivière de Narvaez qui reçoit toutes les eaux courantes de ce côté de Polla, traverse San-Luis, et va, douze lieues plus loin, et après avoir passé à la mission de Salinas, se réunir au rio de Tarija et former avec lui l'origine principale du Bermejo. A peu de distance de San-Diego, au pied d'une petite chaîne qui coupe la direction de la route, le rio dont je parle s'engouffre avec fracas sous un immense rocher, à l'entrée d'un profond ravin qui fend en ce point la montagne. Après avoir traversé à notre tour la chaîne, mais d'une manière moins directe, nous suivîmes une longue ravine qui porte le nom de Quebrada de Santa-Lucia, au sortir de laquelle nous suivîmes une arête brisée, ou *cuchilla*, d'une lieue de longueur, qui nous mena à la vallée de San-Luis.

Du point élevé où nous nous trouvions, notre vue en embrassait presque toute l'étendue. La rivière de Narvaez, dont nous venions de nous rapprocher, y dessinait son cours serpentin au milieu de vertes prairies, et des montagnes couvertes de forêts l'encadraient de toutes parts. Tout cet ensemble me plut beaucoup, je dois l'avouer, et je compris en ce moment qu'on eût eu l'envie de s'y établir. Mais l'illusion ne dura pas longtemps. Le sol de la vallée était marécageux et devait nécessairement engendrer des fièvres. L'aspect des habitants ne tarda pas à confirmer cette impression : il me semblait que j'avais rarement vu des figures d'un aspect plus

chétif. Le village, que l'on appelle encore *El Fuerte*, quoique le fort ait été détruit depuis longtemps par les pluies qui désolent sans cesse cet infortuné climat; ce village, dis-je, est situé vers l'extrémité sud du vallon, et n'est composé que de misérables petites cabanes de boue, couvertes de chaume à moitié pourri par l'humidité, et dont beaucoup sont désertes et en ruines.

Le soleil allait se coucher lorsque nous y mîmes les pieds; aussi ne nous arrêtâmes-nous qu'un instant pour saluer, en passant, le gouverneur don Sébastian Extensoro, dont le palais se distinguait à peine des habitations que j'ai déjà décrites. Avec sa barbe de huit jours, sa cravate nouée autour de sa ceinture, et sa jaquette sur le dossier d'une chaise, le premier fonctionnaire de San-Luis n'avait que trop bien la couleur locale.

CHAPITRE XVII.

SÉJOUR A SAN-LUIS.

Continuant notre route, nous arrivâmes, après avoir fait un quart de lieue, à la dernière des habitations que possédait le général dans la direction de la frontière de Tarija. Je la trouvai aussi joliment située, et aussi commode que celles que j'avais vues les jours précédents; elle était surtout très spacieuse. C'était là que mon hôte avait pris l'habitude de passer la plus grande partie de la belle saison, et il y tenait également ses troupeaux durant plusieurs mois de l'année. Peu de temps après s'y être établi, il s'y fit construire un moulin à eau qui lui rapporta, dans le principe, un assez bon revenu, diminué depuis par la concurrence qu'il eut à soutenir d'un établissement de même nature créé dans le voisinage. L'objet principal de ces moulins est de moudre le maïs pour la fabrication de la chicha.

Mon intention étant de ne rester à San-Luis que le temps nécessaire pour y trouver un guide qui me conduisît au delà, j'allai, le 11, au village avec mon hôte, autant pour y prendre quelques renseignements sur ce sujet, que pour savoir quelque chose de positif relativement à une insurrection que l'on disait avoir eu lieu parmi les Indiens de la frontière; mais

le gouverneur n'en savait pas plus que nous-mêmes là-dessus. Nous fîmes ensuite une visite à un curieux personnage que nous ne nous attendions pas du tout à rencontrer en ces lieux. L'individu dont je veux parler avait passé par Tarija deux mois auparavant; il n'y avait séjourné que deux jours, et s'était dirigé en hâte vers cette frontière, malgré tous les conseils qu'on avait pu lui donner pour l'en détourner. Il y allait, disait-il, pour voir des Indiens; mais il cachait soigneusement le but réel de son voyage à tout le monde, excepté à un jeune homme qui était arrivé avec lui, et qui ne le quittait pas d'un seul instant. Le plus âgé des voyageurs (il pouvait avoir cinquante ans) était Anglais; il s'appelait Gardner, et était capitaine de la marine royale. Son jeune compagnon était Andalous, mais il avait été élevé en Angleterre. Leur excursion à la frontière avait eu lieu sans autre accident que quelques chutes dans la boue. Bientôt ils se mirent en communication avec les Indiens sauvages les plus voisins : c'étaient les Chaneses, tribu des Chiriguanos; ils en furent très bien reçus, et séjournèrent plusieurs jours dans leurs cabanes. Au bout de ce temps, le capitaine Gardner leur témoigna le désir qu'il avait de leur acheter un petit terrain. Alors les choses prirent, à ce qu'il paraît, un autre aspect; car les sauvages donnèrent à entendre au capitaine et à son adjudant qu'ils eussent à vider les lieux au plus vite, sous peine d'être tués; sur quoi ceux-ci s'en retournèrent

à San-Luis en y rapportant chacun une fièvre tierce. Le pauvre capitaine eut, de plus, une dyssenterie, dont il souffrait encore lorsque nous le vîmes, et qui le tenait alité, à cause de l'extrême faiblesse qui en avait été la suite. Peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie.

Le préfet de Tarija avait envoyé des ordres pour qu'on surveillât de près ce mystérieux voyageur; mais il était, ainsi que tous les autres, bien loin de soupçonner le but de l'étranger.

On sait qu'il existe dans plusieurs pays, et notamment en Angleterre, des sociétés dont le but est de convertir à la foi chrétienne les nations sauvages qui vivent encore éparpillées à la surface du globe. Pour parvenir à cette fin, il faut d'abord que quelques jeunes gens dévoués s'établissent chez elles, et s'instruisent dans leur langue; ils sont destinés à servir d'interprètes aux ministres de la religion, qui n'interviennent que plus tard. Je croyais, dans le principe, que le capitaine Gardner était chargé par une de ces sociétés de placer son jeune compagnon chez les Indiens du Chaco, afin qu'il se rendît maître des langues qui y sont parlées, et qu'il préparât la voie à leur conversion; mais j'ai su depuis qu'il agissait de son propre chef, étant ce que les Anglais appellent : *an itinerant missionary*. La maladie qui l'avait attaqué si subitement avait empêché qu'il n'eût fait immédiatement une seconde tentative; mais il me parut en avoir l'intention dès

qu'il se serait rétabli; il comptait pour cela retourner sans retard à Tarija.

L'obligation où le capitaine se trouvait de se rendre de nouveau à la capitale devait me retenir près d'un mois à San-Luis. Il avait, en effet, pris à son service, depuis plusieurs jours, et engagé pour ce voyage, le seul homme du pays qui connût la langue des Chiriguanos, c'est-à dire le guarani, et il m'était complétement impossible de mettre mon plan de voyage à exécution sans l'assistance de cet homme, qui s'appelait Celestino Valdibiezo. J'eus avec lui une longue conversation qui me confirma dans la bonne opinion que je m'étais formée sur son compte. Décidé alors à prendre patience jusqu'au retour de mon guide, je repris, avec le général, le chemin de la ferme.

Le 14, on célébra la Fête-Dieu (*el Corpus*), et j'eus la curiosité d'aller au village pour voir comment les choses allaient se passer. Cela pouvait se comparer à ce qui a lieu, lors de cette même fête, dans un pauvre village catholique de l'Europe, si ce n'est qu'il y avait, en plus, à San-Luis des Chiriguanos et de la chicha; et que la laideur des paysans de ce village dépasse infiniment tout ce que j'ai vu de plus laid de ce côté-ci de l'Atlantique.

La procession fut tout à fait en harmonie avec les lieux, et il en fut de même pour le reste. Le capitaine Gardner, qui s'était traîné, ce jour-là, à sa porte, pour recevoir un peu de soleil, devait, je crois, sourire à la vue de toute cette boiteuse cérémonie;

et les pauvres Indiens, qui la contemplaient si naïvement, devaient se dire que leurs fêtes à eux, avec leurs vêtements de plumes de toutes couleurs, étaient bien plus jolies; c'est précisément aussi ce qui me vint à la pensée. Le fait est que j'ai rarement eu l'occasion de voir la religion aussi misérablement représentée. La fin de la journée se passa à boire, partie de la fête que les sauvages comprirent bien mieux. Les scènes bouffonnes qui s'y passèrent ne méritent pas d'être racontées. Une seule d'entre elles excita un peu ma gaieté, qui fit bientôt place à la pitié. Deux drôles, pour nous divertir, tenaient à terre un pauvre Chiriguano, pendant qu'un autre vaurien, déguisé en vautour, lui bécotait le dos avec un énorme bec crochu qui lui masquait la figure.

Les jours qui suivirent la fête du *Corpus* se passèrent pour moi bien agréablement dans la société de mon hôte, que je ne quittai que pour faire quelques excursions dans les forêts d'alentour. Le général s'occupait en ce moment à renouveler les roues de son moulin. Ces roues n'étaient pas construites sur le plan des roues hydrauliques que l'on voit ordinairement en Europe, c'est-à-dire que ce n'étaient pas des roues verticales. Celles que j'ai vues partout en usage dans cette partie de l'Amérique sont horizontales et de dimensions bien plus petites que les autres. Elles sont formées de palettes en forme de cuillers, au nombre de huit à douze seulement, qui s'attachent immédiatement à l'axe. La conca-

vité de leur partie évasée est un peu oblique par rapport à l'horizon, de manière qu'elles reçoivent plus utilement le choc de l'eau qui tombe sur elles d'en haut, et un peu d'arrière en avant. Pour que ces roues puissent résister à la force qui les meut, et à l'action continue de l'humidité, on est obligé de les faire d'un bois très dur : c'est celui du Quinaquina dont le général fit choix pour les siennes. J'ai déjà parlé des qualités toutes particulières que présente ce bois. L'odeur qu'il répand lorsqu'on le coupe est des plus agréables.

Pendant les courses que nous fîmes à la forêt pour surveiller les progrès du travail, j'eus une idée que je me hâtai de mettre à profit, car il aurait été difficile de retrouver une occasion aussi favorable. C'était de faire une collection des bois des arbres forestiers de ces environs. Mon aimable hôte, auquel je fis appel, se mit aussitôt à l'œuvre, et, peu après, la hache et la scie avaient si bien fait leur devoir qu'il ne me restait que peu de chose à désirer sous ce rapport. C'était la famille des Légumineuses qui avait, parmi les soixante espèces que nous recueillîmes, le plus grand nombre de représentants. J'ajouterai qu'un assez grand nombre d'entre elles n'étaient pas suffisamment développées, dans cette saison, pour qu'il ait été possible de déterminer leurs noms botaniques avec toute la précision désirable.

Les plus beaux bois du pays sont, outre le *Quinaquina*, le *Cedro*, dont il a été aussi plusieurs fois fait

mention, le *Laurel*, le *Nogal*, le *Soto*, le *Mocan*, le *Lanza*, le *Jarca gateada*, le *Jarca colorada*, le *Tipa* et deux espèces de *Lapacho*. Le *Nogal* n'est pas, comme son nom semble l'indiquer, le Noyer, dont il se rapproche cependant par la forme de ses feuilles : c'est le *Rhus juglandifolium* des botanistes ; son bois est d'un brun foncé. Le *Laurel*, qui est un des plus beaux arbres de la forêt, est un vrai Laurier ; il fournit un bois qui ressemble un peu, lorsqu'il est frais, à celui de notre Noyer que je citais tout à l'heure ; mais en vieillissant il devient presque noir. Le cœur du *Jarca gateada* est brun et présente des marbrures magnifiques ; celui du *Lanza* est très dur et presque noir. Les bois de *Soto* et de *Chirimolle* sont d'un rouge clair vers le centre du tronc, et celui de *Jarca colorada* est d'un rouge foncé. Enfin, les *Lapachos* (1), ainsi que le *Churqui*, fournissent des bois qui ont beaucoup d'analogie avec le palissandre.

Tous les arbres que je viens d'énumérer ont un aubier plus ou moins blanchâtre ; ceux dont le bois est blanc dans toute son épaisseur, sont le *Mongil*, le *Suiquillo*, le *Tipa*, le *Yuruma*, etc.

Les richesses minérales de cette partie de la Bolivie sont encore très peu connues ; j'ai entendu plusieurs fois parler de gisements considérables de sables aurifères que les Indiens ont découverts du côté du Pilcomayo ; mais on ne les exploite pas

(1) Ce sont des Bignoniacées.

encore (1). En définitive, la seule mine que j'y aie vue est une mine de sel gemme qui se trouvait sur les terres du général, et qu'il me mena un jour visiter. Tous les petits cours d'eau que nous passâmes pour y arriver avaient un goût saumâtre, mais les efflorescences qu'ils déposaient sur leurs rives n'étaient pas à beaucoup près aussi abondantes que celles que j'avais vues au bord des ruisseaux de Polla.

Le sel gemme constitue un dépôt horizontal, d'une épaisseur inconnue, au-dessous d'une couche d'argile au sein de laquelle se rencontrent des masses d'une roche cristalline très polymorphe, qui n'est autre chose que du gypse ou *yeso*. Tantôt compacte et blanche, d'autres fois cette matière est d'une couleur violacée ou grisâtre; après l'avoir brûlée, on l'emploie, dans presque toute la Bolivie, pour blanchir les maisons.

L'exploitation de la matière saline n'avait consisté encore que dans le percement de puits verticaux, qui traversaient les argiles et la couche de gypse. Mais ces puits se remplissaient constamment, au retour des pluies, et il fallait sans cesse recommencer le travail. La situation de la couche saline dans l'épaisseur d'une

---

(1) Mon hôte m'assura qu'il était rare qu'après une crue un peu forte du rio de Tarija, on ne découvrît pas dans son lit quelques fragments de quartz, plus ou moins mêlés d'or.

On dit également avoir constaté aux environs de la capitale, la présence de la houille, et cela à une très faible profondeur. Il serait à désirer que le gouvernement fît faire de nouvelles recherches à ce sujet.

berge dont la pente s'incline jusqu'au bord d'un ruisseau a permis au général de l'attaquer d'une manière bien plus avantageuse. Au moyen d'un chemin à ciel ouvert dont la pente permet aux eaux de s'écouler facilement, il retire aujourd'hui son sel avec des brouettes, et peut le livrer aux éleveurs de bestiaux à raison de quatre réaux (deux francs cinquante centimes), la charge de six arrobes (environ 70 kilogrammes). Il s'en consomme annuellement, par cette classe d'agriculteurs, une quantité considérable. La manière de le donner est d'en mettre un morceau dans le lieu où les animaux se tiennent habituellement, et où ils vont tour à tour le lécher. Ce sel natif contient toujours une certaine proportion de sel de magnésie, et donne lieu à des effets purgatifs lorsqu'il est administré en quantité considérable; il est quelquefois parfaitement blanc, et transparent comme du cristal; mais il est, tout aussi souvent coloré par des oxydes minéraux, et il devient opaque, en présentant une coloration rose ou ferrugineuse.

CHAPITRE XVIII.

DE SAN-LUIS A VILLA-RODRIGO.

Les voyages au village, la chasse aux Pénélopes ou aux Ibis, et de longues conversations avec mon hôte, firent passer bien vite le temps que devaient durer l'aller et le retour de Celestino, dont l'absence se prolongea un peu plus que je ne l'avais calculé. Mon *linguaraz* (interprète) parut à la ferme le 9 juillet, avec la troupe de juments qui avait servi à l'expédition du capitaine Gardner, dont par parenthèse Celestino ne paraissait pas trop content; car il prétendait que les services qu'il avait rendus à son locataire avaient été si délicats, qu'ils méritaient d'être payés bien plus que la somme à laquelle lui-même les avait fixés. Je compris l'insinuation, et je lui promis qu'il n'aurait pas lieu d'être mécontent de moi. Je m'occupai ensuite de mes derniers préparatifs; et, le 11 juillet, j'eus la satisfaction de me mettre en route, laissant mon hôte occupé plus activement que jamais à tailler les palettes de ses roues hydrauliques. Ma troupe ne consistait qu'en deux animaux de selle et une mule de charge. Celestino était à pied, et poussait devant lui son troupeau de juments qui se traînaient à peine, et qui retardèrent beaucoup notre marche pendant les premiers jours.

Il était aidé dans cette tâche par un jeune garçon (*muchacho*) qu'il avait emmené avec lui de Carapari, lorsqu'il en partit pour accompagner le capitaine Gardner.

J'entrai bientôt à San-Luis, où je complétai la petite cargaison de présents que je destinais aux Indiens. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le sud, et, arrivés au lieu qui est connu sous le nom de Zereré, nous changeâmes de direction pour prendre vers l'est : direction que le chemin devait conserver, avec assez peu de variations, jusqu'à Zapatera. Un ravin nous conduisit au rio de Zereré, que nous eûmes à passer sept fois. Une colline basse sépare la ravine où il coule de la longue Quebrada del Vejucal, qu'une autre côte, un peu plus élevée sépare, de la Quebrada del Acheral dont j'avais espéré pouvoir sortir avant le soir ; mais cela me fut impossible, et je me vis obligé de passer la nuit au milieu de la forêt. Le temps était, au reste, si beau, et la lune si brillante, que je n'eus nullement à me plaindre de mon sort.

La petite rivière de Zereré est digne d'être remarquée, en ce qu'elle est l'affluent le plus méridional du Pilcomayo, dans le département de Tarija; elle s'y trouve comme enclavée au milieu des tributaires du rio Bermejo. Le rio Zuaruro, autre affluent du Pilcomayo, est un peu dans le même cas.

Le 12, à peine le jour commençait-il à poindre, que Celestino était sur pied. Aidé de son *muchacho*, il eut bientôt fait les préparatifs de la levée du

camp, et nous gagnâmes une montagne assez singulière, à peu de distance du lieu où nous avions couché; on l'appelait la Cuesta Blanca, à cause de sa couleur. Elle était composée en entier d'une terre argileuse blanche dans laquelle les pieds s'enfonçaient comme dans un monceau de cendres. Le moindre souffle du vent soulevait cette terre légère, et l'on ne pouvait faire un pas sans en avoir la bouche ou les yeux souillés. Du sommet de la montagne, nous descendîmes à la vallée de Zuaruro, que précède une ravine assez large et sans eau, connue sous le nom de Cañon Secco. Le fond de la vallée de Zuaruro est assez accidenté; quelques mornes, des taillis épais, des petits ravins, l'entrecoupent, et en font un excellent endroit pour des surprises à main armée. Aussi a-t-elle joué un certain rôle dans l'histoire de cette partie du département, et ne réveille-t-elle dans l'esprit de celui qui la traverse que des pensées tristes. Elle est toute semée des tombeaux des chrétiens que les Indiens y ont assassinés, et des ossements blanchis au soleil de ceux auxquels la sépulture a été refusée. Celestino, en me montrant ces traces de vengeance ou de justice, me donnait en même temps les détails de quelques unes des scènes qui s'y étaient passées, et dans lesquelles il avait quelquefois été acteur lui-même. « A cet arbre, me dit-il, nous suspendîmes un jour à la fois cinq Chiriguanos; mais les cordes se sont pourries, et les Chiriguanos sont tombés : ce que vous voyez là de blanc,

ce sont leurs os. » Un peu au delà de l'arbre que me montrait Celestino, nous passâmes le premier gué du rio de Zuaruro, et plus loin plusieurs autres gués de la même rivière. Au niveau du dernier coude, se trouvait un *corral* abandonné, au delà duquel se présenta la Cuesta de Zuaruro, ou de Amareta, qui est la montagne la plus élevée de la province. La vue s'étend de son sommet sur une immense étendue de pays, si ce n'est du côté de l'est, où elle est bornée par le dernier bourrelet que forment les Andes de ce côté, et qui constitue la limite occidentale de Chaco. Les deux chaînes sont séparées par la vallée de Zapatera, que je voyais à mes pieds, et par celle du Carapari. Le soleil s'était couché pendant que je contemplais l'admirable perspective qui s'étendait autour de moi, et je me décidai à camper, un peu plus loin, sur un petit plateau que présentait la descente, du côté de Zapatera. Parmi les végétaux qui attirèrent surtout mon attention dans le trajet de onze lieues que j'avais fait à partir de San-Luis, il y en avait un qui mérite plus particulièrement d'être noté : c'est l'arbre auquel les habitants du pays ont donné le nom de *Soroche* (espèce de *Bombax*). Il croissait très communément sur les collines un peu élevées où il ne se trouvait aucun autre arbre ; et il se distinguait de loin par la forme de son tronc qui, très épais et bombé au milieu, était rétréci en haut et en bas, de manière qu'il avait une ressemblance très exacte avec un fuseau. Le tissu intérieur du

tronc est si mou, qu'on peut le creuser avec des instruments de bois, et les Indiens ont mis à profit cette circonstance pour faire avec le Sorocho des vases pour contenir leurs boissons. Au moment de mon passage, cet arbre, ainsi que bien d'autres, était sans feuilles.

Le 13, nous traversâmes, sans nous arrêter, le petit village de Zapatera, que défend un fort de boue semblable à ceux dont il a déjà été parlé. Ce lieu passe pour un des plus sains de toute cette région. Plus loin, le chemin pénètre dans un étroit ravin que revêt une forêt épaisse. Nous y rencontrâmes, campés au bord d'un petit ruisseau qui traversait la forêt, une dizaine d'Indiens Chiriguanos. Ils étaient venus d'une assez grande distance pour faire la chasse aux Pénélopes, qui abondaient tellement en cet endroit, qu'il aurait été facile sans bouger de place d'en abattre une vingtaine ; mais pour cela il aurait fallu ne pas faire de bruit. De mes deux coups j'en fis tomber une paire, et la troupe effrayée s'éloigna à tire-d'aile, au grand mécontentement des Chiriguanos qui perdaient probablement plus de Pénélopes que je n'en emportais. Je ne pus me dissimuler que, pour ce genre de chasse, leurs flèches valaient bien mieux que mon fusil. C'était de grand matin qu'ils dirigeaient leur attaque principale contre les Pénélopes. En effet, ces oiseaux descendaient alors de la cime des arbres, où ils restaient en général perchés pendant le jour, et ils se

jouaient ensuite sur le sol de la forêt et sur les bords du ruisseau, où les flèches des Chiriguanos les atteignaient bien plus facilement. Les chasseurs plumaient leur gibier, et lui faisaient subir une demi-cuisson : ce qui permettait de le conserver plus longtemps.

Pendant le retard occasionné par notre conversation avec les Chiriguanos, le *muchacho*, dont il a été fait mention plus haut, avait continué à pousser en avant avec les charges, et la nuit nous surprit, Celestino et moi, avant que nous eussions pu le rejoindre. Nous nous trouvions alors à l'entrée d'un grand bois appelé Monte del Acheral, dans lequel Celestino crut prudent de ne pas nous aventurer plus avant, de peur de ne pas renconter de pâturages pour les animaux. Nous nous installâmes donc de notre mieux, en nous consolant de l'absence du garde-manger général avec les dindons que le sort avait mis à notre disposition. Cependant l'idée que notre pauvre *muchacho* se trouvait seul à cette heure au milieu de la forêt, avec les juments et ma mule de charge, nous inquiétait d'autant plus que les Jaguars étaient, à ce qu'il paraissait, assez communs dans ces lieux. Aussi nous remîmes-nous en marche le lendemain, dès que le jour eut paru ; et nous ne tardâmes pas à nous convaincre que le *muchacho* s'était préoccupé encore plus que nous des tigres ; car lorsque nous eûmes atteint le lieu où il avait fait halte, nous le trouvâmes étendu entre deux énormes feux et entouré des bêtes de charge,

qu'il avait attachées en cercle autour de son petit camp. Les pauvres juments avaient conservé leurs harnais toute la nuit, et songeaient, j'imagine, à bien autre chose qu'à des bêtes fauves.

Délivrés du bois, nous entrâmes dans une plaine que la nature saline de son sol avait fait nommer Saladillo, et qui pouvait avoir une lieue d'étendue. J'y remarquai un joli petit arbre touffu appelé Chirimolle, dont on mange le fruit qui est de la grosseur d'une cerise. Le chemin, qui avait conservé une direction générale vers le sud-est, à partir d'une *cuesta* qui coupait la forêt de l'Acheral, prit directement vers le sud, au sortir de la plaine de Saladillo. Nous entrâmes alors dans la vallée de Carapari, qu'arrose une jolie petite rivière dont le chemin coupe les nombreuses sinuosités, avant d'aboutir au triste village qui était le but de notre marche de ce jour. Celestino, dont Carapari était la patrie, s'empressa de me faire les honneurs des lieux, en me menant à ce qu'il m'assura être la plus belle habitation du pueblo, lequel, au reste, n'était composé que de deux douzaines de cabanes dispersées dans le pré, à côté d'un de ces forts de boue dont j'ai déjà parlé, et qui était composé, comme eux, d'une grande cour carrée, avec une porte cochère sur un des côtés, et une sorte de bastion à toit de chaume à chaque coin. Mon domicile était au premier étage d'une masion qui n'était composée que de deux chambres ; encore fus-je obligé de partager mon dortoir avec quatre autres personnes, et avec

des myriades de puces et de punaises qui ne me laissèrent pas un moment de repos, pas plus qu'une vieille Señora qui occupait le milieu de la pièce, et qui ne cessa, pendant toute la nuit, de remplir impitoyablement l'air des échos de sa digestion troublée. Pour échapper à tant de maux, je ne trouvai pas de meilleure ressource, le jour suivant, que de placer mon lit dans un petit jardin potager qui se trouvait derrière la maison.

Carapari est un des lieux les plus malsains de la frontière. Dans la saison des pluies, il est impossible d'y passer, même un seul jour, sans y prendre la fièvre; aussi la mortalité y est-elle si prodigieuse, qu'il n'est guère douteux que l'on n'abandonne un jour complétement cette vallée, dont les pâturages paraissent avoir été presque épuisés par le grand nombre de bestiaux qu'on y a élevés.

Ce ne fut pas sans quelque surprise que j'appris du curé de Carapari, qui était un moine franciscain, que les projets du capitaine Gardner étaient connus au couvent de Tarija. Il me dit qu'il n'en avait pas le moindre souci.

Le 17, nous sortîmes de la vallée par un temps magnifique, et, en nous dirigeant vers le sud-est, nous gagnâmes la Quebrada de Abarenda, dans laquelle nous fîmes deux lieues au milieu d'une forêt assez épaisse, et en coupant à chaque instant les coudes sans nombre de la petite rivière qui y serpente; puis, après l'avoir quittée, je me trouvai au sommet de ce der-

nier échelon des Andes qui avait empêché, deux jours auparavant, que ma vue ne s'étendît de ce côté. Je ne puis dire la sensation de joie que j'éprouvai en jetant les yeux sur les belles plaines qui s'étendaient, comme une grande mer, à mes pieds : c'était le Chaco tel, pour ainsi dire, que nous le contemplions, deux ans auparavant, des rives du Paraguay. Dans un point du lointain, l'horizon était voilé par un rideau de fumée résultant sans doute d'un incendie. Peut-être y avait-il là un campement de quelqu'une de ces hordes errantes de Tobas ou de Matacos que je désirais tant voir.

La descente de la chaîne, sur laquelle nous avions grimpé avec assez de facilité, était extraordinairement rapide, et le sol y était formé d'une terre sèche et glissante sur laquelle on roulait bien plutôt qu'on ne marchait, de sorte qu'en quelques minutes nous en eûmes gagné le pied ; mais non sans que Celestino, qui voulait tenir le pas à ses juments, n'eût fait quelques culbutes assez plaisantes.

A une lieue plus loin, se trouvait le village de Abarenda, habité par des Indiens Chiriguanos, ou Abas, comme on les appelle assez fréquemment aujourd'hui. Le soleil était couché quand nous y entrâmes, et je me décidai facilement à y passer la nuit. Celestino se trouvait, là, tout à fait en pays de connaissance, et il me mena, immédiatement, à la hutte du capitan qui me reçut à merveille, et que je trouvai dégustant, au milieu de sa famille, une calebasse

de chicha, qu'il me présenta. Le lecteur devait s'y attendre.

Les habitations d'Abarenda ne différaient de celles que j'avais vues à Caraparirenda, et dans quelques autres villages chiriguanos de la Cordillera, que parce que leurs murs étaient entièrement construits en bambous disposés verticalement les uns à la suite des autres, et reliés à d'autres qui les croisaient de distance en distance, de manière que l'air pût y circuler librement; tandis que dans les villages que j'ai cités plus haut, où le climat est moins ardent, les murs étaient crépis avec de la terre. Les toits, qui avaient exactement la même forme que les nôtres, si ce n'est qu'ils avançaient davantage au-delà des murs, étaient également construits en bambous et recouverts de chaume. Du reste, même profusion de grands pots à chicha, tant en dehors qu'en dedans. L'intérieur des huttes était remarquable par sa propreté, et je ne pus m'empêcher, en me couchant sur le lit de fines cannes que le capitan, mon hôte, m'abandonna, de faire quelques comparaisons assez défavorables, je dois le dire, à mes derniers hôtes chrétiens.

Ce n'est pas cependant que je veuille affirmer que, durant la nuit que je passai au milieu de l'intéressante famille du cacique d'Abarenda, je n'aie pas, de temps à autre, eu occasion de me rappeler la vieille femme de Carapari; mais au moins, à Abarenda, me trouvais-je libre de la vermine qui m'avait assailli dans le bouge malpropre du village bolivien.

Quelques instants après mon entrée dans la hutte, j'avais fait présent au capitan d'un peu de tabac, et j'avais donné à sa femme un collier de verroterie. Pour m'en témoigner leur reconnaissance, ces bons sauvages tuèrent une poule et me la firent cuire devant le feu qui brûlait sur le sol, au milieu de la hutte.

En attendant ce souper, nous continuions à boire de la chicha. Depuis les longues séances auxquelles j'avais assisté durant le carnaval de Tarija, je commençais à m'habituer tout à fait à cette liqueur. Pour en arriver là, j'avais pris le parti de ne plus demander comment on la faisait; et l'idée de la *mastiga* me venait bien rarement à l'esprit.

La colonie de Villa-Rodrigo, ainsi nommée en l'honneur du général don Rodrigo Marganiños, qui en fut le fondateur, est située à deux lieues et demie d'Abarenda. On y arrive par des plaines parfaitement unies, encadrées par quelques collines basses qui sont les contreforts de la chaîne que je traversai avant d'arriver au village chiriguano. Ces plaines portent, ainsi que toute la partie environnante du Chaco, jusqu'au rio Pilcomayo, le nom de plaine de Caiza. Les pâturages que je traversai étaient formés d'une herbe dure que les bestiaux refusent de brouter. Plus loin celle-ci prend un tout autre caractère; le sol y est en même temps légèrement salin, en sorte que l'on y rencontre les meilleures conditions possibles pour l'engrais des bestiaux dont on a déjà introduit

une quantité immense. L'édit rendu par le président, à son passage à Tarija, était de nature à porter les colons à donner encore plus de développement à cette branche de l'agriculture, qui a formé, en tout temps, la principale richesse du département (1). Presque tous les bestiaux introduits à Caiza ont été amenés des environs d'Oran qui est, sur le rio Bermejo, la ville de la République Argentine la plus voisine. Le prix d'un bœuf d'un an n'est, dans cette localité, que d'une piastre (cinq francs); le bœuf de deux ans s'y vend deux piastres; celui de trois ans trois piastres, et ainsi de suite. A Caiza ils se vendent le double; et à Tarija, le quadruple ou davantage. C'est dans les villes des parties élevées de la république que les éleveurs réaliseraient de beaux bénéfices s'ils pouvaient y mener leurs bestiaux plus facilement; mais la nature pierreuse des routes de la Cordillère et le manque de fourrages s'y opposent. Ils pourraient obvier en partie à la première de ces difficultés en ferrant leurs bœufs, ainsi que cela se pratique dans quelques parties de l'Europe; mais l'idée ne leur en est point encore venue.

Le village de Villa-Rodrigo, auquel je ne tardai pas à arriver, me frappa par son aspect de gaieté; les au-

(1) Outre les exportations considérables de bœufs en nature que fait Tarija aux départements voisins de Potosi et de Chuquisaca, il fournit encore ces départements, de cuirs tannés (*suelas*).

tres villages de la frontière m'avaient inspiré un sentiment tout opposé. Les maisons qui la composaient, quoique d'une construction un peu trop simple, puisque la plupart ne consistaient qu'en une seule pièce, étaient bien alignées, et avaient un aspect de propreté qu'étaient loin de posséder celles de Carapari. La plupart étaient construites en troncs de Carandaïs ou en bambous, et recouvertes de chaume. Les murs d'un petit nombre d'habitations avaient, en outre, un crépissage de boue. Les meubles qui les garnissaient étaient des plus élémentaires, et quelques unes en étaient dépourvues, à moins qu'on ne voulût donner ce nom à quelques cuirs de bœuf sur lesquels les colons s'asseyaient, mangeaient et couchaient. Quelques uns y avaient ajouté deux ou trois crânes de cheval ou de bœuf qu'ils avaient rapportés de la pampa, et qui faisaient des tabourets assez commodes. En passant devant les portes ouvertes des habitations de cette ville naissante, et en jetant les yeux sur ces intérieurs si peu attrayants, je me rappelai involontairement le bon lit de cannes du capitan d'Abarenda, et je fis encore quelques comparaisons, tout en faveur des sauvages.

Sur un des côtés de la grande place, qui comprenait alors presque tout le village de Villa-Rodrigo, s'élevait un fort de boue, en tout point semblable à ceux dont j'ai déjà parlé. Mais ce fort, n'étant construit que très récemment, avait réellement un aspect séduisant; ses bastions à toits de chaume, me rappe-

laient quelques pigeonniers de mon pays. Ils avaient une physionomie si coquette que je n'eus rien de plus pressé que de chercher à faire de l'un d'eux ma demeure. Un lieutenant d'artillerie nommé Araniva faisait, par intérim, l'office de commandant du fort; je ne me fus pas plutôt présenté à lui qu'il m'offrit lui-même de me loger dans l'une des tourelles. Une de mes connaissances de Tarija, le général Raña, en occupait une autre, en attendant que la maison qu'il faisait bâtir, pour lui et ses gens, fût terminée.

Mon plan de voyage à travers le Chaco était connu à Villa-Rodrigo depuis quelque temps, et le lieutenant Araniva offrit de m'aider à le mettre à exécution par tous les moyens qui étaient en son pouvoir; il commença par prescrire au corrégidor de me fournir des animaux pour le voyage préliminaire que j'allais faire aux rives du Pilcomayo. J'appris avec plaisir que les différends qui s'étaient élevés entre les habitants de la frontière (*fronteristas*) et les Indiens, par suite de quelques menaces faites sans réflexion par le dernier gouverneur, s'étaient arrangés à l'amiable. Mais ma satisfaction était un peu troublée par la crainte que le mauvais vouloir des sauvages ne se montrât de nouveau, si le gouvernement venait à effectuer, avant mon retour, un projet au sujet duquel il avait pris une première décision, en vertu de laquelle on devait élever un nouveau fort sur les bords mêmes du rio Pilcomayo, dont Villa-

Rodrigo est éloigné de dix-huit à vingt lieues. Un soulèvement général des naturels aurait été alors presque inévitable, et j'avoue que je n'eusse pas voulu me trouver au milieu d'eux dans de semblables conditions. Les renseignements que j'obtins sur les tribus qui se trouvaient alors dans le voisinage de la partie du Pilcomayo que j'allais aborder me donnèrent lieu d'espérer que j'y rencontrerais le chef principal de la nation des Tobas, le fameux Nokoé, qui fit une opposition assez déterminée aux mouvements du général Margariños, lorsque celui-ci fit la tentative de naviguer le Pilcomayo, comme il sera dit plus loin. En cette occasion, le capitan Yumbai fut le seul des chefs de cette nation qui restât fidèle aux Boliviens. Tous s'accordaient à dire que ce Yumbai était l'ami le plus déclaré qu'eussent les chrétiens, parmi les Tobas, et je me déterminai en conséquence à chercher à entrer tout d'abord en communication avec lui, d'autant mieux que Celestino, mon *linguaraz*, le connaissait particulièrement.

Avant que je me retirasse, Araniva voulut me faire visiter la salle d'armes du fort, qui contenait un armement complet pour quatre-vingts hommes, en très bon état; il appela particulièrement mon attention sur un petit canon de bronze qui se trouvait à l'entrée de la cour, et qui faisait, à ce qu'il me dit, l'effroi des sauvages qui le regardaient comme sorte de divinité.

On s'imagine, sans doute, que je passai, dans ma tourelle, une nuit très agréable; mais la vérité est que jamais je n'en avais passé une aussi mauvaise. Il y avait tout au plus une heure que je me livrais aux douceurs du sommeil, quand je fus réveillé par une sensation de piqûre, que j'éprouvais à la fois sur toute la surface de mon corps qui s'était couvert d'ampoules. J'allumai une chandelle, et je vis que mon lit était occupé par un bataillon serré de punaises; mais ce n'étaient pas des punaises de l'espèce de celles quo se rappellent si bien mes lecteurs, ot que j'appellorai la punaise cosmopolite : c'étaient des punaises longues et effilées comme des spectres, et que je ne connaissais que depuis que j'étais entré en Bolivie, où elles portent le nom de *Vinchucas*. Ces insectes repoussants n'étaient pas sortis des meubles de la tourelle (il n'y en avait pas d'autres que mes *petacas*, et le cuir de jaguar sur lequel j'avais l'habitude d'étendre mon lit); ils étaient descendus du toit qui leur servait de lieu de refuge pendant le jour, et qui était composé, comme je l'ai dit, de bambous et de paille. Le commandant, à qui je me plaignis le lendemain de l'attaque dont j'avais été victime dans sa forteresse, m'assura qu'à une certaine heure de la nuit les Vinchucas sortaient toutes ensemble de leur retraite, et se laissaient tomber comme une grêle sur les malheureux destinés à devenir leur proie. Toutes les maisons du pays paraissaient en être infectées. Je n'attendis pas, au reste, ces ex-

plications, car à peine eus-je vu mon lit débarrassé des Vinchucas (elles disparurent comme par enchantement au premier rayon de ma chandelle), que je le portai au grand air, comme je l'avais fait à Carapari; seulement, au lieu d'être couché dans un jardin, je le fus dans une cour, mais dans une cour dont le sol était aussi uni qu'un parquet.

Il était grand jour lorsque je me réveillai de nouveau; j'entendis pousser au dehors de grands cris de joie qui annonçaient quelque chose de particulier: c'était la fête de la patrone de Villa-Rodrigo, que l'on se préparait à célébrer. Les habitants du voisinage, et même de plusieurs villages éloignés, étaient accourus en cette occasion, et ajoutaient encore à l'animation du moment. Le malheur voulut que le temps se gâtât; le vent et la poussière s'élevèrent si fort qu'on se vit obligé de remettre la procession au lendemain, ainsi que le coup de canon qui devait en annoncer la fin, et qui n'était pas considéré comme la partie la moins importante de la cérémonie dont il était en quelque sorte le bouquet. Il y avait un grand nombre de Chiriguanos reconnaissables à leur *tembeta*, qui étaient venus expressément pour entendre la voix du *Dieu de bronze;* du moins c'est ce que l'on m'affirma. Il est certain que ce dieu formait le sujet de conversations très animées dans quelques groupes, car ils montraient le canon du doigt à chaque instant. J'étais assez curieux de voir l'effet que le tir produirait sur eux; aussi, le

lendemain, dès que je vis que la procession était sur le point de rentrer à l'église, la quittai-je pour me rapprocher des sauvages qui suivaient avec curiosité les mouvements de la mèche allumée dont était armé le commandant Araniva. Je vis alors que la peur qu'ils avaient de la *gueule de feu* n'était, en général, qu'une peur enfantine; ils riaient en se cachant les uns derrière les autres, et il n'y avait guère que les plus jeunes qui montrassent une véritable appréhension de ce qui allait arriver. Enfin, je remarquai que, lorsque le coup partit, tandis que quelques uns poussaient des cris de joie, d'autres se regardaient d'un air qui semblait vouloir dire : Comment, ce n'est que cela?

La procession, qui ne présentait en elle-même rien qui fût digne de remarque, était accompagnée d'un cortége d'individus entièrement cachés, ainsi que leurs chevaux, sous un véritable monceau de plumes d'Autruche ; ils représentaient les Indiens Tobas, qui ignorent sans doute qu'ils jouent un si grand rôle dans les fêtes boliviennes (1). Enfin la place fut occupée par une demi-douzaine de jeunes gens, à cheval, qui donnèrent le spectacle d'un jeu qui est très populaire dans tout le sud de la Bolivie, ainsi que dans

(1) J'ai oublié de dire, dans la description que j'ai donnée de l'entrée du général Ballivian à Tarija, qu'il était précédé de plusieurs de ces Tobas parés de plumes d'autruche. J'ai retrouvé le même accoutrement dans des processions de plusieurs autres points de la Bolivie.

une partie de la république argentine : on l'appelle *chibato* (mot qui signifie littéralement *chevreau*). C'est en effet un de ces animaux qui sert d'appât dans ce jeu, et voici comment : l'un des cavaliers, dont le cheval est lancé au galop, tient à la main l'extrémité d'une corde, de 2 mètres ou plus de longueur, du milieu de laquelle pend, attaché par les pattes, le pauvre petit chibato. Un second cavalier, survenant, saisit l'autre extrémité de la corde et cherche, en excitant sa monture, à dépasser son antagoniste et à enlever le chibato. S'il y réussit, un autre vient à son tour essayer ses forces contre le vainqueur, et ainsi de suite. Le chevreau reste, en définitive, la propriété de celui qui peut le conserver. Quelquefois on subtitue un canard (*pato*) au Chevreau, mais le jeu n'en conserve pas moins son nom de *chibato*.

CHAPITRE XIX.

LE GRAN-CHACO.

Pendant que les habitants de Villa-Rodrigo continuent de célébrer la fête de leur patronne par des libations de chicha, et pendant que Celestino selle et bride les chevaux qui doivent servir à mon excursion, jetons un coup d'œil général sur la région curieuse dans laquelle je vais faire pénétrer mes lecteurs par la pensée, et à travers laquelle je voulais ouvrir un chemin de communication avec le Paraguay. Cette digression, si c'en est une, ne sera pas inutile, car elle donnera une idée du genre de difficulté que présentait l'entreprise que je projetais (1).

D'après Lozano (2), le nom de Chaco ne serait pas très ancien; il n'en est pas même fait mention dans

(1) Ce chapitre, dans lequel je ferai connaître les principales tentatives qui ont été faites pour effectuer la traversée du Chaco par terre, d'une manière régulière, sera complété par ce que je dirai plus tard sur la navigation des deux grandes artères de cette région, le rio Pilcomayo et le rio Bermejo.

(2) *Descripcion chorografica del terreno, rios, arboles y animales de las dilatadisimas provincias del Gran Chaco Gualamba, y de los rios y costumbres de las innumerables naciones barbaras o infielas que lo habitan;* por el Padre Lozano. Cordoba, 1733.

la vie de saint François Solano, religieux de l'ordre de Saint-François, qui a parcouru le pays désigné sous ce nom, pour y répandre la lumière de l'Évangile. Dans la langue quichua, on appelle *chacu*, ces grands troupeaux de bêtes fauves que les peuples de cette partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses, au moyen de battues ; et on a donné le même nom au pays dont il est question, parce que, quand François Pizarre se fut rendu maître de l'empire péruvien, un très grand nombre de ses habitants s'y réfugièrent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Lozano dit encore qu'on n'a compris d'abord sous ce nom que la région qui est renfermée entre les montagnes de la Cordillère, le Pilcomayo et le Bermejo ; et qu'on l'a étendu ensuite, à mesure que d'autres nations se sont jointes aux Péruviens qui s'y étaient réfugiés pour défendre leur liberté contre les Espagnols.

Quoique l'on puisse trouver quelque chose à redire à cette étymologie, et surtout aux raisons apportées à son appui, je ne crois pas qu'il soit bien utile de s'y arrêter ; mais un fait qui mérite d'appeler l'attention, c'est que ce nom de Gran-Chaco, qui est d'un usage si général dans une grande partie de l'Amérique Méridionale, et qui sert à désigner une région immense, soit omis dans plusieurs traités de géographie moderne, et ne paraisse qu'incidemment dans d'autres.

On comprend aujourd'hui sous le nom de *Gran-*

Chaco ou de *Chaco-Gualamba*, cette vaste étendue de pays plat qui se trouve située entre le 19° et le 30° degré de latitude sud, et qui est limitée, à l'est, par le rio Paraguay et le Parana; et, à l'ouest, par le rio Parapiti, les frontières de la province de Salta et le rio Salado. Cette dernière rivière, et les rios Pilcomayo et Bermejo qui traversent le Chaco en diagonale, le partagent, comme l'a montré Arenales, en trois sections (1), que l'on désigne par les épithètes de Septentrionale, Centrale et Australe. De ces sections, la première, qui confine au nord avec les immenses marais de Xarayes et de San-José, dans la province de Chiquitos, dépend naturellement de la Bolivie; et la troisième, comprise entre le Bermejo, le Salado et le Parana, doit appartenir, selon toute évidence, à la république de la Plata. Quant à la seconde section, c'est-à-dire la grande bande qui se trouve entre le Pilcomayo et le Bermejo, il y aurait sans doute à discuter, s'il s'agissait de déterminer à laquelle de ces deux républiques voisines elle devrait revenir de droit; je me contenterai de constater que, de fait, cette belle portion du Chaco est sous la dépendance de la Bolivie, ainsi qu'elle l'a prouvé en y plantant la colonie de Villa-Rodrigo. Reste à savoir si la république de la Plata, qui re-

(1) *Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del Chaco y rio Bermejo;* par José Arenales. Buenos-Aires, 1833.

garde encore le département de Tarija comme lui appartenant, consentira à abandonner les droits qu'elle peut avoir sur la partie correspondante du Chaco.

Essayons maintenant de donner une idée de la physionomie de cette région intéressante, dont l'étendue et les richesses, dit Arenales, ne sont comparables qu'à celles du fleuve majestueux qui la limite.

Un des caractères les plus remarquables du Chaco est l'uniformité de sa surface, et la faible élévation de son sol au-dessus du niveau de l'Océan. Haënke a fait cette remarque au sujet de plaines de Santa-Cruz de la Sierra, de Moxos et de Chiquitos, qui se continuent avec sa partie septentrionale. Azara a fait la même observation sur la partie qui avoisine le Paraguay. J'ai mesuré, de mon côté, l'élévation du Chaco vers la frontière de Tarija, et je ne lui ai trouvé qu'une hauteur de 160 mètres au-dessus du niveau de la mer : ce qui ne donne guère, pour la pente générale de ses rivières, que 10 mètres par degré.

Ce fait seul permet déjà de présumer que les inondations doivent être inévitables dans ces districts. Leur fréquence doit, je pense, être considérée comme le plus grand obstacle qu'auront à rencontrer les communications qui devront s'effectuer à travers ces districts, et les établissements que l'on voudrait y fonder. Les inondations sont, au reste, beaucoup plus étendues dans le nord du Chaco que dans le sud.

Pendant la saison des pluies, qui dure d'octobre en mars, ces plaines inondées présentent l'aspect d'un grand océan semé d'îlots de verdure. Les rivières, qui, quelque temps auparavant, coulaient limpides entre leurs berges, se gonflent alors outre mesure, en descendant de la Cordillère, et leurs eaux se chargent d'un limon abondant qui se dépose, lorsqu'en arrivant dans la plaine, leur courant vient à perdre de sa violence : il en résulte un changement presque continuel dans la constitution du lit de plusieurs des rivières qui parcourent le Chaco, et, par conséquent, un obstacle à leur navigation.

La monotonie de la surface du Chaco se reproduit dans sa végétation ; mais celle-ci n'en prend qu'un cachet plus spécial. On y voit d'immenses espaces recouverts, à bien peu de chose près, d'une seule espèce d'herbe, d'une même espèce d'arbre. Il n'est pas de voyageur dans le Chaco qui n'ait fait mention des *Palmares*, ou vastes accumulations de Palmiers, qui s'y présentent. Vues d'une certaine élévation, les forêts constituées par ces arbres sociaux offrent l'aspect d'un océan. L'Algarrobo (*Prosopis dulcis*) forme encore des bois d'une grande étendue, auxquels on donne le nom d'*Argarrobales*. On peut en dire autant de l'élégante Mimosée connue sous le nom de *Vinal*. Cet arbre croît surtout dans les lieux sujets aux inondations, et porte des épines très épaisses qui ont quelquefois plus de 2 décimètres de longueur. Le suc de ses feuilles, qui est astringent,

est regardé comme un remède souverain contre les ophthalmies. Le Gayac, que l'on appelle, à cause de ses vertus, *Palo-Santo*, forme aussi des bosquets dans quelques parties. La Bombacée, connue sous le nom de *Palo-Borracho*, y est également assez fréquente, et, sur les bords du rio Bermejo, on voit presque partout des bouquets de Saules et de Peupliers, que les navigateurs de ce fleuve décrivent comme le plus bel ornement de ses rives.

Je pourrais aussi parler des animaux qui habitent les rivières, les vastes pâturages dépourvus d'arbres, ou les bosquets si variés du Chaco ; mais comme ils n'ajoutent que fort peu à la physionomie du pays, et qu'ils sont les mêmes que ceux qui se rencontrent dans les contrées civilisées adjacentes, je crois qu'il est inutile d'insister sur ces détails. Arrêtons-nous cependant un moment sur l'homme.

On est étonné, en lisant les narrations de quelques anciens auteurs, du nombre vraiment prodigieux de nations différentes qui sont signalées comme peuplant le Chaco, et dont on ne retrouve même plus les noms dans les historiens qui les ont suivis. Voici les raisons de cette confusion.

Avec le temps, dit Azara, les nations et leurs subdivisions ont changé de nom ; et, ceux qui ont voulu prendre, plus tard, des informations sur ce sujet, ont trouvé encore d'autres noms qu'ils ont acceptés, sans chercher à déterminer s'ils ne s'appliquaient pas à des tribus déjà connues. C'est ce qui

fait que, dans les cartes du Chaco tracées par les Jésuites, il y a à peine de la place pour toutes les dénominations que l'on y a accumulées.

Les conquérants et les missionnaires, dit encore le même auteur, n'ont jamais cherché à faire une description véridique des nations qu'ils ont rencontrées ; leur but n'était que de donner la plus haute idée possible de leurs prouesses, ou d'exagérer les travaux qu'ils avaient exécutés. C'est ainsi qu'ils ont grossi à l'infini le nombre des Indiens du Chaco; et, de quelques peuplades, ils ont même fait des anthropophages.

Azara croit que toutes les tribus qui habitent le Chaco doivent se rapporter aux dix-sept nations suivantes : les Guaranis, les Aquitequedichagas, les Ninaquiguilas, les Guanas, les Mbayas, les Lenguas, les Machicuys, les Enimagas, les Guentusés, les Tobas, les Petilagas, les Aquilotes, les Mocobis, les Abipones, les Vilelas, les Chunupès et les Guaycurus. La plupart de ces nations sont errantes; le lieu où elles fixent leur domicile momentané est déterminé par les exigences de la pêche et de la chasse, qui constituent leurs moyens d'existence ; ou bien, par la nature des relations qu'elles entretiennent avec les autres tribus du même pays. Enfin, les inondations auxquelles le Chaco est si sujet, peuvent encore être considérées comme une des principales causes déterminantes des migrations de ses habitants.

On comprend combien il doit être difficile d'arri-

ver à un chiffre même approximatif au sujet de la population d'un pays semblable. Arenales croit qu'au commencement du XVIII° siècle, elle pouvait être environ de cent mille âmes; maintenant, si l'on prend en considération les persécutions nombreuses qui ont été exercées contre elle, et surtout les ravages faits dans ses rangs par la petite-vérole, on se convaincra facilement que, depuis lors, elle a dû diminuer considérablement de nombre. D'après l'auteur que je viens de citer, la population de la section australe du Chaco peut être estimée à trente ou quarante mille habitants.

Il s'écoula un temps assez considérable, à la suite de la conquête, avant que les Espagnols tentassent de pénétrer dans le Chaco, dans le but d'y former des établissements réguliers. Le premier qui l'essaya fut le capitaine Andres Manzo. Cet officier, ayant été en butte à quelques persécutions de la part du gouvernement péruvien, passa, dit-on, le Pilcomayo et chercha à s'établir sur les rives occidentales de cette rivière. Mais, attaqué de toutes parts par les Indiens Chiriguanos, il y perdit la vie, laissant à cette partie du Chaco le nom de *Llanos de Manzo*, sous lequel elle est indiquée encore, jusqu'à ce jour, dans quelques cartes. La mauvaise réussite de cette entreprise fit abandonner toute idée de pénétrer dans le Chaco par ce côté.

La Compagnie de Jésus, à laquelle la position qu'elle occupait dans le Paraguay donnait une facilité

toute particulière pour entreprendre cette immense conquête, crut qu'elle y arriverait sans rencontrer des obstacles très considérables, mais elle y consuma un siècle sans obtenir d'autre avantage que celui d'augmenter le nombre de ses martyrs.

Tant de sang versé inutilement, dit Angelis (1), tant de périls encourus en vain, réveillèrent la sollicitude des gouvernements, qui finirent par prendre une part active à ces entreprises. Don Angel Peredo, gouverneur de Tucuman, pendant les années 1670 et suivantes, organisa diverses expéditions dans le but de punir les Indiens qui avaient envahi Jujui et rasé Esteco. Cet exemple fut suivi par un de ses successeurs, D. Estevan de Urizar, qui avait été témoin, à Salta, des malheurs causés par l'invasion des barbares. « Mais comme Don Esteban était avant tout un parfait chevalier » selon l'expression de Lozano, « et très attaché à ses devoirs de bon chrétien, il voulut d'abord consulter les tribunaux supérieurs du pays afin de savoir s'il lui était licite de faire aux Indiens de la frontière une guerre offensive. » Il exposa donc formellement ses griefs devant les magistrats, et l'Audience royale de Charcas, ainsi qu'un concile de théologiens à Lima, conclut, des informations qui leur furent données au sujet des méfaits des Indiens, qu'il n'était que juste d'en tirer vengeance.

(1) *Discurso preliminar al Diario de Matorras.*

A la suite de cette déclaration, les milices des provinces limitrophes furent convoquées, et il fut décidé qu'elles feraient une entrée générale dans le Chaco. Celles de Jujui, de Salta, de Tucuman, de Santiago et de Catamarca, devaient se réunir sur la frontière de Tucuman et marcher en avant, jusqu'à ce qu'elles rencontrassent les troupes de Santa-Fé, venant de Calchaqui; celles de Corrientes devaient remonter le rio Bermejo, et celles du Paraguay le Pilcomayo. Tous ces contingents formaient un total de deux mille quatre cent seize hommes, sans compter les milices de Tarija et un corps auxiliaire d'Indiens Chiriguanos. Cette force était plus que suffisante pour dominer le Chaco.

La mauvaise direction sous laquelle fut entreprise la campagne rendit cependant stériles ces efforts qui, mieux combinés, auraient pu produire des résultats si favorables. L'expédition revint sans autres trophées que quelques familles qui furent arrachées à leurs foyers, et qui servirent de noyau à la nouvelle peuplade de Valbuena.

Après la mort du gouverneur Urizar, qui eut lieu en 1724, il fut fait plusieurs autres tentatives pour pénétrer dans le Chaco, mais aucune ne mérite d'être mentionnée, si ce n'est celle que fit, en 1759, le gouverneur de Tucuman D. J. Espinosa. Il fit son entrée avec neuf cents hommes; et seize cents autres, partis en même temps de Santa-Fé, de Corrientes et du Paraguay, ainsi qu'il avait été convenu avec les gouver-

neurs de ces pays, devaient le joindre au cœur même du Chaco. Le but que se proposait l'expédition était d'ouvrir un chemin qui fît communiquer directement le Tucuman avec les provinces du Parana.

Espinosa partagea ses neuf cents hommes en deux troupes : l'une partit, sous son commandement, du fort de San-Fernando, et se dirigea sur le rio Grande ; l'autre, qui était composée des contingents de Salta, de Rioja et de Tucuman, se réunit dans un lieu appelé Campo Hermoso, sur le rio Salado, et continua sa marche, par Valbuena, vers Pitos, d'où elle se dirigea au nord-est, par un chemin nouveau qui fut appelé le Sentier (*Senda*) de Macomita, et alla se réunir au gouverneur sur la rive australe du rio Bermejo. L'expédition côtoya ensuite la rivière, et alla camper à quelque distance dans un point qui a conservé depuis le nom de *Tren de Espinosa*. Un détachement de quatre cents hommes y reçut du gouverneur l'ordre de continuer la marche, soixante lieues plus loin : distance qui semblait être, non seulement suffisante pour rencontrer les forces qui venaient du Parana, mais même pour arriver à la ville de Corrientes.

Malheureusement, le chef de cette avant-garde fut obligé de se séparer du rio Bermejo, pour éviter un grand lac qui lui barrait le chemin, et il s'égara à tel point, qu'il lui fut impossible de joindre les contingents ; il se décida enfin à retourner sur ses pas, après s'être approché de Corrientes d'environ trente-cinq lieues.

Le gouverneur Espinosa regagna donc Salta sans avoir accompli son projet.

Quatre ou cinq ans après, un autre gouverneur de Tucuman, don Juan Manuel Campero, eut de nouveau l'idée d'ouvrir un chemin jusqu'à Corrientes, et il en confia l'exécution à un nommé Arrascaeta, sous les ordres duquel il mit quatre-vingts hommes. Il comptait d'ailleurs sur la coopération d'un chef renommé du Chaco, appelé Colompotop, dont la tribu vivait depuis quelque temps en parfaite harmonie avec les chrétiens, dans la réduction de Macapillo (1). La troupe arriva sans encombre jusqu'à un endroit appelé La Cangayé (2), où, un matin, elle trouva son camp assiégé par près de sept cents Indiens ennemis, commandés par huit Caciques, parmi lesquels figurait, comme chef principal, un nommé Lachirikin. Une défense sérieuse était impossible, car le gouverneur Campero avait négligé de pourvoir à ce que les hommes qu'il envoyait à cette expédition difficile eussent les munitions nécessaires; et il arriva que, le jour de l'attaque, il n'y avait pas, dans toute la troupe, deux cents cartouches. Dans cet état de choses ils furent obligés de demander l'intervention de Colompotop, qui obtint qu'on leur laissât la vie sauve; mais les insultes ne leur furent pas ménagées, et ils

(1) La Mission de Macapillo était située sur le rio Salado, à 26° 30' de latitude sud.

(2) Le Bermejo y forme une sorte de baie ou de lac. Ce point est à environ quarante lieues de Corrientes.

ne regagnèrent leurs foyers que dépouillés de tout.

Les choses en étaient là, lorsque don Geronimo Matorras sollicita et obtint le gouvernement du Tucuman. Actif, vaillant et ambitieux, ce chef réunissait toutes les qualités pour mener à bonne fin une grande entreprise; et telle était la confiance qu'il avait en lui-même, qu'il s'engagea, par un contrat, et sous une caution de cinquante mille piastres, à pacifier le Gran-Chaco.

Ayant été chargé, vers 1769, de faire un rapport au roi sur les Réductions qui existaient alors dans le Chaco, il exposa la nécessité d'en établir plusieurs autres, et fit sentir que les discussions qui avaient éclaté entre les nations Mocobis et les Abipones (1) présentaient une occasion très favorable pour la réussite d'une nouvelle expédition vers le cœur du Chaco : expédition qu'il offrit de diriger lui-même.

Le roi ayant donné son assentiment à ce projet, Matorras partit du fort del rio del Valle (latitude sud 25°,5′), le 8 de juin, 1774, avec trois cent soixante-dix-huit hommes montés, six cents mules de charge, huit cents chevaux de rechange, et douze cents têtes de bétail destinées à la consommation de cette troupe pendant les quatre mois que l'on supposait que l'excursion durerait.

La petite armée, qui accompagnait Matorras, de-

(1) Les Abipones habitaient la partie du Chaco qui confinait avec la province de Corrientes; et les Mocobis, un peu plus au nord.

vait être, d'après ses calculs, plus nombreuse de près du tiers; mais la veille du départ cent trente hommes du contingent de Tucuman désertèrent avec les armes, les munitions et autres objets dont on les avait pourvus.

L'armement général de l'expédition consistait en carabines munies de leurs baïonnettes, en mousquets, lances et coutelas; beaucoup d'hommes avaient, en outre, des pistolets et des sabres. On emportait aussi, comme artillerie, des éperviers et quelques fauconneaux; puis huit arrobes de poudre et deux mille cartouches à balle; enfin, des haches, des pioches et autres instruments nécessaires à une expédition de ce genre.

Les provisions consistaient, en outre du bétail, en cent huit charges de mule de biscuit, de farine, de maïs torréfié et de farine de froment, de tabac, de sel, et de viande sèche pilée.

Les tentes du gouverneur et du commandant général, don Francisco Gaviña de Arias, ainsi que les présents que l'on destinait aux Indiens, composaient trente-deux charges; et environ quatre-vingt-dix autres animaux étaient employés à porter le bagage des officiers.

La mauvaise discipline qui régnait dans la troupe maintint Matorras dans des alarmes continuelles, et ce fut à grand'peine qu'il put arriver au lieu appelé Tren de Espinosa (1), où il se vit obligé de laisser

(1) Matorras vit, en ce lieu, un arbre dont le tronc avait été en partie

cent cinquante hommes, avec une grande partie de ses provisions. Ce corps avait déjà cherché à déserter, quelques jours auparavant, lorsqu'on était arrivé à l'endroit connu sous le nom de la *Encrucijada* ou *Senda de Macomita*. Mais Matorras, par sa présence d'esprit, avait empêché alors que ce fâcheux événement n'eût lieu. En prenant congé de ceux qui restaient en arrière, il donna au lieu où il les laissait le nom de *Acampamento de cobardes* (Camp des poltrons). On était alors au 12 juillet.

La réduction que sa troupe venait de subir permit au gouverneur de poursuivre sa marche avec plus de rapidité.

Le 15, il arriva en vue d'un campement de Tobas, mais les Indiens eurent peur, et se réfugièrent sur les bords du fleuve. Cependant, persuadés bientôt qu'on ne voulait leur faire aucun mal, ils se rapprochèrent, et quelques présents achevèrent de gagner leur confiance. Leur chef offrit de servir lui-même de guide à Matorras. Parmi ces Indiens se trouvait une sœur du fameux Cacique Paikin, grand chef de la nation des Mocobis.

Le jour suivant, deux Indiens Tobas que le gouverneur avait envoyés à Paikin et à Lachirikin, pour

---

brûlé par les Indiens, mais sur lequel on pouvait encore lire les mots suivants en espagnol, qu'Espinosa y avait fait graver : *Année* 1779... *jusqu'ici arriva Don Joaquin Espinosa y Davalos avec* 300 *bœufs*, 4,000 *chevaux et* 900 *hommes*.

leur annoncer sa visite, revinrent et rapportèrent que Paikin s'était retiré du côté de Corrientes, mais que Lachirikin venait de leur côté, avec une partie de sa famille; et qu'un fils et une fille de Paikin les accompagnaient. La rencontre eut lieu bientôt après.

Le gouverneur prit les devants pour recevoir les Indiens, et il les accueillit avec les plus grandes démonstrations d'affection. Voyant qu'ils étaient tous remplis de frayeur, il les assura de ses bonnes intentions à leur égard, et les confirma dans l'idée qu'il était venu pour traiter de la paix avec eux, proposition qu'ils reçurent avec joie. Il leur fit ensuite distribuer de la viande et toutes sortes de présents, et donna à Lachirikin un habillement complet.

La manière dont cet événement s'était passé fut regardé avec raison comme d'un bon augure, car Lachirikin était un des caçiques dont les habitants de la frontière avaient eu le plus à se plaindre.

Les jours suivants, on continua à suivre les bords de la rivière, à travers un pays délicieusement varié; et, le 19, le corps expéditionnaire atteignit les rives d'un lac que les experts reconnurent être La Cangayé : point où était arrivé, en 1764, D. Miguel Arrascaeta. Le gouverneur y fit une nouvelle distribution de présents. Un peu plus loin, on fut averti de l'approche de Paikin, et on fit aussitôt les préparatifs nécessaires pour le recevoir.

Le caçique arriva en effet dans l'après-midi du 20.

Le quartier-général était au pied d'un arbre touffu. Le gouverneur s'y trouvait en grand costume, avec un bonnet à poil sur la tête, armé de pied en cap, et assis sur une de ses malles de voyage, et sous un dais formé de couvertures de lit. Un pierrier et d'autres armes étaient attachés ou pendus à l'arbre, à côté de lui. La petite troupe fut partagée de telle sorte, qu'elle formait une longue file de l'un et de l'autre côté du tronc. Le commandant Arias alla, avec quelques officiers, au-devant de Paikin, qu'il rencontra à moins d'un mille du camp. Il était monté sur un magnifique cheval gris pommelé, et portait, dans son fourreau, une longue épée. Il était entouré d'un assez grand nombre d'Indiens, mais il n'en témoigna pas moins une certaine frayeur, lorsqu'en s'approchant des Espagnols, il vit que tout le monde portait des armes à feu. Arrivé à l'endroit où l'attendait le gouverneur, il mit pied à terre et lui offrit la main. Matorras se leva aussitôt; et les deux chefs s'embrassèrent. Après quelques compliments qu'ils échangèrent par l'intermédiaire des interprètes, ils s'assirent, et on apporta du maté, dont Paikin prit successivement cinq fois.

Le gouverneur fit ensuite divers présents au Caçique et à tout son entourage, et l'entretint des grandes qualités du roi d'Espagne, son seigneur, en l'engageant à se reconnaître son vassal et à lui promettre fidélité. Il termina en lui remettant, au nom du monarque des Espagnes, un bâton de commande-

ment. Paikin consentit avec joie à tout ce qu'on lui proposa.

Après cette cérémonie, qui dura deux heures, le Caçique et son compagnon Lachirikin se retirèrent au camp de Colompotop, qui sortit pour les recevoir, avec les cérémonies usitées chez les Indiens à l'égard de leurs grands chefs.

L'âge du caçique Paikin, qui reçut le titre de *Premier caporal du Chaco*, pouvait être de soixante ans; son air était sévère et imposant.

Le jour suivant, le gouverneur fit servir du maté à tous les Caçiques, chez eux; il reçut ensuite dans sa tente, en grande cérémonie, les chefs déjà nommés, ainsi que deux autres capitaines nommés Taruri et Coglocoikin, les fils de ces capitaines, et un cortége d'au moins soixante hommes; les femmes de ces personnages se présentèrent ensuite, accompagnées d'un grand nombre de personnes de leur sexe. On leur distribua d'abord à tous des biscuits et des fruits secs; puis, à chacun d'eux, selon sa position, des articles d'habillement, des miroirs, des rosaires, des médailles, des bagues, des colliers et d'autres objets. Les Indiens se montrèrent très heureux de ces démonstrations d'amitié; mais ce qui leur plut davantage, ce furent les vêtements et, en particulier, les ponchos, ainsi que les mors et les éperons.

Avant la nuit, les conditions d'un traité de paix furent stipulées entre le gouverneur et les caçiques. Pour perpétuer le souvenir de ce fait, on grava sur

un grand Vinal (1) l'inscription suivante : *Año de 1774. — Paces entre el Sr D. Geronimo Matorras, gobernador del Tucuman, y Paikin.*

Le 22, la matinée fut employée à une grande fête religieuse, pendant laquelle Matorras s'efforça d'expliquer à Paikin et aux autres caciques les mystères de la foi catholique, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les châtiments de l'autre monde, etc., etc.

D'autres Indiens, qui étaient arrivés dans l'intervalle, furent reçus comme on avait reçu les précédents, et le camp fut ensuite levé. Mais on ne put faire, ce jour-là, que trois lieues, et on s'arrêta de nouveau, à trois quarts de lieues du rio Bermejo, au bord d'un lac. On constata dans le voisinage l'existence des restes de plusieurs tours, qui indiquaient qu'il avait existé des édifices dans ces parages (2).

Deux autres caçiques mocobis, Algoikin et Quiagarii, se présentèrent à Matorras, dans la soirée, et reçurent, comme les autres, des présents.

Le 24, on ne fit qu'une lieue du côté de Corrientes, et on s'établit à un point où le Bermejo, se dirigeant à l'est, et devenant très sinueux, limite par ses circonvolutions un certain nombre de beaux pâturages. Ce lieu reçut le nom de *Potreros de San-Bernardo;* et on s'y arrêta jusqu'au 27, pour donner du repos

(1) Espèce de Mimosée. — Vid. pag. 272.

(2) On ignore absolument à quelle époque remontent ces constructions. Il serait intéressant de voir ce fait éclairci.

aux animaux. Les Indiens, dont le nombre augmentait sans cesse, reçurent de nouveaux présents.

On pensait être alors arrivé à une distance de deux cent quarante lieues de Salta, et on calculait que la ville de Corrientes n'était éloignée que de soixante lieues. On résolut d'envoyer aussitôt à la dernière de ces villes, ainsi qu'à Santa-Fé, deux messagers porteurs des nouvelles de ce qui s'était passé, avec prière aux gouverneurs de ces pays de continuer l'œuvre commencée.

Paikin les fit accompagner de guides sûrs, et le gouverneur leur recommanda, entre autres choses, de prendre des informations exactes sur la ville appelée Concepcion de Buena Esperanza, située, d'après Lozano, à trente lieues de Corrientes, et détruite par les Indiens quelque temps après sa fondation.

Enfin, le 29, la paix fut définitivement scellée ; et, le 30, les officiers se reunirent en conseil, afin de délibérer si, dans l'état actuel des choses, il y avait lieu de continuer la marche jusqu'à Corrientes, ce qui obligeait à traverser le pays des Abipones, avec lesquels Paikin était en guerre ; ou bien, s'il fallait retourner au camp des Poltrons, dont on n'avait eu aucune nouvelle, quoiqu'on y eût dépêché deux courriers. Ce fut ce dernier avis qui prévalut, et en conséquence le camp fut levé. Le gouverneur regagna le campement où il avait laissé le reste de ses forces, et où il n'était rien arrivé de particulier.

On y distribua la plus grande partie des animaux

qui y étaient restés et dont les fatigues du voyage avaient plus ou moins abattu les forces ; enfin, un nouveau conseil ayant rejeté le plan dans lequel Matorras proposait de traverser le rio Bermejo sur des radeaux, afin d'explorer les rives septentrionales de cette rivière jusqu'au pied des montagnes de Centa, Matorras reprit sans retard le chemin de Salta, où il rentra environ cinq mois après qu'il en était sorti.

Si j'ai parlé un peu longuement de l'expédition de Matorras, c'est qu'elle peut être regardée comme une des plus importantes, par ses résultats, qui aient été entreprises dans le Chaco ; et si cet homme persévérant n'arriva pas à accomplir lui-même la traversée du Chaco, au moins ce passage fut-il effectué par les deux émissaires qu'il envoya à Corrientes et à Santa-Fé, et qui y arrivèrent malgré, les graves obstacles qu'ils eurent à rencontrer. Cette histoire démontre en outre clairement que l'on a tout à gagner en usant de douceur envers les Indiens de ces régions. Les sauvages avec lesquels Matorras conclut son traité étaient, en effet, précisément ceux qui avaient été le plus souvent en guerre avec les chrétiens, et, jusque là, on n'avait pour ainsi dire rien pu en obtenir. Tous ceux qui voudraient employer la force pour réduire ces hommes, si jaloux de leur indépendance, ne rencontreraient que des échecs.

La mort du gouverneur Matorras, qui eut lieu en 1775, ne changea aucunement les bonnes disposi-

tions des caciques (1); et le colonel D. Francisco Gabino Arias, qui succéda par intérim à Matorras, en profita pour mettre à exécution une des idées favorites de son prédécesseur, qui était de fonder des établissements coloniaux sur le rio Bermejo. Toutefois, malgré l'activité qu'il déploya, cinq ans se passèrent avant qu'il réussît à obtenir l'assentiment du vice-roi à l'exécution d'un projet dont tous les frais devaient, à ce qu'il paraît, être à sa charge.

Arias se mit en route, le 2 juin 1780, avec une suite de cinquante hommes ; et, suivant les traces de Matorras, il arriva sans accident à La Cangayé, après soixante-six jours de marche. Il s'occupa aussitôt de l'exécution du projet qui l'avait amené, et jeta les fondations de deux Réductions, auxquelles il donna les noms de Santiago et San-Bernardo.

La première, formée d'Indiens Mocobis, fut élevée à La Cangayé même ; l'autre fut placée à quinze lieues à l'ouest, au bord d'un lac connu sous le nom de *Laguna de las Perlas;* mais elle était, ainsi que Santiago, dans le voisinage immédiat du Bermejo, dont les deux Missions occupaient la rive droite.

---

(1) Paikin mourut environ à la même époque que Matorras. Les chefs des Mocobis et des Tobas allèrent eux-mêmes à Salta annoncer cette nouvelle, et remettre, de la part de sa veuve, aux autorités de cette province le bâton à poignée d'or qui avait été donné par le gouverneur au *Grand Caporal.* Les fils de Paikin n'étaient pas encore en âge de lui succéder.

Pendant les six mois qu'Arias passa à surveiller ces opérations, il envoya, par terre, à Corrientes, plusieurs messagers, parmi lesquels il y en avait un qui était chargé de lui ramener des provisions pour ravitailler son camp. Le gouverneur lui-même, après avoir vu ses deux établissements arriver à un état assez avancé pour qu'il crût pouvoir les laisser aux soins des missionnaires qui devaient en avoir la direction, s'embarqua sur un radeau qu'il fit construire à cet effet, et gagna Corrientes. Son expédition avait duré huit mois.

Il est bien à regretter qu'Arias n'ait pas profité des bonnes dispositions des Indiens qui l'entouraient, pour faire quelques excursions en dehors du chemin déjà reconnu par Matorras. Il n'est pas douteux qu'avec les moyens qu'il avait à sa disposition, il aurait pu, sans frais nouveaux, étendre immensément la sphère de nos connaissances actuelles sur le Chaco, et surtout sur la zone qui s'étend entre le Bermejo et le Pilcomayo.

Les deux colonies de la création desquelles Arias espérait tirer de si beaux fruits sont aujourd'hui rentrées dans le néant. Elles furent gouvernées onze ans par l'achidiacre Cantillana, qui eut la douleur de voir, chaque jour, diminuer le nombre de leurs habitants, sans qu'il fût en son pouvoir d'y porter remède. Elles passèrent ensuite sous la direction de deux moines, entre les mains desquels elles fondirent complétement. En un mot, on n'est pas plus

avancé aujourd'hui en ce qui concerne la civilisation de cette partie du Chaco, qu'avant l'expédition de Matorras, et les sacrifices nombreux qui ont été faits pour ouvrir des communications entre les pays que cette région tient séparés, n'ont eu d'autre résultat que de montrer qu'elles sont possibles (1).

N'est-il pas singulier qu'avec des exemples semblables devant les yeux, les habitants de la Plata négligent de mettre à profit les voies ouvertes par leurs prédécesseurs. Funès, dans son *Ensayo de una Historia del Paraguay*, dit, en parlant d'un voyage effectué de Tucuman au Parana, à travers le Chaco, par le lieutenant Bazan et quarante hommes : « Ce fait, et beaucoup d'autres de même nature, démontrent bien vivement combien est énorme la distance qui nous sépare de nos pères. Une entreprise semblable passerait aujourd'hui pour plus que téméraire, parce que nous avons, des sauvages, la même crainte qu'ils avaient autrefois de nous. Les paroles

---

(1) On peut attribuer en grande partie l'abandon de Santiago de La Cangayé au mauvais choix du site où fut fondée cette Réduction. Il est singulier qu'Arias, qui avait à sa disposition toutes les rives du Bermejo, ait eu la mauvaise idée d'établir les Indiens dans un point aussi marécageux que celui-là, entre un lac d'une part, et la rivière de l'autre. Cependant l'étymologie du mot *La Cangayé* aurait dû l'avertir. Ce mot signifie, en effet, en langue Mocobi, *avaleuse de gens* (*tragadora de gente*), parce que l'on rapporte qu'un village y fut englouti avec tous ses habitants.

de Funès n'ont jamais été plus applicables qu'aujourd'hui.

Je dirai, en terminant, que tous les faits passés mettent hors de doute, et M. Félix Frias l'a parfaitement démontré dans la note qu'il a publiée sur ce sujet en 1845 (1), que les difficultés que présente la traversée du Chaco, dans quelque direction que ce soit, sont bien plutôt apparentes que réelles.

---

(1) *Nota dirijida à S. G el Senor Don Tomas Frias, ministro de relaciones esteriores de Bolivia*, por don Felix Frias, consul de la misma Republica en Chili. Valparaiso, 1845.

CHAPITRE XX.

EXCURSION DANS LE CHACO (*suite*).

Au moment où j'ai commencé la digression qui a fait le sujet du chapitre précédent, j'ai laissé Celestino sellant et bridant les chevaux, avec lesquels j'allais faire mon excursion aux rives du Pilcomayo.

Une demi-heure après la rentrée de la procession dans l'église, et le coup de canon du commandant Araniva, je sortis de Villa-Rodrigo. Mon interprète m'accompagnait, et j'emportais pour les sauvages une paire de *petacas* remplies de rouleaux de tabac, d'étoffes de diverses couleurs, de verroterie, de couteaux, etc.

Mon intention étant de me rendre d'abord au village de Yumapuntañaca, résidence du capitaine Yumbai, nous nous dirigeâmes nord-nord-est, en coupant à travers la plaine sans bornes qui s'étend de tous les côtés à partir du pied du grand chaînon que j'avais descendu deux jours auparavant. Nue dans quelques parties, cette plaine est revêtue de taillis dans d'autres, et elle présentait, dans certains points, de grandes flaques d'eau (*agoadas*) autour desquelles étaient réunis quelques bestiaux. A une lieue et demie environ du village, je traversai un marais de peu d'étendue, couvert de hautes Graminées, assez sem-

blables, par le port, à nos grands *Arundo*. On donne, aux lieux caractérisés par cette végétation, le nom de *canaverales;* ils sont fréquents dans toute l'étendue du Chaco. Plus loin, la plaine est complétement découverte, et porte le nom de Campo de Yauaqua. Au point par lequel j'y entrai on élevait une habitation, la seule et unique que je vis. L'arrivée de la nuit m'obligea à m'arrêter, après une marche de six à sept lieues. Je fixai mon camp sous un grand Algarrobo, un peu au delà d'un endroit que Celestino me dit se nommer Palma-Sola. Il y avait dans le voisinage une petite mare qui nous fournit l'eau nécessaire pour notre cuisine. En m'y rendant, je faillis, deux ou trois fois, me casser les jambes en les enfonçant dans les terriers d'un petit rongeur, de la forme d'un Cochon d'Inde, que j'avais déjà aperçu plusieurs fois sur ma route dans le courant de la journée. Le sol était tellement criblé, qu'il était dangereux d'y faire un pas, sans avoir d'abord sondé le terrain devant soi.

Je fus réveillé de grand matin par une troupe d'Indiens qui se rendaient à Villa-Rodrigo pour prendre part aux fêtes.

Au bouton ou *tembeta* qu'ils portaient à la lèvre inférieure, je reconnus que c'étaient des Chiriguanos, ou des Abas, comme on appelle cette nation à Villa-Rodrigo. Les uns étaient à cheval, les autres à pied, et il n'y en avait que deux ou trois des plus jeunes qui eussent des armes; c'étaient des arcs et

des flèches. Celestino arrêta les voyageurs au passage, et nous apprîmes qu'ils venaient d'une vallée Aba située au nord du Pilcomayo, et appelée Tarairé. Ils nous assurèrent aussi que Yumbai n'était pas où nous croyions le trouver, mais qu'il était en visite chez eux, ainsi que Nocoé. Ces nouvelles, que je payai par une distribution de tabac à fumer, me déterminèrent aussitôt à changer mon itinéraire. Ce fut vers Tarairé que je résolus de me diriger.

A deux lieues de l'Algarrobo sous lequel j'avais passé la nuit, nous pénétrâmes dans une grande forêt de Palmiers Carandaïs (*Copernicia cerifera*), à l'entrée de laquelle je laissai, à ma droite, le chemin de Yumapuntañaca, pour marcher presque directement au nord, parallèlement aux montagnes. Le sol était extrêmement sablonneux dans le point que nous venions d'atteindre, et il était couvert, en quelques endroits, d'une couche assez épaisse d'efflorescences blanches, qu'au goût je reconnus être formées, en grande partie au moins, de nitre ; on aurait pu croire qu'il était tombé de la neige en ces endroits. Je dois dire cependant que la température était loin de permettre une semblable supposition. Ce qui attira peut-être encore plus notre attention que les efflorescences, c'étaient les nombreuses impressions de pattes de Tigres (Jaguars) qui se dessinaient dans tous les points où la mollesse du sol l'avait permis. Il n'y avait de plus nombreux qu'elles, que les terriers des petits rongeurs ; ils couvraient des espaces de plus

d'une lieue carrée, et nos chevaux s'abattaient sans cesse en plongeant leurs sabots dans ces vilains nids.

Lorsque l'horizon se découvrit encore une fois, mon guide me montra, dans le flanc de la Cordillère, la gorge par laquelle le Pilcomayo se déverse dans le Gran-Chaco. Mais nous en étions bien loin. L'eau devenait de plus en plus rare; et là où nous en rencontrions elle était si saumâtre qu'il fallait avoir bien soif pour la supporter.

A la grande forêt de Palmiers en succéda bientôt une autre de même essence, au sortir de laquelle on entre, en se rapprochant du rio Pilcomayo, dans une région de bois-taillis et de broussailles de la nature la plus fastidieuse. En la traversant, on se croirait volontiers transporté dans un bosquet de végétaux dont les branches seraient de fil de fer. C'est à peine si leurs crochets impitoyables firent grâce à mes grandes bottes, dans lesquelles j'eusse voulu entrer jusqu'au cou. Celestino, qui voyageait jambes nues, y laissa, je crois, plus d'une parcelle de sa brune peau.

Le soleil venait de disparaître, lorsque nous mîmes enfin le pied sur les bords de la rivière. La large plage qui la séparait de la forêt était semée partout de troncs enduits de débris boueux; et elle était couverte de grosses pierres roulées. Personne ne s'y montra. Il nous sembla cependant entendre, confusément, des voix sur la rive opposée, que l'obscurité

enveloppait déjà. Celestino ne connaissait pas le gué, et il était complétement impossible de le chercher dans les ténèbres; nous nous déterminâmes donc à camper sur les lieux. Bien nous en prit, car étant entré, quelques minutes après, dans l'eau pour m'y rafraîchir le corps, je trouvai la violence du courant telle qu'il me fut impossible de m'y tenir debout; et, si je ne m'étais retenu aux pierres, j'eusse été inévitablement entraîné.

Après avoir dessellé les chevaux, Celestino les mena sur la lisière du bois afin de les laisser paître un peu; mais, au bout de quelques minutes, il les ramena en me disant qu'il n'était pas prudent de les perdre de vue, même un instant. Pendant que mon guide était occupé des animaux, j'avais rassemblé les morceaux de bois épars sur la plage, et j'en avais formé un grand bûcher, auquel je mis le feu. Il se passa alors une chose singulière : à peine les flammes s'élevèrent-elles, que nous vîmes briller un autre feu immédiatement en face de nous, sur la rive opposée du Pilcomayo. Il était peu douteux pour nous, dès lors, que notre présence ne fût déjà connue parmi les sauvages qui habitaient ces environs, quoique nous n'en eussions rencontré aucun. En voyant les mouvements rapides que Celestino imprimait à ses traits, aux plus légers bruits qui sortaient de la forêt, je me convainquis, en outre, que l'un de nous, au moins, supposait que les sentinelles avancées de nos voisins n'étaient peut-être qu'à quelques pas de notre camp.

Une fois, une Tourterelle roucoula à notre droite, et une autre Tourterelle lui répondit à gauche : sur quoi mon savant interprète m'affirma positivement que nous étions environnés de Tobas qui ont l'habitude, dans de semblables occasions, de se hêler en langue d'oiseaux.

Quoique je ne fusse qu'à demi persuadé, je convins néanmoins qu'il avait été très prudent d'attacher nos chevaux près de nous ; et mon compagnon m'ayant promis de veiller sur eux, je finis par m'endormir. Mais je me réveillai de temps à autre en entendant Celestino jeter de nouvelles bûches sur le feu. Une fois cependant je levai la tête, étonné, je crois, de ne plus rien entendre du tout ; et, portant les yeux du côté des chevaux, je m'aperçus qu'il en manquait un. Ma vigilante sentinelle, qui n'avait nullement remarqué ce déficit, se mit aussitôt à sa recherche, et revint dix minutes après avec le fugitif. Il me certifia qu'il l'avait rencontré sur les bords mêmes de la rivière, à deux cents pas environ du point où nous trouvions ; et il me jura qu'à son approche, il avait vu distinctement deux Indiens se jeter à la rivière, et la passer à la nage. L'expérience que j'avais acquise du courant du Pilcomayo, me porta, je l'avoue, à ne pas accepter entièrement cette petite histoire. Je me gardai cependant d'exprimer mes doutes à ce sujet ; et fatigué par l'anxiété produite par ce petit événement, et tout joyeux de la tournure satisfaisante qu'il avait prise, je m'abandonnai de nouveau au som-

meil ; cette fois, lorsque je me réveillai, il faisait grand jour.

Celestino était absent, mais les trois chevaux paissaient tranquillement sur les confins du bois. Pendant que je m'occupais des préparatifs de mon déjeuner, qui devait consister en une tasse de chocolat, Celestino reparut, conduisant deux vilains Indiens, très imparfaitement vêtus, qu'il me dit être des Matacos ou des Jotenes. Ils avaient chacun à la main un petit filet en fil d'agave (*pita*); et ils pêchaient à une centaine de mètres de mon camp, lorsque Celestino, qui était sorti dans l'espérance d'une rencontre semblable, entra en conversation avec eux ; il avait pu le faire d'autant plus facilement, que l'un de ces Matacos parlait la langue des Chiriguanos. Ils offrirent, moyennant une légère gratification, de nous montrer le gué de la rivière ; et l'un d'eux, qui vit que je faisais les préparatifs d'un repas, me donna un beau poisson qu'il avait dans son filet ; je lui trouvai une saveur délicieuse.

Le camp étant levé, nous cheminâmes quelque temps avec nos nouveaux guides, en remontant la plage : afin de gagner un point où la rivière, plus large, ne coulait pas avec autant de violence ; et nous passâmes à la rive opposée sans mouiller, pour ainsi dire, les sangles de nos selles.

A peine eûmes-nous mis le pied sur l'autre plage, que nous vîmes paraître deux ou trois Indiennes qui se dirigeaient de notre côté avec de grandes calebas-

ses; mais à peine nous eurent-elles aperçus qu'elles s'enfuirent, sans nous donner seulement le temps de nous assurer si elles étaient réellement aussi nues qu'elles le paraissaient. Nous les suivîmes derrière un massif de hautes herbes qui garnissaient le bord de la plage, et nous nous trouvâmes presque au même instant, au milieu d'un village de Tobas que le rideau de graminées avait tenu masqué jusque-là, et qui, par son étrangeté, piqua au plus haut degré ma curiosité.

Les huttes de ces Indiens nomades, jetées sans ordre sur les bords d'une plaine semée de grands bouquets de Bambous et de Casses en fleurs, me rappelaient un peu, par leur simplicité, celles que les Carajas du Brésil bâtissent sur les bords de l'Araguay. Mais les habitations du Pilcomayo étaient encore plus simples. Elles ne consistaient qu'en quelques branches ou en huit ou dix bambous fichés en terre, et réunis au sommet, de manière à former le squelette d'une espèce de ruche, de deux mètres environ d'élévation, que l'on recouvrait ensuite d'herbe ou de feuillage, en ménageant sur un des côtés une ouverture en gueule de four, par laquelle on ne pouvait pénétrer qu'à quatre pattes. Au moment de mon apparition, je fus entouré par une foule d'habitants de ces bizarres bâtisses qui en sortaient comme des fourmis.

Ce qui me frappa d'abord, à la vue des Tobas, ce fut leur taille élevée et la beauté de leurs propor-

tions. Je trouvai peut-être moins de finesse dans leurs traits que dans ceux des Chiriguanos ; mais ils avaient un plus grand air de franchise. Leur teint me parut, aussi, généralement, plus obscur. La pauvreté les oblige également de se vêtir beaucoup plus légèrement que les Chiriguanos. Les enfants et les jeunes gens des deux sexes, au-dessous de quatorze ou quinze ans, étaient complétement nus ; mais les hommes portaient, pour la plupart, une pièce de serge du pays (*baieta*) autour des reins. Leurs cheveux étaient, en général, coupés carrément autour de la tête, et sur le front ; mais aucun d'eux n'y portait le cordon rouge dont les Abas ont l'habitude de se ceindre si fréquemment. La lèvre inférieure n'est percée chez aucun d'eux, mais le lobule de l'oreille l'est, comme chez les Apinagés du rio Tocantins et chez quelques autres nations encore. Ils parviennent à donner à cette partie une telle distension, que quelques uns d'entre eux arrivent à y insérer des disques en bois léger, qui n'ont pas moins de 8 centimètres de diamètre. D'autres, et c'était le cas le plus ordinaire parmi ceux que j'eus occasion de voir, portent dans l'ouverture du lobule un morceau de paille de maïs (*chala*), roulé en cylindre. Cette même paille de maïs avait aussi fourni des bracelets à quelques uns d'entre eux, et il y en avait un qui s'en était fait une couronne.

Mais de tous leurs ornements, ceux qui enlevaient la palme, consistaient en de longs chapelets com-

posés de petits fragments de coquilles d'une parfaite blancheur, arrondis en forme de boutons, et enfilés de la manière la plus ingénieuse, afin de leur conserver une position uniforme. Quelques uns de ces chapelets avaient plus de 2 mètres de longueur, et étaient portés en bandoulière, ou entouraient le corps à la manière d'une ceinture; d'autres plus courts servaient de colliers; mais leur effet était toujours agréable et même élégant. J'appris que ces joyaux étaient fabriqués par les Tapietes, nation qui habite plus bas, sur la rive gauche du fleuve. Les Tobas y attachaient un grand prix; cependant la vue de quelques mètres de serge, que je retirai de dessous mon poncho, les eut bientôt décidés à s'en défaire en ma faveur.

Les instruments de guerre que je vis n'étaient pas en grand nombre. L'arc, qui est l'arme favorite des Chiriguanos, est d'un usage bien moins fréquent chez les Tobas; ceux-ci se servent de préférence de la lance, qu'ils manient avec une grande dextérité; et ils emploient également, lorsqu'ils combattent à pied, une massue courte appelée *makana*, qu'ils portent à la ceinture, par derrière. La plupart de leurs lances avaient des pointes de fer. Ne pouvant, à cause de leur longueur, être placées dans l'intérieur des huttes, elles étaient fichées en terre à leur entrée.

L'habillement des femmes était à peu près le même que celui des hommes : il consistait en un simple morceau de serge roulé autour des reins. Les plus

fortunées s'étaient enveloppé le corps, depuis les aisselles jusqu'au-dessous des genoux. Beaucoup d'entre elles avaient les cheveux coupés ras, ce qui les défigurait beaucoup ; mais les moins âgées les laissaient croître, et ils flottaient librement sur leurs épaules. Quelques unes des jeunes filles Tobas que j'aperçus avaient des figures très passables, pour ne pas dire jolies.

L'objet presque unique que me demandaient tous ces gens, c'était un peu de tabac, denrée dont je m'étais heureusement bien approvisionné, car j'en avais une malle presque remplie ; mais il n'en fallait qu'une pincée pour faire un content ; qu'on juge donc du nombre d'heureux que je fis. Les Tobas fument souvent des cigarettes de paille de maïs (*chala*), comme les chrétiens, leurs voisins ; mais ils se servent tout aussi souvent d'une espèce de pipe ou de *brûle-gueule* faite avec un morceau de bois dur, et percé d'un canal qui est évasé à une de ses extrémités pour constituer le foyer.

Après être sorti du village dont j'ai donné la description, et où je m'étais arrêté quelque temps, à cause de sa nouveauté, je ne tardai pas à en rencontrer un second, où je m'arrêtai beaucoup moins, parce qu'il me sembla calqué sur le premier ; puis j'en vis un troisième, puis un quatrième, où je ne m'arrêtai que le temps justement nécessaire pour y distribuer mes pincées de tabac, qui semblaient, par parenthèse, m'attirer bon nombre de bénédictions

dans la langue de ces gens. Je distribuai aussi aux femmes des colliers et de grosses aiguilles qui les faisaient loucher de satisfaction. En somme, dans l'espace de moins d'une heure, je vis je ne sais combien de ces petits villages dont chacun n'était guère composé que de huit à dix huttes, bien rarement d'un plus grand nombre. Partout enfin, je fus reçu avec les mêmes démonstrations amicales, ce qui me donna beaucoup d'espérance relativement à mes projets ultérieurs sur le Chaco. Je laissai bien échapper quelques mots à ce sujet, en passant au milieu de mes hôtes Indiens ; mais la difficulté que j'avais à communiquer avec eux, Celestino ne sachant que le guarani, m'empêcha de recueillir, sur les points qui m'intéressaient, des lumières bien nettes.

Les Tobas vivant principalement de pêche à l'époque de l'année où nous nous trouvions, leurs villages étaient agrégés dans le voisinage de la rivière ; nous eûmes en conséquence assez vite dépassé la zone qu'ils occupaient, et nous poursuivîmes ensuite, sans obstacle, notre route vers Tarairé, dont nous nous étions fait indiquer la direction. Le pays dans lequel nous entrâmes, en quittant la région riveraine, était assez ondulé et nous le trouvâmes recouvert presque partout de forêts et de taillis. Il paraissait désert, mais il était percé de chemins bien supérieurs à ceux que j'avais laissés de l'autre côté du Pilcomayo. De temps à autre, nous nous croisions avec de petits pelotons de Chirigua-

nos, l'arc en main, avec lesquels Célestino échangeait quelques paroles d'amitié. Quoiqu'il y eût déjà bien longtemps qu'il n'eût été de ces côtés, il semblait connu de presque tous les sauvages que nous rencontrions.

Nous arrivâmes enfin à un charmant petit cours d'eau connu sous le nom de rio de Tarairé, que nous traversâmes plusieurs fois en le remontant. Au point où nous l'atteignîmes d'abord, il coulait tranquillement au milieu d'un beau bosquet de Bignoniacées à fleurs roses, appelées *Lapachos*. Plus loin, la campagne se découvrit un peu, et le courant luttait, en se brisant, contre les pierres qui semaient son lit. C'est vers ce point que nous commençâmes à voir des villages abas. Ces villages seraient réellement presque innombrables s'il était vrai, comme on me l'assura, qu'ils sont répandus sur toute l'étendue de la base de la Cordillère, dans une aussi grande proportion qu'ils l'étaient dans cette vallée. Je ne pouvais faire un quart de lieue sans en voir au moins un, et souvent plusieurs. La plupart se faisaient remarquer par leur situation pittoresque, sur le flanc ou sur le sommet de jolies petites collines. Tous étaient d'ailleurs composés de huttes de bambous, semblables à celles que j'ai décrites en parlant de Abarenda. Elles entouraient, au nombre de dix à quinze, une place peu étendue, dont le centre était assez ordinairement occupé par un grand arbre, et qui était, en outre, presque toujours traversé par une rangée d'immenses

pots à chicha à demi enfoncés en terre. Aucun autre trait ne distinguait ces villages des villages chiriguanos que j'avais vus dans mon passage à travers la province de la Cordillera.

Le maïs se montrait abondamment partout; pour le soustraire aux attaques des animaux, on l'avait suspendu en grands bouquets, sur les arbres, autour des huttes; d'autres l'avaient amoncelé dans de larges cages de bambous ouvertes par en haut.

La culture de la terre, à laquelle se livrent les Indiens Chiriguanos pour obtenir ce grain et un certain nombre de légumes, leurs mœurs sédentaires, enfin le soin qu'ils apportent à la construction de leurs demeures, mettent cette nation bien au-dessus de la plupart des autres du Chaco, et, en particulier, de leurs voisins les Tobas, auxquels leur vie errante ne permet guère d'avoir d'autres richesses que leurs brebis, et les chevaux qui servent au transport de leurs nattes, de leurs filets et de leurs calebasses.

La grande différence qui s'observe dans les mœurs de ces deux nations voisines devait naturellement faire pressentir qu'elles avaient une origine bien distincte. L'étude de leurs langues n'est venue pour ainsi dire que confirmer cette supposition, en démontrant que les Chiriguanos n'étaient qu'un démembrement de la nation Guarani (1), laquelle est originaire, comme on sait, du Paraguay.

(1) Le mot *guarani* signifie *guerre*, *guerrier*.

Les Guaranis sont du petit nombre des nations indiennes sur le berceau desquelles on possède des notions quelque peu définies. La tradition que l'on a conservée des premiers âges de ce peuple est si peu connue, que je la rapporterai ici.

« Deux frères, dit le Père Guevara, dans son *Histoire du Paraguay*, arrivèrent par mer, avec leurs familles, au cap Frio, dans le Brésil. Ils cherchèrent de tous les côtés d'autres hommes pour leur tenir compagnie. Mais les montagnes, les forêts et les campagnes ne nourrissaient que des bêtes féroces. L'inutilité de leurs recherches les convainquit qu'ils étaient les seuls habitants du pays, et ils résolurent de fonder des villes pour en faire la demeure de leurs descendants.

» Unis par les liens d'une si étroite alliance, les deux chefs vécurent longtemps dans la prospérité. Après eux, leurs familles s'accrurent considérablement. Mais, à la longue, il finit par s'élever, dans cette multitude qui augmentait sans cesse, des disputes, des divisions et des guerres civiles.

» Le trouble prit son origine dans une querelle de deux femmes, mariées à deux frères, chefs tous les deux de nombreuses familles. Il s'agissait dans cette dispute d'un Perroquet (*Papagayo*) parleur. Des femmes la querelle passa aux maris; de ceux-ci, aux parents, et de ces derniers, enfin, à la nation tout entière. Afin de ne pas s'entre-détruire par les armes, la séparation des familles fut résolue. Tupi,

le frère aîné, resta au Brésil, en possession des terres qu'il avait occupées jusque-là Guarani, le plus jeune, se retira avec tous les siens jusqu'au rio de la Plata ; et y ayant fixé sa demeure, il devint le père d'une nation très nombreuse qui s'étendit sur les rives du fleuve, et arriva jusqu'au Chili, au Pérou et à Quito.

» La race des Guaranis ne s'éteignit pas lors du déluge universel, dont la nation possède quelques notions confuses. Tamanduaré, un de leurs plus anciens prophètes, favori de Tupa (1), reçut, par anticipation, avis du déluge futur, et, suivant les conseils de la divinité, il se sauva de l'inondation, avec quelques familles, en gagnant le sommet d'un immense Palmier.

» Les privilégiés se nourrirent des fruits dont l'arbre était chargé, jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Tamanduaré descendit alors à terre avec ses compagnons, et ceux-ci multiplièrent tant, que tout le pays se couvrit de colonies descendant de Guarani (2). »

L'époque précise de l'émigration de la partie de la nation, qui est devenue la nation chiriguano, n'est pas connue. Il paraît certain que vers le milieu du

(1) Divinité des anciens Brésiliens.

(2) En regard de cette tradition, on devra lire le curieux écrit récemment mis au jour par M. Ferdinand Denis, avec ce titre : *Fragment d'une théogonie brésilienne recueilli au* XVI*e siècle.* Voyez : *Fête brésilienne célébrée à Rouen en* 1550.



XVI[e] siècle un corps considérable de Guaranis traversa le Chaco, pour s'établir au pied des Andes ; mais il n'est pas du tout prouvé que cette émigration soit la première que la race ait faite de ce côté. Les raisons apportées à l'appui de cette opinion, par M. Alcide d'Orbigny, me semblent avoir quelque force : « Les Incas, dit ce voyageur (*Histoire de l'homme américain*), sous Yupanqui, à peu près en 1430, cherchèrent à subjuguer les Chiriguanos; et Garcilazo de la Vega nous apprend qu'alors, assez nombreux pour ne pas être vaincus par les troupes quichuas, ils vivaient nus, sans maisons, et étaient anthropophages, mœurs qui s'accordent assez avec celles des Sirionos (1). D'un autre côté, suivant l'assertion des historiens (Pedro Fernandez, *Relacion hist. de los Chiquitos*), ne doit-on pas croire qu'un corps de Guaranis d'environ quatre mille âmes serait, après le meurtre d'Alexis Garcia, vers 1541, parti du Paraguay pour aller s'établir au pied des Cordillères, soit dans la crainte d'être châtié par les Portugais, soit parce que le pays lui aurait plu?

» Ces Guaranis sont bien certainement ceux qui habitent aujourd'hui les mêmes lieux; mais rien ne prouve, comme l'assure Lozano, que ces nouveaux Guaranis aient entièrement anéanti les habitants qu'ils rencontrèrent, et l'unité des langues entre les

---

(1) Nation habitant entre Santa-Cruz de la Sierra et Moxos.

deux sexes, le peu de corruption de la langue, le grand nombre de Chiriguanos actuels, nous donnent la certitude que les Chiriguanos des Incas étaient aussi des Guaranis auxquels se mêlèrent les nouveaux venus du Paraguay, en ne faisant plus avec eux qu'une seule et même nation, qui dès lors devint plus civilisée, se construisit des maisons, comme les Guaranis du Paraguay, et bientôt abandonna l'anthropophagie, que tous les auteurs attribuent aux Chiriguanos , quoique les relations des missionaires prouvent au moins que, dès 1690, ils avaient déjà abandonné cette coutume répandue chez toute la nation des Guaranis, si toutefois on l'y a jamais appliquée à d'autres qu'à des prisonniers de guerre. »

« Les Chiriguanos, dit un autre auteur, sont si vains de leur antique origine, qu'ils méprisent les Espagnols qu'ils regardent comme une race de pauvres parvenus. Vaillants et pleins de frugalité, ne connaissant d'autres besoins que ceux qui leur sont inspirés par la simple nature, ils entreprennent quelquefois la guerre, uniquement afin que les jeunes gens profitent de l'expérience des vieux, en combattant à leurs côtés. »

Ces Indiens n'ont d'autre gouvernement que celui de leurs caciques dont l'autorité est héréditaire. Chaque chef a environ quarante ou soixante sujets : c'est le nombre d'habitants que l'on rencontre ordinairement dans un de leurs villages. En temps de paix, leur influence ne s'exerce pour ainsi dire pas ; mais,

en temps de guerre, elle est très puissante. Les sujets ne paient d'autre impôt à leurs capitaines que celui de quelques journées de travail ; aussi tout le monde, dans ce pays, est-il pauvre à peu près au même degré. Ceux parmi les caciques qui se sont rendus fameux par leurs exploits, par leur sagesse, ou par leur éloquence dans les conseils, peuvent être reconnus comme grands chefs, et sont appelés, dans les occasions critiques, à diriger toute la nation.

Les Chiriguanos ont évidemment quelque idée d'une vie future ; les précautions qu'ils prennent pour enterrer leurs morts le prouvent suffisamment. Lorsque l'un d'eux vient à mourir, on place son cadavre dans un pot à chicha, avec ses armes, ses ornements, du maïs, une cruche d'eau et du bois pour faire du feu ; on le recouvre ensuite avec le fond d'un autre pot, ou avec une dalle, et on le dépose dans le sol même de sa maison. Selon leur croyance, tout doit être plaisir dans l'autre vie. Quant à la punition des méchants, il n'en est pas question. Jamais les missionnaires n'ont pu arriver à donner aux Chiriguanos une idée nette des supplices éternels. On raconte que quand on les menaçait des flammes de l'enfer, les néophytes répondaient tranquillement que s'ils venaient à se trouver dans cette position, ils écarteraient les charbons ardents avec les doigts.

J'ai déjà dit que la polygamie était en usage parmi les Chiriguanos. Pour avoir plusieurs femmes il leur suffit d'avoir les moyens de les nourrir, et, avant

tout, de les obtenir de leurs parents ; ce qui est l'affaire de quelques présents. La cérémonie qui consacre le mariage ne paraît pas être la même partout ; quelquefois elle est presque nulle. A Abarenda, on me raconta que le futur, après avoir obtenu le consentement des parties, se rendait à la forêt, et en rapportait une grande charge de bois qu'il empilait devant la porte de sa prétendue. La nuit venue, il y mettait le feu et entrait dans la case : le mariage était conclu. Si plus tard il se décidait à prendre une autre femme, il ne lui en coûtait qu'un fagot de plus.

Les Chiriguanos montrent beaucoup d'affection pour leurs enfants, et jamais on n'a vu en usage, parmi les femmes de cette nation, la coutume barbare qui a été signalée chez la plupart des tribus nomades du Chaco, et qui consiste à donner la mort dans leur sein à tous les premiers conçus. Peut-être cette circonstance peut-elle aider à expliquer pourquoi les Chiriguanos se sont multipliés plus rapidement que toutes les peuplades auxquelles j'ai fait allusion.

CHAPITRE XXI.

EXCURSION DANS LE CHACO (*suite*).

Continuant à remonter la vallée de Tarairé, j'arrivai, vers le soir, au village d'un cacique nommé Chaviraos, avec lequel Celestino avait été en très bons rapports quelques années auparavant. Par malheur il était absent ; il avait été invité avec beaucoup d'autres chefs à un village du nom de Camatindi, où devait avoir lieu une grande fête. Le père de Chaviraos, qui nous reçut en l'absence de son fils, et qui nous fit les honneurs de sa maison, en nous remplissant l'estomac de chicha, m'assura que, selon toute probabilité, je rencontrerais Nocôé dans ce dernier village. Je me décidai, en conséquence, à essayer de gagner ce point le lendemain, et je m'endormis sur ma couche de bambous, assez satisfait de ma journée.

Mes malles m'avaient déjà causé quelque gêne, pour plus d'une raison ; je me décidai donc, après avoir mis dans mes sacs de voyage une partie de leur contenu, à partir sans elles. Je les laissai sous la sauvegarde du vieux sauvage qui m'avait hébergé, et nous recommençâmes à cheminer vers le nord dans notre belle vallée. De nouveaux villages, dont je ne me lassai pas d'admirer la position pittoresque, s'offraient sans cesse à nos regards ; l'immense rideau

des Andes, auquel étaient adossés les monticules verdoyants sur lesquels les Chiriguanos avaient établi leurs demeures, donnait au tableau une beauté imposante. Des bois fleuris s'étendaient souvent aux alentours.

Nous traversions dans l'après-midi une de ces petites forêts lorsqu'un grand bruit de voix, auxquelles se mêlaient des chants, parvint à nos oreilles; nous ne doutions pas que nous ne fussions arrivés à Camatindi, mais un Indien, qui passait au même moment nous assura que nous en étions encore loin.

A la sortie du bois, nous nous trouvâmes au pied d'un gros mamelon, dont le sommet était occupé par un village composé d'une dizaine de huttes tout au plus, mais dans la place duquel se trouvaient réunis environ cinq ou six cents Indiens qui s'agitaient comme des insectes. Notre arrivée, dont ils avaient déjà eu connaissance, les dérangea à peine; et ce ne fut que lorsque nous fûmes au milieu d'eux qu'ils s'occupèrent réellement de nos personnes. Le cacique du lieu, que l'on appelait Uoioré, vint au-devant de nous, et nous conduisit au centre de la place, sous un Mimosa, où se trouvaient assis en rond, sur des bûches recouvertes de peaux de mouton, une demi-douzaine de chefs abas et tobas. Parmi eux, Celestino reconnut aussitôt son ami Chaviraos, le capitaine du village où nous avions couché la nuit précédente, et un autre cacique nommé Aorimak,

qui venait d'être élevé, à ce que l'on nous apprit, à la dignité de grand chef des Abas.

On nous fit asseoir sur de petits tabourets au milieu du cercle, et, un instant après, une vieille Chiriguana plaça devant nous une grande jarre de bière indigène qui ne tarda pas à disparaître, et qu'on remplaça aussitôt.

Une vingtaine d'autres femmes circulaient avec rapidité au milieu de la cohue qui nous entourait, en distribuant partout de petites calebasses de la même boisson, qui se vidaient comme par enchantement.

Les groupes, qui s'étaient rompus un instant lorsque nous les avions traversés, se reformèrent de nouveau après une large distribution de prises de tabac que je fis à l'alentour, et les danses et les chants interrompus reprirent de plus belle. Ce serait peut-être ici le lieu de décrire les danses des Chiriguanos; mais je me vois obligé, à mon grand regret, d'être très sobre de paroles à cet égard, car, bien que j'en aie été témoin plusieurs fois, j'avoue que je n'y ai rien compris. Qu'on se figure une douzaine d'hommes qui se regardent ou qui se tournent le dos, qui lèvent alternativement les pieds et les bras, qui chantent, enfin, en langue chiriguano, une suite de mots qu'ils répètent indéfiniment sur le même ton, et l'on aura une idée, pour le moins aussi exacte que la mienne, des danses qui avaient lieu autour de nous sur la place du village du capitan Uoioré.

Au moins, dira-t-on, tous ces sauvages étaient-ils vêtus, pour la fête, de quelques uns de ces beaux costumes de plumes sous lesquels on représente presque invariablement les Indiens des deux Amériques. Ici encore je suis obligé de détruire une illusion. La plupart des invités abas du capitaine Uoioré n'avaient pour tout habillement que le cordon rouge qui leur ceignait la tête, et leur *tembeta;* beaucoup même n'avaient que ce dernier.

Quant aux Tobas, ils avaient leurs boucles d'oreilles de paille de maïs, et quelques autres portaient des colliers. Les plus richement vêtus avaient autour des reins la pièce de toile dont il a déjà été question dans ce volume. Le seul Aorimak avait, outre ce vêtement, un chapeau de paille et un poncho qu'il avait jeté sur une de ses épaules. Les femmes étaient un peu plus couvertes que les hommes.

Une observation que je tiens à placer à la suite de ces remarques, c'est que l'on se fait, en général, une idée beaucoup trop fleurie des Indiens sauvages. C'est tout au plus s'ils sont tels qu'on se les figure, une ou deux fois l'an à l'occasion de leurs plus grandes fêtes. Encore les ornements dont quelques voyageurs se plaisent à affubler chacun d'entre eux devraient-ils souvent être répartis entre plusieurs individus.

Parmi les chefs qui se trouvaient assis autour de nous, au foyer de la scène que je décris, il y en avait deux qui étaient de la nation toba. L'un d'eux, qui

pouvait avoir cinquante-cinq ans, était un vrai géant. Il était l'ami intime et le confident de Nocôé, et s'appelait Zazati. Nous sûmes par lui que le grand cacique était bien allé, comme on nous l'avait assuré, à Camatindi; et que Yumbai, l'ami des chrétiens, était à Parapiti, où un de ses enfants venait de mourir.

Nous étions à peine assis depuis une heure sous le Mimosa, quand il s'opéra parmi les Indiens un grand mouvement. On venait d'annoncer que la provision de chicha du capitan Uoioré était épuisée. Aussitôt la masse de ces sauvages, déjà à moitié gris, s'ébranla, et se mit en mouvement pour gagner un autre village situé à quelques centaines de pas plus loin, et où les mêmes cérémonies se renouvelèrent. Nous les suivîmes, et l'on nous plaça comme auparavant dans le cercle des chefs. Pendant que j'y dégustais la calebasse de chicha qu'on se hâta de nous servir, et que je répondais télégraphiquement aux nombreuses questions que m'adressaient mes deux voisins, le grand Zazati et le cacique du village où nous venions de nous installer (il s'appelait Iñaré); pendant ce temps, dis-je, Celestino avait entamé, avec Aorimak, une conversation qu'il me rapporta ensuite, et de laquelle il résulta que ce chef s'engagea, moyennant un paiement raisonnable, à nous aider de tout son pouvoir dans nos projets sur le Paraguay. Il offrit également de nous accompagner jusqu'à Camatindi, où il promit de faire agréer notre

plan par Nocôé et les autres capitaines qui devaient s'y trouver rassemblés. Sur ces entrefaites, un des chefs présents ayant demandé à Celestino de lui expliquer quelle était la naturo do l'arme que je portais à ma ceinture, et qui ne lui paraissait pas être un couteau ordinaire, mon interprète lui dit que c'était un couteau qui faisait feu. Aussitôt vive curiosité de la part de tous de voir ce singulier phénomène; et, stupéfaction générale, lorsqu'ils entendirent l'explosion, et qu'ils virent la lamo de mon couteau de chasse s'envelopper de flamme et de fumée. Ce ne fut pas tout, il fallut encore décharger devant eux mon fusil et mes pistolets d'arçon; mais le tonnerre qui s'échappa de ces derniers fut tellement étourdissant (je les avais chargés pour l'occasion), que mes sauvages déclarèrent, à l'unanimité, qu'ils étaient satisfaits, et ils poussèrent des cris de joie pour m'en convaincre.

Quelques minutes après, les grands pots de chicha ayant été reconnus vides, toute la bande s'ébranla de nouveau, pour gagner un autre village, d'où ils se seront sans doute rendus dans un autre, et ainsi de suite; car c'est là la vie que mènent les Chiriguanos durant l'époque que le maïs abonde dans leurs greniers. Pendant tout ce temps la chicha forme leur seul aliment. Ils n'ont pas même l'idée d'en rechercher un autre.

Quant à moi, qui trouvais déjà la dose fort suffisante, je sonnai la retraite, et je pris le chemin de

Camatindi avec Celestino, Aorimak, et le Toba Zazati, auquel le chef chiriguano, qui parlait toba, communiqua chemin faisant mon projet. Pour en parler plus à notre aise, nous nous étions assis dans une petite clairière de la forêt, et l'un d'eux n'ayant pas réussi à obtenir du feu, pour allumer sa pipe, je tirai de ma poche un petit étui que je portais ordinairement sur moi, et je les rendis témoins de l'incandescence subite d'une allumette phosphorique, ce qui les remplit d'étonnement, et dut, je n'en doute pas, augmenter encore le respect qu'ils avaient pour ma personne. J'eus lieu, avant la fin de notre petite conférence, de me convaincre que les dispositions du Toba n'étaient pas moins bonnes que celles de l'Aba, et j'appris, en outre, un fait du plus haut intérêt : c'est que Zazati et plusieurs autres Tobas avaient déjà été au Paraguay en traversant le Chaco. Mais je ne pus parvenir à savoir dans quel but ils avaient fait ce voyage. Lorsque je lui demandai quelle distance il pouvait y avoir du lieu où nous nous trouvions au Paraguay, il répondit, après quelques moments de réflexion, et en comptant sur ses doigts : « *Dormant onze nuits, on arrive.* » Je lui proposai ensuite de m'y accompagner, en lui offrant de fixer lui-même le nombre et la nature des présents qui lui seraient donnés en récompense de ce service ; mais je ne pus obtenir de lui une réponse affirmative à ce sujet. Il finit par me dire qu'il en parlerait à son ami Nocóé.

Nous nous remîmes en route, et passâmes auprès de plusieurs autres villages, où nous ne trouvâmes que des femmes et des enfants, tous les hommes étant à boire. Cependant Camatindi ne paraissait pas, et le soleil s'était couché ; nous n'en continuâmes pas moins à marcher, car il nous aurait été difficile de nous arrêter au milieu de la forêt dans laquelle nous cheminions depuis quelque temps. Enfin, à la nuit close, nous débouchâmes tout à coup dans une grande clairière occupée par un petit lac dans les eaux duquel se réfléchissaient les lueurs d'une cinquantaine de feux allumés sur ses bords. C'était un grand campement de Tobas. Et le colosse qui s'avança aussitôt sur nous, et qui me serra dans ses bras, n'était autre que le fameux Nocôé. Je n'exagère pas en l'appelant un colosse, car à la taille de Zazati il ajoutait un poitrail de taureau. Il était un peu plus vêtu que ses sujets ne l'étaient en général ; il portait comme eux une pièce de grosse serge grise autour des reins ; mais il avait, en outre, une espèce de gilet, marbré de brun et de gris, fait avec du fil d'une Broméliacée, qu'on appelle, en Bolivie, Caraguata. Sa tête était coiffée d'un vieux canon de chapeau noir, autour duquel était noué un cordon rouge. Le rebord de ce couvre-chef s'était effacé par l'usure. Aucun autre ornement n'indiquait la dignité de Nocôé ; mais il y avait sur sa figure, que se disputaient les rides et les cicatrices, et sur laquelle se jouaient quelques poils grisonnants, une expression

d'astuce et d'intelligence que l'on ne voyait sur aucune des physionomies qui l'entouraient. Le grand chef des Tobas paraissait avoir soixante ans. Il nous invita à mettre pied à terre, et nous fit allumer un feu à quelques pas du sien pour y établir notre bagage, c'est-à-dire nos selles et nos manteaux. Nos animaux furent attachés à des arbres voisins. Les huttes de mes hôtes, dont je n'ai pas encore parlé, étaient formées par une ou deux nattes fixées verticalement ou obliquement à un ou plusieurs bambous fichés en terre, de manière à former un abri contre le vent ou la curiosité, mais nullement contre le froid ou contre la pluie, s'il eût dû y en avoir.

N'ayant rien pris de la journée que de la chicha, et n'en ayant pas, sans doute, absorbé une quantité suffisante pour pouvoir me passer d'une autre sorte d'alimentation, je proposai à Nocôé, par le double intermédiaire de Celestino et d'Aorimak, de me vendre un mouton. Le marché se conclut pour deux aunes de serge blanche. L'animal fut aussitôt tué et dépecé, et, j'en offris le quart en présent à Nocôé; qui se retira alors derrière la natte de feuilles qui formait son palais. Je croyais ne pas le revoir avant le lendemain, et je m'étais couché sur mon manteau auprès du feu, en attendant que le souper fût préparé. Mais, peu de temps après, l'odeur savoureuse du rôti que mon interprète s'occupait à tourner devant le feu, s'étant élevée dans les airs, je sentis comme une grosse main qui s'appuyait sur une de

mes jambes, et me donna une petite secousse; m'étant relevé aussitôt, je vis la grande forme du cacique Toba qui venait de s'accroupir devant moi. Celestino, qui comprit, à ce qu'il paraît, ce que signifiait ce mouvement, enleva la broche de dessus les fourches qui la soutenaient, et la piqua en terre entre nous. La scène qui eut lieu ensuite fut si comique, que je fus obligé de me retenir, pour ne pas éclater de rire au nez du grand chef. La broche était, comme je l'ai dit, piquée en terre, entre nous deux, afin que chacun pût couper, à sa façon, les bouchées qui lui semblaient les meilleures. Or, je ne tardai pas à m'apercevoir que Nocóé enlevait, à chaque coup, une tranche qui à elle seule aurait dû le rassasier. Mes soupçons ayant été ainsi excités, je suivis, sans qu'il s'en aperçût, le trajet que faisaient ces tranches, et je vis qu'elles ne s'approchaient de la bouche que pour la forme, et que, sans être pour ainsi dire entamées, elles allaient s'engloutir dans une grande bourse que mon convive portait suspendue à son cou. Mon souper y ayant passé presque en entier, Nocóé se retira de nouveau derrière sa natte, et je ne tardai pas, de mon côté, à m'endormir, laissant Celestino s'escrimer, conjointement avec Abrimak et Zazati, contre tout le menu du pauvre mouton, qui ne devait pas laisser, le lendemain, beaucoup de traces de son existence.

A mon réveil, il faisait un froid humide que je sentis pénétrer jusqu'à moi, malgré l'épaisseur de mon

manteau. La plupart des feux étaient éteints ; les autres étaient languissants. Un brouillard épais couvrait la surface du lac ; et les seuls sons qui se fissent entendre provenaient des oiseaux aquatiques qui se jouaient dans les touffes de roseaux que la vapeur dérobait à notre vue. Le soleil s'étant fait jour, le brouillard s'amincit peu à peu. Les Tobas sortirent alors, un à un, de derrière leurs nattes, et vinrent se grouper autour de nous. Nocôé parut à son tour, et, venant droit à moi, il me montra du doigt le centre du lac toujours couvert de brouillard, et ensuite mon fusil, en me faisant comprendre par des signes qu'il désirait que je tuasse l'oiseau qui s'y trouvait. C'était un de ces lourds Gallinacés appelés Inhumas, au Brésil, Pelicanos par les Boliviens (1), et dont la taille n'est guère inférieure à celle de notre Dindon domestique. Son chant a quelque chose du croassement du Corbeau, et du cri d'un vieux gond ; on ne s'étonnera donc pas que sa présence se fût trahie bien avant qu'on pût l'apercevoir.

A peine eus-je pris mon fusil, que tous les Tobas se levèrent pour voir, beaucoup d'entre eux pour la première fois, le terrible effet de la *gueule de feu*. Ils étaient dans une si grande attente qu'ils semblaient retenir leur haleine. Enfin, quand l'oiseau tomba, en pirouettant sur lui-même, après s'être élevé presque

(1) C'est le *Parra Chavaria* de Linné.

verticalement au-dessus de l'endroit où il avait été frappé, ils poussèrent tous un hurlement d'allégresse, et ils se précipitèrent à la fois dans l'eau pour s'assurer de leur capture; chacun voulut en avoir au moins une plume; Nocôé et Aorimack s'en partagèrent la chair. Quelques minutes après, on s'occupa de la levée du camp; mais nous n'attendîmes pas le départ général. On avait amené un assez grand nombre de chevaux sur lesquels Nocôé et les autres chefs montèrent aussitôt, en nous invitant à suivre leur exemple. Ce fut en cette sauvage compagnie que j'entrai, une heure après, au grand galop, dans le village de Camatindi, où se trouvaient déjà assemblés près d'un millier d'Indiens Chiriguanos et Tobas. Il était, au reste, facile de voir que l'on ne nous avait pas attendus pour commencer les libations. Les caciques étaient assis, comme nous les avions vus précédemment, en un cercle, au milieu duquel plusieurs femmes, de petites calebasses à la main, distribuaient alentour les flots généreux de la chicha. On nous fit place, et nous participâmes au festin. J'avais lieu de penser qu'à l'arrivée de Nocôé il y aurait quelque démonstration particulière; mais il n'en fut rien; tout au plus lui fit-on une place un peu plus large qu'à moi et à Celestino. Il s'y accroupit, en croisant les jambes, à la manière des Orientaux. Sa tête était courbée sur sa poitrine, et ses mains, réunies devant lui, semblaient occupées à éplucher quelque chose, lorsqu'elles ne tenaient rien. C'était là, à ce que l'on

m'assura, son attitude favorite; il passait même une grande partie de sa vie dans cette position, parlant à peine aux membres de sa propre famille.

L'occasion que j'avais cherchée était enfin venue; je priai Celestino, mon interprète, d'exposer l'objet de ma visite, et il ne l'eut pas plutôt fait, qu'avec une promptitude vraiment merveilleuse, toutes ces figures, qui ne respiraient que l'insouciance, prirent l'expression de l'intérêt. La distribution de chicha fut suspendue, et il se forma autour du cercle des chefs une haie épaisse d'auditeurs attentifs. Il y eut en même temps quelque changement de position parmi les caciques. Les Tobas se réunirent tous du même côté, et les Abas de l'autre. Une vieille femme, qui parlait les deux langues, fut ensuite introduite dans le cercle pour servir d'interprète aux deux nations; et un Aba, qui parlait toba, offrit d'être le nôtre.

Il me serait bien difficile de dire tout ce qui fut échangé de paroles, pendant les deux heures que dura cette séance parlementaire; je me crus même bien heureux d'en avoir saisi les points les plus saillants : ce à quoi il était surtout difficile de parvenir lorsque j'avais affaire aux orateurs tobas, puisque leurs discours ne pouvaient parvenir jusqu'à moi, qu'après avoir passé par deux autres bouches.

Je me contenterai de dire, qu'en général, les divers chefs qui prirent la parole parlèrent avec une volubilité extrême, et plusieurs avec feu. Nocóé resta

longtemps, la tête baissée, et semblait à peine s'occuper de ce qui se passait; mais il s'anima enfin tout à coup, et parla près d'un quart d'heure sans désemparer.

Il résulta, de la discussion, une assurance, de la part de tous, que l'expédition que je voulais conduire à travers le Chaco, jusqu'au Paraguay, n'avait rien à craindre de leur part; mais ni les Abas ni les Tobas ne voulurent s'engager officiellement à nous prêter la main en dehors des limites de leur propre territoire; ils ne voulaient pas, disaient-ils, que les nations voisines pussent dire qu'ils avaient mené des étrangers chez eux. Je fus charmé, en somme, du bon sens, pour ne pas dire de l'esprit, que déployèrent ces sauvages d'un bout à l'autre de notre pourparler. Lorsqu'en terminant, je leur demandai de me renouveler l'assurance qu'ils n'opposeraient aucune entrave à notre marche vers le Paraguay, Nocôé s'écria : « Mais puisque vous êtes venu ici, pourquoi craindriez-vous d'aller là? » Ces mots terminèrent la séance. Le brouhaha qui l'avait précédé recommença incontinent, et la chicha coula de nouveau. Le tapage devint bientôt si infernal, que je crus prudent de me retirer. Il était en effet difficile que dans une si grande masse d'hommes ivres, il n'y eût pas quelques querelles; et je ne pouvais me dissimuler que des circonstances pouvaient se présenter, où ma personne aurait couru des risques assez grands. Celestino, qui était tout à fait de mon avis, amena donc les chè-

vaux qu'il avait attachés à quelques pas, et nous nous éloignâmes rapidement de Camintindi, en nous bornant à prendre congé du caçique de l'endroit qui s'appelait Uorairé, et qui se chargea de renouveler aux chefs les offres que nous leur avions faites.

Nous allâmes passer la nuit dans un petit village, à trois lieues de celui où j'avais laissé mon bagage. Il ne s'y trouvait que des femmes : plusieurs d'entre elles m'apportèrent, le lendemain matin, quelques œufs de poule, en me faisant des signes que je ne compris point. Celestino m'expliqua que ces œufs m'étaient offerts à condition que je leur donnerais une représentation des propriétés de mon couteau *à feu*. Je n'eus garde de m'y refuser. Dans un autre village que nous traversâmes, je gagnai un poulet par le même moyen.

Dans l'après-midi, nous arrivâmes au village du capitan Chaviraos, où je repris mes malles; mais il me fut impossible d'atteindre les bords du Pilcomayo avant la nuit, et je fus obligé d'en remettre le passage au jour suivant.

Des feux peu éloignés ayant attiré notre attention, nous nous y dirigeâmes. Ils appartenaient à un village de Matacos. J'y trouvai, en abondance, du poisson, dont je fis un excellent souper, moyennant quelques pincées de tabac. Il me restait encore un peu de cette drogue que je distribuai au groupe qui s'était accroupi auprès de mon feu. Cela me fournit l'occasion de remarquer, plus particulièrement que je ne l'avais

fait jusqu'alors, la jouissance que le tabac procure à ces sauvages. Leur pipe ressemble exactement, comme je crois l'avoir dit, à celle des Guaycurus du Paraguay. Ils la bourrent comme un canon, et la fument en faisant des aspirations énormes, auxquelles tout le corps semble être appelé à concourir. Après la première aspiration, la fumée est complétement avalée, et le Matac reste un instant comme en proie à une extase qui lui a ravi l'usage de ses sens. Il rend ensuite, peu à peu, sa bouffée, et en aspire une seconde avec les mêmes efforts; puis il éteint sa pipe. De cette manière il ne perd aucune particule de sa drogue, et une seule pipe de tabac peut durer pendant un temps assez long.

Les Matacos parlent la même langue que les Tobas. Je ne puis me dispenser d'en dire ici quelques mots. On vient de voir les efforts que les Matacos font pour fumer. Eh bien! ils n'en font guère moins pour s'exprimer. Il serait difficile d'imaginer des sons plus durs et plus pénibles à émettre que ceux qui constituent la langue de ces Indiens. Chaque mot que le Toba prononce semble lui coûter une souffrance. Il y a des syllabes qui sont de profonds gémissements.

Dans la séance à laquelle j'avais assisté, à Camatindi, on parlait le guarani et la langue toba; c'était une excellente occasion pour juger, par comparaison, de l'effet produit sur l'oreille par cette dernière langue. Afin de donner une idée de la fréquence avec laquelle certains sons s'y reproduisent, et pour mon-

trer en même temps jusqu'à quel point cette langue est pauvre et compliquée, j'ai extrait d'un écrit de Pedro d'Angelis, et réuni en tableau les mots qui servent à désigner les nombres chez les Tobas et les Chiriguanos, et parmi les Indiens Aymaras et Quichuas.

	TOBA.	GUARANI.	AYMARA.	QUICHUA.
Un	*Nathedac*	*Petel*	*Mao* ou *Moya*.	*Huc*.
Deux.	*Cocayni* ou *Nivoca*	*Makoi*.	*Pao* ou *Paya*.	*Iskay*.
Trois.	*Cacaynilia*.	*Mbohopi* . . .	*Quimsa*	*Quimsa*.
Quatre. . . .	*Nalotapegat*.	*Yrundi*	*Pusi*	*Tohuo*.
Cinq	*Nivoca cacaynilia* (trais et deux.)	(Il n'y a pas de terme propre pour exprimer un nombre plus élevé. Pour dire cinq on se sert du mot PETEIPO (une main).	*Piscka*.	*Piscka*.
Six.	*Cacayni cacaynilia* (deux fois trais.)		*Chakta*	*Zokta*.
Sept	*Nathedac*, *cocayni cacaynilia* (un, et deux fais trais) . .		*Pakallco* . . .	*Kanchis*.
Huit	*Nivaca nalotapegat* (deux fois quatre).		*Quimsakallca*	*Puzak*.
Neuf.	*Nivoca nalotapegat nathedac* (deux fois quatre et un).		*Llallatunka* (un peu moins que dix.)	*Yiskan*.
Dix.	*Cacayni nivaca nalatapegat* (deux fais quatre et deux)	*Makoipo* (deux mains)	*Tunka*.	*Chunka*.
Les quantités supérieures a dix s'expriment par les mots : Beaucoup . . .	*Layosou*	*Hela*		*Ascka*.
Beaucoup-beaucoup.		*Hela-Hela*. .		*Mana yupana* (qui ne peut se compter).
Innombrables.		*Ndipapahabi*	*Hunu-Hunu* . .	

Dans la matinée du 26, je pris congé des Matacos, et je traversai, sans accident, le Pilcomayo, pour regagner Villa-Rodrigo.

Le chemin que nous suivîmes fut le même que celui par lequel nous étions venus. A l'entrée de la nuit,

nous arrivâmes sur les confins de la grande forêt de Palmiers-Carandaïs, que nous avions traversée en venant; et, comme il s'y trouvait de l'eau passable, nous nous décidâmes à y camper, quoique, d'un autre côté, il ne se trouvât au milieu de ces sables aucun pâturage pour les chevaux. Nous les attachâmes aux arbres, et nous allâmes nous placer, à peu de distance, dans un petit espace découvert, où nous allumâmes un grand feu. Enveloppé dans mon poncho, je ne tardai pas à m'y endormir. Mais Célestino, qui ne dormait pas, à ce qu'il paraît, ne me laissa pas longtemps jouir de mon repos. Il me réveilla pour me faire écouter les hurlements de deux ou trois tigres, qui se faisaient entendre autour de notre campement. Quoiqu'ils me parussent être à une distance raisonnable, je n'hésitai pas néanmoins à charger mon fusil qui ne l'était point, et nous ajoutâmes du bois à notre feu, dont la flamme s'éleva aussitôt et répandit sa clarté, au loin, sur le sol blanc de la forêt.

Les palmiers aux troncs argentés, et aux feuilles en éventail, ainsi illuminés, avaient quelque chose de fantastique.

Rien de nouveau ne s'étant fait entendre, je cédai encore au sommeil; mais je n'en jouis pas plus longtemps que la première fois; j'en fus tiré par un saut subit que fit mon *linguaraz* sur ses jambes, et par les mots: *El tigre! el tigre!* qu'il répéta plusieurs fois. *El tigre, señor!* me dit-il encore, dès que je fus debout, en me montrant le ruisseau qui coulait à

quinze pas de nous. Je regardais, sans rien voir, lorsqu'un grand rugissement partit du point indiqué; et cependant je ne vis encore rien. Mon fusil en avant, je courus vers le ruisseau, accompagné de Célestino qui tenait à la main une de ces carabines courtes que l'on connaît sous le nom d'espingoles. J'atteignis en un instant le bord du petit creux au fond duquel coulait le ruisseau; que l'on juge de la sensation que j'y éprouvai, en me trouvant face à face avec le tigre; et je m'y trouvai si inopinément, car je n'avais pas songé que ce creux le cachait, que, ma foi, il faut bien le dire, j'eus peur. Le serrement de cœur que j'éprouvai, ne dura, il est vrai, qu'un instant assez court; mais cet instant avait encore été trop long, car, lorsque je levai mon fusil, l'animal avait disparu; il nous avait jeté un seul coup-d'œil et était allé, en un bond, se perdre dans les broussailles. Il faut croire qu'il avait eu encore plus peur que moi. Nous le suivîmes quelques instants, mais l'obscurité étant beaucoup trop grande pour que nous pussions continuer de le poursuivre, nous retournâmes sur nos pas, pour attendre, près de notre feu, que le jour parût.

Le 27, nous rentrâmes, sans aventure nouvelle, dans Villa-Rodrigo, où nous attendaient les félicitations de nos amis, sur le bon succès de notre excursion. Je passai le jour suivant à me reposer, et à chercher à convaincre les habitants des avantages qu'ils retireraient de l'ouverture d'une communication di-

recte entre la frontière de Tarija et le Paraguay. L'intérêt qui s'attache à ce sujet est si grand, que je vais consacrer quelques unes des pages qui doivent terminer cette narration à l'examen rapide des deux grandes routes fluviales qui font communiquer le sud de la Bolivie avec la république du Paraguay, ou, si l'on veut, avec le Rio de la Plata.

Je dirai seulement, par avance, que, malgré les grands avantages que l'on devra nécessairement retirer de l'une, au moins de ces communications (le Rio-Bermejo), la voie de terre me semble devoir être plus particulièrement suivie par les Boliviens, autant à cause de sa simplicité, que parce qu'elle aboutira plus directement chez eux.

CHAPITRE XXII.

LE RIO PILCOMAYO.

Le nom de Pilcomayo ou Pilco-Mayo vient, d'après Garcilazo, des deux mots quichuas *Mayo* et *Pilco*, qui signifient, ensemble : *Rivière des Moineaux*.

Le cours d'eau qu'on appelle ainsi, prend sa source au nord de Potosi, vers le 19e degré de latitude sud, et passe un peu au sud de Chuquisaca. Il se dirige, de là, au sud-est, jusqu'à près du 21e degré de latitude, où il reçoit le Rio-Pilaya ou Tupiza. Il traverse enfin, comme nous l'avons vu, la cordillère de Abarenda, pour pénétrer dans le Chaco qu'il parcourt obliquement, en décrivant un arc, dont la convexité est dirigée vers le nord-est ; et il va, enfin, se jeter dans le Rio-Paraguay, par deux bras, dont le plus septentrional, qui est en même temps le plus considérable, se rencontre à dix lieues environ au-dessous de la ville de l'Assomption. C'est celui qui porte le nom de Araguay ou Araquai, mot qui veut dire en guarani : *Rivière d'entendement ;* parce que, dit Garcilazo, il faut y naviguer avec précaution.

Le second bras du Pilcomayo débouche dans le Paraguay, à environ neuf lieues au-dessous du précédent. Il est divisé en deux, à son embouchure, par

une immense île ; ce qui a fait dire que le Pilcomayo avait trois bras.

D'après Funes, la découverte de la partie du Pilcomayo qui est située en dehors des Cordillères aurait été faite en 1719 ; mais elle est évidemment antérieure à cette époque, comme l'a fait observer Angelis ; et, sans remonter jusqu'à Andres Manzo, qui paraît avoir eu connaissance de cette partie du fleuve, on ne peut douter que, lors de l'attaque simultanée qui se fit sur le Chaco, en 1672, on ne l'ait aperçue. Lozano raconte qu'à cette occasion, le sergent-major don Diégo-Marin, qui commandait le contingent de Tarija, suivit, par en bas, les bords de Pilcomayo, et arriva en vue de la nation des Palalis et de celle des Guaycurus.

On peut dire, néanmoins, que les notions que l'on possédait sur le Pilcomayo furent d'une nature très vague jusqu'à l'époque citée par Funes et qui correspond au gouvernement de don Estevan de Urizar (v. p. 276).

Les Jésuites cherchaient alors à ouvrir des communications directes et faciles entre leurs missions du Paraguay et celles de Cordova et de Chiquitos. Ils se jetèrent donc, à bras ouverts, dans le plan qui leur fut proposé par le gouverneur de Tucuman. Il fut décidé que l'on tenterait la navigation du fleuve en remontant son embouchure vers sa source. Le commandement de l'expédition fut confiée au père Gabriel Patiño ; et trois embarcations, dont la plus grande pouvait porter 7,000 arrobes, furent destinées à recevoir

le matériel et les gens nécessaires au voyage. Le personnel complet comprenait soixante-onze personnes, dont soixante étaient des Indiens Guaranis.

Les barques du Père Patiño partirent de la capitale du Paraguay, le 14 août 1721, et entrèrent, le 20, dans la branche septentrionale du Pilcomayo qu'elles remontèrent durant un mois entier, sans rencontrer d'obstacles graves. Alors, la profondeur de la rivière ayant diminué, la grande embarcation échoua sur un banc d'argile, et il devint impossible de la faire avancer plus loin. Un mois s'étant passé à attendre inutilement une crue de la rivière, il fut décidé que l'on aviserait à d'autres moyens. La grande barque resta donc, ainsi que la moitié de l'équipage, sous le commandement du sergent Portello; pendant que le père Patiño avec un autre Père, continuèrent la navigation dans les deux petites. A sept lieues au-dessus de l'endroit où étaient restés leurs compagnons, les deux Jésuites arrivèrent au point où le fleuve se divise en deux branches. Au-delà de ce lieu, la rivière coulait d'une manière plus régulière, en décrivant des sinuosités moins prononcées; et les seuls obstacles qu'ils rencontrèrent, provenaient, soit du peu de profondeur de la rivière qui était traversée çà et là par des bancs d'argile qu'il serait facile, selon le père Patiño, de détruire, soit des troncs d'arbres que le courant avait entraînés, et qui s'étaient agglomérés dans les points où la largeur du courant était moindre.

Les rives du fleuve varièrent beaucoup d'aspect, à mesure qu'ils avancèrent ; la campagne était quelquefois presque nue et ne présentait à la vue que d'immenses pâturages ; d'autres fois ils traversaient des forêts de Palmiers ou des bosquets d'Algarrobos ou de Chañares ; le poisson était très abondant, surtout dans les lacs qui communiquaient avec la rivière. Il en était de même de la chasse.

Le 7 novembre, époque à laquelle le père Patiño calculait avoir fait cent quarante-sept lieues au-delà du point de division de la rivière, on aperçut, sur les rives, des huttes abandonnées, et beaucoup de traces du passage de chevaux.

Le 14, les voyageurs s'étaient avancés, de soixante-sept lieues plus loin, dans une campagne unie, couverte en partie de forêts de Palmiers.

Le 15, la rivière se trouva plus encaissée, et le sol qui était moins humide, présenta encore beaucoup de traces du passage des Indiens. Il en fut de même les jours suivants, jusqu'au 22 novembre, espace de temps durant lequel on navigua, selon le père Patiño, soixante-seize lieues de plus.

Le 23, on fit encore une marche de dix lieues, et on vit deux troupeaux de juments avec leurs poulains ; plusieurs chemins très battus se présentèrent dans le cours de la reconnaissance qui fut faite dans les environs de la rivière.

Le 27, après avoir avancé de quarante lieues de plus, les embarcations arrivèrent, tout à coup, en vue

d'un village adossé à un petit bois sur les bords de la rivière. Les habitants prirent presque aussitôt la fuite en entendant un coup de fusil qui fut tiré d'une des embarcations, et abandonnèrent tous leurs ustensiles sur les lieux. Le Père Patiño pénétra dans le village, mais il défendit que l'on touchât à quoique ce fût. En se retirant, il laissa quelques présents suspendus aux arbres, afin que les Indiens vissent qu'il était venu dans des intentions pacifiques. Les seuls êtres vivants que l'on y rencontrât furent un cheval et trois chiens ; et il ne s'y trouvait d'autres vivres qu'un lézard rôti et un peu de farine d'Algarrobo.

Le **28**, pendant que l'on continuait à remonter le fleuve, les Indiens dont on avait vu le village le jour précédent, se présentèrent sur la rive au nombre de cinquante-six ; ils avaient le corps barbouillé de diverses couleurs. Les canots furent attachés sur la rive opposée de la rivière, d'où l'on fit signe aux Indiens de s'approcher ; mais ils ne l'osèrent pas. Le Père sauta seul à terre, et, s'étant placé à une certaine distance des bateaux, il les invita de nouveau à traverser. Un jeune Indien passa alors la rivière, en portant un fruit à la main ; on lui fit quelques présents, et il appela aussitôt ses compagnons qui allèrent gaiment le rejoindre. On leur donna du tabac, des couteaux, des hameçons, des aiguilles, des épingles et des colliers. Le Père offrit à un jeune homme, qui faisait partie du groupe, de l'emmener ; mais ses pa-

rents s'y opposèrent. Ces Indiens étaient de haute stature, sveltes et agiles; leur couleur était assez pâle, et leur visage ne manquait pas de beauté. Les hommes avaient les cheveux taillés comme les Indiens des Missions.

Plusieurs autres troupes d'Indiens se présentèrent dans le courant de la journée, et on leur fit de nombreux présents. Quelques uns d'entre eux portaient des morceaux de cuir de bœuf dont on leur demanda l'origine. Ils donnèrent à entendre qu'ils se les étaient procurés de l'intérieur, du côté du rio Bermejo. Ils promirent au padre Patiño de lui amener des bœufs, mais ils ne parurent plus.

Le 29, on fit douze lieues. Deux beaux jeunes Indiens de douze à quatorze ans, se montrèrent à cheval; on les appela, et ils s'approchèrent des embarcations. On voulut les emmener, mais ils s'y refusèrent. Un peu plus tard, on vit quatre autres Indiens qui crièrent, en espagnol, ces mots : « Ami, camarade; nous sommes Tobas, et notre cacique est avec nous! » Comme les Indiens de cette nation ont la réputation d'être quelque peu traîtres, on usa envers eux de certaines précautions. Ils habitent les frontières de Salta, du côté du Bermejo, et ils ont l'habitude de s'arracher les poils dès l'enfance.

Ils firent comprendre qu'il y avait beaucoup de nations différentes dans ces districts. Interrogés par signes, des Missionnaires et des Espagnols qui habi-

taient de l'autre côté du Chaco, ils répondirent qu'ils n'en savaient rien.

Pendant les derniers jours de la navigation, on avait aperçu plusieurs plantations et des semis appartenant à cette nation qui s'adonne à l'agriculture. Il s'y trouvait du maïs, des haricots, des melons d'eau, du coton et une espèce particulière de potiron.

Le 30 novembre, les Tobas se présentèrent, à cheval, de très grand matin, et en plus grand nombre, afin de guider les voyageurs jusqu'à leur village; mais il était trop éloigné pour qu'on pût l'atteindre, quoiqu'on fît douze lieues. Le 1er décembre, après quatre nouvelles lieues de navigation, on arriva au grand campement des Tobas. Les embarcations s'arrêtèrent avec précaution à quelque distance au-dessous du village; et le Père, cédant aux instances des Indiens qui l'invitaient à visiter leur village, descendit à terre. Les équipages demeurèrent sous les armes. Le Père fit, comme avant, des présents aux Indiens, et on le traita avec avec amitié. On lui offrit quelques tissus de laine et de coton, mais il les refusa. Les Indiennes qui allèrent au devant de lui étaient blanches comme des espagnoles, et avaient de jolis traits; elles portaient, pour tout vêtement, une pièce d'étoffe autour des reins. Il leur fit des cadeaux plus considérables qu'aux hommes, afin que les autres Indiens fussent plus disposés à laisser voir leurs femmes. Le cacique du village lui apporta trois moutons; ce furent les

seuls objets qu'il consentit à recevoir. Trois Indiennes vinrent successivement danser et chanter devant lui, d'un ton lugubre. Pendant que ces choses se passaient, et que le Père s'occupait agréablement (dit la relation), à enseigner, par des signes, les divins mystères, les Espagnols et les Indiens, qui étaient restés dans les bateaux, allèrent à terre, les uns pour acheter quelques objets aux naturels, les autres afin de couper du bois pour une croix que le Père voulait élever sur la rive. Mais les Indiens entourèrent et attaquèrent les coupeurs de bois, dont l'un mourut sur place; un second resta prisonnier; les autres s'ouvrirent un chemin avec leurs haches, et arrivèrent enfin aux embarcations, où le Père était de retour. Une forte escarmouche eut lieu; les Indiens remplirent l'air de leurs flèches et reçurent à leur tour de nombreuses balles. Ils se mirent à l'eau pour entourer les canots, de sorte que ceux-ci se trouvèrent, pendant quelque temps, dans une position assez critique. Mais le feu de la mousqueterie empêcha les sauvages de s'approcher. Enfin, à la suite de quelques manœuvres, on réussit à mettre les barques à flot, et on s'échappa en reprenant le fil du courant. Les Indiens qui s'étaient présentés en armes dans cette attaque pouvaient être au nombre de six cents. Ils ne cherchèrent pas à poursuivre le convoi; et le Père Patiño regagna la grande barque après dix-huit jours d'une navigation continue.

Le journal du révérend voyageur ne s'étend pas

au delà, et ne fait aucune espèce de mention du retour de l'expédition à l'Assomption. Toujours est-il que, d'après la relation dont je viens de donner un aperçu, ce religieux aurait navigué le Pilcomayo à une distance de quatre cent soixante-onze lieues au-dessus de son embouchure, ou bien de trois cent soixante-dix-huit lieues au-dessus de son point de division; et il est à remarquer que le Père Patiño prétend être toujours resté, dans ses calculs, en deçà de la réalité. Or, il me semble qu'il a dû se commettre, à l'égard de ces calculs, quelque grave erreur. Le trajet parcouru par le rio Pilcomayo, depuis sa sortie de la Cordillère jusqu'à son embouchure, n'est, abstraction faite de ses sinuosités, que de cent soixante lieues espagnoles; et, en supposant que ce trajet soit doublé par les sinuosités, on n'aurait encore que trois cent vingt lieues. Si les embarcations du P. Patiño eussent fait le chemin dont il a été question, elles eussent alors dépassé la longitude de Chuquisaca; et la vérité est qu'elles n'arrivèrent pas même en vue des premières ondulations des Andes; autrement le Père Patiño en aurait infailliblement fait mention, lui qui s'est plu, s'il faut en croire Arenales, à noter dans son journal tant de détails superflus. Dire que l'expédition des Pères n'est peut-être même pas arrivée à se mettre en communication avec les Tobas, ce serait peut-être trop s'avancer; mais un fait à noter, c'est que beaucoup des détails donnés par le P. Patiño, sur la nation avec la-

quelle il s'est trouvé en rapport, ne s'accordent pas du tout avec ce que d'autres ont écrit sur le même sujet. Enfin les essais de navigation ont présenté, en général, des difficultés bien plus sérieuses que celles que le révérend Père y a rencontrées. Je citerai particulièrement à ce sujet le voyage de Azara qu'il est d'autant plus intéressant d'opposer à celui du P. Patiño, qu'il a été entrepris exactement à la même époque de l'année et par le même bras de la rivière : circonstances qui m'ont fait penser qu'il serait intéressant d'en donner textuellement le récit; mais pour procéder méthodiquement, je dois d'abord dire quelques mots de plusieurs autres tentatives qui ont été faites pour naviguer le Pilcomayo à des époques antérieures.

Le voyage du P. Castañares, sur le Pilcomayo, dont il est fait mention dans l'*Histoire du Paraguay*, du P. Charlevoix, eut lieu en 1741. Ce serait, au dire de Pedro de Angelis, auquel je vais emprunter quelques détails, le plus important de tous ceux qui ont été entrepris sur ce fleuve. Il en commença la navigation par le bras septentrional, ou Araquài, employant, à ce qu'il paraît, six jours (du 20 au 25 septembre), pour y avancer d'une lieue; après quoi il prit le parti de retourner en arrière, pour prendre le bras méridional dont la navigation dura quatre-vingt-trois jours, c'est-à-dire depuis le 3 octobre, jusqu'au 24 décembre; mais il faut remarquer que la moitié de ce temps fut employée en haltes. Les incidents de la navigation

se réduisirent à la désertion des Indiens qui accompagnaient le révérend Père, et à la construction de deux canots qui furent confectionnés en *six* jours. Une petite note insérée sur la carte dressée par le P. Castañares, à côté du jour 24 décembre, indique que ce fut le manque d'eau qui l'obligea à abandonner la poursuite du voyage. L'objet de l'expédition était encore de trouver une communication entre les Missions du Paraguay et celles de Chiquitos, plus facile que celle qui avait lieu par Xarayes. Ce fut dans une autre entreprise du même genre, que le P. Castañares trouva la mort.

Le troisième essai fut fait en sens inverse des deux précédents, puisque ce fut la descente du fleuve que l'on voulut opérer. Un nommé Casales reçut, à cet effet, de l'Audience de Charcas, un secours de neuf mille piastres, et s'embarqua sur le Pilcomayo, avant la sortie de celui-ci de la Cordillère; mais l'embarcation que montait le voyageur chavira, à ce qu'il paraît, en passant une chute que fait la rivière peu après son entrée dans le Chaco, et Casales fut trop heureux de conserver la vie.

Voici maintenant la narration du voyage d'Azara. Elle a été extraite, par Angelis, d'un ouvrage inédit de cet auteur sur la géographie du Paraguay, et publiée dans le sixième volume de sa *Colleccion de Documentos;* je n'ai fait que la traduire.

« Considérant les avantages qui résulteraient pour l'État, d'une communication directe avec le Pérou;

ayant entendu dire, d'autre part, que le Pilcomayo que l'on appelle ici (au Paraguay) Araguai, était navigable jusque dans le voisinage de Potosi, je résolus d'entreprendre sur cette rivière une expédition régulière, je vais indiquer sommairement les précautions que j'ai cru nécessaire de prendre pour ce voyage, afin que d'autres puissent en user dans des cas analogues.

« Je louai une petite barque dont chaque bossoir fut armé d'un pierrier. J'y fis fixer horizontalement, de chaque côté, à hauteur de poitrine, un gros bambou, de deux aunes et demie de longueur, de manière à ce que, en y mettant à cheval des cuirs de bœuf pliés par le milieu, les rameurs s'y trouvassent à couvert des flèches, sans cependant être obligés de quitter leurs rames. Et pour le cas où, par suite de l'encaissement de la rivière, nous serions assaillis par en haut, il y avait un autre bambou, au milieu, sur lequel les cuirs pouvaient être placés de manière à former un toit.

« Ces arrangements faits, et m'étant muni de provisions en quantité suffisante, je pris à bord huit soldats vétérans, un expert, et dix-sept journaliers choisis: dont trois pour manœuvrer un petit canot que j'emmenais également. Je m'embarquai le 6 août 1735, dans l'après-midi, avec le pilote don Pablo Ziguer qui devait se charger de marquer la route. Une fièvre dont je souffrais depuis quatre mois, m'empêchait d'y donner moi-même toute l'at-

tention nécessaire. Nous pensions mouiller cette nuit même à l'embouchure du Pilcomayo, mais l'expert n'étant pas de cet avis, nous prîmes terre sur la rive opposée. Il y eût cette nuit un vent si violent et une houle si forte, que le canot fut submergé. Il en fut de même pendant la journée du 7, et l'expert n'osa passer la rivière.

« Le 8, le temps s'étant amélioré, nous quittâmes la plage, et nous fîmes la traversée du Paraguay, dont les eaux étaient si hautes que les plus vieux assuraient n'avoir jamais vu de crue aussi forte, ni qui eût persisté aussi longtemps.

« Elle fut cause que l'expert manqua l'embouchure du Pilcomayo ou Araguai, et nous induisit nous-mêmes en erreur en nous laissant croire que ce point se trouvait sur la latitude de 25° 20′ 38″ et 0° 3′ 14″ de longitude, position que nous déduisîmes de celle de la colline de Lombaré qui était au nord, 80,13 Est, et de celle de Tacumba, qui se trouvait au nord. 32, 42 Est; nous nous assurâmes ensuite que la véritable embouchure était à 25° 21′ 9″ de latitude, et 0° 1′ 27″ de longitude.

« L'embouchure supposée de la rivière était une espèce de ruelle formée par les cimes de certains arbres élancés appelés *alisos* (Aunes), par quelques Saules, et des plantes grimpantes. Nous naviguâmes sans découvrir la terre de quelque côté que ce fût, jusqu'à quatre heures de l'après-midi; nous arrivâmes alors, à la rame, à un escarpement qui se trou-

vait à gauche, et où j'aperçus deux sauvages qui mirent aussitôt leurs chevaux au galop et se cachèrent dans le bois. Cette apparition ne nous causa aucune surprise, car à peine avions-nous pénétré dans la rivière, que nous vîmes, en avant de nous, la fumée de feux allumés par les sauvages. Continuant à avancer, nous vîmes, sur la berge, deux indiens sans armes, et une indienne qui avait une taie à l'œil gauche; tous les trois étaient à cheval, mais ils montaient sans étriers; leurs mors étaient en fer, mais leurs selles étaient détestables. Ils portaient leurs *bolas* (1) à la ceinture. L'un d'eux nous appela, en guarani; et je lui envoyai le petit canot, mais il n'osa s'y confier; je fis alors approcher la barque du point où le groupe était arrêté. L'un portait un caleçon et un gilet bleu; un autre un chapeau, une chemise et un rosaire; et la femme un morceau d'étoffe qui la couvrait très imparfaitement. Ils me dirent qu'ils étaient Tobas, qu'ils désiraient la paix, et que leur cacique et leur

(1) Littéralement: *boules*. C'est une arme formidable, en usage chez un assez grand nombre de peuplades du Chaco et même d'autres parties de l'Amérique. Elle consiste en deux, ou quelquefois en trois boules pesantes et recouvertes de cuir, fixées à autant de cordes d'environ un mètre de longueur qui sont réunies par leur extrémité libre. Les habitants des Pampas se servaient des *bolas* dans la chasse aux chevaux ou aux bœufs sauvages, et dans celle de l'autruche. Au Chili, où cette arme est également en usage, elle sert dans la chasse aux Guanacos. Dans tous ces cas, c'est en s'enroulant fortement autour des membres de l'animal poursuivi, que l'instrument agit.

campement étaient dans le voisinage, derrière un massif d'arbres. Ils conclurent en me demandant de la viande et du tabac, en échange de cuirs de cerf. Nous satisfîmes à leurs demandes le mieux que nous le pûmes, en leur assurant qu'ils n'avaient rien à craindre de notre part. Je les chargeai enfin de prier leur cacique de venir à ma rencontre, pour recevoir quelques présents; et je reçus d'eux la promesse qu'ils viendraient le lendemain. En attendant, nous continuâmes à remonter la tortueuse rivière, dont la largeur se laissait déjà assez bien apprécier : elle était de cinquante à soixante *varas* (Aunes) (1). Quant à son courant, il était nul. A cinq heures de l'après-midi, nous calculâmes que nous avions navigué, y compris les détours, quinze milles marins; et, ayant rencontré un peu de terre sur la rive droite, nous nous décidâmes à nous arrêter dans ce point, pour y passer la nuit. Le rhumb de l'Assomption était, Est 3, 13 sud. La colline de Lambaré était au sud, 44, 47 est, et la colline de Tacumba à l'est, 26, 13 sud. Comme l'inondation du Paraguay s'étendait à une grande distance sur ses rives, nous n'avons pu déterminer le moment précis où nous avons pénétré dans le canal du Pilcomayo. Malgré les préventions de mon équipage, je me décidai à mouiller au milieu de la rivière, après avoir pris les précautions nécessaires.

(1) La *vara* espagnole équivaut à 83 cent., 55.

« Le jour suivant (le 9), nous partîmes de très grand matin, et, vers midi, nous nous arrêtâmes pour que l'équipage déjeunât ; nous pouvions avoir fait alors huit milles. La rivière présentait toujours les mêmes détours, et ses rives continuaient à être inondées. La plus faible profondeur que nous lui ayons trouvée, par des sondages répétés, a été de quinze pieds. Ses berges étaient d'argile (*greda*). La seule nouveauté qui nous ait frappés était que les plages s'élevaient insensiblement ; que les plus grandes crues indiquées par des détritus sur les troncs, étaient à un pied et demi au-dessus de l'eau, le matin, et d'une *vara* et demie, à midi : d'où je conclus que la profondeur de la rivière dans ses plus fortes crues est de dix-neuf pieds. Ils se présentait quelquefois, quoique rarement, au milieu des taillis de la rive, quelques parties découvertes, avec des îles formées par des arbres plus élevés, et des Carandaïs. Nous vîmes également des Cabiais (*capivaras*) et beaucoup de Hoccos (*yacus*) (1).

» A une heure, nous nous remîmes en route, et nous observâmes, peu après, un grand nombre de Vautours Urubus qui volaient autour d'un massif d'arbres à peu de distance de nous : ce qui nous fit supposer qu'il y avait, de ce côté, un campement d'Indiens, mais nous ne vîmes ni gens, ni chevaux, quoique

(1) « Le vrai nom de cet animal, en Guarani, est *capuqüä*, mot qui signifie : *habitant des prés*. Les Espagnols l'appellent indistinctement *capivara*, *capiguara* ou *carpincho*. »

leurs traces fussent très marquées sur la rive gauche de la rivière. Après une marche de six à sept milles, nous amarrâmes la barque. La rivière ne présenta pas, cette après-midi, autant de détours que précédemment, et ceux-ci étaient plus longs. Le fond que nous rencontrâmes, à dix heures et demie, à 16 pieds, était d'argile. La largeur était un peu plus considérable. Les berges continuaient à s'élever tout doucement ; et, au point où nous nous arrêtâmes, elles avaient déjà trois *varas* de hauteur. Il n'y avait plus d'îlots de bois, et on voyait de tous côtés s'élever des Palmiers Carandaïs ; et les rives, surtout la droite, étaient souvent couvertes de Cotonniers sur lesquels mes hommes recueillirent un bon nombre de livres de coton. Les traces des plus hautes crues se présentaient là, à trois *varas* au-dessus du niveau actuel de la rivière. Tout faisait croire que le sol s'élevait, et que le débordement du Paraguay ne s'étendait pas beaucoup plus loin. Je regardai comme fort probable que là où l'influence du grand fleuve cesserait de se faire sentir, là, par conséquent, où le Pilcomayo se trouverait réduit à son volume propre, celui-ci serait beaucoup trop faible pour permettre qu'il s'y établît une navigation jusqu'à Potosi par cette voie, fait que je m'étais proposé de constater.

» Dans la matinée du 10, il plut beaucoup, et la pluie continua à tomber une grande partie de l'après-midi. Malgré cela, nous mîmes à la voile, et le calme étant survenu, nous continuâmes notre route jusqu'à

six heures de l'après-midi. Nous nous arrêtâmes alors pour passer la nuit, calculant que nous avions couru neuf à dix milles. La rivière avait plus de courant et moins de largeur; les coudes qu'elle formait étaient, aussi, moins réguliers. Le fond était à 7 à 12 pieds, les berges argileuses, peu boisées, et hautes de vingt *varas* environ. La hauteur des plus fortes crues, au-dessus du niveau actuel, était de quatre *varas*. Nous en inférâmes que le Paraguay faisait peu sentir son influence dans ces parages. Nous vîmes, pendant toute la journée, une forêt, à trois lieues de distance, sur notre droite; elle se prolongeait à peu près parallèlement à notre route. Le reste de la plaine était rase et sans limites. On y voyait un assez grand nombre de Carandaïs.

» Le 11, nous commençâmes à ramer dès le matin; et, à neuf heures, nous rencontrâmes une pointe de rocher qui faisait saillie de la berge droite, et s'étendait jusqu'au milieu de la rivière. Dès le moment de notre départ, un banc de roc se montra à la partie inférieure de la berge, qui pouvait avoir en tout vingt *varas* d'élévation, et qui était taillée à pic. Les trois *varas* supérieures de la coupe étaient de sable. Immédiatement au-dessous, on voyait une strate horizontale de terre noire, mêlée de beaucoup de détritus végétaux consistant en fibres de diverses couleurs qui n'étaient pas encore réduites en terreau. Cette couche, dont l'épaisseur est peu considérable, est séparée de la roche dont il n'y a qu'une faible

partie en vue, par un banc d'argile jaune et rouge. La disposition que je viens de signaler semble démontrer que les deux couches supérieures ont été rapportées (1).

» Les sondes accusèrent le fond à six pieds. Le courant était si fort, en beaucoup de points, que les rames ne suffisaient plus pour le vaincre, et nous ne pûmes les passer qu'en tirant l'embarcation avec des cordes ; encore cette opération exigea-t-elle un travail considérable, à cause de la hauteur des berges qui ne permettaient pas à la force d'agir directement. L'eau de la rivière était trouble comme de la boue, et charriait des feuilles et des plantes. De toutes ces circonstances, nous crûmes pouvoir conclure, à n'en pas douter, que, dans son état normal, la rivière n'est propre à porter ni des barques chargées, ni des barques sans chargement. Même à l'époque de ses crues, la violence de son courant rendra impossible sa navigation, qui le sera d'autant plus que le canal se trouvera plus encaissé, les voiles devenant inutiles dans ces cas.

» Dans cette persuasion, et sur les protestations de l'expert qui ne voulait pas se hasarder à aller plus loin, à cause de la force invincible du courant, et

(1) Le fait, constaté par Azara, de la présence d'une couche épaisse de sable alluvial au-dessus d'une strate de terre végétale, est très intéressant à noter ; il vient à l'appui des idées émises à la page 109 de ce volume.

du peu de profondeur de l'eau, nous nous décidâmes à retourner sur nos pas, ce que nous fîmes sans nous arrêter un instant : si bien qu'à minuit nous rentrâmes à la capitale. »

Un siècle s'est écoulé depuis le voyage d'Azara, et avant qu'on ait pensé de nouveau à la navigation du Pilcomayo. En effet, c'est seulement de nos jours que le sujet a été repris, et que deux expéditions ont été tentées dans le but d'opérer la descente du Pilcomayo, à partir de la frontière du département de Tarija. Mais je me hâte de dire que ni l'une ni l'autre de ces expéditions n'ont eu le résultat qu'on en espérait. Elles eurent lieu dans les années 1843 et 1844, par ordre du général Ballivian, et aucune dépense ne fut épargnée pour atteindre le but.

La première expédition, qui fût mise sous les ordres du général Margariños, nommé à cet effet ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement du Paraguay, devait se faire dans deux navires pontés, pour la construction desquels ont fit venir, exprès, des ouvriers du Chili. Le temps exigé pour l'armement complet de ces navires, se prolongea malheureusement trop ; et, lorsque le départ eut lieu, la saison se trouvait n'être pas des plus favorables. Il arriva, par conséquent, comme on devait s'y attendre, que les embarcations, auxquelles on avait eu, à ce qu'il paraît, l'imprévoyance de mettre des quilles, ne trouvèrent pas assez d'eau ; et, à peine eurent-elles descendu la

rivière de quelques milles, que la plus grande échoua sur un banc de sable et fut renversée complétement sur le côté par la force du courant. Le colonel Thompson, mon hôte de Santa-Cruz, avait le commandement du plus petit des navires. Il me raconta qu'ayant passé lui-même le banc sans difficulté il ne songea pas, tout d'abord, à s'assurer comment la barque du général, qui était à quelque distance en arrière, allait s'en tirer; et il continuait sa course rapide en avant, lorsqu'un coup de feu ayant attiré son attention, il vit que l'autre navire avait disparu. Il fit arrêter aussitôt, et, ayant gagné la terre, il se dirigea avec quelques hommes vers le point où l'accident venait d'arriver. Enfin il ne tarda pas à voir auprès du malheureux navire, dont on n'apercevait plus que la moitié de la coque, le général et son équipage, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et ne sachant ce qu'ils allaient devenir; car les deux rives du fleuve étaient couvertes d'Indiens, qui, avertis de longue date, s'étaient rassemblés pour profiter des événements. Heureusement ils n'opposèrent aucun obstacle au sauvetage, et beaucoup d'entre eux aidèrent même à ramener à la rive les malencontreux navigateurs. Cet incident mit fin à la campagne, car il ne fut pas jugé prudent de continuer la navigation avec le navire qui restait. On coupa dans la cale de celui-ci un grand trou, et on le laissa couler. Le retour ne présenta rien de particulier.

Un des membres actifs de l'expédition dont il vient

d'être question, un jeune marin belge, nommé Van Hivel, persuadé que la mauvaise réussite de l'expérience de Margariños était due à ce que les embarcations tiraient beaucoup trop d'eau, persuada au gouvernement de faire faire un nouvel essai, en remplaçant les navires pontés par des radeaux; et il obtint qu'on le chargeât, l'année suivante, de la direction de l'entreprise. Elle eut lieu durant la saison des crues de la rivière; mais, quoique Van Hivel réussît à descendre le fleuve un peu plus loin, sur son plancher, qu'il ne l'avait fait avec Margariños sur les navires à quilles, le résultat définitif de son voyage fut tout aussi nul. Les raisons qui l'obligèrent à abandonner l'exécution de son plan, lorsqu'il était à peine commencé, n'ont jamais été, je pense, bien nettement définies. Toujours est-il que la raison qu'il donna de son retour fut que le Pilcomayo se perdait dans un immense lac, à travers lequel il lui avait été impossible de se diriger, faute d'un courant qui lui indiquât la direction normale du fleuve. Celestino, que l'on chargea du soin de délivrer les navigateurs d'entre les mains des Indiens, avec lesquels ils se trouvèrent aux prises en abandonnant leur radeau, semblait penser qu'ils avaient reculé devant d'autres difficultés encore que celles qu'ils mettaient en avant. La multitude toujours croissante de sauvages qui apparaissaient sur les bords du fleuve, aurait eu, selon lui, une aussi grande influence sur la détermination qu'ils prirent de retourner en arrière, que les difficultés physiques

de la navigation, qui auraient pu être surmontées avec plus de persévérance. La plus grande faute peut-être que commit Van Hivel fut de ne pas avoir cherché à gagner l'amitié des Indiens; tout au contraire il se rendit odieux à leurs yeux, par les mauvais traitements qu'il fit subir à plusieurs d'entre eux, et notamment au capitaine toba Yumbai, qui s'était toujours montré bien disposé envers les Boliviens de la frontière. Le général Margariños suivit une autre voie, et se fit presque généralement aimer. Nocôé paraît être, en effet, le seul chef qui se soit positivement opposé à son projet de voyage.

On peut conclure, je pense, des faits exposés dans ce chapitre, que la navigation de Pilcomayo, que l'on n'a jamais pu faire que partiellement, qu'on l'ait essayée par en haut ou par en bas, est, pour le moins, entourée de difficultés très nombreuses, et d'une nature telle, que, quand même on parviendrait à en éluder quelques unes, on tombera inévitablement dans les autres. Je crois en un mot que si quelque voyageur heureux vient un jour à l'effectuer, ce ne sera que par hasard. Il en est tout autrement, comme on va bientôt le voir, de la navigation du Bermejo.

En résumé, les circonstances qui s'opposent à la libre navigation du Pilcomayo, pendant la saison sèche, sont : la profondeur tout à fait insuffisante de l'eau, dans beaucoup de points, pour toutes autres embarcations que celles de très petite dimension; et la force

prodigieuse du courant, dans les parties resserrées de la rivière.

Dans la saison des pluies, on a, au contraire, affaire à ces grandes inondations où le courant est dissimulé sous une nappe d'eau parfaitement tranquille, et où rien n'indique plus la direction que l'on doit suivre. Avec le temps, on viendrait peut-être à bout de cette difficulté; mais un obstacle qui paraît devoir être beaucoup plus difficile à vaincre, c'est la variation presque continuelle éprouvée par le lit de la rivière, à des distances plus ou moins grandes de la Cordillère, par le dépôt des terres et des arbres que les torrents ont arrachés des montagnes à leur passage à travers les régions élevées de la Bolivie. On comprendra combien il doit être difficile d'éviter, dans la descente du fleuve, les bancs qui ont été formés d'une manière si impromptu.

Quant aux Indiens, je crois qu'ils doivent plutôt être considérés comme des auxiliaires que comme des obstacles. En tout cas, pour qu'ils le deviennent, il suffira qu'on les traite bien.

CHAPITRE XXIII.

LE RIO BERMEJO.

Le cours d'eau dont il va être question dans ce chapitre tire son nom de la teinte rougeâtre que prennent ordinairement ses eaux à l'époque des grandes crues. Le Bermejo est formé par la réunion de plusieurs petites rivières qui viennent des montagnes de Tarija. Après avoir passé par cette ville, il reçoit les rios de Narvaez ou de Salinas, de Itau, de San-Jacinto, etc. C'est surtout à la suite de ces affluents, que le nom de Bermejo lui est généralement appliqué. Plus bas, c'est-à-dire après avoir traversé du nord au sud la frontière de Bolivia, pour entrer dans la république de la Plata, il reçoit le Rio-Pèscado et, à quelques lieues au delà, le rio de Centa. A partir de ce dernier confluent qui se trouve dans le voisinage de la ville d'Oran (latitude sud, 22° 45'), le Rio-Bermejo serait déjà navigable pour des embarcations considérables, si les écueils qui barrent son lit dans quelques points n'y faisaient obstacle. L'endroit où le Rio de Santa-Maria se jette dans le Bermejo porte le nom de Juntas de Santa-Cruz ; il se trouve sur le 23e degré de latitude.

C'est à quelques lieues seulement au-dessous de ce confluent, au niveau de l'ancien fort de Pizarro, que

la rivière qui nous occupe reçoit, à angle droit, son principal affluent, le Rio-Grande de Jujui, formé lui-même par la réunion des rios de Umaguaca, de los Reyes et de Yala, qui naissent de la chaîne neigeuse qui parcourt cette région du nord au sud.

Au-dessous de Jujui, à une distance de vingt lieues, le Rio-Grande reçoit le Rio de Lavayen ou de Siancas qui prend sa source au nord-ouest de Salta; il se dirige de là vers le nord-est, en décrivant une ligne courbe, et reçoit successivement par sa rive gauche les rios Negro, de Ledesma, de San-Lorenzo, de Sora et de las Pedras, qui descendent tous de la Sierra de Jruya, entre Jujui et Oran. La confluence du Rio-Grande et du Bermejo est située presque immédiatement au-dessous du point où ce dernier reçoit le Rio de las Pedras; elle porte le nom de Juntas de San-Francisco, et se trouve à seize lieues au sud d'Oran, à cinquante lieues à l'ouest-sud-ouest de Jujui, et à une distance à peu près semblable au sud-est de Tarija.

La direction générale du Bermejo au-dessous des Juntas de San-Francisco est à peu près parallèle à celle qui suit le Pilcomayo. Il est à remarquer, toutefois, que les sinuosités que décrit le Bermejo sont incomparablement plus grandes que celles que les cartes prêtent au fleuve rival.

Au niveau même de la confluence du Rio-Grande, le Bermejo est assez profond pour porter des navires de 4 à 500 tonneaux, mais à mesure qu'il pénètre davantage dans le cœur du Chaco, où le sol est plus

uni, son lit devient plus large, et sa profondeur diminue en proportion.

En se réunissant, les rios Bermejo et Grande forment une vallée magnifique qui paraît être le lieu le plus convenable pour établir le port du Bermejo, lorsqu'on se sera décidé à ouvrir au commerce cette belle artère de l'Amérique du sud. De bons chemins de terre devront faire communiquer ce point avec les villes voisines, dont l'importance augmentera à un point qu'il est facile de se figurer.

Les avantages que les provinces septentrionales de la Plata retireraient de la navigation du Bermejo, seraient nécessairement très grands ; je suis intimement convaincu, cependant, que, pour la Bolivie, un chemin de terre, ouvert directement à travers le Chaco, au nord du Pilcomayo, en se guidant, pour la direction à lui donner, sur l'étendue des inondations de ce fleuve et sur celles du Paraguay lui-même, offrirait des avantages plus réels encore.

La première pensée de naviguer le Rio-Bermejo, et d'ouvrir, par ce moyen, une communication entre les pays qui occupent les deux côtés du Chaco, fut due à un habitant de Salta, don Juan-Adriano-Fernandez Cornejo.

Après la mort du gouverneur Matorras, le pacificateur du Chaco, pendant qu'Arias préparait son expédition aux rives du Bermejo, Cornejo cherchait, de son côté, à obtenir la permission d'étudier les moyens de naviguer sur ce fleuve. Croirait-on que

cette entreprise, dont il offrait de faire lui-même tous les frais, rencontra, de la part de ceux qui auraient dû la protéger, l'opposition la plus vive, et que ce ne fut qu'après quelques années de conflit qu'il réussit à obtenir les pouvoirs qu'il demandait?

Le colonel Cornejo, muni alors du titre de *capitan y cabo subalterno del virey* (capitaine et caporal subalterne du vice-voi), s'occupa des préparatifs nécessaires à l'expédition qu'il méditait. Cependant le peu d'expérience qu'il possédait en ces matières lui fit perdre beaucoup de temps; et ce ne fut qu'après cinq mois de travaux, que la construction de ses embarcations s'acheva. Elles étaient au nombre de trois, et consistaient en une barque à quille de neuf aunes (*varas*) de longueur, sur quatre pieds et demi de largeur, et en deux canots de la longueur de neuf et de douze aunes.

Son chantier était situé à trente-huit lieues de Salta, et à vingt-six lieues du Rio-Grande de Jujui, sur les bords du Rio de Ledesma, d'où il partit le 5 août 1780. Le personnel de l'expédition était composé de Cornejo et de ses deux fils, de deux officiers, d'un Jésuite nommé Fray-Francisco Morillo qui servait de chapelain, d'un pilote nommé Guzman, d'un interprète, et de seize hommes d'équipage.

Les premiers pas de l'expédition furent lents et difficiles. Le Rio de Ledesma, dont la profondeur est très faible et le courant peu sensible, arrêta les explorateurs un mois entier; et quarante-cinq jours se

passèrent ensuite sans qu'ils réussissent à sortir du Rio-Grande. Dans ces soixante-quinze jours on ne fit en tout que cinquante-huit lieues. La lenteur tout à fait inattendue de cette marche provenait de l'extrême sécheresse qui s'était fait sentir cette année dans tout le haut Pérou, sécheresse qui était telle, que les moulins de Potosi cessèrent pendant quelque temps de fonctionner. Mais Angelis fait observer avec raison que la grande insurrection de Tupac Amaru pouvait bien être pour quelque chose parmi les causes de ce dernier fait.

Quoi qu'il en soit, lorsque Cornejo fut parvenu, après des peines inouïes, à conduire ses canots dans le voisinage même de l'embouchure du Rio-Grande, il se vit obligé, par un dernier obstacle, à remettre à une autre époque la réalisation de son plan.

Cornejo abandonna donc ses embarcations et retourna par terre au fort de Ledesma. Les observations que ce voyageur eut lieu de faire pendant son exploration le portèrent à assurer que, au-dessous de l'embouchure du Rio de Ledesma, le Rio-Grande de Jujui est navigable depuis le mois de décembre jusqu'au mois de juillet; tandis que le Bermejo le serait pendant toute l'année, à partir de sa réunion avec le Rio de Centa.

Un Jésuite du nom de Morillo avait été, comme on l'a vu, chargé par Cornejo de remplir les fonctions de chapelain de son expédition. Le pauvre colonel ne pensait pas alors que ce prêtre allait usurper la gloire

qu'il avait tant rêvée: celle d'inaugurer la navigation du Rio-Bermejo. Ce fut cependant ce qui eut lieu.

Quelques jours avant que Cornejo abandonnât définitivement son projet, il chargea le père Morillo et le pilote Guzman d'explorer, dans la plus petite des embarcations, la partie du Rio-Grande qu'il leur restait encore à descendre, et ceux-ci, étant arrivés sans difficultés jusqu'au Rio-Bermejo, crurent être assurés que tous les obstacles qu'ils avaient rencontrés cesseraient en quittant le Rio-Grande.

Cependant les bancs de sable qui barraient la dernière partie du lit de cet affluent étaient trop élevés et trop nombreux pour qu'on pût avoir l'espérance que la grande barque pourrait les franchir. D'un autre côté les provisions commençaient à manquer ; ce qui porta le colonel Cornejo à charger le père Morillo d'aller en quérir à la Mission de Centa que l'on savait devoir se rencontrer à quelque distance du point où ils se trouvaient. Le Père arriva à cette Mission en descendant encore le Rio-Grande, puis en remontant le Rio-Bermejo et ensuite le Rio de Centa. Le colonel Cornejo, auquel il envoya, peu après, des chevaux, arriva à son tour à Centa, d'où il se transporta au fort de Ledesma, sans avoir pu réussir à obtenir les secours qu'il demandait. Rebuté par ces contretemps, il s'en retourna à Salta.

Le père Morillo, dont la résolution avait, sans doute, été prise bien auparavant, de concert avec le pilote Guzman, se décida aussitôt à tenter d'effectuer, de

son chef, la descente du Bermejo; et, le 15 novembre de la même année (1780), il se rendit avec les bagages nécessaires à l'endroit où Cornejo avait abandonné sa barque, dans l'intention, disait-il, d'y construire un canot; mais, ayant rencontré un de ceux qu'avait amenés Cornejo, il résolut de s'en servir pour son voyage. Il s'y embarqua le même jour avec Guzman et trois autres individus qu'il avait engagés, et il se dirigea en toute hâte vers le rio Bermejo qui se trouvait à une distance d'environ dix lieues. Il y pénétra dans la matinée du 16. Trois cents Indiens Mataguayos se montrèrent ce jour-là, et reçurent de lui quelques présents. Ils demandèrent au père de les réunir en Mission.

Le 17, les voyageurs firent dix-neuf lieues, et entrèrent en communication avec quelques centaines de Mataguayos, parmi lesquels se trouvaient quelques Orejones. Le révérend Père fit des efforts pour les disposer à se convertir; mais à tout ce qu'il disait, ils ne répondaient que par ces mots : « *dame, Padre* » (donne-moi, Père); il leur donna du tabac, des couteaux et autres objets, et continua ensuite son chemin. Au coucher du soleil il se présenta deux cents autres Indiens; six d'entre eux se jetèrent à la rivière, et conduisirent le canot à la rive. Le Père donna alors quelques aunes d'étoffe à celui qui paraissait être le chef de la bande en lui disant : « *toma, Capitan* » (prends, Capitaine). Alors tous voulurent se faire capitans pour recevoir davantage.

La profondeur de la rivière au milieu du courant varia pendant ces deux jours de 3 à 4 mètres. Les rives étaient bordées de saules ou de hautes graminées.

Le 19, le canot continua à descendre le courant sans obstacle, et l'on rencontra, dans la matinée, une autre grande bande de Mataguayos. Ils avaient avec eux un interprète Quichua : douze de ces Indiens suivirent l'embarcation pendant quelque temps. Il apparut alors du côté du sud une autre bande de près de trois cents Matacos. Les Mataguayos s'enfuirent aussitôt; leur tribu étant en guerre avec celle qui était en vue. Le Père eut beaucoup de peine à contenter les nouveaux venus, qui lui répétaient sans cesse : « Donne, Père, beaucoup de tabac, biscuits et couteaux. »

Cependant, lorsque deux ou trois de leurs capitaines eurent reçu un chapeau et quelques aunes de toile, le passage fut ouvert. A une lieue au delà, ce fut une autre troupe que l'on eut à traiter de la même manière. On s'arrêta, à l'entrée de la nuit, près d'un village qui se trouvait sur les bords mêmes de la rivière, et où le Père fut bien reçu.

Le 20, on continua la navigation, malgré un orage violent, afin de s'éloigner des Indiens ; mais à peine eut-on fait une lieue que le canot fut assailli, sur la rive septentrionale, par près de deux cents Indiens qui se jetèrent à l'eau, hommes et femmes, pour l'entourer. Ils se contentèrent, heureusement, de quelques objets de peu de valeur.

Les jours suivants, jusqu'au 25, ce fut sans cesse la répétition des mêmes aventures. On dépassa alors le pays des Matacos et Mataguayos, pour entrer dans celui des Chunupiés, Sinipes et Malbalacés. Le cacique principal de ces tribus avait été récemment en communication avec le gouverneur Arias, qui l'avait chargé de remettre un bœuf à ceux qui devaient descendre la rivière. Mais le père Morillo, qui savait que ce présent ne lui avait pas été destiné, recommanda à l'Indien de le manger en son nom. A son départ, le général (c'est ainsi que l'appelle Morillo) l'embrassa et le supplia d'intercéder auprès du gouverneur pour qu'il lui formât une Mission dans ce canton. Le village du cacique Antecapebax contenait trois cent trente Indiens Chunupiés et Malbalaés.

Jusqu'au 27, la profondeur de la rivière étant à peu de chose près la même, on continua à passer en vue de villages ou de troupes de Chunupies et de Sinipes, qui se présentaient sur la rive occidentale du fleuve. Du côté oriental, par contre, on ne cessa de voir de temps à autre des bandes nombreuses de Mataguayos. Les entrevues que le père Morillo eut avec ces Indiens furent toutes de nature très amicale.

Le 28, on vit sur la rive droite une soixantaine d'Indiens de la nation des Atalalas qui avaient déserté de la Mission de Macapillo. L'un d'eux consentit, moyennant quelques présents, à accompagner la

petite expédition jusqu'au lieu où se trouvait Arias (1).

Le 29 et le 30, on avança encore de trente-cinq lieues; et, le 1er décembre, après avoir passé en face d'un village Toba, on arriva, au coucher du soleil, à la nouvelle ville de San-Bernardo, que venait de fonder le commandant général Arias.

Morillo eut avec lui une entrevue dans laquelle il lui fit connaître les raisons pour lesquelles Cornejo s'était décidé à abandonner son entreprise. Le commandant lui donna l'ordre de rester sur les lieux jusqu'à ce qu'il se fût assuré de la vérité des faits qui lui étaient rapportés.

Enfin, le 26 janvier, Morillo s'embarqua de nouveau avec le commandant général et sept officiers qui s'étaient décidés à se rendre, par eau, au village de Dolores de Santiago des Indiens Mocobis; ils y arrivèrent le jour suivant, et ils y séjournèrent jusqu'à ce que l'église que l'on y construisait fût achevée.

Pendant ce temps, Arias fit construire un canot de la grandeur de celui de Morillo. En réunissant ces deux bateaux, on forma un radeau sur lequel Morillo, le commandant général, et dix-huit personnes, s'embarquèrent, le 9 février, pour se rendre à Corrientes; ce jour-là, on ne fit qu'une demi-lieue. Le 10 et le 11, on avança de vingt lieues sans obstacle. Le 12, on passa un grand lac qui communiquait avec

(1) Il y aurait, d'après Morillo, deux cent seize lieues entre ce point et le confluent du Rio-Grande de Jujui.

la rivière, laquelle se rétrécit ensuite tellement, que, dans un espace de huit lieues, sa largeur n'était que de cinquante aunes, et après une marche de dix-huit lieues, on s'arrêta sur la rive septentrionale du fleuve.

Le 13, la rivière augmenta de largeur, et l'on fit seize lieues; on campa, avant le coucher du soleil, dans la localité qui porte le nom de *Paso de los Guaycurus*, parce que c'est le point de la rivière où les Indiens Guaycurus la traversent pour aller assaillir les Abiponès.

Le 14, on fit dix lieues de plus, et l'on arriva à un endroit où la rivière se partageait en deux bras, dont celui de droite avait le plus d'eau. Il y avait, au point de partage, un remous considérable. On enfila le bras droit, sur lequel on fit huit lieues; le courant avait une profondeur qui variait entre trois et neuf aunes; sa largeur était peu considérable.

Le 15, on parcourut une distance de quinze lieues. Pendant ce trajet, la rivière paraissait se partager plusieurs fois, en donnant naissance à des canaux plus ou moins larges qui se réunissaient ensuite au courant principal, en formant des îles de grandeur variable; un remous violent retint l'embarcation pendant quelque temps au niveau de la première île; les berges, dont l'élévation était de 3 à 12 mètres, étaient formées d'une terre noirâtre; et les rives étaient partout couvertes de différentes sortes d'arbres, de Saules, de Palmiers, etc.

Le 16, les berges de la rivière s'abaissèrent, et on navigua, pendant près de sept lieues, au milieu de forêts de Palmiers. On passa l'ouverture de plusieurs grandes baies ou lacs, et devant l'embouchure du grand bras dont on avait vu, le 14, l'extrémité nord. Enfin, après une nouvelle marche de onze lieues au milieu de grandes saussaies, l'expédition déboucha dans le Paraguay. Une marche de onze lieues, sur les eaux de ce dernier, conduisit les voyageurs au fort de Curapayti, d'où une dernière course de treize lieues les amena dans la ville de Corrientes.

La lecture du journal de Morillo, dont je viens de donner un aperçu rapide, est à elle seule suffisante pour montrer combien la voie de transit par le Bermejo serait supérieure à celle qu'offrirait le Pilcomayo. L'embarcation dont le Père se servit pour effectuer son voyage, était, il est vrai, de dimensions bien plus faibles que celles des navires que l'on devrait employer pour satisfaire à des besoins commerciaux ; mais le soin avec lequel il s'assura par des sondages de la profondeur des eaux de la rivière, dans les divers points de son cours, comble en grande partie cette lacune, et démontre que, presque partout, le canal principal du fleuve a, pendant la saison sèche, une profondeur d'au moins 2 à 3 mètres. Ce n'est que dans quelques cas exceptionnels que cette profondeur se réduit à 2 pieds.

Quant à des chutes de la rivière, il n'en est pas question, comme on l'a vu ; Morillo ne parle en effet

que de quelques remous qu'il rencontra vers le point où la rivière se divise. Il est bon de dire, dès à présent, que l'un de ces remous fut observé à l'endroit même où se trouve le *salto*, ou saut du fleuve, dont parlent les voyageurs postérieurs, et que Soria, le dernier d'entre eux, désigne sous le nom de Salto de Iso. Dans le journal du commandant Arias qui accompagnait Morillo, on trouve ce même remous (*remanso*) dépeint d'une manière bien plus vive que dans celui du jésuite: « Le 15, dit-il, nous partîmes avec le jour; nous marchâmes vers l'est, et nous reconnûmes que la rivière devenait plus étroite; son courant était plus rapide, et il formait sans cesse des ressacs où la sonde ne trouvait pas de fond. Après trois heures de marche, nous nous trouvâmes, sans pouvoir l'éviter, dans une situation assez pénible. La rivière se partageait en deux bras : l'un se dirigeait à l'est, et le courant paraissait s'y précipiter en formant une chute; mais la plus grande masse d'eau se portait vers le sud; et ce fut à grand'peine que l'on put faire prendre à la barque cette direction dans laquelle l'eau paraissait plus calme; car nous fûmes pris dans un tourbillon où nous nous mîmes à tourner pendant une demi-heure. Les rameurs et les pilotes firent de vains efforts pour en sortir; tout ce qu'ils purent faire fut d'empêcher que le courant ne nous entraînât vers le précipice. Enfin, Sa Seigneurie invoqua la protection de Notre-Dame de Itaty, en lui faisant un vœu, et à l'instant le tourbillon nous livra

passage...... Il y aurait deux moyens d'éviter ce remous : le premier serait de faire disparaître l'île qui partage en deux la rivière, et qui n'a que peu de longueur; le second serait de prendre le bras de la rivière dont nous avons vu l'embouchure le 14, et qui se réunit au canal principal à vingt lieues au-dessous. »

Dix ans s'écoulèrent à la suite du voyage de Morillo et d'Arias, avant que l'on pensât à faire de nouveaux essais sur le Bermejo. Ce fut encore Cornejo qui eut l'honneur de soulever la question, à l'occasion d'une visite que le vice-roi Arrédondo fit à Salta. Grâce à la protection qui lui fut offerte par ce personnage élevé, le colonel sentit revivre en lui le désir qu'il avait déjà éprouvé, quinze ans auparavant; et il se prépara aussitôt à renouveler l'essai qui avait eu un résultat si malheureux en 1780; mais, fort de l'expérience qu'il avait acquise dans sa première campagne, il fit cette fois construire sa barque sur le rio de Centa, dans le voisinage de Bermejo. Elle était de dimensions suffisantes pour contenir une trentaine d'hommes; une autre embarcation plus petite devait servir pour la pêche, etc. Il fit mener ces barques, sans chargement, jusqu'à l'embouchure du rio de Centa dans le Bermejo. C'est là qu'il se proposait de s'embarquer pour son nouveau voyage d'exploration.

Le 27 juin 1790, tout étant disposé, le départ eut lieu; mais à peine eut-on quitté la rive, que la

grande embarcation frappa contre un tronc caché, et il s'y déclara une fuite d'eau qui manqua de la faire sombrer. On perdit par cet accident près d'un millier de livres de biscuit, et il fallut passer deux jours à réparer les avaries.

On employa ensuite onze jours à faire les douze lieues qui séparent le confluent des rios de Centa et Bermejo de l'embouchure du rio Colorado, point qui porte le nom de Juntas de Santa-Cruz. Le fleuve n'avait, en effet, qu'une assez faible profondeur dans ce trajet, et il était coupé par une suite de bancs qui donnaient lieu à autant de petites chutes ou de rapides où l'eau courait avec une violence extraordinaire. Les cordes dont on se servit pour retenir l'embarcation s'étant rompues, celle-ci fut livrée tout à coup à l'impulsion du courant, et alla se jeter contre un rocher. Heureusement qu'elle ne se rompit pas; mais l'eau y pénétra une seconde fois, et l'on perdit encore une partie des provisions. Le malheur poursuivait, comme on voit, le pauvre Cornejo; mais cela ne devait pas durer.

Le 9 juillet, la petite troupe arriva au confluent du rio Grande de Jujuï (*Juntas de San-Francisco*), à quelques lieues duquel s'était terminée sa navigation de 1780; et, à partir de ce point, il trouva partout la rivière libre d'obstacles.

Le 13, on était à environ vingt-deux lieues du confluent du rio Grande, lorsqu'on trouva la rivière partagée en deux bras, dont le plus étroit, qui se diri-

geait au sud-est, avait tout au plus douze mètres de largeur. Presque toute l'eau de la rivière y passait, et il y avait à son entrée un tourbillon où la barque resta près d'un quart d'heure sans pouvoir s'en tirer. Au reste, les seules avaries qu'on y éprouva provinrent de quelques grands Algarrobos qui étaient tellement penchés sur l'eau, que la barque, en y passant, y laissa une partie de sa tenture. Après un cours d'une lieue, les deux bras se réunirent de nouveau.

Le jour suivant, on aperçut les ouvertures de deux autres bras de peu de longueur. Les Algarrobos, les Saules et de hautes Graminées, formaient l'essence de la végétation des rives. Les bosquets que formaient ces plantes étaient entrecoupés par de beaux pâturages. On vit, pendant ces journées, quelques nuages de fumée dans le lointain, et des chemins battus, mais pas d'Indiens. Cependant, le 15, il se montra sur la rive une bande assez considérable de Mataguayos, auxquels le colonel donna du tabac et quelques autres présents, et qui lui donnèrent en échange des poissons et un mouton. Il en fut de même les deux jours suivants.

Le 18, on constata l'existence d'une nouvelle division du fleuve. Le 20, l'expédition arriva à l'embouchure d'une petite rivière qui porte le nom de Arroyo del Cayman, et dont l'eau est, dit-on, salée. A ce niveau, le rio Bermejo décrit un grand coude, circonstance qui a fait donner à la localité la dénomination de *Esquina Grande*.

Il s'y trouve des forêts de Gayacs et de Vinals, entremêlés quelquefois d'autres arbres d'espèces variées; les rives sont encore semées, par places, de grands bosquets de Palmiers.

Au-dessous de l'Esquina Grande, on commença à rencontrer, sur la rive occidentale du fleuve, des Indiens Chunupiès; un de leurs chefs les plus célèbres, nommé Chinchin, demanda à être embarqué, et resta toute la journée du 21 en compagnie des voyageurs.

Les Mataguayos continuaient à se montrer en nombre considérable sur la rive orientale; et, le 22, sans cause connue, les embarcations tombèrent dans une embuscade que leur avaient préparée ces Indiens, mais qui n'eut, par bonheur, aucune suite fâcheuse. L'expédition descendait tranquillement le courant, lorsque tout à coup une grande volée de flèches partie de la rive des Mataguayos vint s'abattre autour d'elle. Un feu actif fut aussitôt dirigé du côté du bois d'où l'attaque était partie; les Indiens décampèrent promptement, et allèrent se réunir autour d'un grand village qu'on voyait un peu plus bas; il s'y trouvait déjà une autre troupe de près de deux cents hommes à cheval. Le colonel fit arriver, et l'on ouvrit le feu de leur côté; alors ils gagnèrent tous les bois.

On chercha ensuite à garantir les rameurs de l'atteinte des flèches en plaçant des parapets sur les côtés de la barque.

A un quart de lieue du point d'attaque, un Indien

sans armes se montra sur la plage, et assura le colonel Cornejo que la majorité des Indiens était innocente de cette affaire, qui avait été commencée par quelques enfants, dans le but de s'amuser. On se contenta de cette mauvaise excuse, et les bonnes relations furent reprises; mais l'expédition reçut bientôt après une seconde attaque, qui se borna cependant à une seule volée de flèches qui n'atteignirent personne. Un peu plus bas, enfin, l'attaque fut renouvelée une troisième fois, et un des rameurs eut, cette fois, le bras traversé. Le colonel ordonna alors qu'on attaquât les Indiens de plus près, et l'on réussit à en tuer deux et à en blesser un assez grand nombre. La nuit du même jour, Cornejo jugea nécessaire de fortifier son camp, mais il ne se présenta rien de nouveau. On entendait seulement, dans le lointain, les lamentations des Indiens au sujet de la mort de leurs guerriers.

Le 23, un Indien s'approcha seul de la rive, et, jetant ses armes à terre, à l'approche des barques, il fit signe qu'il désirait parler. Il se dit envoyé par les habitants d'un village voisin qui désiraient s'entretenir avec l'expédition. Ces Indiens protestèrent qu'ils n'avaient pris aucune part à l'attaque, quoiqu'on leur eût fait une invitation à cet effet; et que les villages qui avaient été agresseurs s'en repentaient déjà, ayant eu, dans les diverses affaires, sept hommes tués et un très grand nombre de blessés. Après cette explication, les relations amicales furent encore re-

prises; mais le colonel y mit pour conditions que les Indiens ne s'approcheraient de la plage que désarmés, afin qu'il pût distinguer quels étaient ses amis.

Le 25, sans aventure nouvelle, les navigateurs passèrent en vue d'un endroit où la rivière forme une baie ou lagune assez considérable, adossée à une forêt, et près de laquelle aboutissait le chemin qui allait au petit fort de Pitos, sur le rio Salado. Ce sentier, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, sous le nom de *Senda de Macomita*, est à quarante-quatre lieues de l'Esquina Grande, d'après Cornejo. Un fait intéressant à noter, c'est qu'entre les deux points que je viens de signaler on ne trouve pas sur la rive occidentale du fleuve un seul Indien Mataguayo ; et que, sur la rive opposée, on ne voit uniquement que des Indiens de cette nation.

Il n'y eut rien de nouveau jusqu'au 28 ; ce jour-là on arriva à la localité que l'on désigne par le nom de *Tren de Espinosa*, qui est à trente-sept lieues de l'Encrucijada de Macomita, et à quatre-vingt-une lieues de la Esquina-Grande. Aucun Indien ne se présenta en vue. Les rives continuaient à être garnies de bosquets de Vinals, de Gayacs (Palo Santo) et d'Algarrobos.

Le 30, on vit quelques Tobas qui dépendaient de la réduction de San-Bernardo. L'expédition arriva, le 2 août, à cette Mission, et l'alcade en sortit, à la tête de ses Indiens, pour recevoir le colonel. Le village était situé à un quart de lieue de la rivière, sur

une lagune formée aux dépens de cette dernière, et dans le voisinage d'autres bas-fonds qui sont inondés pendant la saison des pluies. La chapelle était sans toit, et ses murs étaient déjà dégradés par l'action de l'eau. Tout l'établissement était dans un état très misérable, et le curé en était absent.

Le 5, on rencontra un envoyé de l'archidiacre Cantillana, un des principaux apôtres du Chaco; et, peu après, les embarcations touchèrent au port de la réduction de Santiago de Mocobies, désignée encore plus souvent peut-être par le nom de la Cangayé. L'archidiacre parut bientôt, et le colonel, qui avait mis tous ses hommes sous les armes afin de recevoir cet excellent religieux avec les honneurs qu'il méritait, s'empressa d'aller au-devant de lui. Le Père Cantillana était accompagné de tous les Indiens de la Mission qui le vénéraient comme un oracle.

Le lendemain, le colonel et ses officiers rendirent à l'archidiacre sa visite ; et, dans la conférence qu'ils eurent ensemble, il fut convenu que le cacique Lachitiqui (Lachirikin) des Mocobis, et le cacique des Tobas de San-Bernardo, accompagneraient le colonel pendant le reste de son voyage sur le fleuve, afin de lui aplanir les difficultés qu'il pourrait rencontrer de la part des nations qui habitent ces parties. Cornejo trouva la Mission de Santiago en meilleur état que celle de San-Bernardo, quoiqu'elle eût eu également beaucoup à souffrir des inondations qui arrivaient quelquefois jusque sous les murs de l'église. La

distance de ce lieu à San-Bernardo est d'environ vingt-six lieues.

Le 7, on quitta la Cangayé, et la navigation fut reprise. On communiqua dans la journée avec quelques Indiens de la nation des Atalalas.

Jusqu'au 11, rien de particulier à noter. Le cacique qui accompagnait le colonel lui fit remarquer un sentier qui faisait communiquer la rivière avec un site qui porte le nom de Zapallarcito. Il se trouve au bord d'un lac très poissonneux. On voyait, à peu de distance, les ruines de l'ancienne ville de la Concepcion, détruite par les Indiens.

Le 14, on passa devant l'embouchure d'une rivière qui coulait du nord. Un peu plus bas le cacique montra l'endroit qui porte le nom de Paso de los Guaycurus. Depuis le 11, on n'avait pas aperçu d'Indiens.

Le 15, après avoir navigué environ deux lieues, on s'aperçut que le courant devenait plus rapide; et, à deux lieues et demie plus bas, la rivière passait avec violence par-dessus une espèce de banc d'une argile rouge et solide, qui traversait, d'un côté à l'autre, le lit du fleuve. Il fut nécessaire de décharger la barque pour franchir cet obstacle, opération qui dura trois heures. A trois quarts de lieue de cet écueil la rivière passait dans un défilé: c'était un canal très profond que la rivière s'était creusé au milieu de son lit ordinaire. Ce canal s'effaçait plus loin, et reparaissait ensuite un peu plus bas. Cornejo fait remarquer que ces particularités doivent disparaître dans les

crues, et que la chute doit alors prendre la forme d'un simple rapide.

Le 16, il se présenta une roche élevée au milieu de la rivière, qu'elle partageait en deux bras. Celui de l'ouest recevait à peine de l'eau, et son lit était très inégal; on pouvait présumer par là que, même dans les crues, il devait être hérissé d'écueils. Le bras oriental, au contraire, ne présentait aucune espèce d'obstacle. Les berges de la rivière étaient très élevées dans toute cette partie. Quelques rapides se virent encore au dessous.

Le jour suivant, on constata l'existence de plusieurs bras auxquels le Bermejo donne naissance en temps de pluie; mais ils étaient alors à sec; le fond de l'un d'eux était à quatre mètres au-dessus du niveau de l'eau.

Le 18, on observa deux autres bras, dont l'un pouvait avoir une longueur d'un quart de lieue; l'autre, dont on ne vit que l'embouchure, avait la même largeur que le canal principal.

L'expédition avait cessé, depuis le 15, de voir des Indiens; il en fut de même les jours suivants, jusqu'au 20, où les voyageurs débouchèrent, sans incident nouveau, dans le rio Paraguay.

Corneje employa donc quarante-trois jours à compléter la navigation du rio Bermejo, depuis l'embouchure du rio Grande; tandis que le Padre Morillo n'avait mis que vingt-cinq jours à faire le même trajet. La différence de grandeur des embarcations suffit

je pense, à elle seule, pour expliquer cette différence de temps. On a pu s'apercevoir, au reste, que les obstacles rencontrés n'ont pas été d'une nature plus formidable dans un voyage que dans l'autre.

La troisième, et, à ma connaissance, la dernière exploration du Bermejo qui se soit faite, l'a été de nos jours ; car elle eut lieu dans l'année 1826. Si je me décide à entrer dans quelques détails à son sujet, c'est plutôt pour compléter l'aperçu que je m'étais proposé de donner des voyages entrepris à travers le Chaco, que pour faire connaître des détails nouveaux sur le fleuve qui forme l'objet de ce chapitre. Le voyage dont je vais parler ne fait en effet que confirmer les résultats des explorations entreprises déjà par Morillo, Arias et Cornejo.

Ce fut à l'époque où le commerce de Buenos-Aires avait atteint, pour ainsi dire, son apogée, c'est-à-dire en 1824, que don Pablo Soria, ancien habitant de Jujui, souleva de nouveau la question de la navigation du rio Bermejo. A cet effet, il sollicita et obtint des gouvernements de Salta et de Buenos-Aires les concessions et les priviléges qui lui semblaient indispensables pour la réussite de son projet. Il créa ensuite, dans ces villes, une Société de seize actionnaires qui souscrivirent une somme de trente mille piastres (150,000 francs), qu'ils s'engageaient à verser au fur et à mesure que les besoins de l'entreprise l'exigeraient. Mais comme on ne possédait aucunes données sur l'état du pays que traversait cette rivière,

ni sur la nature des difficultés qu'elle pouvait offrir à la navigation (les voyages précédents ne paraissaient être connus alors que comme de vagues traditions), il fut décidé que Soria lui-même y entreprendrait un voyage d'exploration, et que les opérations ultérieures de la Compagnie seraient réglées sur les données qu'il y recueillerait (1).

Don Pablo Soria partit, à cet effet, pour Salta, en juillet 1825; et, au commencement de janvier 1826 (époque des plus grandes crues), il avait déjà construit à l'embouchure du rio Grande (Soria donne à ce point le nom de *Palca de Soria*) une barque à fond plat, d'une cinquantaine de pieds de longueur, de seize pieds de largeur et de trois et demi de hauteur. Voulant, avant de s'embarquer, attendre que les eaux eussent baissé un peu, il s'occupa d'abord de la reconnaissance du rio Grande. Les résultats de cette exploration, qu'il fit dans deux canots construits à l'embouchure du rio Negro, lui permirent d'affirmer que le rio de Jujui est navigable, à partir du confluent du rio de Ledesma, pour des embarcations de toutes les dimensions durant les crues de la rivière, et

---

(1) La narration du voyage fluvial de Soria a été publiée, par lui-même, sous forme d'un rapport qu'il adressait à ses actionnaires (*Informe del comisionado de la Sociedad del rio Bermejo, a los segnores accionistas;* Buenos-Aires, 1831, in-4). Arenales en a placé un résumé dans son Voyage sur le Chaco; c'est de ce travail que j'ai extrait les détails donnés ici.

dans des bateaux plats durant tout le reste de l'année.

De retour au rio Bermejo, il fit préparer aussitôt, pour le voyage, sa grande barque; et il y monta, le 15 juin, avec son pilote, don Nicolas Descalzi, et un passager nommé don Lucas Creser. Son équipage se composait de quinze forçats que l'on venait de faire sortir de prison, d'un volontaire, d'un jeune garçon, et d'un Indien Mataco, destiné à servir d'interprète : en tout vingt et un individus. L'embarcation portait, en outre, quatre-vingts arrobes de tabac, des vivres, des armes, etc., et tirait vingt-deux pouces d'eau, toute chargée.

La première portion du voyage ne présenta que peu de circonstances qui soient dignes d'intérêt.

« Les deux rives, dit le voyageur, sont habitées dans toute l'étendue de la rivière. Ce fut une des raisons qui nous fit perdre le plus de temps; car il fallait nous arrêter à chaque instant pour parler aux Indiens, pour gagner leur bon vouloir, et pour les intéresser à ce que le trafic s'établît sur la rivière.

» Les tribus qui occupent les rives du Bermejo sont nombreuses; chacune a un district à elle, et un idiome qui lui est particulier. Elles sont en rivalité presque constante les unes avec les autres, et vivent presque toujours en discorde; circonstances très favorables pour ceux qui sauront en tirer parti.

» Les Matacos, qui occupent le pays qui s'étend entre la Palca de Soria et l'Esquina Grande, ainsi que

les Chunupiés de ce dernier point, ont pour habitude d'aller travailler les terres des colons des frontières de Salta, de Jujui et d'Oran. Ces Indiens sont devenus nécessaires aux propriétaires de ces lieux, et surtout aux planteurs de cannes, qui, sans eux, ne pourraient pas venir à bout de leurs travaux. Le commerce avec les chrétiens leur est donc déjà familier, et il n'a fallu que peu de chose pour les intéresser à l'objet que nous avions en vue.

» A la suite des Chunupiés de la Esquina Grande, se présentèrent d'autres tribus de Matacos, les Ocoles et les Atalalas. Tous ces Indiens s'approchaient de nous avec confiance, dès qu'ils s'apercevaient que nous apportions des présents, et les caciques venaient à bord et naviguaient avec nous aussi longtemps que cela leur plaisait. Ils nous offraient des moutons, de la résine de Gayac, des cuirs de chevreuil, de cerf et de loutre, des plumes d'autruche, du miel, de la cire, et des tissus de diverses natures, qu'ils abandonnaient pour du tabac ou toute autre chose. Un cacique nous donna, une fois, de grandes écailles d'huître, mais il nous fut impossible de savoir d'où il les avait tirées.

» Dans un endroit où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit, une grande multitude d'Indiens se réunirent autour de nous; nous les traitâmes comme d'habitude, et après qu'on leur eut donné à souper, ils se couchèrent sur les lieux. Or il y avait, dans la forêt voisine, un village où l'un des nôtres s'était

glissé inaperçu ; et lorsque tout le monde sommeillait, il en sortit en courant de notre côté, poursuivi qu'il était par deux Indiens. Il se jeta à l'eau, et nous le recueillîmes à bord, percé de trois coups de lance qu'il avait reçus dans le bois. La troupe d'Indiens, que cette apparition avait surprise autant que nous, disparut au même instant. Le blessé mourut le lendemain. Nous quittâmes ce lieu, au lever du soleil, en lui laissant le nom de Farias (1), qui était celui du moribond.

» En passant près d'une berge élevée qui se trouvait dans le voisinage, nous reçûmes plusieurs flèches que les Indiens nous décochèrent de derrière les arbres, tandis que l'un d'eux essayait d'appeler, à l'aide de grands cris, l'attention des Indiens de la rive opposée. Supposant que Farias avait essayé de voler ces Indiens, ou qu'il les avait provoqués de quelque autre façon, nous ne ripostâmes pas.

Nous marchâmes deux jours sans communiquer pour ainsi dire avec les sauvages. Dans la soirée du second, nous rencontrâmes ceux de la Cangayé, qui étaient de nation toba, plus belliqueux par conséquent, plus voleurs et plus méchants que les autres. Les caciques de la partie supérieure de la rivière nous avaient recommandé d'user de beaucoup de pré-

(1) D'après Arenales, ce point serait situé entre la Encrucijada de Macomita et le Tren de Espinosa.



cautions avec eux; toutefois ils ne nous parurent pas différents des Indiens que nous avions vus auparavant, et nous les traitâmes de même.

En face des anciennes Missions de la Cangayé, la foule des Indiens était encore plus grande; ils élevèrent sur les bords de la rivière une espèce d'autel recouvert de draps et de toiles de couleur, et orné de bouteilles et de pots de faïence; mais nous ne jugeâmes pas prudent de descendre à terre, et les Indiens ne crurent pas devoir l'exiger. Nous avons vu parmi ces sauvages des captifs venant de Santiago del Estero, une petite fille de Santa-Fé et deux mulâtres; mais il n'était permis à ceux-ci de dire que ce qu'on leur dictait. Ils avaient aussi des chevaux et des mules qui portaient les marques de nos frontières. Quelques uns d'entre eux ont appartenu aux Missions de Salta et de Jujui et se disent chrétiens.

» Nous partîmes de la Cangayé avec un cacique, appelé Paisin, qui manifesta le désir que l'on rétablît sa réduction. Il envoya un de ses fils prévenir un cacique de ses parents que nous venions en amis. Il nous quitta un jour avant d'arriver aux Llanos de Aspa. Jusque-là nous ne vîmes paraître aucun être vivant.

» Au coucher du soleil, nous aperçûmes de grands feux qu'on allumait de l'un et de l'autre côté de la rivière. Nous continuâmes à avancer, durant la matinée, sans que personne s'approchât; mais, peu après, nous vîmes paraître le cacique Pototi, auquel

nous avait recommandés le chef de la Cangayé. Il nous pria de l'embarquer. A quelque distance au delà, Teculqui, le cacique de la rive orientale, et cinq autres furent aussi reçus à bord, malgré les préventions que nous avions contre eux. Afin d'être prêts pour tout événement, chaque homme fut armé d'une baïonnette.

» Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il y avait quelque complot parmi les chefs Indiens. Teculqui était inquiet, et il s'approcha trois fois de moi avec des intentions qui se laissaient lire dans ses yeux; mais, voyant qu'il était surveillé de près, il changea de plan, et prit le parti de nous faire passer la nuit dans l'endroit où se trouvaient rassemblés ses gens. A peine fûmes-nous arrivés à ce point, qu'il se présenta, en effet, une grande multitude d'individus de tout âge et de tout sexe. Nous mouillâmes, et l'on fit descendre à terre une partie des sept Indiens qui se trouvaient à bord. On amena ensuite deux caciques, qui furent habillés, et auxquels je donnai du tabac, et d'autres objets pour leurs sujets; puis ils furent reconduits à terre avec Pototi, et nous levâmes l'ancre, en ne gardant que deux Indiens et Teculqui. Dès que celui-ci vit son projet contrecarré, il devint abattu, et, ayant aperçu deux Indiens dans un bois d'Algarrobos, il demanda qu'on le débarquât, sous prétexte que ces individus étaient ses frères; mais à peine se fut-il rapproché d'eux, que nous le vîmes entouré d'une quantité d'hommes qui avaient été en

embuscade dans le bois. Il nous resta peu de doutes sur la nature du danger que nous avions couru.

» Nous nous arrêtâmes, à la nuit close, avec toutes les précautions nécessaires; le jour suivant, à peine nous fûmes-nous mis en marche, ayant six de nos hommes sous les armes, que nous fûmes assaillis par une volée de flèches, partie d'une berge boisée où nous ne voyions paraître personne, mais d'où il s'échappait un bruit étourdissant de cris et de coups de sifflet. On répondit par une douzaine de coups de fusil : nous attendîmes, dans l'espoir que les agresseurs se montreraient plus à découvert; mais ils nous suivirent, en nous adressant pendant toute la journée de nouvelles décharges, sans qu'on pût mieux les distinguer. Le soir, le pilote déclara qu'il était nécessaire qu'on allégeât la barque en jetant à l'eau une partie de la cargaison. Nous nous débarrassâmes, en cette occasion, d'une collection de soixante-trois espèces de bois et d'une grande partie du tabac.

» Le jour suivant, les Indiens, ayant négligé de prendre, pour leur sûreté, les mêmes précautions que les jours précédents, reçurent une leçon qui leur ôta l'envie de nous tirer de nouvelles flèches; cependant ils continuèrent encore, toute une journée, à nous suivre le long de la rive, dans l'intention, sans doute, de nous tourmenter à la chute de la rivière; mais, calculant avec raison qu'ils ne pourraient pas nous suivre pendant un très grand nombre de jours, faute de

vivres, nous marchâmes plus lentement, et ils nous laissèrent en paix le troisième jour.

» Délivrés de leur présence, nous arrivâmes au Salto de Iso. C'est un banc d'argile glissant dont la consistance est celle du savon. Il partage la rivière en deux bras : celui de l'est emporte presque toute l'eau de son côté. Le courant s'y rétrécit en un canal étroit qui descend sur un plan incliné, comme cela a lieu dans un canal de moulin, et avec une égale rapidité. Le bras de l'ouest est plus étroit. Sa pente est de la même hauteur ; mais ayant moins de longueur, elle est plus rapide ; le courant y forme deux espèces d'échelons, et rien de plus.

» C'est par le dernier bras que nous passâmes, sans autre difficulté que celle d'éviter, par voie de précaution, au moyen d'un câble, quelques petits écueils à fleur d'eau, qui se rencontrent au point où les deux canaux se réunissent. La partie du banc que l'on voyait au-dessus de la surface de l'eau s'élevait à la hauteur d'un pied et demi. La hauteur total du banc peut être estimée de six à sept pieds. Il me paraît évident qu'à l'époque des crues, il ne doit y avoir dans ce point qu'un fort courant qu'il serait facile de vaincre au moyen d'une machine, s'il s'agissait de remonter la rivière ; et qui ne serait pas même un obstacle, s'il s'agissait de la descendre.

» A une demi-lieue au-dessous de la chute, nous vîmes, sur la plage, un Indien qui pêchait, et qui parlait quelques mots d'espagnol. Il s'embarqua avec nous ;

et une escorte de ses gens (car il était cacique) nous suivit par terre jusque près de l'île de Nacurutù; là il prit congé de nous avec de nombreuses démonstrations d'amitié.

» Nous dormîmes sur l'île; mais nous avançâmes peu, cette journée, à cause du vent qui nous tenait collés à la berge. Le jour suivant, 12 août, nous débouchâmes de grand matin dans le Paraguay, près de Nembucù, après cinquante-sept jours de voyage. »

A neuf heures, l'expédition découvrit, sur la rive orientale du grand fleuve, une habitation où il semblait se passer quelque chose d'extraordinaire. Soria s'en approcha avec une confiance tout à fait incompatible avec les circonstances.

Cette habitation était la maison de garde de Talli, et dépendait du dictateur Francia. Une voix qui en partit cria : « A terre, le patron de la barque ! » Soria ne se le fit pas répéter deux fois; mais aussitôt on mit l'embargo sur tous ses papiers, sur les armes et sur les munitions, et enfin sur le personnel même de l'expédition qui demeura, à ce qu'il paraît, prisonnière dû dictateur pendant cinq ans. Ce ne fut qu'en 1831 que Soria recouvra la liberté, ainsi que son pilote Delcalzi, et qu'il put présenter au public l'histoire de son voyage. Mais il ne retrouva pas ses papiers.

Pour ceux qui saventavec quelle tyrannie le gouvernement du Paraguay traitait tout étranger qui osait s'approcher de ses frontières, la conduite de Francia

à l'égard de l'expédition de Soria ne doit pas paraître extraordinaire; mais ce que l'on s'expliquera plus difficilement, c'est la singulière bonhomie avec laquelle elle alla se jeter dans le guêpier, lorsqu'il lui était si facile de l'éviter. Il est fort possible que l'équipage de forçats que Soria avait amené de Salta ait été pour quelque chose dans ce mouvement. Au Paraguay la position de ces hommes ne pouvait en effet que s'améliorer, tandis qu'en rentrant dans leur pays, ils restaient toujours des forçats.

Quoi qu'il en soit, la captivité prolongée du chef de la compagnie du Bermejo, et les circonstances dans lesquelles la république de la Plata s'est trouvée depuis lors, ont contribué ensemble à retarder indéfiniment la mise à exécution des plans que l'on avait formés pour l'exploitation du Bermejo, et il est évident qu'il y aura beaucoup à recommencer, lorsqu'on s'occupera de nouveau de cette affaire. En tout cas les faits acquis par les voyages dont je viens de donner l'aperçu démontrent, non seulement que le Bermejo est navigable, mais qu'il l'est facilement, et en tout temps. Il n'est nullement douteux en outre que, pendant au moins quatre mois de l'année, c'est-à-dire, de janvier en avril, des bateaux à vapeur pourraient facilement y circuler, à partir du confluent du rio Grande de Jujui, et peut-être de beaucoup plus haut.

CHAPITRE XXIV.

RETOUR A TARIJA. — VOYAGE A CHUQUISACA.

Ne doutant nullement que le président Ballivian ne tînt les promesses qu'il m'avait faites, je m'occupai, avant mon départ de Villa-Rodrigo, de m'assurer le concours des hommes qui m'étaient nécessaires pour le voyage projeté au Paraguay, et qui, par leur connaissance du pays ou des Indiens, pouvaient le mieux m'en faciliter l'exécution. Le commandant Araniva et Celestino m'aidèrent dans ce travail, et je ne tardai pas à réunir sur ma liste les noms d'une trentaine d'individus qui auraient traversé, je ne dirai pas le Chaco seulement, mais bien pis encore. Je vis moi-même plusieurs de ces hommes, et je les trouvai tout disposés à m'accompagner, moyennant une bonne paie. Je fis le calcul approximatif des dépenses qu'exigerait mon expédition, et je vis qu'elles ne dépasseraient pas six mille piastres. En définitive, les seules difficultés que j'eusse à craindre, étaient celles qui pouvaient provenir de quelque nouvelle brouille entre les habitans de la frontière et les Indiens. Cette crainte me semblait d'autant plus fondée, que j'avais appris qu'un nommé Cornelio Rios, qui était commandant militaire de la frontière, était chargé secrètement, par le préfet du département, de faire

une descente chez les Chiriguanos et de se saisir d'un certain nombre de petites Indiennes (*cunitas*) dont Sa Seigneurie avait besoin comme esclaves. Il n'aurait pas été bien étonnant si, après une tentative semblable, il y eût eu une nouvelle insurrection.

J'ai déjà parlé, dans un autre chapitre de ce volume, de cette espèce de traite des Indiens qui a lieu en Bolivie; le nouveau fait que je cite prouve que la même chose se pratique dans plus d'un point de la république.

Outre les Indiens dont il a été question, il existe aux environs de Villa-Rodrigo une autre tribu sauvage que je n'avais pas eu l'occasion de voir. C'était celle des Chanezes. Elle habitait la vallée d'Itiuro, à douze lieues environ au sud de l'endroit où je me trouvais.

Comme le détour que j'avais à faire pour visiter ces Indiens ne devait pas exiger plus d'un jour, je résolus de faire ce sacrifice.

Le 29 juillet 1846, je quittai Villa-Rodrigo et je pris la route d'Abarenda; mais au lieu de suivre le chemin de Carapari, je tournai directement au sud, et j'allai passer la nuit dans une petite cabane, à peu de distance du but que je désirais atteindre.

Le lendemain, je joignis le rio de Carapari, qui débouche dans la vallée de Itiuro, qu'il arrose, avant d'aller se perdre dans les sables à une dizaine de lieues au delà. Nous passâmes plusieurs fois cette petite rivière, et nous arrivâmes, de bonne heure en-

core, au premier village des Chanezes. Il ne différait absolument en rien de ceux des Chiriguanos. A ce signe seul, j'aurais presque pu affirmer que les Chanezes étaient de la même nation que leurs voisins, quoique portant un nom différent. La physionomie des habitants de ces jolies huttes de bambous vint promptement confirmer cette hypothèse, qui le fut encore plus par leur langage, que Celestino reconnut être du pur guarani.

Ces Indiens étaient cependant, pour la plupart, bien plus complétement vêtus que les Chiriguanos ; beaucoup d'entre eux portaient des jaquettes de cuir de cochon très bien travaillées. J'appris même qu'ils faisaient un commerce de ces articles, que les vachers de Villa-Rodrigo apprécient particulièrement.

Je passai plusieurs heures à me promener dans les villages d'Itiuro. Ils forment un groupe assez considérable à l'extrémité de la vallée, au milieu de montagnes admirablement pittoresques. On me dit que c'était dans l'un d'eux que le capitaine Gardner avait voulu acheter un pied-à-terre, lorsqu'on lui fit les menaces qui le décidèrent à se retirer. Or le cacique de ce village, qui parlait un peu d'espagnol, m'ayant invité à prendre de la chicha dans sa case, je profitai de l'occasion pour lui demander pourquoi il avait refusé la demande du capitaine. Je m'attendais, pour le moins, à lui voir témoigner quelque humeur à cette question ; tout au contraire ; il me répondit, en me regardant avec ce demi-sourire naïf qui est particulier

aux Indiens, et qui, chez eux, témoigne ordinairement d'une conviction profonde : « Si ce señor, dit-il, était notre ami, comme il nous l'assurait, il n'avait qu'à rester chez nous, à prendre sa chicha ; les amis sont toujours les bienvenus, et nos maisons sont pour eux commo pour nous. Mais il voulait avoir de la terre chez nous ; nous avons bien vu alors qu'il n'était pas notre ami, et nous n'avons pas voulu de lui. — Mais, dis-je à l'Indien, le señor a voulu s'établir au milieu de vous pour améliorer votre sort, pour vous rendre plus heureux. — Nous sommes ce qu'étaient nos pères, et si nous voulons quelquo chose, c'est qu'on ne se mêle pas de nos affaires. Est-ce que nous allons nous mêler des vôtres ? » La conversation fut continuée encore quelque temps sur ce terrain. J'interrogeai ensuite mon hôte sur ses rapports avec les propriétaires chrétiens de la vallée. Il m'apprit que le général Mangariños avait fixé des limites aux terrains qui devaient appartenir à chaque village, mais que là où les limites n'étaient pas formées par une rivière ou par un accident de terrain aussi facile à définir, on cherchait sans cesse à rogner leurs domaines.

Nous nous remîmes en marcho un peu avant la nuit, et nous allâmes coucher dans un village chiriguano qui se trouvait à quelque distance. Le lendemain, nous étions installés de nouveau à Carapari, où nous entrâmes en même temps qu'une grande troupe de mules et d'ânes chargés d'oranges, et qui

arrivait d'Oran, ville voisine de la république Argentine.

N'ayant plus besoin de Celestino, je le soldai, et je me procurai un autre muletier pour me conduire à San-Luis, où je fus de retour le 3 août. J'y retrouvai le bon général O'Conor qui me pressa de rester avec lui; mais j'avais tellement hâte de me rendre à Chuquisaca, que je dus me refuser ce plaisir; et si je passai à San-Luis le lendemain de mon arrivée, ce fut pour me procurer un autre animal de charge, celui que j'avais emmené s'étant fait au garrot une blessure qui m'obligea de l'abandonner. Ce fut donc le 5 que je fis mes adieux à mon excellent hôte, que je croyais revoir bientôt; je laissai derrière moi le sale village de San-Luis, puis le vieux fort de San-Diego, et j'arrivai enfin au joli village de Narvaez.

Le surlendemain, je traversai la froide puna de Polla. Je n'étais sorti que depuis quelques minutes du petit *cottage* du général, lorsque je rencontrai, couché au milieu du vent et du verglas, entre deux malles, le capitaine Gardner qui, à peine sorti de son lit, allait pousser une nouvelle pointe vers la frontière, tentative qui ne devait pas être plus heureuse que la précédente. Le pauvre homme était dans une triste position; car ses animaux avaient fui pendant la nuit, et le domestique qu'il avait amené avec lui n'entendait rien aux moyens de les retrouver. Je ne pus malheureusement lui être d'aucune utilité quant à cela, et je le quittai en lui souhaitant un plus heu-

reux voyage à l'avenir. Je traversai Santa-Ana, sans m'y arrêter; et j'entrai, à l'heure du dîner, à Tarija : rien de nouveau ne s'y était passé durant mon absence.

J'employai les deux jours suivants à des préparatifs, et je me mis en route, le 10, pour Cinti. J'abandonnai, afin d'économiser du temps, ma première idée, qui était de gagner la capitale de la Bolivie en passant par Tupiza. J'allai coucher à San-Lorenzo, où je m'étais arrêté la veille de ma première entrée à Tarija.

Traversant San-Juan et Camataqui, j'arrivai le 14 à Cinti, que je ne reconnus pour ainsi dire point. La verdure brillante qui égayait toute la vallée lorsque j'y passai au mois de janvier avait disparu, pour faire place à une couleur sombre, en harmonie avec la teinte aride des murs gigantesques qui l'entouraient.

Les jours suivants furent passés sur le chemin de Chuquisaca, que je trouvai triste et monotone au plus haut degré. Toute la région que je parcourus n'était composée que d'une vaste étendue de collines et de vallons, les uns plus stériles, plus pierreux, plus tristes que les autres. Partout où la vue se portait, c'était la même teinte grise, la même aridité. Les seuls êtres vivants que je rencontrai furent quelques petits troupeaux de Llamas : bêtes de somme en miniature, aux yeux de gazelle. Ils s'arrêtaient lorsque je passais, redressaient leurs longues oreilles ar-

quées, jetaient sur moi un regard d'intelligente curiosité, et reprenaient ensuite leur petit pas grave et mesuré. Les conducteurs de ces troupeaux étaient des Indiens de la Puna, dont j'ai déjà parlé autre part, et dont les misérables cabanes étaient éparses, de loin en loin, sur la surface de la plaine. C'était dans quelqu'un de ces lieux que je passai la nuit, luttant, comme leurs maîtres, contre le froid, sinon contre la faim, et presque obligé d'employer la force pour obliger mes hôtes à accepter mon argent en échange d'un peu de paille d'orge pour le souper de mes bêtes. On a de la peine à concevoir que l'on puisse pousser aussi loin l'apathie. Rien ne démontre mieux, je crois, cette disposition de l'Indien dont je parle, que le mépris qu'il a pour ce que, nous autres, nous appelons la propreté. L'eau ne touche le corps de ces Quichuas que quand il plaît à Dieu de la faire tomber du ciel sur eux. Un vêtement une fois mis, ils ne l'ôtent jamais; il tombe à la longue de lui-même, détruit par l'usure. Le vêtement neuf est mis par-dessus l'ancien dont les derniers fils finissent sans doute par faire corps avec ceux de l'étoffe qui leur est superposée.

Tel est le peuple que gouvernaient les Incas; ce peuple qui porte, dit-on, jusqu'à ce jour, le deuil de son dernier empereur. C'est, comme on voit, un deuil assez économique.

Je quittai enfin la puna, pour descendre dans le lit d'une petite rivière, appelée Mataca. J'avais, ce

jour, quitté mon abri de meilleure heure que de coutume, et sans déjeuner. Un vent glacial avait soufflé sur moi jusqu'à mon entrée dans le ravin, et m'avait donné une secousse violente, qui se traduisit bientôt après par une attaque de fièvre tierce, maladie dont j'avais été exempt depuis bien longtemps. Je me voyais obligé, à chaque moment, de descendre de ma monture, pour reposer mes membres, fatigués par le tremblement qui s'était emparé d'eux.

Dans le ravin, le vent cessa, et l'atmosphère était dans une immobilité si complète, que les rayons du soleil, qui tombaient d'aplomb sur ma tête, rendaient ma position plus piteuse encore. La chaleur devint bientôt si étouffante, que je ne pus plus y résister; et, malgré mon désir d'avancer, je me vis obligé d'attendre sous un buisson l'abaissement de la température; puis, tant bien que mal, je poursuivis ma route, afin de rattraper mon bagage avant la nuit. Mais cet espoir était d'autant plus vain, que dans la *quebrada* de Mataca, où le chemin se trouve encaissé de chaque côté par un mur vertical de trente à quarante mètres, le jour disparaît bien avant qu'il baisse dans la plaine.

J'attachai donc ma mule à une racine d'arbre, et, enveloppé dans mon poncho, je me couchai sur le sable chaud de la plage, qui me servit de matelas; pendant que ma selle me tenait lieu d'oreiller. Je ne tardai pas à m'endormir dans ce lit improvisé.

J'appris, le lendemain, que mon muletier avait passé

la nuit à une demi-lieue en avant de mon camp, et qu'il avait pris les devants, de grand matin, avec mon bagage. Un peu inquiet de cette nouvelle, je continuai ma marche, et étant sorti bientôt après de la Quebrada, j'arrivai sur les bords du Pilcomayo, dont la largeur est assez considérable dans ce point. Ses plages étaient couvertes de Llamas qui se rafraîchissaient dans le courant et faisaient leur provision d'eau pour la route. Je marchai toujours, croyant être sûr de rejoindre mes gens et mes charges bien avant d'entrer à Yotala, gros bourg où il avait été décidé que je m'arrêterais à la veille de mon entrée à Chuquisaca. Mais mon espoir fut déçu, et une nuit noire m'enveloppa sans qu'il me fût possible de voir l'objet de ma course. Il y eut un moment cependant où je crus être arrivé, car j'entrai bien effectivement dans un village; mais ce village était Nuschu. Comme il faisait alors encore un peu jour, je me décidai à continuer ma route. Bientôt après, l'obscurité devint telle, que je ne parvenais plus à distinguer le chemin, et j'allais prendre le parti de m'arrêter, lorsque ma mule me parut être animée d'un tel désir d'avancer, que je lui abandonnai les rênes. Elle partit aussitôt au grand trot, et me mena droit au village, qui était cependant encore éloigné d'un bon quart de lieue. Je me fis indiquer la demeure du corrégidor, qui s'empressa de m'offrir un gîte dans sa maison. Je dois ajouter que mon arrivée la nuit, sans guide, lui parut un prodige.

Le lendemain, qui était le 19 août, je n'eus pas

plutôt fait les apprêts nécessaires pour mon entrée dans la capitale, qui n'était éloignée que de quatre lieues, que je vis entrer dans la cour de mon hôtel mon équipage perdu. Le plaisir que j'en éprouvai me fit oublier que je ressentais déjà les avant-coureurs d'une nouvelle attaque de fièvre ; et je n'eus rien de plus pressé que de me lancer au galop sur le chemin de la ville. Je jetai à peine un regard sur les rues de Yotala, qu'un bataillon d'infanterie traversait en ce moment pour se rendre à Chuquisaca.

Tout en cheminant, je sentis mon malaise augmenter. Bientôt je fus pris de vomissements qui me donnèrent quelque soulagement. Plus loin le tremblement de la fièvre me saisit ; et malgré la chaleur, il me parut que j'étais dans une glacière ; je ne m'arrêtai cependant pas.

Enfin, au pied d'une petite colline, j'aperçus deux cavaliers qui venaient au devant de moi, et que je reconnus aussitôt pour des Français : l'un était M. Hubert, qui avait déjà trouvé l'occasion de me rendre plusieurs services précieux, et qui venait encore m'offrir l'hospitalité dans sa maison ; l'autre était M. Larivière.

La colline où nous nous étions rencontrés était tout ce qui nous séparait de Chuquisaca ; nous y arrivâmes en quelques minutes.

Alors j'oubliai encore une fois ma fièvre, et je fus pris d'un véritable ravissement.

Il me semblait que je n'avais jamais vu de ma vie

un plus charmant endroit, une ville plus propre, plus gaie ; j'admirais ses rues si bien alignées, ni trop larges ni trop étroites, ses pavés mignons, ses trottoirs unis. Les maisons attirèrent surtout mon attention; elles avaient toutes un air de comfort qui perçait même à l'extérieur.

Les fenêtres étaient garnies de balcons de fer. Les portes cochères, grandes ouvertes, laissaient voir de jolies cours dallées, ornées d'un jet d'eau, et plantées çà et là d'orangers et de Daturas à fleurs violettes.

Lorsque nous fûmes arrivés à la maison de M. Hubert, l'excitation qui me soutenait cessa, et je rentrai douloureusement dans le domaine de mes sensations physiques.

Pour terminer, il me reste à dire qu'après ma guérison, qui fut prompte, je fis auprès du gouvernement des démarches pour obtenir les fonds nécessaires à mon expédition à travers le Chaco ; mais ces démarches n'eurent pas de résultats. La réponse que l'on me donna peut se résumer en ces mots : « Nous n'avons pas d'argent. »

GLOSSAIRE

DES MOTS

SCIENTIFIQUES ÉTRANGERS ET AUTRES

EMPLOYÉS DANS LE COURS DE LA RELATION.

Explication des abréviations.

Anglais (Angl.)	Indien (Ind.)	Genre. . . . g.
Bolivien (Boliv.)	Peruvien (Péruv.)	Famille . . . fam.
Brésilien (Brés.)	Portugais (Port.)	Espèce. . . . esp.
Espagnol (Esp.)	Scientifique (Sc.)	

A

Abobra d'Agoa (Brés.). Esp. de Potiron.

Acafraõ (Port.). Racine à teinture jaune, safran. On donne ce nom, au Brésil, à plusieurs plantes très différentes du safran d'Europe.

Acari (Sc.). Nom d'un singe appartenant à la fam. des Sakis, et décrit sous le nom de *Brachyurus rubicundus* par MM. J. Geoffroy-Saint-Hilaire et E. Deville (Comptes rendus de l'Académie des sciences).

Accipitres (Sc.). Groupe des oiseaux de proie.

Acrocomia (Sc.). G. de Palmiers.

Adaubas ou *Adobes* (Port. et Esp.). Grandes briques faites avec de la terre et de la paille hachée et séchées à l'air.

Adéos (Port.). Adieu.

Adianthum (Sc.). G. de Fougères.

Aechmea (Sc.). G. de plantes de la fam. des Broméliacées.

Affectionado (Port.). Amateur.

Agamis (Sc.). Nom d'un oiseau.

Agoa (Port.). Eau.

Agoada (Esp.) Mare, flaque d'eau.

Agouti (Sc.). Rongeur ou esp. de rat.

Aigrette (Sc.). Sorte de Héron.

Airampo (Esp.). Nom vulgaire d'une esp. de Nopal.

Aji (Esp.). Nom donné au Piment: ce mot doit se prononcer *ahi*.

Aji colorado (Esp.). Piment rouge.

Akène ou *Achaine* (Sc.). Fruit dont l'apparence est celle d'une graine.

Alameda (Esp.). Promenade publique.

Alcade (Esp.). Magistrat d'un rang inférieur. Il est au-dessous du corrégidor.

Aldea ou *Aldeya* (Brés.). On désigne généralement ainsi les villages d'Indiens.

Aleurites (Sc.). G. d'arbres.

Alfalfa (Esp.) Nom donné à la Luzerne cultivée.

Alfenique (Esp). Esp. de bonbon.

Alferes (Port.). Sous-lieutenant.

Algazrobos (Boliv.). Arbre de la fam. des Légumineuses.

Alguacil (Esp.). Huissier, alguazil, sergent.

Allco (langue quichua). Nom donné au chien de race propre à l'Amérique du Sud.

Alouate (Sc.). Nom générique du Singe hurleur.

Alpaca (Péruv., Boliv.). Animal ruminant, propre aux parties les plus élevées des Andes. Il est du même genre que le Lama.

Alqueire (Port). Mesure de capacité équivalant au boisseau. Elle varie un peu d'un point du Brésil à un autre.

Alta camara (Esp.). Haute chambre.

Amaranthacées (Sc.). Fam. de plantes.

Amendoïm (Brés.). Fruit huileux.

Amigo (Esp.). Ce mot signifie ami.

Ammonite (Sc.). Coquille fossile.

Amocafra (Brés.). Pioche dont se servent les ouvriers employés à la recherche des diamants.

Amparadas (Esp.). L'hospice des protégés.

Amphibole. Substance minérale qui se présente ordinairement en cristaux d'un vert foncé.

Amphisbène (Sc.) G. de reptiles. —Vulg. : Serpent à deux têtes.

Andes. Nom donné à la chaîne de montagnes qui parcourt du nord au sud la côte occidentale de l'Amérique du Sud.

Andromeda (Sc.). G. de plantes formé presque entièrement d'arbustes et d'arbrisseaux.

Anemia (Sc.). G. de fougères.

Angica (Brés.). Arbre à écorce tannante.

Anil (Port. et Esp.). Indigo.

Annélides (Sc.). Classe d'animaux qui comprend les vers de terre, les sangsues, etc.

Anodonte (Sc.). G. de coquilles.

Anolis (Sc.). G. de lézard.

Anta (Brés.) Nom donné au tapir.

Apacheta (Esp.). Point culminant d'une montagne.

Aparejo (Esp.). Nom donné au bât.

Apion (Sc.). G. d'insectes coléoptères de la famille des Charançons.

Apirés (Esp.). Nom appliqué aux ouvriers qui charrient le minerai.

Arachnides (Sc). Une des divisions des Animaux articulés. Elle comprend les Araignées, les Ricins, etc.

Aragonite (Sc.). Minéral.

Arapuha (Brés.). Sorte d'abeille.

Aras (Sc.). Grands perroquets de l'Amérique du Sud. En portugais, *Araras*.

Araucaria (Sc.). Arbre de la fam. des Conifères.
Arbitrio (Esp.). Arbitre, volonté.
Areoda (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Aroïdées (Sc.). Fam. de plantes.
Arraial (Port.). Ce mot signifie littéralement *camp*, mais on l'applique à des villages.
Arrieiro (Brés.). C'est le muletier en chef d'une troupe de mules; il a sous ses ordres les *Tocadores*.
Arrobe. Poids. L'arrobe brésilienne, qui est la même que l'arrobe portugaise, est de 32 livres de 458,921 grammes. L'arrobe espagnole est de 25 livres de 0k,460096.
Ascidies (Sc.). G. de Mollusques.
Aspuhé (Brés.). Sorte d'Abeille.
Astrocaryum (Sc.).G. de Palmiers.
Atriplicées (Sc.). Fam. de plantes.
Attalea (Sc.). G. de Palmiers.
Attoleira (Port.). Fondrière.
Avocat (Sc.). Fruit d'une espèce de laurier (*Laurus persea*).
Axis (Sc.). Esp. de cerf de l'Inde.

B

Bacaba (Brés). G. de Palmiers.
Bacaris. Voyez *Baccharis*.
Baccharis (Sc.). G. de plantes de la famille des Composées. C'est un des plus nombreux en espèces de tout le groupe.
Baieta (Esp.). Étoffe de laine; serge.
Bailesito (Esp.). Danse en usage dans la Bolivie et le Pérou.
Balsa (Esp.). Sorte de radeau. On lui donne des formes très variées.
Balseros (Esp.). Nom donné aux hommes qui conduisent les *Balsas*.
Bananes (Sc.). Fruit du Bananier.
Bananier (Sc.) Arbre fruitier des tropiques.
Bandeira (Boliv. et Brés.). Nom que l'on donne aux expéditions envoyés pour faire des razzias parmi les sauvages.
Baobab (Sc.). Nom vulgaire d'un grand arbre du Sénégal, l'*Adansonia digitata*.
Barbacenia (Sc.). G. de plantes.
Barbasco (Sc.) Nom d'un poisson.
Baril (Port.) Petit tonneau dont la capacité varie dans chaque branche de commerce.
Barra (Port.). Appliqué à une rivière, ce mot signifie son *embouchure*; il veut dire aussi *port*.
Barreiras (Brés.). On donne ce nom à certains points du bord des rivières où il se fait des exsudations salines.
Barreteros (Esp.). Ouvriers employés à l'extraction de certains minerais.
Barrilha (Boliv.) Nom donné au cuivre natif de quelques mines de l'Amérique.
Barrique. Mesure de la capacité de 500 kil.
Basaltes (Sc.). Nom appliqué par les géologues à des roches d'une grande dureté et ordinairement de couleur noire, qui se rencontrent souvent sous forme de colonnes d'une grande régularité.
Batea (Port.) Auge très aplatie dans laquelle on lave les sables aurifères et diamantifères.
Batuca (Brés.). Danse brésilienne

Batucar (Brés.). Danser la baltique.

Bauhinia (Sc.). G de plantes très répandues au Brésil.

Beatas (Esp.) Femmes dévotes.

Beatorio (Esp.). Nom que l'on donne à la maison de communauté où se retirent les femmes dévotes.

Bécarde (Sc.). G. d'oiseaux.

Begonia (Sc.). G. de plantes.

Beletmos (Esp.) C'est une classe de religieux.

Beneficencia (Esp.). Bienfaisance.

Beta rica, *Veta* ou *Beta* (Brés.). Veine, filon métallique.

Bicho (Brés.). Puce pénétrante.

Bidens (Sc.). Plante de la famille des Composées.

Bielbergia (Sc.). G. de plantes de la même famille que l'Ananas.

Bignonia (Sc.). G. de plantes grimpantes.

Blatte (Sc.). G. d'insectes orthoptères.

Boca (Port.). Bouche, embouchure; s'applique aux rivières.

Bombacées (Sc.). Fam. des plantes.

Bombax (Sc.). Groupe d'arbres caractérisés par le renflement remarquable de leur tronc.

Bombix (Sc.). Le Papillon du mûrier; la chenille est le ver à soie.

Borrachudo (Brés.). Esp. de moucherons.

Bote (Brés.). Dauphin d'eau douce.

Boteja (Esp.). Bouteille.

Botes (Brés.). Bateaux pontés dont on se sert dans quelques rivières du Brésil.

Botica (Port.). Pharmacie.

Botyas, *Botija* (Esp.). C'est une jarre ou espèce de bouteille de terre.

Boucaut. Mesure de capacité employée pour le sucre.

Bournonite. Minéral composé de plomb, d'antimoine et de cuivre sulfurés.

Bouteilles. Les bouteilles que l'on rencontre ordinairement au Brésil, sont celles d'Oporto, qui ont à peu près le même contenu que les nôtres.

Brabo (Port. et Esp.). Féroce, s'applique particulièrement aux Indiens.

Brachine (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Bractées (Sc.). On donne ce nom aux feuilles qui embrassent les fleurs de beaucoup de plantes.

Brancos (Port.). Homme blanc.

Brasse. La brasse portugaise est de $2^m,18$; la brasse carrée est un carré de $2^m,18$ de côté.

Bré (Esp.). Espèce de goudron dont on se sert pour les bateaux ou embarcations.

Breu (Esp.). Même sens que le mot précédent.

Broméliacées (Sc.). Fam. de plantes.

Brosa (Esp.). On donne ce nom au minerai le plus abondant dans une exploitation.

Bruchus (Sc.). Genre de Charançons.

Bugainvillea (Sc.). Plante grimpante, remarquable par la belle couleur rose de ses feuilles florales.

Bulime (Sc.). G. de coquilles terrestres.

Buprestis (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Buraco (Port.). Trou ou caverne.

Buriti (Brés.). Nom donné par les Brésiliens au *Mauritia vivifera*.

Busos (Esp.). Indiens occupés spécialement à l'étude des gués des rivières.

C

Caballeros (Esp.). Cavaliers.

Cabeças (Port.). Têtes. On dit 100 cabeças de gauado, pour 100 têtes de bétail.

Cabeceira (Port.). Source d'une rivière.

Cabiai (Sc.). Rongeur amphibie de l'Amérique tropicale.

Cabildo (Esp.). Palais de justice.

Cabouret. Enfant né d'un Indien et d'une négresse.

Cacao (Sc.). Plante de la fam. des byttnériacées. Fruit de l'arbre du cacaoyer.

Cacaoyer (Sc.). Arbre qui produit le cacao.

Cacique. Chef indien.

Cadeia (Port.). Prison.

Cadete (Port.). Volontaire de bonne famille.

Caiman (Esp.). Esp. de crocodile.

Caissara (Ind.). Ce mot signifie en guarani *grande cour*.

Cajanus (Sc.). G. de plantes. Haricot en arbre.

Cajon (Esp.). Mesure employée par les mineurs; elle contient environ 10,000 marcs de minerai.

Caju (Brés.). Pomme d'Acajon.

Calcaire (Sc.). On donne ce nom aux différentes formes du carbonate de chaux.

Caldera (Esp.). Chaudière ou grand chaudron de cuivre.

Calesa (Esp.). Calèche.

Callanas. Établissement dans lequel on fond l'argent.

Cama. Plante.

Camarados (Port.). Muletier, domestique.

Cameleaó (Brés.). Nom donné au Brésil à l'Iguane et à l'Anolis.

Camotas (Ind.). Esp. de pomme de terre.

Campos (Port.). Littéralement, *champs*. Les Brésiliens désignent par ce mot les parties déboisées de leur pays.

Canada (Port.). Mesure de capacité pour les liquides = 1 lit., 378.

Cancrelat. Blatte.

Cangalha (Brés.). Bât des mules.

Canilla (Esp.). Os des jambes.

Canoas (Brés.). Canots, auges dans lesquelles on lessive certaines terres salines.

Canoinha (Brés.). Petite pirogue.

Capa (Esp.). Manteau.

Capitão (Port.). Capitaine.

Capivara (Brés.). Nom brésilien du Cabiai.

Capuchinas (Esp.). Veste dont le dos et les manches ne sont pas de la même étoffe que le devant. Veste à la capucine.

Cara (Brés.). Nom donné à une racine comestible fournie par plusieurs esp. de *Dioscorea*.

Carabiques (Sc.). Fam. d'insectes coléoptères.

Càracaja (Brés.). Esp. de Tortue terrestre.

Caracara (Sc.). Esp. d'oiseaux de proie de la taille d'un Faucon.

Caraiba (Brés.). Arbre à fleurs jaunes très commun dans les campos du Brésil.

Carallanta (Boliv.). Nom d'une esp. de Tabac.

Caramurus (Brés.). Parti politique, impérialiste.

Caranda (Brés.). Nom brésilien d'un Palmier (*Copernicia cerifera*).

Carapatos (Brés.). Tiques, ricin.

Carbet. Hutte des Indiens de la Guyane.

Carinõ (Esp.). Bienvenue.

Carnassiers (Sc.). Fam. d'animaux mammifères.

Carne secca (Port.). Viande séchée au soleil.

Carreira (Port.). Carrière. Au Brésil on applique ce nom aux amas de roches qui interceptent le cours de quelques rivières.

Carta regia (Port.). Décret.

Casa (Port. et Esp.). Maison.

Cascalho (Brés.). Alluvions aurifères ou diamantifères; il contient en général beaucoup de cailloux roulés.

Cascarilla (Pérou.). Quinquina.

Cascudo (Brés.). Nom d'une esp. de poissons de la fam. des Silures.

Cassiées (Sc.). Fam. de plantes.

Cassique (Sc.). G. d'oiseaux.

Castanha (Port.). Châtaigne.

Casuarina (Sc.). G. d'arbres de la Nouvelle-Hollande.

Catingueiro (Brés.). Nom donné par les Brésiliens à une esp. de Cerf. Ce mot s'applique à tout objet qui répand une très mauvaise odeur.

Cativos (Port.). Captifs. Les laveurs d'or et de diamants du Brésil appellent aussi de ce nom certaines pierres qui accompagnent ordinairement ces matières précieuses.

Caxaça (Brés.). Eau-de-vie de canne.

Caxoeira ou *Cachoeira* (Port.). Cataracte.

Caya (Esp.). Grand bâton.

Cecropis (Sc.). G. d'arbres très fréquents dans les forêts tropicales.

Ceganos (Brés.). Nom donné à un oiseau du Brésil.

Céphalopodes (Sc.). Fam. de Mollusques.

Céphaloptère (Sc.). Oiseau.

Cerritos (Esp.). Collines.

Cerro (Esp.). Montagne.

Cestos (Esp.). Panier d'osier, mesure ancienne.

Cétacés (Sc.). Fam. de Mammifères amphibies.

Chala (Esp.). Paille de maïs.

Chanar (Boliv.). Nom d'un arbre de la fam. des Légumineuses du g. *Ormosea*.

Chancaca (Esp.). Sucre brut.

Chapada (Brés.). Plateau d'une montagne, ou région élevée en forme de plateau.

Chapi (Boliv.). Plante tinctoriale de la Bolivie.

Charques (Pérou.). Plaques irrégulières de cuivre natif.

Chibato (Esp.). Chevreau. Nom d'un jeu en usage dans quelques parties de l'Amérique espagnole.

Chicha (Boliv., Pérou.). Liqueur faite avec du maïs fermenté.

Chicheros (Pérou.). On désigne ainsi ceux qui ont l'habitude de la chicha.

Chimangos (Brés.). Parti politique dans la province de Minas Geraes : ce sont les libéraux.

Chinchilla (Sc.). Animal péruvien de la famille des Rongeurs, fort estimé pour la beauté de son poil.

Chirimoya (Pérou.). Fruit de l'*Anona chirimoya*, esp. de Corossol.

Chlorima (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Choca (Brés.). Esp. d'Oies sauvages.
Chochoca. Aliment préparé de pomme de terre sèche.
Chola (Péruv.). Métis d'Espagnol et d'Indienne.
Cholo (Péruv.). Masculin de *Chola*.
Chunchillos (Esp.). Nom appliqué aux hommes qui sont chargés d'exciter les taureaux lorsque ces animaux se présentent dans l'arène pour être combattus par les *toreadores*.
Chuno (Péruv.). Soupe faite avec des pommes de terre gelées.
Chupé (Péruv., Boliv,). Sorte de soupe.
Cicindela nivea (Sc.). Insecte coléoptère.
Cidade (Port.). Ville.
Cinabre (Sc.). Variété de mercure de couleur rouge.
Cipó d'Agoa. Liane à eau.
Claviger (Sc.). G. d'insectes coléoptères de très petite taille.
Coati (Sc.). Mammifère carnassier.
Coca (Péruv., Boliv.). Arbrisseau cultivé dans plusieurs parties de la Cordillère des Andes. Les Indiens du paya chiqueut sa paille.
Coco (Brés.). On appelle ainsi les fruits de beaucoup d'espèces de Palmiers.
Cocons. Nom donné au tissu soyeux que se filent un grand nombre de cheuilles pour s'y trausformer en chrysalide.
Cocotiers (Sc.). Palmiers qui produisent les noix de coco.
Coléoptères (Sc.). Fam. d'iusectes qui comprend le Hanuetou, les Scarabées, etc.
Colombo (Sc.). Racine astringente, employée en médecine pour arrêter les diarrhées, etc.
Comarca (Port). Cantou, division de la province.
Compana. Compaguie, société religieuse.
Composées (Sc.). Fam. de plantes.
Conde (Esp.). Ce mot siguifie comte.
Conego (Port.). Chanoine.
Conquistadores (Esp.). Les premiers conquérants.
Consejo nacional. Conseil d'administration du pays.
Consulado (Esp.). Chargé d'affaires; en portugais c'est la douane d'exportation.
Contador (Esp.). Plusieurs significations, terme géuérique, calculateur, comptoir.
Contadoria (Port.). Chambre des comptes.
Contos (Brés.). Conto de reis. = 1 million de reis, euviron trois mille francs.
Convento (Esp.). Couvent.
Convictorio (Esp.). Nom que les jésuites donnaient à l'habitatiou qu'occupaient les étudiants.
Copahu. Baume liquide que l'on tire par incision d'un arbre du Brésil, et très employé dans la médecine de tous les pays.
Copal. Gomme résine, fréquemment employée dans l'industrie; —elle est fonrnie par plusieurs arbres de la fam. des Légumineuses.
Corossol. Fruit très savoureux des tropiques.
Corpus (Esp.). Fête-Dieu.
Corral. Écurie.
Corregidor (Esp.). Maire.
Corrego (Port.). Ruisseau.
Corrupcão (Brés.). Maladie parti-

culiere aux parties centrales du Brésil.

Corte (Esp.), deux significations): 1° fil d'une épée, d'un couteau, etc.; 2° coupure, ou fente taillée d'une plume.

Cotingas (Sc.). G. d'oiseaux remarquables par l'éclat de leurs couleurs.

Cottos (Esp.). Nation indienne.

Covados (Port.). Mesure de longueur employée surtout pour la soie et le drap. Le covado = 0m,65577.

Couguar, ou Lion d'Amérique. C'est après le Jaguar le plus grand carnassier du nouveau monde.

Couroucous (Sc.). G. d'oiseaux à couleurs très brillantes.

Cratosomus (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Cravo (Sc.). Clou de girofle.

Crique, mot employé à la Guyane. Petite rivière.

Croton (Sc.). G. de plantes de la fam. des Euphorbiacées.

Crusade. Au Brésil, la crusade est une monnaie fictive; elle vaut environ 1 fr. 25 c.

Crustacés (Sc.). Classe d'animaux articulés qui comprend les Crabes, les Écrevisses, etc.

Cruzenas (Boliv.). Habitants de Santa-Cruz de la Sierra.

Cuartillo (Esp.). Le quart du réal; c'est la plus petite pièce de monnaie au Pérou; sa valeur est d'environ 15 c.

Cuchilla. Arête d'une montagne.

Cucurbitacées (Sc.). Fam. de plantes. Le Melon et le Potiron sont des Cucurbitacées.

Cuesta. Côte. Flanc d'une montagne.

Curato (Port.). Paroisse.

Curral (Port.). Étable, bergerie, et, en général, tout enclos à bestiaux.

Curupa. Substance que les Indiens Omaguas usent en guise de tabac.

Cuyaca (Brés.). Sorte de caisse dans laquelle se font les lavages des sables diamantifères.

D

Dalbergia (Sc.). G. de plantes de la fam. des Légumineuses.

Dalechampia (Sc.). G. de plantes de la fam. des Euphorbiacées.

Damier (Sc.). Oiseau aquatique.

Datura (Sc.). G. de plantes de la fam. des Solanées.

Degras (Esp.). Endroit où l'on met la canne à sucre lorsqu'elle a été broyée.—A Cayenne, marche d'un embarcadère.

Descalzas (Esp.). Déchausser.

Dezembargador (Port.). Conseiller des cours suprêmes de justice.

Dibujo (Esp.). Faire un dessin.

Didelphes (Sc.). Mammifère (Marsupial).

Diezmos (Esp.). Dîmes.

Diorite (Sc.). Roche de formation ignée, composée essentiellement de feldspath et d'amphibole.

Dioscorea (Sc.). G. de plantes dont la partie souterraine est renflée et comestible.

Diplothemium (Sc.). G. de Palmiers.

Diptères (Sc.). Classe d'insectes.

Dispolvar (Esp.). Machine pour retenir la poussière de la poudre.

Doctrines (Esp.). Doctrines.

Don (Esp.). Titre de noblesse donné à presque tout le monde

en Espagne. Au Brésil, il s'applique à toutes les femmes; mais les seuls hommes qui y ont droit sont les membres de la famille impériale et les descendsnts de quelques grandes fsmilles, en général d'origine espagnole.

Doncellas (Esp.). Mot qui signifie petites filles.

Dorade (Sc.). G. de poissons.

Dorstenia (Sc.). G. de plantes de la famille des Urticées.

Dragonier (Sc.). Arbre de la fam. des Asparaginées, qui atteint quelquefois des dimensions colossales.

Duque (Esp.). Duc.

E

Echites (Sc.). G. de plantes à fleurs, de couleurs très brillantes.

Educandas (Esp.). Maisons d'éducation de jeunes filles.

Elater (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Elemi. Résine odorante du Brésil.

Elmis (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Encanada. Dans l'Amérique du Sud, on donne souvent ce nom à des rétrécissements considérables de rivières.

Encapados. Soldat portant un manteau.

Engenho (Port.). Usine ou moulin. Ce mot s'applique surtout aux usines à sucre.

Engoulevents (Sc.). G. d'oiseaux.

Entaipavas (Brés.). Rapidité d'une rivière.

Entimus (Sc.). G. do Coléoptères qui comprond quelques uns des insectes les plus beaux que l'on connaisse.

Eriocaulon (Sc.). G. de plsntes.

Erotylus (Sc.). G. de Coléoptères.

Estancia (Esp.). Ferme.

Euclase (l'). Substsnce minérale du Brésil, qui se trouve dans les mines de topazes ; elle est d'une grande rareté.

Euphone (Sc.). G. d'oiseaux.

Euphorbe (Sc.). G. de plantes.

Euphorbiacées (Sc.). Fsm. de plantes très nombreuse en esp. tropicales.

Euterpe (Sc.). G. de Pslmiers.

F

Facão (Port.). Coutelas.

Factor (Esp.). Commerçant, facteur, commissionnaire.

Falua (Port.). Batesu à un mât ssns pont.

Fandango (Esp.). Danse espagnole.

Fanega (Port.). Mesure de capacité. — 4 algueires.

Farinha (Port.). Farine. S'applique surtout à la farine de manioc.

Fazenda (Port.). Ferme.

Fazendeiro (Port.). Fermier.

Feijoes (Port.). Haricots.

Feitor (Port.). Régisseur intendant.

Feldspath. Nom donné à un minérsl très répandu dans la nature, et sppartenant au genre des Silicates. Uni su quartz et au mica, il constitue le grsnit.

Feliciana (Sc.). Arbre de ls fam. des Myrtacées.

Fincas (Esp.). Effet, situation.

Florin. Le florin hollandais est une

pièce d'argent de la valeur de 2 fr. 12 c.
Forasteros (Esp.). Étranger.
Forquilha (Port). Fourche, instrument dont on se sert quelquefois pour remonter une rivière contre le courant.
Francès (Esp) Français.
Frayle. Religieux, moine.
Freguezia (Port.). Paroisse.
Frontera (Esp.). Frontière.
Fronteristas (Esp.). Habitants d'une frontière.
Funil (Port). Entonnoir. — Point très rétréci d'une rivière.
Furo (Brés). Lorsqu'une rivière se divise, un ou plusieurs de ses bras portent ce nom.
Furriel (Port.). Fourrier.

G

Galene. Minéral composé de plomb et de soufre, et jouissant d'un éclat métallique.
Galérite (Sc). G. d'insectes coléoptères.
Galitea (Brés.). Embarcation légère.
Gallon. Mesure de capacité.
Gameleira (Brés.). Ce nom est donné, au Brésil, à beaucoup d'espèces de Figuiers. Quelques unes atteignent d'énormes dimensions.
Gamellas (Port.). Auges très aplaties dans lesquelles on lave les sables aurifères et diamantifères.
Gameleta. Plante.
Gangue. Substance dans laquelle un minéral cristallisé se trouve naturellement engagé.
Garapas (Esp.). Esp. de boisson faite avec le jus de la canne à sucre. — Eau sucrée.
Garimpeiros (Brés). On désigne ainsi les chercheurs de diamants.
Gavião (Port.). Faucon. — Oiseaux de proie.
Gaviota (Brés.). Mouette.
Gecarsin (Sc). G. de Crustacés.
Genipapo. Fruit du *Genipa americana*.
Gesnériées (Sc.). Fam. de plantes.
Glaucops (Sc.). G. d'oiseaux.
Glaucus (Sc.). G. de mollusques.
Globarium (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Gneiss (Sc.). Roche composée essentiellement de mica en paillettes et de feldspath. Elle constitue un des terrains les plus répandus à la surface du globe.
Gobernador (Esp.). Gouverneur.
Gobierno (Esp.) Gouvernement.
Goillatas (Péruv.). Esp. d'oies.
Governadores (Esp.). Gouverneur.
Goyavié (Sc.). Arbuste de la fam. des Myrtacées, dont le fruit a une saveur très agréable.
Graminées (Sc.). Fam. de plantes.
Graphite (Sc.). Substance connue dans l'industrie sous le nom de *mine de plomb*. C'est un carbure de fer.
Grimpereau (Sc.). G. d'oiseaux.
Grimpeurs (Sc.). Fam. d'oiseaux.
Guaipuru (Boliv.). Fruit d'une esp. de Myrte.
Guana. Nom donné dans quelques parties du Brésil à l'Iguane.
Guanaco (Sc.). Animal des parties les plus élevées des Andes. Il ressemble beaucoup au Lama.
Guano (Péruv.). Substance provenant de la décomposition des excréments de plusieurs oiseaux

de mer. Elle forme des couches d'une grande épaisseur dans un certain nombre d'îlots des mers tropicales, où elle est exploitée comme engrais.

Guarana (Brés.). On désigne ainsi une pâte solide, dont la poudre en suspension dans de l'eau sucrée forme une boisson très usitée dans quelques parties de l'Amérique du Sud. Elle est faite avec les fruits d'une plante appelée *Paulinea sorbilis*, et quelques autres ingrédients.

Guarapo (Esp) Boisson faite avec différents fruits.

Guarda-Mor (Port.). L'un des principaux officiers de la douane.

Guardia (Port.). Maison de garde.

Guaribas (Brés.). Singes hurleurs.

Guerrillero (Esp.). Chef de parti.

Guttifères (Sc.). Fam. de plantes.

Gymnote (Sc.). Poisson électrique.

H

Hacienda (Esp.). Ferme. — Bien public.

Harpie (Sc.) Oiseau de proie.

Héliotropes (Sc.). Esp. de Tournesol.

Helluo (Sc.). G. d'inseotes coléoptères.

Hélops (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Hématite (Sc.). Pierre sangnine. — Oxyde rouge de fer.

Hépatiques (Sc.). Plantes voisines des Mousses.

Hermanas Neiras (Esp.). Les sœurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Hétéromères (Sc.). Ordre d'insectes coléoptères.

Hocco (Sc.). G. d'oiseaux gallinacés.

Hospedaria (Port.). Hôtellerie.

Hospicio (Esp). Hospice.

Hour Bird (Angl.). Oiseau de l'heure. — Oiseau de la côte de Guinée connu des naturalistes sous le nom de *Musophage*.

Huaca (Ind.). Vase de terre. — Vases antiques trouvés dans les tombes du Pérou.

Huerfanos (Esp.). Orphelins.

Huesos de gigante (Esp). Os de géants. — Ce snnt des os de Mammifères gigantesques, Mastodontes, Éléphants, etc.

Hurleur (Sc.). Singe à queue prenante.

Hyale (Sc.). G. d'animaux mollusques.

Hydrate. Combinaison d'nne substance avec de l'eau.

Hydrocotyle (Sc.). G. de plantes Ombellifères.

Hydroxydes. Combinaison d'eau et d'un oxyde.

Hyménophyllées (Sc.). Groupe de Fougères à feuilles ordinairement presque translucides.

Hyménoptères (Sc.). Ordre d'insectes qui comprend les Abeilles, les Fnurmis, eto.

Hyptis (Sc.). G. de plantes de la fam. des Labiées.

I

Ibis (Sc.). Oiseau.

Iguane (Sc.). Lézard amphibie dont la longueur est quelquefois de près d'un mètre.

Indaia (Brés.). Esp. de Palmiers.

Inhuma (Brés.). Nom brésilien du Kamichi.

Intendancia (Péruv.). Intendance.

Ipécacuanha (Sc.). Racine émétique d'une plante de la fam. des Rubiacées.

Itacolumite (Brés.). Nom d'une formation particulière à l'Amérique du Sud. C'est le grès flexible.

J

Jabiru (Sc.). Oiseau. — G. d'Échassiers.

Jabuticaba (Brés.). Fruit d'une espèce de Myrte.

Jacamar (Sc.). G. d'oiseaux.

Jacanas (Sc.). G d'oiseaux aquatiques.

Jacaranda. Bois de palissandre.

Jacotinga (Brés.). Nom donné à un minerai d'or du Brésil.

Jacu (Brés.). Pénélope (G. de Gallinacés).

Jade. Minéral.

Jaguar (Sc.). Tigre d'Amérique.

Jalap. Racine purgative d'une plante du genre des Liserons.

Janthine (Sc.). Coquille. G. de Mollusques.

Jararac (Brés.). Nom donné à plusieurs serpents venimeux du Brésil, du même genre que le Trigonocéphale.

Jenipapo (Brés.). *Genipa Americana*. C'est avec le fruit de cet arbre que les Indiens du Brésil se peignent le corps en bleu.

Jucas (Esp.). Manioc.

Juez de letras (Esp.). Procureur de la république.

Juez de paz (Esp.). Juge de paix.

Juez gado (Esp.). District d'un juge.

Julgados (Brés.). Division de la *comarca*; elle se subdivise en *freguezia* ou *parochias*. Le *julgado* est l'analogue du *municipio*.

Junta (Port., Esp.). Assemblée, conseil.

K

Kamichi (Sc.). Oiseau. — Grand Gallinacé du Brésil, remarquable par une corne de 10 à 12 centimètres de longueur qu'il porte sur le sommet de la tête.

Kaolin. Sorte de terre qui entre dans la composition de certaines porcelaines.

Karats ou *Carat*. Poids de 4 grains, environ 22 centigrammes.

Kielmeyera (Sc.). G. de plantes.

Kincajous (Sc.). Mammifère carnassier.

L

Labiées (Sc.). Fam. de plantes.

Laço (Esp.). Nom donné à une longue corde de cuir, terminée par un nœud coulant, dont se servent les habitants des plaines de l'Amérique du Sud pour prendre les grands animaux à la course.

Lages (Port.). Dalles de pierre.

Lagotriches (Sc.). G. de singes.

Laguna (Esp.). Lac, étang.

Lama ou *Llama* (Sc.). Animal ruminant domestique des Cordillères, servant de bête de somme.

Lamelles (Sc.). Terme scientifique.

Lamentin (Sc.). Mammifère amphibie.

Langsdorfia (Sc.). G. de plantes.

Lazaro (Brés.). Celui qui est atteint de la lèpre.

Legua (Esp., Port.). Lieue. La lieue

espagnole est de 5 kil.,572720; la lieue portugaise est de 6 kil.,17974.

Lèpre. C'est l'éléphantiasis des Grecs, ou maladie de Saint-Lazare (mal de San Lazaro). Voir tom. I, pag. 1, 126.

Leucostide (Sc.). Minéral.

Libertador (Esp.). Libérateur.

Lieues. La lieue de terre portugaise = 6 kil.,17974, il y en a 18 au degré; la lieue française, de 25 au degré, = 4 kil.,4444.

Lignite (Sc.). Produit fossile combustible de couleur noire. Il est d'origine végétale.

Linguaraz (Esp.) Interprète.

Linha (Brés.) Ligne.

Livres. La livre brésilienne, qui est la même qne la livre portugaise, = 0 kil.,453924 gr.; la livre française = 0,4895 gr.

Livres d'or. La valeur de l'or natif dépend de son titre. Le plus pur qne l'on rencontre en Amériqne a pour titre 953 millièmes; il vaut à Paris 3,250 fr. le kilogramme.

Llama ou *Lama.* Voyez ce dernier mot.

Lobelia (Sc.). G. de plantes.

Loja (Brés.). Boutique.

Loma (Brés.). Colline, marne.

Lontra (Port.). Loutre, mammifère amphibie.

Loranthus (Sc.). G. de plantes analogues au Gui.

Luxemburgia (Sc.). G. de plantes.

Lycopodes (Sc.). Fam. de plantes.

M

Maca (Esp.). Espèce de pomme de te e.

Macraspis (Sc.). Genre d'insectes coléoptères.

Madrinha (Brés.). Nom donné à l'animal qni, dans une tronpe de mules ou de chevaux, conduit tous les autres. C'est d'ordinaire un vieux cheval.

Makana (Ind.). Nom donné à une massue conrte, en usage chez quelqnes nations indiennes de l'Amérique du Sud.

Malpighiacées (Sc.). Fam. de plantes.

Malvacées (Sc.). Fam. de plantes.

Manakin (Sc.). G. d'oiseaux.

Mandioca (Brés.). Manioc.

Mangabeira (Brés.). Nom vulgaire d'un arbre de la fam. des Apocynées.

Mangue. Fruit du manguier.

Manguier (Sc.). Nom vulgaire du *Mangifera indica.*

Manioc (Sc.). Plante qni prodnit nne racine farineuse très nutritive.

Manso (Port.). Doux, apprivoisé.

Manto (Esp.). Vêtement des femmes de Lima, composé d'une étoffe qui recouvre la tête et va s'attacher à la ceinture. On donne aussi ce nom à un voile qui descend de la tête aux pieds.

Maraca (Brés.). Nom vulgaire d'un oiseau aqnatique.

Maravidi. Monnaie.

Marc. Poids de huit onces.

Maringouins (Esp.). Espèce de mousquites.

Marquez (Esp.). Marqnis.

Masgua (Ind.). Variété de la pomme de terre.

Mastiga (Boliv.). Nom donné à la pâte résultant de la mastication de la farine de maïs : c'est un

des ingrédients de la chica.

Mastodonte (Sc.). G. de Mammifères de taille gigantesque dont la race est éteinte.

Matadores (Esp.). Les Espagnols donnent ce nom aux hommes qui portent le coup mortel dans les combats de taureaux.

Maté. Thé du Paraguay, ou, plus exactement, le vase dans lequel on prend ce thé.

Maternidad (Esp.). Maternité.

Matriculo (Esp.). Inscription.

Matrimonio (Esp.). Couple marié.

Matriz (Port.). Cathédrale.

Mauritia (Sc.). G. de Palmiers.

Mayo (Bol.) Mot quichua qui signifie rivière.

Mayor de Cuentas (Esp.). Meilleur des comptes.

Medanos (Esp.). Monticules de sables mouvants.

Medio (Esp.). Monnaie d'argent de la valeur de 30 centimes.

Méduse (Sc.). G. d'animaux marins.

Megacephala (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Melastomées (Sc.). Fam. de plantes.

Membracides (Sc.). Tribu d'insectes hémiptères.

Menino (Port.). Enfant du sexe mâle, jeune garçon.

Mercedurias (Esp.). Titre que l'on donne aux religieuses.

Mergulhão-ões (Sc.). Nom d'un oiseau. Plongeon.

Mica. Nom d'une roche très répandue, se divisant en feuillets minces, élastiques, flexibles et d'un éclat métallique.

Micaschistes (Sc.). Roches schisteuses riches en mica.

Milha (Brés.). Le mille portugais est la cinquante-quatrième partie du degré.

Milho (Brés.). Maïs.

Mille Voyez *Milha*.

Mille marin. La troisième partie de la lieue marine. — 1 kilom. 851851.

Millo (Esp.). Alun.

Mimosées (Sc.). Fam. de plantes.

Minas (Port., Esp.). Mines.

Mineiros (Port.). Mineurs.

Minhoção (Brés.). Monstre marin des Brésiliens, probablement fabuleux.

Molle (Esp.). Arbre très élégant de la Bolivie, du Pérou, etc.

Mollusques (Sc.). Ordre d'animaux qui comprend les coquilles.

Monitor (Sc.). Reptile saurien. — Esp. de lézard.

Monolithe. Tout grand monument formé par une seule pierre.

Montera (Boliv.). Sorte de chapeau fait avec du cuir.

Morador (Port.). Habitant du pays.

Moraves. Missionnaires protestants.

Moray (Pérou). Nom donné par les Indiens au Chuno.

Morcego (Port.). Chauve-souris.

Morro (Port.). Colline.

Mosquitos (Sc.). Mosquites. — Insectes très analogues aux cousins de l'Europe.

Muchacho (Esp.). Jeune garçon.

Mulette (Sc.). G. de coquilles bivalves d'eau douce.

Municipios. Municipalité, division de la *comarca ;* c'est l'analogue du *julgado*.

Musophage (Sc.). G. d'oiseaux.

Mygale (Sc.). G. d'araignées : la plupart des espèces atteignent de très grandes dimensions.

Myotilité. Action exercée par les muscles.
Myrtacées (Sc.). Fam. de plantes.

N

Nascimiento (Esp.). Fête de Noël.
Natron. On appelle ainsi le carbonate de soude naturel. Il est toujours mêlé à d'autres substances.
Nazarenas (Esp.). Nazaréens, hommes à longue chevelure.
Nephrodium (Sc.). G. de Fougères.
Niopo. Substance que les Indiens Otomaques usent en guise de tabac.
Nopalus (Sc.) Sorte de Cactus.
Noviciado (Esp.). Noviciat.

O

Oazin (Sc.). G. d'oiseaux.
Obligada (Esp.). Obligée.
Obligo (Esp.). Obligation.
Obsidienne. Sorte d'émail volcanique.
Oca (Esp.). Esp. de pomme de terre.
Ocelot (Sc.). Esp. de Chat sauvage.
Octave. La huitième partie de l'once.
Oitava (Port.). Octave. — Gros. — La huitième partie de l'once brésilienne ou portugaise.
Ojolas (Esp.). Sandale de cuir de bœuf non tanné.
Oligiste. Minerai de fer.
Omalium (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Onça (Sc.). Jaguar. — Tigre du Brésil.
Once portugaise = 28gr,682.
Onces. Synonyme de Jaguars (Tigres d'Amérique).
Ophidiens (Sc.). Nom scientifique du groupe des Serpents.
Ophite (Sc.). Minéral.
Orchidées (Sc.). Fam. de plantes.
Ordenadores (Esp.). Hommes qui soignent les vaches, les brebis, etc.
Oregones. Nation indienne. Le mot signifie : *gui a de grandes oreilles*.
Oreillard (Sc.). Nom d'une esp. de Chauve-Souris.
Orobanchées (Sc.). Fam. de plantes.
Ouistiti (Sc.). G. de Singes de très petite taille.
Ouvidor (Port.). Magistrat. — Peu employé aujourd'hui au Brésil.
Oxalis (Sc.). G. de plantes.
Oxycheila (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Ozæna (Sc.). G. de Coléoptères.

P

Paca (Péruv., Boliv.). Voyez *Alpaca*.
Paco Nom donné aux minerais retirés des affleurements.
Pacù (Brés.). Nom d'une esp. de poisson.
Padre (Esp.). Curé.
Pagne. Vêtement à l'usage des nègres.
Paléothérien. Se dit d'un groupe de terrains sédimenteux.
Palétuvier. Arbre des marais.
Patillo (Boliv.). Nom d'une plante tinctoriale.
Palmares (Esp.). Forêts de Palmiers.
Palmo (Port.). Mesure de longueur

(palme), la troisième partie du *cavado*.
Paludine (Sc.). G. de coquilles.
Pampa (Esp.). Plaine unie.
Panagé (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Panis. Nation indienne.
Pantanal (Esp., Port.). Marais.
Pao (Port.). Arbre.
Pao-Terra (Brés.). Nom vulgaire de l'arbre d'une espèce de *Vochysia*.
Papa (Esp.). Pomme de terre.
Papavéracées (Sc.). Fam. de plantes qui comprend les Pavots.
Papo-Amarello (Brés.). Nom vulgaire d'une espèce de Caïman.
Pardalote (Sc.). G. d'oiseaux.
Pareba (Brés.). Maladie érysipélatense.
Paredão (Port.). Muraille de roche.
Parochia (Port.). Paroisse, sous-division de la *comarca*.
Passalus (Sc.). G. de Coléoptères.
Pasto fechado (Port.). Prairie entourée de clôtnres.
Pataca. Monnaie fictive du Brésil = 360 reis. Sa valeur varie en général de 80 centimes à 1 franc.
Pato (Esp.). Canard.
Paulistas (Brés.). Habitants de la province de Saint-Paul.
Pava (Esp.). Nom donné an Dindon par les Espagnols; on l'applique souvent, au Brésil, au Hocco.
Pavão (Brés.). Nom brésilien du Paon. Il se donne à plusieurs autres oiseaux.
Pavonado (Péruv.). Nom d'une esp. de minerai d'argent. — Variété de galène argentifère.
Pécari (Brés.). Sanglier du Brésil.
Pechstein. Quartz résinite.
Pedinus (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Pedra (Port.). Pierre.
Pedreira (Port.). Carrière.
Pellones (Esp.). Tapis dont on recouvre la selle pour en rendre le siége moins dur.
Pelotta (Esp.). Nacelle faite avec un cuir de bœuf.
Pénélope (Sc.). G. d'oiseaux de la fam. des Gallinacés.
Peperomia (Sc.). G. de plantes.
Pépites. Fragments de métal natif.
Pereskia (Sc.). G. de plantes.
Perola (Port.). Perle.
Petaca (Esp.). Malle de cnir.
Pétasophore (Sc.). Esp. d'oiseaux-mouches.
Pétrel-damier (Sc.). Oiseau de mer.
Phanæus (Sc.). G. de Coléoptères.
Phlomis (Sc.). G. de plantes labiées.
Phonolithe (Sc.). Roche feldspathique qui, lorsqu'on la réduit en lames minces, rend un choc, un son particulier.
Phyllas. Roche de nature feuilletée, schisteuse, composée en général de divers silicates d'alumine.
Physalie (Sc.). G. d'animaux marins aux formes les plus bizarres. Les marins leur donnent les noms de Galères, Frégates, etc.
Piassava. Produit d'un palmier.
Piastre. Monnaie espagnole de la valeur de 5 francs environ.
Picada (Brés.). Sentir.
Picadores (Esp.) Ceux qui, dans les courses de tanreaux, attaquent les premiers ces animaux. Les picadores sont tou-

jours à cheval et armés d'une lance.

Picucule (Sc.). G. d'oiseaux.

Pied anglais. Mesure de longueur équivalant à 0m,404794.

Pignon. Fruit de l'*Araucaria* ou pin-pignon.

Pilotos (Esp.). Les pilotes.

Pipe. Mesure dont la capacité varie de 600 à 640 litres.

Piqui (Brés.). Nom vulgaire du *Carioncar brasiliense*.

Piranga (Brés.). Nom d'un poisson vorace des rivières du Brésil.

Pirara (Sc.). Nom d'un poisson du groupe des Silures.

Pirarucu (Brés.). Nom brésilien du Vastrès géant, grand poisson de l'Amazone et de ses affluents.

Pissara (Brés.). Formation géologique.

Pissodes (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Pita (Esp.). Nom donné à l'Agave par les Espagnols ; il s'applique aussi à la ficelle d'agave, et, par extraordinaire, à toute espèce de ficelle.

Pitanga (Sc.). Arbuste brésilien de la fam. des Myrtes.

Pitcairnia (Sc.). G. de plantes.

Pitons. On donne, dans les Antilles françaises, ce nom aux sommets les plus élevés des montagnes.

Platano (Esp.). Banane.

Platyrhynque (Sc.). G. d'oiseaux.

Plutonique. Qui est produit par le feu.

Poaia (Brés.). Ipécacuanha.

Poaieiros (Brés.). Ceux qui font le commerce ou l'extraction de l'ipécacuanha.

Pobres (Esp.). Pauvres.

Poço (Port.). Puits.

Podostémées (Sc.). Fam. de plantes.

Pæderus (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Polleras (Esp.). Jupons.

Polvorilla. Nom d'une espèce de minerai d'argent.

Poncho (Esp.). Espèce de manteau

Pontederia (Sc.). Nom d'une plante aquatique.

Pororocas. Sorte de ras de marée de l'Amazone.

Porphyre. Roche feldspathique qui présente des cristaux épars au milieu de sa pâte.

Portada (Esp.). La grande porte d'un bâtiment.

Portoria (Brés.). Passeport délivré par le chef du gouvernement.

Portulacées (Sc.). Fam. de plantes.

Potamogeton (Sc.). G. de plantes aquatiques.

Potrero (Esp.). Pâturage.

Poudingues. Roches formées de noyaux ordinairement réunis par un ciment.

Povoação (Port.). Ville, village, peuplade.

Practico (Esp.). Expert.

Presidio (Port.). Garnison. Lieu de déportation.

Primicias (Esp.). Premiers fruits.

Principe (Esp.). Prince.

Prione (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

Prior (Esp.). Prieur, supérieur d'un couvent.

Prismatiques. Ayant la forme de prismes.

Prisme. Forme cristalline.

Procné (Sc.). G. d'oiseaux.

Pronunciamiento. Déclaration politique

Protofarmaceutico (Esp.). Premier pharmacien.

Protomedicato (Esp.). Tribunal

que président les trois premiers médecins.
Provedor (Port.). Receveur.
Provisor (Esp.). Curé principal d'un département.
Psammite (Sc.). Grès argileux.
Psélaphiens (Sc.). Groupe de Coléoptères.
Psittaciens (Sc.). Perroquets.
Ptilinus (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Puça (Brés.). Fruit d'un Myrte.
Pueblo (Esp.). Village.
Puma (Sc.). Lion d'Amérique.
Punas (Boliv., Pérnv.). Plaines froides sur les plateaux des Cordillères.
Pyrites (Sc.). Sulfure natif de fer on de cuivre.

Q

Quadra (Esp.). Quart de mille.
Quartz (Sc.). Cristal de roche.
Quartzite (Sc.). Quartz hyalin grenu.
Quebrada (Esp.). Ravin.
Queimada (Port). *Campo* incendié.
Quenua (Péruv.). Arbre de la Cordillère des Andes.
Quinaquina (Sc.). Arbre des forêts de la Cordillère des Andes.
Quinoa (Sc.). Plante cultivée dans les Andes. Sa graine est alimentaire.
Quinquina (Sc.). Arbre de la Cordillère des Andes. Son écorce est médicinale.
Quinua (Esp.). Racine nutritive.
Quint. Droit d'un cinquième prélevé par le gouvernement sur les produits d'une mine.
Quintal. Poids de 100 livres, de 460 grammes.

R

Ramadas (Boliv.). Hangars.
Ramo de Puertes (Esp.). La branche du hasard.
Ramou. Plante; un des ingrédients du poison dont se servent les Indiens de l'Amazone.
Ramphocèle (Sc.). G. d'oiseaux.
Rancho (Esp.). Hangar.
Rapaduras (Brés.). Pains de sucre brut.
Ras de marée. Vagues très élevées et souvent dangereuses, produites par l'influence des grandes marées.
Real (Esp.). Monnaie d'argent espagnole de la valeur de 0 fr. 54,30.
Real audiencia (Esp.). Tribunal supérieur.
Recouyer. Arbre qui produit le roucou.
Réduction (Boliv.) Synonyme de *mission*.
Registo (Brés.). Sorte d'octrois établis dans divers points du Brésil pour la surveillance des mines et le recouvrement des impôts.
Rego (Port.). Canal.
Reis. Le reis est l'unité monétaire du Portugal et du Brésil, comme le centime est l'unité monétaire de France; mais il n'existe ni au Portugal, ni au Brésil, de monnaie de la valeur d'un reis. Depuis que les monnaies d'argent et d'or ont été remplacées dans le dernier de ces pays par le papier-monnaie, le reis n'équivaut plus qu'à environ trois dixièmes d'un centime; tandis qu'au Portugal, sa valeur est d'un peu plus de

six dixièmes de la même unité. Le papier-monnaie brésilien est sous forme de bons sur le trésor; mais il va sans dire que ceux-ci ne sont jamais remboursés. Les plus petits billets ont une valeur de 1,000 reis, environ 3 francs.

Relaçao (Port.). Relation.

Relatores (Esp.). Conteur, raconteur.

Restingas (Brés.). Nom donné à certaines plaines situées sur les bords de la mer.

Retiro (Brés.). Retraite, et quelquefois maison de campagne.

Rhipiceras (Sc.). G. d'insectes.

Rhipsalis (Sc.). G. de plantes.

Riacho (Port.). Ruisseau, petite rivière.

Ribeiraó (Port.). Ruisseau.

Rio (Esp., Port.). Rivière, fleuve.

Rocou. Plante dont se servent les Indiens pour se teindre en rouge.

Rolo (Brés.). Rouleau.

Rongeurs (Sc.). Classe d'animaux.

Rosicler (Esp.). Nom d'une esp. de minerai d'argent; argent rouge.

Rossolis (Sc.). G. de plantes.

Roteiro (Esp.). Itinéraire.

Roucou ou *Rocou*. Graine tinctoriale.

Rutela (Sc.). G. d'insectes coléoptères.

S

Saïmiri (Sc.). G. de singes.

Sal em pedra (Port.). Sel en pierre, destiné aux bestiaux, sel gemme.

Sal em pó (Port.). Sel destiné aux préparations alimentaires.

Saliterias (Pér.). Établissements destinés à la préparation du salpêtre.

Sana (Péruv.). Nom donné au tabac.

Sandias (Esp.). Fruit.

Sapindacées (Sc.). Fam. de plantes.

Saracon (Sc.). G. d'oiseaux.

Sarbacane. Instrument qui sert à lancer les flèches.

Sargento-mor (Port.) Grade militaire; officier supérieur.

Sarna (Port.). Gale, sorte de maladie de la peau.

Saturnia (Sc.). G. d'insectes lépidoptères de la tribu des Bombycites.

Sauni (Boliv.). Fruit d'un arbre de la fam. des Myrtes.

Sauriens (Sc.). Classe de reptiles, qui renferme les Crocodiles, les Lézards, etc.

Saussaie. Lieu planté de saules.

Savane. Prairie, quelquefois noyée.

Saya (Esp.). Jupe extérieure, descendant jusqu'aux pieds, et froncée supérieurement de plis très nombreux.

Scarabée (Sc.). G. de Coléoptères qui comprend quelques uns des plus grands insectes connus.

Scelidotherium (Sc.). G. d'animaux fossiles.

Schiste (Sc.). Nom d'une roche très répandue, à texture feuilletée; ardoise; manière d'être des *roches schisteuses*.

Senhor (Port.). Monsieur.

Senhora (Port.). Madame; une dame.

Senora et senorita (Esp.). Demoiselle.

Serenos (Esp.). Gardes de nuit.

Serra (Port.). Chaîne de montagnes.

Serro (Port.). Montagne, colline.
Sertaó (Port.). Désert : nom appliqué aux régions inhabitées ou peu habitées du Brésil, quelle que soit d'ailleurs la conformation de son sol.
Sertoés (Port.). Plnriel de *Sertão*.
Servicio (Port.). Exploitation.
Sicupira (Brés.). Nom d'nn arbre.
Sida (Sc.). G. de plantes de la fam. des Mauves.
Sidérocristes. Nom d'nne rocbe composée de quartz et de fer oligiste.
Sidéropsammites. Grès argilo-ferrugineux.
Signarda. Nom donné aux femmes de couleur au Sénégal. Ce mot est une corruption de Senora.
Silicifié. Changé en silice.
Siluroïdes (Sc.). Fam. de Poissons.
Siriema (Brés.). Nom d'un oisean des campos du Brésil : c'est le Cariama des naturalistes.
Sitio (Brés.). Site, babitation.
Sobre (Esp.). Mot qni signifie au-dessus.
Socabon (Esp.). Tunnel ; souterrain creusé dans une montagne.
Solanées (Sc.). Fam. de plantes.
Soliman (Esp.). Sublimé corrosif.
Sombrero (Esp.). Cbapeau.
Sonchus (Sc.). G. de plantes.
Soroche (Esp.). Trouble de la respiration causé par la raréfaction de l'air.
Spathique (Sc.). Terrain de transition.
Spatule (Sc.). G. d'oiseaux.
Spermaceti (Sc.). Blauc de baleine.
Stachys (Sc.). G. de plantes de la fam. des Sauges.
Stalactites. Concrétions calcaires, qui se forment sur les parois de certaines cavernes.
Stamps. Mot anglais, signifiant *bocard* ; macbine à broyer les minerais.
Staphylin (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Sterculia (Sc.). G. de plautes.
Strates. On applique ce nom aux couches dont se compose l'écorce du globe.
Subdelegado (Brés.). Sons-délégué. Magistrat principal d'un village.
Suela (Sc.). Cuir de bœuf tanné.
Superintendencia (Port.). Surintendance.
Supremo consejo (Esp.). Conseil supérieur.
Syénite. Roche composée de feldspath lamellaire, de quartz et d'amphibole.

T

Tablillas (Port.). Sorte de confitures.
Tafia. Esp. d'alcool fait avec le jus de canne à sucre.
Tagenia (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Talc. Substance minérale qui a ordinairement une texture feuilletée. Elle se compose de silice, de magnésie, d'oxyde de fer, d'un pen d'alumine et d'eau.
Talcite. Mica altéré par l'actiou du feu.
Talhos (Port.). Taille, impôt.
Tamandua (Brés.). Fonrmilier.
Tamarin. Fruit d'un grand arbre originaire de l'Inde. Il coutient une pnlpe laxative.
Tamarins (Sc.). Esp. de Singes appartenant à la fam. des Ouistitis.

Tambos (Péruv.). Sorte d'hôtels ou de caravansérails construits du temps des Incas au bord des routes du Pérou et de la Bolivie.
Tangara (Sc.). G. d'oiseaux.
Tantale (Sc.). G. d'oiaeaux.
Tapada (Péruv.). Nom donné à Lima à la femme revêtue du *Manto*. (Voy. ce dernier mot.)
Tapera (Esp.). Maiaon abandonnée.
Tapir (Sc.). Grand animal pachyderme, dont le nez est allongé en forme d'une petite trompe.
Taquara (Brés.). Bambou.
Taquia. Crotin desséché du Lama et de quelqnes autres herbivores. C'est le combuatible le plus ordinairement employé dans lea parties élevéea des Andes.
Tartaruga (Port.). Tortue.
Tatou (Sc.). G. d'animaux édentés dont le corps est reconvert d'une cuirasse.
Taverna (Brés.). Boutiqne. — Magasin.
Tembeta (Boliv.). Ornement des Indiens Chirignanoa porté dans un trou de la lèvre inférieure.
Temporalidades (Esp.). Revenu temporel d'nn ecclésiastique.
Tenebrio (Sc.). G. d'insectea coléoptères.
Terceras Dominicas (Esp.). Le troisième jour dn Seigneur.
Termites (Sc.). G. d'insectes névroptèrea vivant en société comme les Fourmis.
Termo (Brés.). District.
Tesoreria (Esp.). Trésorerie.
Thuya (Sc.). G. d'arbres verts.
Tinamou (Sc.). G. d'oiseaux.
Tipoi ou *Tipoia*. Robe flottante et sans manches, qui descend du cou jusqn'à mi-jambe.
Tocadores (Bréa.). On appelle ainsi les aidea de l'*arrieiro;* ils vont ordinairement à pied, et ont en général chacun à leur charge, pendant la marche, un lot de sept mulea.
Tocinho, *Toicinho* ou *Toucinho* (Brés.). Lard.
Tonneau. Considéré comme vase de contenance, le tonneau n'est pas nne mesure; il y a des tonneaux de toutes les grandeurs. Appliqué aux marchandises en général, le mot tonneau désigne, soit nn poids do 1,000 kilogrammes, ou bien l'espace de 1,440 décimètres cubea.
Toreadores (Esp.). Nom donné à ceux qui combattent les taureanx.
Torrinha (Port.). Tourelle.
Tostado (Per.). Farine de maïs rôti.
Totora (Per.). Nom de plusieurs espèces de roseaux.
Toucans (Sc.). G. d'oiseaux.
Tourlourous (Sc.). Nom vnlgaire des Crabes de terre du g. Gerarcin.
Tourmaline. Eap. de ailicate qui devient électrique par la chaleur.
Trabalhadores (Esp.). Hommes travaillenrs.
Trachyte (Sc.). Roche à pâte de feldapath.
Trem-trem (Bréa.). Nom de l'anguille électrique.
Trichognatus (Sc.). G. d'insectes coléoptères.
Trigonocéphale (Sc.). Serpent venimeux à tête triangulaire.
Trinitarias (Esp.). Trinité.

Troglodyte (Sc.). G. d'oiseaux.
Trompeteiro (Esp.). Oiseau appelé Agamis.
Tropa (Brés.). Troupe de mules.
Troperos (Brés.). Ceux qui possèdent une ou plusieurs troupes de mules.
Tucuyo (Esp.). Pièce de toile de coton qni sert aux Indiens.
Tuiva (Sc.). Arbre du Brésil.
Tuna (Péruv.). Fruit du Cactus appelé Raquette.
Tyran (Sc.). G. d'oiseaux.

U

Uba (Brés.). Pirogue.
Ulluco (Péruv.). Plante nutritive cultivée au Pérou, et dont les tubercules ont quelque analogie avec la pomme de terre.
Universidad de la Caridad (Esp.). Université de la Charité.
Urena (Sc.). G. de plantes.
Urubu (Brés.). Esp. de Vautour.
Urvillea (Sc.). G. de plantes grimpantes.
Utilidades (Esp.). Utilité.
Utricularia (Sc.). G. de plantes, ordinairement aquatiques.
Uva (Brés.). Graminée ligneuse dont les tiges servent à faire des flèches.

V

Vara. Aune portugaise; elle est de 1^m,09295.—La *vara* espagnole, en usage au Pérou et en Bolivie, est de 0^m,835908.
Varanda (Brés.). Corridor ouvert, ou galerie que l'on construit devant les maisons dans beaucoup de pays chauds.
Varech (Sc.). Plantes marines, *fucus*.
Varejoës (Brés.); au singulier *Varejão*. Perches.
Vedor (Esp.). Officier de l'administration espagnole.
Vela (Port. et Esp.). Voile.
Vellozia (Sc.). G. de plantes propre au Brésil.
Venda (Port). Boutiqoe où l'on vend des comestibles.
Veta. Filon.
Vetilla. Petit filon.
Victoria (Sc.). G. de plantes aquatiques de la même fam. que le Nénuphar d'Europe.
Vigogne (Sc.). Animal du genre des Lamas, remarquable par les qualités de sa laine. Il est propre aux Andes.
Villa (Port. et Esp.). Bourg, petite ville.
Vinal (Boliv.). Esp. de Mimosée.
Vinchucas (Boliv.). Nom d'une esp. particulière de punaises.
Vintem (Brés.). Monnaie de cuivre de 20 reis. — Le demi-vintem est la plus petite monnaie que l'on rencontre au Brésil ; la pièce de 40 reis, également de cuivre, est la plus forte : elle est un peu plus grande que la pièce de 10 centimes de France. — Poids de 4 grains (environ 2 décagrammes).
Viuda (Esp.). Veuve.

W

Wacke (Angl.). Esp. de roche.
Wawellite (Sc.). Substance minérale formée d'alumine hydrophosphatée.

Y

Yaguas. Indiens.
Yanchama. Matière extraite d'un palmier, que les Indiens de l'Amazone savent tisser.
Yard. Mesure anglaise. — Aune. — 0m,914383.
Yeso (Esp.). Gypse.
Yucas (Esp.). Esp. de mandioc.
Yucatan. 17e ligne de la note.

Z

Zagaie. Sorte de lance dont se servent les nègres sauvages.
Zoophytes (Sc.). Classe d'animaux inférieurs qui comprend les Méduses, les Éponges, etc.


Digitized by Google

DEUX AIRS INDIENS

DE LA CORDILLÈRE DES ANDES, RECUEILLIS A LA PAZ

Et mis en musique pour M. le Comte de CASTELNAU

PAR LOUIS-PAUL ROSQUELLAS (DE CHUQUISACA).




diminuendo
F
PP
PP
Procédés de Tantenstein et Cordel.

NOTES DE L'AUTEUR.

1. J'ai eu occasion, dans ma descente de l'*Amazone* (t. V, p. 105), de rappeler la tradition qui est répandue dans le pays sur l'existence d'une race d'*hommes à queue*. Depuis lors, ayant interrogé un grand nombre de nègres du Soudan, détenus en esclavage à Bahia, sur les contrées qu'ils avaient eu occasion de visiter, je fus étonné de retrouver parmi eux la même croyance, et plusieurs m'assurèrent avoir vu des hommes munis de cet appendice, en avoir tué. Je compte publier de curieux détails sur ce sujet dans un petit ouvrage intitulé «*Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue*, qui s'y trouverait, d'après le rapport de nègres du Soudan. »

2. Le gouvernement Brésilien a publié une nouvelle statistique de la ville de Rio, et il en résulte qu'en 1849 la population se montait à 266,466 habitants, dont 205,906 pour les huit paroisses comprises dans l'enceinte et 60,560 pour les huit autres.

ERRATA DES DEUX PREMIERS VOLUMES.

TOME Ier.

pag. ligne.

26 27, *au lieu de :* et ce n'est pas, *lisez :* et ce ne fut pas.
58 17, *au lieu de:* oiseaux du pays, *lisez:* oiseaux de la côte d'Afrique.
66 9, *au lieu de:* ministre de Russie, *lisez:* ministre de France.
121 1, *au lieu de:* la bibliothèque, *lisez:* les bibliothèques.
139 21, *au lieu de:* Pianhy, *lisez:* Piauhy.
233 2 (note), *au lieu de:* 1,731 piastres, *lisez:* 1,731,000 piastres.
274 24, *au lieu de:* le Pic d'Itabiri, etc., *lisez:* le Pic d'Itabiri est une éruption ferrique très prononcée; situé sur un plateau, etc.
353 20, *au lieu de:* les expéditions, *lisez:* l'expédition.
389 2, *au lieu de:* nassu, *lisez:* nassu.

TOME II.

11 6, *au lieu de:* est, *lisez:* ou est.
35 8 et 11, *au lieu de:* Lévy, *lisez:* Léry.
35 15, *au lieu de:* macara, *lisez:* maraca.
78 24, *au lieu de:* il, *lisez:* ils.
290 23, *au lieu de:* dix-sept, *lisez:* dix-sept mille reis.
291 3, *au lieu de:* quatre reis, *lisez:* quatre cents reis.
291 11, *après* quinze cents *ajoutez:* reis la livre.
368 18, *au leiu de:* appelés pantanals, *lisez:* appelés pantanaes.
383 29, *au lieu de:* celle de la rivière, *lisez:* l'eau de la rivière.
432 15, *au lieu de:* Le gouverneur, *lisez:* Le gouvernement.
450 11, *au lieu de:* Mbotetin, *lisez:* Mbotetiu.
469 18, *au lieu de:* Gunas, *lisez:* Guanas.
472 16, *au lieu de:* de peintures les plus, etc., *lisez:* des peintures, etc.
483 10, *au lieu de:* Fabirus, *lisez:* Jabirus.

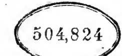


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.



